Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdramati02dest

ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
NÉRICAULT DESTOUCHES,
De l'Académie Françoiſe.

Tome Second.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLVII.

PQ
1977
.B7A19
1757
v.2
Coll.
Coll.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

LE Philoſophe marié. . . . . . page 1

L'Envieux ou *la Critique du Philoſophe marié.* 135

Les Philoſophes amoureux. 185

Le Triomphe de l'Automne, Prologue de la fauſſe Agnès, ou du Poëte Campagnard. 311

Le Tambour Nocturne, ou *le Mari Devin.* 463

Le Glorieux. 589

LE PHILOSOPHE

LE PHILOSOPHE MARIÉ.

COMÉDIE.

ACTEURS.

ARISTE.

DAMON, ami d'Ariſte, & amant de Céliante.

Le marquis du LAURET, autre ami d'Ariſte, & amant de Mélite.

LISIMON, père d'Ariſte.

GE´RONTE, oncle d'Ariſte.

ME´LITE, femme d'Ariſte.

CE´LIANTE, ſœur aînée de Mélite.

FINETTE, ſuivante de Mélite.

Un LAQUAIS.

La Scène eſt à Paris, chez Ariſte.

LE PHILOSOPHE MARIE'.

Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIE'RE.

Le théatre repréſente un cabinet de livres: Ariſte eſt aſſis vis-à-vis une table, ſur laquelle il y a une écritoire & des plumes, des livres, des inſtrumens de mathématique, & une ſphère.

ARISTE *ſeul en robe de chambre.*

OUI, tout m'attache ici; j'y goûte avec plaiſir
Les charmes peu connus d'un innocent loiſir;
J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie;
La folle ambition n'y trouble point ma vie;
Content d'une fortune égale à mes ſouhaits,
J'y ſens tous mes deſirs pleinement ſatisfaits.

Je ſuis ſeul en ce lieu, ſans être ſolitaire,
Et toûjours occupé, ſans avoir rien à faire.
D'un travail ſérieux veux-je me délaſſer!
Les Muſes auſſi-tôt viennent m'y careſſer.
Je ne contracte point, grace à leur badinage,
D'un ſavant orgueilleux l'air farouche & ſauvage.
J'ai mille courtiſans rangés autour de moi:
Ma retraite eſt mon Louvre, & j'y commande en Roi.
Mais je n'uſe qu'ici de mon pouvoir ſuprême,
Hors de mon cabinet je ne ſuis plus le même:
Dans l'autre appartement toûjours contrarié,
Ici je ſuis garçon, là je ſuis marié.
Marié! c'eſt en vain que l'on ſe fortifie,
Par le grave ſecours de la Philoſophie,
Contre un ſexe charmant que l'on voudroit braver,
Au ſein de la ſageſſe il ſait nous captiver:
J'en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuſe.
Mais ma femme, après tout, eſt ſage & vertueuſe:
Plus amant que mari, je poſſéde ſon cœur;
Elle fait ſon plaiſir de faire mon bonheur.
Pourquoi, contre l'hymen, eſt-ce que je déclame!
Ma femme eſt toute aimable. Oui, mais elle eſt ma femme:
En elle j'aperçois des défauts chaque jour,
Qu'elle avoit avec art cachés à mon amour.
Sexe aimable & trompeur! c'eſt avec cette adreſſe
Que vous ſavez des cœurs ſurprendre la tendreſſe.
Inſenſé que j'étois! ai-je dû préſumer
Que le Ciel pour moi ſeul eût pris ſoin de former
Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie!

Je l'ai cru cependant, & j'ai fait la folie.
C'eſt à moi, ſi je puis, d'éviter tous débats,
De prendre patience, & d'enrager bien bas.

Il ſe met à lire, le coude appuyé ſur la table, en ſorte que Damon entre ſans être aperçû, & s'appuie ſur le fauteuil d'Ariſte. Enſuite Ariſte dit par réflexion, & toûjours ſans le voir.

SCENE II.

ARISTE, DAMON.

ARISTE.

ME voilà juſtement; c'eſt la vive peinture
D'un ſage deſarmé, dompté par la Nature.
C'eſt toi qui le premier attaquant ma raiſon,
Sûs me faire à longs traits avaler le poiſon,
Cruel ami; c'eſt toi dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante:
Tu vantas ſa douceur & ſa docilité,
Ma confiance en toi fit ma crédulité.

DAMON.

Vous en repentez-vous?

ARISTE *ſurpris en l'apercevant.*

Ciel! que viens-je d'entendre?
Eſt-ce vous?

DAMON.

C'eſt moi-même.

ARISTE.

A quoi bon me ſurprendre!

DAMON.

Je ne vous ſurprends point. Vous me parliez, & moi
Je vous réponds.

ARISTE.

Fort bien. Je vous jure ma foi
Que je me croyois ſeul.

DAMON.

A mon tour, je vous jure
Que je ſuis fort ſurpris d'une telle aventure.
Je vois qu'en votre eſprit me voilà décrié.
Quel crime ai-je donc fait!

ARISTE *ſe levant bruſquement.*

Vous m'avez marié.

DAMON.

Le mal eſt-il ſi grand!

ARISTE.

Il ne devroit pas l'être;
Je m'en flattois du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître,
Si quelque choſe ici vous peut bleſſer l'eſprit,
D'y mettre ordre au plus tôt!

ARISTE.

Non; car il eſt écrit
Qu'un mari doit toûjours avoir lieu de ſe plaindre.
Juſques à ce moment j'avois ſû me contraindre;
Mais puiſque le haſard a trahi mon ſecret,
Avec vous deſormais je ſerai moins diſcret.

DAMON.

Je ne vous comprends point.

ARISTE.

Pourquoi !

DAMON.

Le mariage,
Quoiqu'on en puiſſe dire . . .

ARISTE.

Eſt un rude eſclavage.

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bien-tôt vous aurez votre tour,
Et de ce que je dis vous conviendrez un jour :
Vous verrez qu'un mari, qui s'eſt fait un ſyſtème
De n'aimer que ſa femme, & d'être aimé de même,
Doit, pour ſe conſerver cette félicité,
N'avoir plus de raiſon, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi ! quand une femme eſt douce & raiſonnable . . .

ARISTE.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable ;
Mais elle ne veut point ſe contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez-vous ! parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiſcrétion, qui me tient en cervelle,
Et me cauſe à toute heure une frayeur mortelle.
Il ſemble que ce ſoit ſon plaiſir favori
De laiſſer entrevoir que je ſuis ſon mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connoiſſance,
Et chaque jour auſſi nouvelle confidence,

A des femmes ſur-tout : jugez ſi mon ſecret
N'eſt pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret
Que votre intention ne ſera pas ſuivie ;
Mais au fond, penſez-vous que toute votre vie
Vous ſerez marié, ſans qu'on en ſache rien !

ARISTE.

Plût au ciel !

DAMON.

Et pourquoi !

ARISTE.

C'eſt qu'un ſecret lien,
Formé depuis deux ans à l'inſû de mon père,
M'expoſe tôt ou tard à ſa juſte colère.

DAMON.

Deux mots l'appaiſeront. Son amitié pour vous . . .

ARISTE.

Mais je crains ſa douleur bien plus que ſon courroux.
Vous ſavez à quel point je l'aime & le reſpecte :
Ma tendreſſe pour lui, lui deviendra ſuſpecte,
S'il eſt inſtruit enfin d'un hymen contracté
Sans ſon conſentement, ſans l'avoir conſulté.
Ce n'eſt pas ſeulement cette délicateſſe
Qui m'oblige au ſecret : entre nous, ma foibleſſe
Eſt de rougir d'un titre & vénérable & doux,
D'un titre autoriſé, du beau titre d'époux,
Qui me fait treſſaillir lorſque je l'articule,
Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.

Ce

Ce motif, je le ſens, n'eſt pas des plus ſenſés;
Mais . . .

DAMON.

C'eſt avec raiſon que vous vous diſpenſez,
A tout autre qu'à moi, d'en faire confidence;
Et ce ſeroit à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyiez pas ſur un autre motif
Dicté par l'intérêt, & bien plus poſitif,
Celui de ménager un oncle fort avare,
Quoique puiſſamment riche; aſſez dur & bizare
Pour vous deshériter indubitablement,
S'il vous ſait marié ſans ſon conſentement.
Voilà pour votre femme une raiſon puiſſante.

ARISTE.

La rage de parler eſt encor plus preſſante;
Mais ma femme, après tout, n'eſt pas la ſeule ici
Qui m'expoſe à l'éclat & me met en ſouci:
Sa ſœur plus imprudente, & ſi capricieuſe,
Qu'un moment elle eſt gaie, un moment ſérieuſe,
Riant, pleurant, jaſant, ſe taiſant tour-à-tour,
Enfin, changeant d'humeur mille fois en un jour;
Sa ſœur votre future, & qui, par parenthèſe,
Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aiſe,
Me met au deſeſpoir par ſes fréquens écarts,
Et de plus nous amène ici de toutes parts
Un tas d'originaux, d'ennuyeuſes commères,
Qui me font avaler cent pillules amères,
Lorſque pour mon malheur je vais imprudemment,
Pour lui rendre viſite, à ſon appartement.

Dès que j'entre, on ſe tait, on ſe parle à l'oreille,
On ſoûrit: par degrés le caquet ſe réveille,
Toutes parlent enſemble; & ce que je comprends
Par leurs diſcours confus, leurs geſtes différens,
C'eſt que ma belle-ſœur, fine & diſſimulée,
A mis dans mon ſecret la diſcrète aſſemblée,
Et que je dois compter que dans fort peu de jours
J'aurai pour confidens la ville & les fauxbourgs.

DAMON.

Je ſuis au deſeſpoir d'une telle imprudence,
Et je vais de ce pas quereller d'importance
Madame votre femme & votre belle-ſœur.

ARISTE.

Non, je crois qu'il vaut mieux leur parler en douceur;
Mais avertiſſez bien ma prudente compagne,
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,
Et de m'y confiner pour n'en ſortir jamais,
Si le ſecret n'eſt pas mieux gardé deſormais.

DAMON *avec un ſoûris malin.*

Soit; mais vous employez votre art, votre ſcience,
A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE *ſur le même ton.*

Et vous, pour m'imiter, & par précaution,
D'avance faites-en bonne povi ſion:
Vous en aurez, ma foi, plus beſoin que moi-même;
Je connois Céliante, & je crains . . .

DAMON.

Moi, je l'aime:
Ses défauts n'auroient rien qui me pût effrayer,

S'il ne s'agiſſoit plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom & ma naiſſance,
Je vois ſur mon ſujet que ſa fierté balance,
Excite ſon caprice, & lui fait croire enfin
Qu'elle s'abaiſſeroit en me donnant la main;
Mais elle m'aime au fond, & ſi jamais mon frère
Vient à bout d'aſſoupir la malheureuſe affaire
Que je n'ai ſur les bras que par un point d'honneur,
Je me ferai connoître à votre belle-ſœur.

ARISTE.

Le plus tôt vaut le mieux, croyez-moi.

DAMON.

Je vous quitte,
Et vais gronder pour vous Céliante & Mélite.

SCENE III.

ARISTE *ſeul.*

JE brûle de le voir par l'hymen engagé;
Plus il enragera, mieux je ſerai vengé.
(Il retourne à ſa table, & ſe remet à lire.)

SCENE IV.

ARISTE, FINETTE *qui obſerve quelque temps Ariſte avant que de parler.*

(à part.) FINETTE.

TOUJOURS lire! monſieur, madame votre femme . . .

ARISTE.

Crie encore plus haut.

FINETTE.

Très-volontiers. Madame
Votre . . .

ARISTE.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fût prononcé céans:
Ne t'en ſouvient-il pas?

FINETTE.

Oui; mais quand je l'oublie,
Quel tort vous fait cela, monſieur, je vous ſupplie?

ARISTE.

Premièrement, celui de me deſobéir.

FINETTE.

Paſſe.

ARISTE.

Secondement . . .

FINETTE.

J'enrage. A vous ouïr,
On s'imagineroit que c'eſt faire un grand crime
De donner à madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette!

FINETTE.

Quoi, monſieur!

ARISTE.

Il faudroit m'écouter
Quand je parle.

FINETTE.

Ah! vraiment, qui voudroit s'arrêter
A tous vos beaux diſcours, & les ſuivre à la lettre,
Ne ceſſeroit jamais . . .

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre
Que je diſe deux mots !

FINETTE.

Quatre, ſi vous voulez.

ARISTE.

Vous ſavez qu'un ſecret...

FINETTE.

Deux ans ſont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque ;
Je n'y puis plus tenir, le ſecret me ſuffoque.

ARISTE.

Ma patience enfin pourroit bien ſe laſſer.

FINETTE.

C'eſt conſcience à vous que de vouloir forcer
Pendant deux ans entiers des femmes à ſe taire.
Pour moi, j'aimerois mieux vivre en un monaſtère,
Jeûner, prier, veiller, & parler tout mon ſou.

ARISTE *ſe levant.*

Parlez, morbleu, parlez : je ne ſuis pas ſi fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles ;
Sur un point ſeulement qu'elles ſoient immobiles,
Ce n'eſt que ſur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui ; mais ce point, monſieur, c'eſt le fruit défendu,
Et voilà juſtement ce qui nous affriande :
Parmi vingt bons ragoûts, la plus groſſière viande
Que l'on me défendroit conſtamment de goûter,
Seroit le ſeul morceau qui pourroit me tenter.

Jugez après cela, ſi je n'ai pas la rage
De parler librement ſur votre mariage.

ARISTE.

Quel travers ! quel eſprit de contradiction !
Quel fond d'intempérance & d'indiſcrétion !
Voilà les femmes.

FINETTE.

Soit; mais telles que nous ſommes,
Avec tous nos défauts nous gouvernons les hommes,
Même les plus hupés, & nous ſommes l'écueil
Où viennent échouer la ſageſſe & l'orgueil.
Vous ne nous oppoſez que d'impuiſſantes armes:
Vous avez la raiſon, & nous avons les charmes.
Le bruſque Philoſophe, en ſes ſombres humeurs,
Vainement contre nous élève ſes clameurs;
Ni ſon air renfrogné, ni ſes cris, ni ſes rides,
Ne peuvent le ſauver de nos yeux homicides.
Comptant ſur ſa ſcience & ſes réflexions,
Il ſe croit à l'abri de nos ſéductions :
Une belle paroît, lui ſoûrit & l'agace,
Crac . . . au premier aſſaut elle emporte la place.

ARISTE *à part.*

Voilà préciſément mon hiſtoire en trois mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Braillans autour de vous, & vous-même en cachette
Jouant à cache-cache, ou bien à climuſſette.

ARISTE *à part.*

La friponne a raiſon de rire à mes dépens,

Et ſes diſcours malins ſont remplis de bon ſens.
(à Finette.)
Faiſons trève, de grace, à tout ce badinage :
Je veux encore un temps cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la ſucceſſion
D'un oncle, dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi ! vous ambitieux ! je vois qu'un Philoſophe
Eſt fait comme un autre homme, & de la même étoffe.
Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux ſentimens
Que vous nous étaliez, monſieur, à tous momens !
» Le comble, diſiez-vous, de toutes les foibleſſes,
» C'eſt de ne point guérir de la ſoif des richeſſes.
» Que cette hydropiſie a fait de malheureux !
» Mais pour moi, ma fortune a ſurpaſſé mes vœux ;
» Un tréſor de vertus eſt le ſeul où j'aſpire,
» Et mon cœur, pour l'avoir, céderoit un empire.
Et zeſte, ſi quelqu'un vous pouvoit prendre au mot,
Vous diriez, ſerviteur, je ne ſuis pas ſi ſot.

ARISTE.

Tu te trompes, je ſuis dans les mêmes maximes ;
Mais je ſais leur donner des bornes légitimes,
Et je ſerois maudit un jour par mes enfans,
Si j'étois Philoſophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer quand on veut être ſage.
Je dois leur ménager un puiſſant héritage.

FINETTE.

Ce motif eſt louable, il faut vous y tenir ;
Mais meſſieurs vos enfans ſont encore à venir :

Peut-être viendront-ils ; cependant . . .

ARISTE.

Quoi !

FINETTE.

J'augure
Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais je n'ai pas trente ans : à mon âge, je crois . . .

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands eſprits, d'ailleurs très-eſtimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs ſemblables.

ARISTE.

Finette a de l'eſprit, & s'en ſert joliment,
Il faut faire réponſe à ſon doux compliment.
On ſouffre un temps les airs d'une fille ſuivante,
Que trop de bonté gâte & rend impertinente :
Elle offenſe, elle aigrit ſans s'en embarraſſer :
Un jour elle conclud par ſe faire chaſſer.
Je penſe que Finette eſt aſſez raiſonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention ;
Sinon, gare l'inſtant de la concluſion.

FINETTE.

Ce conſeil aigre-doux mérite une replique.
Je vois qu'un Philoſophe eſt mauvais politique,
Puiſqu'il n'obſerve pas que c'eſt être indiſcret,
Que de chaſſer quelqu'un qui ſait notre ſecret ;
Sur-tout, ſi ce quelqu'un eſt d'un ſexe qui penche
Au plaiſir de jaſer & d'avoir ſa revenche.

ARISTE.

ARISTE.

Ta replique eſt très-juſte, & les maîtres prudens
Doivent au poids de l'or payer leurs confidens.
(Il lui donne de l'argent.)
Voici pour t'appaiſer, & t'impoſer ſilence.
(à part.)
Mon lot eſt de ſouffrir, & d'avoir patience.

FINETTE.

Votre ſecret, monſieur, grandement me peſoit,
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit :
Par vos riches leçons je me ſens plus diſcrète,
Répétez-les ſouvent, & je ſerai muète.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter ſur toi.

FINETTE.

Tant que vous paierez bien, je vous réponds de moi.
Mais à propos vraiment, j'oubliois de vous dire
Que votre femme... non, que madame deſire...

ARISTE.

Madame !

FINETTE.

Ma maîtreſſe. Ah ! j'y ſuis, Dieu merci.
Que ma maîtreſſe donc voudroit venir ici,
Pour vous entretenir ſur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour ſont fort peu néceſſaires,
Nous aurons cette nuit le temps de nous parler.
De grace, empêche-la de venir me troubler,
Pendant une heure ou deux il faut que je médite.

FINETTE.

Cela ſuffit, je vais vous ſauver ſa viſite.

SCENE V.

ARISTE *ſeul.*

LA douceur & l'argent ſont plus perſuaſifs
Que les raiſonnemens les plus démonſtratifs,
Et ce ſont, à mon gré, deux moyens infaillibles
Pour corriger les gens les plus incorrigibles.
La maligne Finette à ma bourſe ſoûrit,
Je pourrai gouverner ce dangereux eſprit.
Maintenant que je ſuis plus calme & plus tranquille,
Employons mon loiſir à quelque ouvrage utile.

SCENE VI.

ARISTE, MÉLITE.

ARISTE *apercevant ſa femme.*

COMMENT c'eſt vous!

MÉLITE.

Mon dieu! d'où vient cette frayeur!
Eſt-ce donc que ma vûe inſpire tant d'horreur!

ARISTE.

Eh non, vous m'êtes chère autant qu'on puiſſe l'être;
Mais dans mon cabinet devriez-vous paroître!
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MÉLITE.

Oui; mais j'avois deſſein de vous entretenir
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez, rien ne vous fait démordre.

MELITE.

Devez-vous me blâmer ſi je cherche à vous voir!
Je contente mon goût, & je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme eſt d'être complaiſante.

MELITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéiſſante.
Vous n'aimez d'un mari que ſon autorité;
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'eſt point queſtion d'un pareil ſacrifice:
Me traiter de tyran, c'eſt me faire injuſtice;
J'exige des égards, & non pas des reſpects.
Cachez notre ſecret par des ſoins circonſpects;
C'eſt tout ce que je veux de votre complaiſance,
Et vous obtiendrez tout de ma reconnoiſſance.

MELITE.

Vous diſtraire un moment, eſt-ce vous offenſer!

ARISTE.

Si quelqu'un ſurvenoit, que pourroit-il penſer!

MELITE.

Eh mais, il penſeroit... Après tout, que m'importe!

ARISTE.

Ciel! peut-on de ſang froid m'aſſommer de la ſorte!
Que vous importe! eh quoi, pouvez-vous oublier
Le motif qui m'engage à ne rien publier....
Que dis-je! qui me force à tout mettre en uſage
Pour ôter tout ſoupçon de notre mariage!

MÉLITE.

Cela ne ſe peut pas.

ARISTE.

Non, ſi vous en parlez.

MÉLITE.

Pour moi, je m'aſſervis à ce que vous voulez;
Mais comment empêcher que le monde ne voie..

ARISTE.

Tout va ſe découvrir.

MÉLITE.

Que j'en aurois de joie!

ARISTE.

Toûjours contrarier!

MÉLITE.

Vous avoir pour époux
Eſt un bonheur pour moi ſi touchant & ſi doux,
Il me flatte à tel point, j'en ſuis ſi glorieuſe,
Que s'il étoit connu, je ſerois trop heureuſe.
Si je ſuis criminelle en marquant ce deſir,
Mon crime, je l'avoue, eſt mon plus grand plaiſir.

ARISTE *à part.*

Me voilà deſarmé pour être trop ſenſible:
L'adreſſe d'une femme eſt incompréhenſible.

MÉLITE.

Vous me voulez du mal, & je ne ſais pourquoi.

ARISTE.

Non; ſi je ſuis fâché, ce n'eſt que contre moi.

MÉLITE.

La raiſon, s'il vous plaît!

ARISTE.

D'avoir eu la foibleſſe

De vous croire diſcrète, & femme de promeſſe ;
Car vous m'aviez promis très-ſolemnellement,
Avant que nous priſſions aucun engagement,
Que tant que je voudrois qu'on en fît un myſtère,
Votre ſœur en ſeroit ſeule dépoſitaire.

MÉLITE.

Il eſt vrai.

ARISTE.

Toutefois, grace à vos ſoins prudens,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidens.

MÉLITE.

Accuſez-en ma ſœur, dont la langue indiſcrète
Ne peut tenir long-temps une affaire ſecrète :
Jamais ſur ce ſujet je ne vous ai trahi,
Je n'ai juſqu'à préſent que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous !

MÉLITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en eſt la cauſe !

MÉLITE.

A d'indignes ſoupçons votre ſecret m'expoſe.
Nous demeurons enſemble, & j'apprends tous les jours,
Que cela fait tenir d'impertinens diſcours :
Je n'en murmure pas, de ma ſeule innocence
Je me fais un rempart contre la médiſance,
Et ſacrifiant tout à mon affection,
Je laiſſe déchirer ma réputation ;
Mais puiſqu'à cet excès il faut que j'obéiſſe,
Je demande le prix d'un ſi dur ſacrifice.

ARISTE.

Eh quoi !

MÉLITE.

C'eſt que du moins le marquis du Lauret,
Ou par vous, ou par moi, ſache notre ſecret.

ARISTE.

Le marquis ! pouvez-vous me tenir ce langage !
C'eſt l'homme à qui je veux me cacher davantage.
Quoiqu'il ſoit courtiſan, & qu'il ne ſache rien,
C'eſt un ſage caché ſous un joyeux maintien,
Et qui ne connoît pas de plus grande foibleſſe
Que de prendre une femme, & même une maîtreſſe,
Soûtenant qu'il n'eſt point d'autre félicité,
Que d'être à tous égards en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus ! cent fois en ſa préſence
J'ai défendu ſa thèſe avec tant d'imprudence,
Que s'il fait une fois que je ſuis marié,
Par ſes traits en tous lieux je ſerai décrié.

MÉLITE.

Quoi donc, doit-on rougir des nœuds du mariage !

ARISTE.

On doit rougir du moins de changer de langage,
De principes, d'humeur, ou ſoûtenir l'affront
D'être timpaniſé : je n'en ai pas le front.

MÉLITE.

Cependant il faut bien vaincre cette foibleſſe,
Et tout dire au marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous preſſe
De lui déclarer tout !

MÉLITE.

Un jour vous le ſaurez,
Et ce ſera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif.

MÉLITE.

Il eſt très-raiſonnable,
Et pour ne rien celer, il eſt indiſpenſable.

ARISTE.

Pourquoi! vous m'étonnez.

MÉLITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Pourſuivez; je le veux.

MÉLITE.

Vous le voulez! eh bien,
Ce ſage courtiſan, ce railleur ſi terrible,
Qui croit qu'on n'eſt point ſage à moins qu'être inſenſible,
Quand il ſort de chez vous, ne paſſe pas un jour
Sans venir me chercher, pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous!

MÉLITE.

A moi.

ARISTE.

Mélite!

MÉLITE.

Eh bien!

ARISTE.

Quelle apparence
Que ...

MÉLITE.

J'avois réſolu de garder le ſilence,

De peur de vous commettre avec lui ; mais enfin
Sa pourſuite me cauſe un violent chagrin :
Pour la faire ceſſer, le moyen le plus ſage
Eſt de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu,
Qui de vous ou de moi lui fera cet aveu :
Je vous laiſſe un moment rêver à cette affaire ;
Mais ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

SCENE VII.

ARISTE *ſeul.*

ATTENDEZ . . . Elle fuit ; quel embarras maudit !
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit ?
Cela ne peut pas être ; & le marquis . . . Je gage
Qu'elle invente ce trait pour . . . Non, elle eſt trop ſage
Et je lui ferois tort d'oſer la ſoupçonner.
Mais enfin, que conclurre & que déterminer ?
Le marquis amoureux ! dans le fond de mon ame
Je ſuis ravi . . . De quoi ! qu'il en conte à ma femme !
Cela n'eſt point plaiſant. Mon honneur effrayé . . .
Mon honneur . . . Qu'on eſt ſot quand on eſt marié !
Allons voir le marquis ; tâchons avec adreſſe
De lui faire à moi-même avouer ſa foibleſſe :
Plus elle ſera grande, & moins je le craindrai ;
Enſuite il faudra voir quel parti je prendrai.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIE'RE.

CE'LIANTE, FINETTE.

Le Théatre repréſente une Salle.

CE'LIANTE.

LE marquis du Lauret va venir!

FINETTE.

Oui, madame.

CE'LIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime!

FINETTE.

Non.

CE'LIANTE.

Dans le fond de mon ame
J'en ſuis au deſeſpoir.

FINETTE.

Oh, je n'en doute pas.
La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CE'LIANTE.

C'eſt ce qui me feroit ſouhaiter ſa conquête,
Et j'en viendrois à bout, ſi je l'avois en tête.

Il eſt un certain art, que je ſais à ravir,
Pour fixer un tel homme, & pour ſe l'aſſervir.

FINETTE.

Je vous conſeille donc de tenter l'aventure.

CÉLIANTE.

Parle-tu tout de bon?

FINETTE.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Je te jure
Que bien-tôt de mes yeux il ſentira les coups.
Je veux dès aujourd'hui le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entrepriſe?

CÉLIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le mépriſe,
Qu'un grand bien, cent ayeux, un haut rang dans l'Etat,
Ne peuvent m'impoſer à la ſuite d'un fat.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'eſt point; c'eſt un homme qui penſe
Que le parfait bonheur eſt dans l'indifférence:
Du reſte, auprès du ſexe il eſt reſpectueux,
Et ſe feroit aimer s'il étoit amoureux.
Mais je veux qu'il ſoit tel que vous le voulez croire;
Je trouverois pour vous encore plus de gloire
A vous l'aſſujétir, à l'aimer tout de bon,
Qu'à vous ſacrifier à votre beau Damon.
C'eſt l'ancien confident, c'eſt l'ami de mon maître,
Vous l'aimez; cependant, ſi je puis m'y connoître,

Vous prétendez en faire un mari complaiſant :
En ce cas, le Marquis vous conviendroit autant.
Les gens de qualité ſuivent toûjours la mode,
Et tout homme de Cour doit être époux commode :
Voilà l'eſſentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori ?

CE'LIANTE.

Mais au fond tu dis vrai.

FINETTE.

Comment ! je vous étale
Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon, j'inſiſte ſur ce point ;
N'étant pas gentilhomme, il ne vous convient point.

CE'LIANTE.

Tu te trompes, Finette, & malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il eſt d'une illuſtre naiſſance,
Et que par des raiſons que nous ſaurons un jour...

FINETTE.

Ah ! voilà juſtement de vos romans d'amour :
Pour moi, je le connois ; ſa tendreſſe empreſſée
N'eſt que le pur effet d'une ame intéreſſée.
Une tante, en mourant, vous a laiſſé des biens
Dont il eſpère un jour rehauſſer ſes moyens ;
Voilà ce qui le rend ſi ſoumis, ſi facile :
Mais oſez l'épouſer, il ſera moins docile.

CE'LIANTE.

J'entre dans tes raiſons, & je les applaudis ;
Je me ſuis dit cent fois tout ce que tu me dis.
Depuis plus de deux ans, avec un ſoin extrême,

J'élude mon penchant, & me combats moi-même.
J'ai maltraité ſouvent un amant trop aimé,
Contre lui mon orgueil s'eſt hautement armé,
Enfin, pour me guérir, je me ſuis exilée;
Tout cela vainement, je ſuis enſorcelée . . .
Attends.

FINETTE.

Quoi!

CÉLIANTE.

Je me ſens aujourd'hui d'une humeur
A le deſeſpérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
Vous ſeroit à préſent d'un ſecours admirable:
Quand vous extravaguez, vous êtes raiſonnable.

CÉLIANTE.

Je ne me ſuis jamais trouvé tant de raiſon.

FINETTE.

Que Damon ne vient-il! Mais vous ferez l'oiſon
Si-tôt qu'il paroîtra.

CÉLIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire au plus tôt quelque ſenſible outrage.
Prête-moi ton ſecours pour m'y déterminer,
Traitons quelque ſujet propre à me chagriner,
Parle-moi de ma ſœur.

FINETTE.

Eh bien donc, ma maîtreſſe
De notre Philoſophe a laſſé la tendreſſe;
Il s'eſt abandonné pour la première fois

A des vivacités qui, comme je prévois,
Pourront dégénérer en aigreur très-fâcheuſe,
Et rendre quelque jour votre ſœur moins heureuſe.
Cela vous déplaît-il !

CE'LIANTE.

Non, tu me fais plaiſir,
Un doux raviſſement eſt prêt à me ſaiſir :
Le bonheur de ma ſœur excitoit mon envie,
Et fait, depuis deux ans, le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc, madame, & peſtez bravement ;
Leur querelle a produit un raccommodement
Si tendre, ſi touchant, & ſi rempli de charmes,
Que notre Philoſophe en a verſé des larmes ;
Et moi qui parle, moi, je ne puis y penſer,
Sans ſentir que mes yeux ſont tout prêts d'en verſer.
(Elle pleure.)

CE'LIANTE.

Ils s'aiment donc toûjours !

FINETTE.

Plus que jamais, madame ;
Mon maître eſt à préſent l'eſclave de ſa femme.

CE'LIANTE.

Le ſot !

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité,
Et plus, depuis une heure, il en eſt enchanté.

CE'LIANTE.

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme Mélite
Triomphe-t-elle ainſi d'un homme de mérite !

S'il étoit mon mari, comme je le voudrois,
Plus il ſeroit ſoûmis, plus je l'approuverois ;
Mais avoir pour ma ſœur une telle foibleſſe,
C'eſt un aveuglement qui me choque & me bleſſe ;
J'en creve de dépit, & j'en ſuis en fureur.

FINETTE.

Ferme. Comment Damon eſt-il dans votre cœur !

CE'LIANTE.

Comme un monſtre.

FINETTE.

Fort bien. Le voici, ce me ſemble ;
Il vient fort à propos, & je vous laiſſe enſemble.

Céliante, auſſi-tôt que Finette eſt ſortie, va ſe placer nonchalamment ſur une chaiſe, & ſe met à rêver.

SCENE II.

CE'LIANTE, DAMON.

DAMON *regarde Céliante quelque temps, ſans qu'elle faſſe ſemblant de l'appercevoir.*

Vous voulez être ſeule, à ce que je puis voir !

CE'LIANTE.

Vous auriez dû d'abord vous en apercevoir ;
Mais vous ne ſentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie,
Je ne puis me réſoudre . . .

CE'LIANTE *d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuie,
On ne ſauroit jamais ſe défaire de vous.

DAMON *à part.*

Elle eſt dans ſes grands airs, il me faut filer doux.

(Il s'aſſied dans un coin.)

CE'LIANTE *vivement.*

Je veux que vous ſortiez.

DAMON.

Soit ; mais daignez m'apprendre
Pourquoi.

CE'LIANTE *reprenant l'air dédaigneux.*

Je n'ai, je penſe, aucun compte à vous rendre.

DAMON.

J'en demeure d'accord ; mais ſi ma vive ardeur
M'engage . . .

CE'LIANTE *ſe levant bruſquement.*

Ah ! vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CE'LIANTE.

Ma vive ardeur m'engage !
Ne me tenez jamais ce doucereux langage,
Il me fait mal au cœur, je vous en avertis :
Votre goût & le mien ſont bien mal aſſortis.
Ma vive ardeur !

DAMON *à part.*

Il faut lui paſſer ſon caprice.

CE'LIANTE.

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice !

DAMON.

Mon dieu non ! je ſais bien que vous ne l'êtes pas.

CE'LIANTE.

Qu'entendez-vous par-là ! ſortez.

DAMON.

Tout de ce pas
Je vais me retirer.

CE'LIANTE *le retenant.*

Non, non, je me raviſe,
On ne dit point en face une telle ſottiſe,
Sans avoir le deſſein de rompre abſolument;
Nous y procéderons dans un petit moment:
Mais je veux qu'avant tout votre bouche m'explique
Ce que vous entendez par le trait ſatyrique
Qu'avec un fier ſoûris vous m'avez décoché.

DAMON.

C'eſt vous qui malgré moi me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice,
Moi je vous deſabuſe, & je vous rends juſtice.

CE'LIANTE.

Et comment!

DAMON.

En diſant que vous ne l'êtes point.

CE'LIANTE.

Mais que voulez-vous dire! expliquez-moi ce point.

DAMON.

Je veux dire... Eh! parbleu, cela s'entend de reſte.

CE'LIANTE.

Vous ne valez rien.

DAMON.

Moi!

CE'LIANTE.

Mon dieu, qu'il eſt modeſte!
C'eſt lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON.

DAMON *en riant.*

Entre nous,
Madame, je le ſuis ... au même point que vous.

CE'LIANTE *avec fureur.*

Ah ! je ne puis ſouffrir un tel excès d'outrage :
Vous m'en ferez raiſon.

DAMON.

C'eſt à quoi je m'engage.

CE'LIANTE.

Au plus tôt.

DAMON.

A l'inſtant.

CE'LIANTE.

Et de quelle façon ?

DAMON.

Quoique vous m'appeliez pour vous faire raiſon ;
Je vous laiſſe le choix du temps, du lieu, des armes.
Mais comme vous pourriez m'éblouir par vos charmes ;
Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas
De choiſir une nuit pour vuider nos débats !
Vous riez !

CE'LIANTE.

Oui, je ris, quoique fort en colère :
Cette ſaillie eſt bonne, & ne peut me déplaire.
(Elle rit plus fort.)

DAMON.

Je ſuis ravi de voir, par votre procédé,
Que notre différend ſera bien-tôt vuidé.

CE'LIANTE *reprenant un air ſérieux.*

Non, monſieur ; je vous jure une haine éternelle.

DAMON *à part.*

Dans ſa bizarrerie elle eſt toûjours nouvelle ;
Mais je ſais le moyen de la faire finir.
(à Céliante.)
Je vois que mon pardon ne ſe peut obtenir :
Quoi qu'à dire le vrai, j'ignore par quel crime
J'allume votre haine, & je perds votre eſtime.
Mes ſoûpirs, mes reſpects ne font que vous laſſer,
Les inclinations ne ſe peuvent forcer ;
Je le ſens, j'en mourrai. Mais pour votre ſupplice,
Cruelle, après ma mort vous me rendrez juſtice,
Vous me regretterez quand vous ne m'aurez plus,
Et vous ſerez en proie aux regrets ſuperflus.
Adieu.

CE'LIANTE *s'attendriſſant.*

Damon ! Damon !

DAMON *la regardant tendrement.*

O trop funeſtes charmes !

CE'LIANTE.

Le traître m'attendrit, & m'arrache des larmes.
E'coutez.

DAMON.

Non ; je veux que vous me regrettiez,
Et je vous laiſſe.

CE'LIANTE.

Et moi je veux que vous reſtiez.

DAMON.

Je demeurerai donc, mais c'eſt par complaiſance.

CE'LIANTE.

Par complaiſance !

DAMON.

Ou bien par pure obéiſſance,
Tout comme il vous plaira.

CE'LIANTE.

Je ſuis au deſeſpoir.

DAMON.

De quoi !

CE'LIANTE.

De ne pouvoir me paſſer de vous voir:
Je voudrois vous haïr ... autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas ! vous le pourrez ſans une peine extrême,
Vous venez de jurer de me haïr toûjours.

CE'LIANTE.

Ah, comme je mentois !

DAMON.

Quel étrange diſcours !
Jurer de me haïr, quand ſoigneux de vous plaire,
Je ...

CE'LIANTE.

Tenez, je vous jure à préſent le contraire.

DAMON.

Auquel des deux ſermens croirai-je par haſard !

CE'LIANTE.

Au dernier; c'eſt le ſeul où mon cœur ait eu part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon !

CE'LIANTE.

Oui, je vous le proteſte.
L'eſprit a commencé, le cœur a fait le reſte.

Mon eſprit vous outrage, & mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur, & jamais votre eſprit.
Mais encore, dites-moi par quel caprice étrange
Votre eſprit contre moi ſe gendarme.

CE'LIANTE.

Il ſe venge
De ce qu'il ne peut pas régler mes ſentimens.
Il m'inſpire ſouvent de certains mouvemens
Qui ſuſpendent l'effet du penchant qui m'entraîne,
Et tiennent du mépris, & même de la haine:
Vous êtes ſoûtenu par l'inclination,
Mais ſouvent maltraité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger, vous me faites injure.
J'ai donc bien des défauts dont votre eſprit murmure!

CE'LIANTE.

Des défauts! des défauts! je ne finirois point,
Si je voulois à fond examiner ce point.

DAMON.

Cette diſcuſſion n'eſt pas fort néceſſaire.

CE'LIANTE.

Premièrement, monſieur, ſous un air très-ſincère,
Vous êtes faux, ruſé, malin comme un démon.

DAMON.

Je penſe...

CE'LIANTE.

E'coutez-moi, cela vaut un ſermon.
De plus, vous vous croyez un mérite ſuprême,
Et vous n'eſtimez rien à l'égal de vous-même:

Vous vous raillez ſous main de vos meilleurs amis,
Quoique toûjours près d'eux complaiſant & ſoûmis:
Votre intérêt vous guide & ſeul vous détermine,
Chez vous en grand ſecret l'amour propre domine:
Quand vous n'êtes point vû, vous courez au miroir,
Et vous vous régalez du plaiſir de vous voir.
Ce portrait-là n'eſt pas fort à votre avantage;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accuſiez ici de fauſſeté,
Oſerois-je imiter votre ſincérité?

CE'LIANTE.

Fort bien.

DAMON.

Vous êtes belle, aimable, généreuſe;
Mais vous êtes hautaine, inquiète, orgueilleuſe:
Le bonheur du prochain vous cauſe de l'ennui,
Et vous amaigriſſez de l'embonpoint d'autrui.
Vous avez de l'eſprit, mais ſouvent il s'égare,
Il vous rend d'une humeur inconſtante & bizare.
Toute femme qui plaît vous trouve en ſon chemin,
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain.
Votre ſincérité, dont vous faites parade,
N'eſt jamais que l'effet d'une bruſque incartade.
Sans choix, tout eſt pour vous matière à diſcourir,
Et le moindre ſecret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'eſt pas fort à votre avantage;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

CE'LIANTE.

Vous m'aimez!

DAMON.

Que le ciel m'écraſe en ce moment,
S'il fut jamais, madame, un plus fidèle amant!
Bien que quelques défauts obſcurciſſent vos charmes,
Mon cœur trop prévenu n'en conçoit point d'alarmes.

CE'LIANTE.

Pour moi, j'en ſuis frappée; ils m'alarment pour vous:
Vous me connoiſſez trop pour être mon époux.
On ne m'aura jamais ſans me croire parfaite.

DAMON.

Eh bien, vous l'êtes donc: êtes-vous ſatisfaite!

CE'LIANTE.

Non; ce fade retour ne ſauroit me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, & non pas vous fâcher.

CE'LIANTE.

Puis-je compter encor ſur votre complaiſance!

DAMON.

Sans doute.

CE'LIANTE.

Pour jamais évitez ma préſence.

DAMON.

Vous raillez.

CE'LIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment,
Ou je ne réponds pas de mon emportement.

SCENE III.

CE'LIANTE *ſeule.*

TRAITRE! de mes vertus tu fais un beau trophée!
S'il dit vrai, je ſuis folle, & coquette fieffée.
Pour folle, je le ſuis, puiſque j'ai pû l'aimer.
Mais quoi! n'eſt-il pas fait pour plaire & pour charmer!
Cela n'eſt que trop vrai, c'eſt ce qui me déſole:
Si je l'ai tant aimé, je ne ſuis donc pas folle.
Pour coquette, voyons, le ſuis-je! Franchement,
Ce qu'il dit là-deſſus n'eſt pas ſans fondement,
Je le ſens; mais au fond eſt-ce un reproche à faire?
Quoi! peut-on être femme, & ne pas vouloir plaire!
Toute femme eſt coquette, ou par rafinement,
Ou par ambition, ou par tempérament.
Je ſuis, ajoûte-t-il, inquiète, envieuſe:
J'ai grand tort d'enrager de voir ma ſœur heureuſe,
Et, moins belle que moi, poſſéder un époux
Qui ne devoit jamais balancer entre nous.
J'ai de l'orgueil! eh bien, ſuis-je ſi criminelle?
Peut-on n'être pas fière, & ſavoir qu'on eſt belle!
Je ſuis indiſcrète! oui, quelque choſe à peu près;
Mais mon ſexe eſt-il fait pour garder des ſecrets!
Enfin je ſuis bizarre & d'un caprice extrême!
Rien n'eſt plus ennuyeux qu'être toûjours la même.
Ainſi, monſieur Damon, tout peſé comme il faut,
Vous êtes un menteur, & je n'ai nul défaut.

SCENE IV.

MÉLITE, CÉLIANTE.

MÉLITE.

NUL défaut ! cet éloge eſt aſſez magnifique :
Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

CÉLIANTE.

En êtes-vous contente !

MÉLITE.

Aſſurément.

CÉLIANTE.

Fort bien :
Quand je ferai le vôtre, il n'y manquera rien.

MÉLITE *en ſoûriant.*

Vous me peignez ſouvent, mais c'eſt d'une autre ſorte.

CÉLIANTE.

Je dis ce que je crois, la vérité m'emporte.

MÉLITE.

Il n'eſt rien de ſi beau que la ſincérité ;
Mais ſouvent ce qu'on croit n'eſt pas la vérité.

CÉLIANTE.

De ſemblables erreurs je ne ſuis point capable,
Je ne crois jamais rien qui ne ſoit véritable.

MÉLITE.

Cependant vous croyez n'avoir aucun défaut.

CÉLIANTE.

C'eſt ce qu'en un beſoin je prouverois bien-tôt.

MÉLITE.

MÉLITE.

Comment !

CÉLIANTE.

En faiſant voir aiſément, ce me ſemble,
Qu'en tout point vous & moi nous différons enſemble.

MÉLITE.

Si votre caractère eſt différent du mien,
Je crois que contre moi cela ne conclud rien.

CÉLIANTE.

Vous croyez impoſer par votre orgueil modeſte,
Mais, malgré vos replis, on vous connoît de reſte.

MÉLITE.

Plus je me fais connoître, & plus on eſt content:
Bien d'autres que je ſais, n'y gagneroient pas tant.

CÉLIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir aſſez d'adreſſe
Pour mener un mari, dont on plaint la foibleſſe.

MÉLITE.

Je tâche de lui plaire, il reconnoît ce ſoin,
C'eſt tout mon art: le vôtre iroit un peu plus loin.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine hypocrite:
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MÉLITE.

Le vôtre ſi ſolide, & par vous ſi vanté,
A manqué ſa conquête, & s'en étoit flatté.

CÉLIANTE.

Qui moi, je l'ai manquée ! ah, quelle impertinence !
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MÉLITE.

Vous êtes mon aînée, & vous ne l'eutes pas.

CÉLIANTE.

C'eſt que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MÉLITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouſe :
Vous m'aimiez comme ſœur, vous haïſſez l'épouſe . . .

CÉLIANTE.

D'un ſot.

MÉLITE.

De votre part rien ne doit m'étonner ;
Mais ce dernier trait-là ne ſe peut pardonner.
Vous ſortirez d'ici, ſi vous oſez pourſuivre.

CÉLIANTE.

Volontiers ; avec vous je ne ſaurois plus vivre,
Vous m'outrez, m'excédez ; mais de tous vos mépris
Je me ferai raiſon, euſſiez-vous vingt maris.

SCENE V.

ARISTE *un livre à la main,* MÉLITE, CÉLIANTE.

CÉLIANTE *le tire par le bras, & lui fait tomber ſon livre.*

AH ! monſieur, vous voilà ! je m'en vais vous apprendre
Des choſes qui devront ſans doute vous ſurprendre.
(Elle crie haut.)
Votre femme . . .

ARISTE.

Eh, mon dieu! laiſſons ce titre-là,
Nous ſommes ſi ſouvent convenus de cela.

CE'LIANTE.

Ah! trève, s'il vous plaît, à la délicateſſe.

ME'LITE.

Si pour moi, d'un mari vous avez la tendreſſe,
Vous devez . . .

ARISTE.

D'un mari! c'eſt fort bien commencé.
De grace, que ce mot ne ſoit plus prononcé.
Mais de quoi s'agit-il? ſur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

ME'LITE.

Bagatelle, monſieur?

CE'LIANTE.

Bagatelle eſt fort bon.

ME'LITE.

Ariſte, puiſqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous ſaurez que ma ſœur . . .

CE'LIANTE.

Apprenez que Mélite . . .

ARISTE.

Oh! vous avez raiſon toutes deux.

ME'LITE.

Il m'irrite
Par ſon ſang froid.

CE'LIANTE.

Raillez un peu plus à propos.
Il s'agit . . .

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos :
Je n'examine point le fond de la querelle,
Un éclairciſſement ſouvent la renouvelle ;
Mais, pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CE'LIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maiſon !

ARISTE.

Avez-vous pû, Mélite, avoir cette penſée !

ME'LITE.

Pouvez-vous m'en blâmer, lorſque j'y ſuis forcée !

ARISTE.

Et par qui !

ME'LITE.

Par ma ſœur. Elle oſe s'oublier
Devant moi, juſqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'eſt que cela, remettez-vous, meſdames,
Je ne m'offenſe point des injures des femmes.

ME'LITE.

Vous nous traitez, monſieur, avec bien du mépris.

CE'LIANTE.

Les femmes valent bien meſſieurs les beaux-eſprits.

ME'LITE.

Rien n'eſt digne de vous, s'il n'eſt pris dans un livre.

CE'LIANTE.

Fréquentez notre ſexe, & vous ſaurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien ! c'eſt moi qu'on querelle à préſent.
Quoi, vous me prenez donc pour un mauvais plaiſant !

Si je paſſe aiſément les injures des femmes,
Je déclare que c'eſt par reſpect pour les dames.
Ne vous regardez plus d'un œil ſi courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MÉLITE, *après avoir un peu rêvé.*

Demandez-le à ma ſœur.

CÉLIANTE.

Non; dites-le vous-même.

MÉLITE.

Je ne m'en ſouviens pas.

CÉLIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon, ce problème
Ne m'embarraſſe plus, le fait eſt clair: je voi
Que vous vous querellez, & ne ſavez pourquoi.
Ainſi donc je conclus en fort peu de paroles,
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MÉLITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CÉLIANTE *vivement.*

La plus folle des deux eſt plus ſage que vous.

ARISTE

Oh bien, querellez donc, ſi cela peut vous plaire.

CÉLIANTE *gravement.*

Je querelle, monſieur, quand je ſuis en colère,
Mais de ſang froid, jamais.

ARISTE.

Ma foi, vous avez tort,

Car vos vivacités me divertiſſoient fort.
L'une & l'autre y mettoit tant d'eſprit, tant de graces...
Allons, ranimez-vous; êtes-vous déjà laſſes!

CE'LIANTE.

Divertiſſez monſieur.

ME'LITE.

Le joli paſſe-temps!

CE'LIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens,
Et nous ferons la paix.

ME'LITE.

J'en avois peu d'envie;
Mais je me raccommode, & pour toute ma vie.

CE'LIANTE.

Touchez-là.

ME'LITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah! c'eſt trop vous venger.

CE'LIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embraſſez-vous pour me faire enrager.

CE'LIANTE.

Oui-dà, de tout mon cœur.

ME'LITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage.
Et moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage,
Je vais, dans mon tranſport, vous baiſer toutes deux.

CE'LIANTE.

Le traître !

ME'LITE.

Il nous trompoit.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux.

Il les embraſſe l'une après l'autre. Géronte qui entre dans le moment, s'arrête pour contempler Ariſte ; & auſſi-tôt qu'il parle, les deux ſœurs s'enfuient.

SCENE VI.

ARISTE, GE'RONTE.

GE'RONTE.

APPUYEZ, mon neveu, vous faites des merveilles.

ARISTE *demeurant immobile ſans regarder Géronte.*

Ah, bon dieu ! quelle voix a frappé mes oreilles !
C'eſt mon oncle lui-même : autre ſurcroît de maux !

GE'RONTE.

Je ſuis fâché, vraiment, de troubler vos travaux.
Vous philoſophez bien ! Qui ſont ces créatures !

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît, ſupprimez les injures :
Ce ſont...

GE'RONTE.

Quoi !

ARISTE *à part.*

Je ne ſais que lui dire.

GERONTE.

Morbleu,
Achevez donc.

ARISTE.

Et vous, modérez votre feu :
Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe...

GERONTE.

Vous êtes un fripon, monſieur le Philoſophe ;
Vous voulez éluder un éclairciſſement,
Mais il faut me répondre, & poſitivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la choſe m'eſt facile ;
Mais je voudrois vous voir d'une humeur plus tranquille.

GERONTE.

Ventrebleu !

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.
Il faut...

GERONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un ſot !

ARISTE.

Non ; vous avez, mon oncle, un eſprit vif & juſte ;
Vous jouiſſez encor d'une ſanté robuſte,
Vous avez de gros biens.

GERONTE.

Ah !

ARISTE.

Vous êtes d'un ſang,
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

GERONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage
De n'avoir point d'enfans, de goûter le veuvage,

GERONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté,
Qui des gens de bon ſens fait la félicité.

GERONTE.

Bourreau !

ARISTE.

Votre neveu vous reſpecte & vous aime;
Cependant au milieu de ce bonheur extrême...

GERONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime & me chérit,
Par ſon maudit caquet me fait tourner l'eſprit.

ARISTE.

Mais...

GERONTE.

Dis encore un mot, & je te deshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puiſqu'enfin mon diſcours vous irrite.

GERONTE.

Non, il faut m'éclaircir, & m'apprendre à l'inſtant
Qui ſont ces belles.

ARISTE.

Soit, je vous rendrai content.
Elles ſont ſœurs.

GERONTE.

Enſuite !

ARISTE *ayant un peu rêvé.*

Elles ſont de Bretagne.

GE'RONTE.

Fort bien.

ARISTE.

Elles partoient pour aller en campagne,
Et fort innocemment . . . je leur diſois adieu,
Quand vous êtes venu nous ſurprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GE'RONTE.

Hom ! Je viens pour affaire importante,
Et qui ſera pour vous aſſez réjouiſſante.

ARISTE.

Le fait en quatre mots, j'oſe vous en prier,
Mon oncle.

GE'RONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier ?

GE'RONTE.

Sans doute : eſt-ce vous faire injure ?

ARISTE.

Non pas ; mais . . .

GE'RONTE.

Qui plus eſt, j'amène la future.

ARISTE.

Et qui ?

GE'RONTE.

Ma belle-fille.

ARISTE *à part.*

Ah ! me voilà perdu.

GE'RONTE.

Quoi ! vous êtes fâché, ſi j'ai bien entendu ?

ARISTE.

Point.

GERONTE.

Le parti n'eſt pas de ceux que l'on mépriſe.

ARISTE.

Il eſt vrai ; mais, mon oncle, excuſez la ſurpriſe . . .

GERONTE.

J'arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous,
Nous parlerons à fond, quand j'aurai bû deux coups.

SCENE VII.

ARISTE *ſeul.*

QUE vais-je devenir ! je ſouffre le martyre.

SCENE VIII.

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

LE marquis du Lauret tantôt vous a fait dire,
Monſieur, ayant appris à ſon retour chez lui
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendroit aujourd'hui
Dîner avec vous.

ARISTE.

Bon ! voici nouvelle affaire.
Qu'on aille l'avertir . . .

FINETTE.

Il n'eſt pas néceſſaire.

ARISTE.

Comment !

FINETTE.

Il eſt céans.

ARISTE.

Faites-lui donc ſavoir
Que mon oncle ...

FINETTE.

Attendant que vous puſſiez le voir,
Il eſt venu, monſieur, viſiter ma maîtreſſe.

ARISTE.

Eſt-il chez elle !

FINETTE.

Oui. Le bon marquis s'empreſſe
A lui conter fleurette, il lui fait les yeux doux,
Et même devant elle il s'eſt mis à genoux ;
Le tout par paſſe-temps, je n'en fais aucun doute,
Car vous le connoiſſez.

ARISTE.

(d'un ris forcé.) (à part.) (à Finette.)
Oui, oui. J'enrage. E'coute,
Va lui dire à l'inſtant .... non, non, ne lui dis rien ;
Car il faut qu'avec lui j'aie un long entretien,
Et plus tôt que plus tard. Je m'en vais donc me rendre ...

FINETTE.

E'tant avec madame, il peut bien vous attendre,
Il ne s'ennuiera point.

ARISTE.

Je le crois en effet ;
Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où !

ARISTE.

Dans mon cabinet.

SCENE IX.

ARISTE *ſeul.*

MA ſituation eſt-elle aſſez cruelle !
Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIE'RE.

Le MARQUIS *ſeul.*

OUI, cet oncle d'Ariſte eſt un original.
Jamais homme ne fut plus groſſier, plus brutal :
Je n'y ſaurois tenir ; ſon humeur intraitable,
Avec beaucoup d'eſprit, le rend inſupportable.
Le flegme du neveu vient de ſe ſurpaſſer,
Et ſa philoſophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariſte
Se ſoit débarraſſé d'un entretien ſi triſte.
Mais le voici.

SCENE II.

ARISTE, Le MARQUIS.

ARISTE.

MARQUIS, vous m'excuſez, je croi,
Si mon oncle indiſcret . . .

Le MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi !

Je n'ai que trop ſenti votre embarras extrême,
J'entrois dans votre peine auſſi-bien que vous-même.

ARISTE.

Me venir relancer juſqu'en mon cabinet!
Crier, nous interrompre, & vous bruſquer tout net!
Je ne puis y penſer ſans en mourir de honte.

Le MARQUIS.

Avez-vous conclu!

ARISTE.

Non, nous ſommes loin de compte.
Avec ſa belle-fille il prétend me lier.

Le MARQUIS.

Vous n'êtes pas ſi ſot que de vous marier.
Que la Philoſophie eſt un grand avantage!
Perſonne mieux que vous n'en a ſû faire uſage.

ARISTE *à part.*

Il me raille; auroit-il découvert mon ſecret!
(au Marquis.)
Il eſt vrai que ſouvent, d'un ton fort indiſcret,
Sur les pauvres maris j'ai lancé la ſatyre.

Le MARQUIS.

Comment! en leur faveur voulez-vous vous dédire!

ARISTE.

Oui, leur état commence à me faire pitié.

Le MARQUIS.

Ah! mon pauvre garçon, ſeriez-vous marié!
Il court de certains bruits . . . mais je ne puis les croire,
Et j'ai querellé ceux qui forgeoient cette hiſtoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait, je vous ſuis obligé.

Le MARQUIS.

Je ne ſaurois ſouffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous! quelle eſt votre penſée!
Ma réputation ſeroit-elle bleſſée!
Si je . . .

Le MARQUIS.

Votre ſageſſe a fait un tel éclat,
Vous avez ſi ſouvent loué le célibat,
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'eſprit qui pour jamais ſe lie,
Vous avez en public ſi hautement fait vœu
De vivre Philoſophe & garçon, que pour peu
Qu'il vous ſoupçonne enfin d'avoir fait le contraire,
Avec tout ce public vous aurez une affaire.
Filles, femmes, maris, toute ſorte de gens,
A la Ville, à la Cour, vont rire à vos dépens.

ARISTE *(à part.)*

Ils auroient bien raiſon. Je ſuis mort s'il découvre
Que je ſuis marié.

Le MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien.

Le MARQUIS.

Mélite eſt votre amie, & rien de plus!

ARISTE.

Non, rien.

Le MARQUIS.

Je l'ai toûjours bien dit, & je ſoûtiens encore
Qu'on

Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

ARISTE.

(d'un air embarraſſé.) *(à part.)*

Eh mais... comme on voudra. Quel horrible tourment!

Le MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement,
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez.

Le MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte!

Le MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis, & pour vous j'en ai honte.
Nous ſommes, vous & moi, dans un cas tout pareil.
Fuyez Mélite.

Le MARQUIS.

Non, d'un ſi ſage conſeil,
Cher ami, je ne puis deſormais faire uſage;
J'aime juſqu'à vouloir... bruſquer le mariage.

ARISTE.

On ſe rira de vous, & moi tout le premier.

Le MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom, je ſuis ſeul héritier;
De choiſir un parti ma famille me preſſe;
Ces prétextes ſauront excuſer ma foibleſſe:
Et d'ailleurs, je ſuis homme à rire effrontément
Avec ceux qui riront de cet évènement.

Trève donc d'argumens, la choſe eſt réſolue,
Et, ſi vous m'appuyez, ſera bien-tôt conclue.

ARISTE.

Qui moi, vous appuyer !

Le MARQUIS.

Oui, j'ai compté ſur vous.

ARISTE *d'un ton en colère.*

Vous avez très-mal fait.

Le MARQUIS.

D'où vous vient ce courroux !
Mélite à vos conſeils me paroît ſi ſoûmiſe ...

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une ſottiſe.

Le MARQUIS.

Voici Mélite : au moins ne la détournez point
De m'épouſer.

ARISTE.

Oh non, je vous promets ce point.

SCENE III.

ARISTE, Le MARQUIS, MÉLITE.

MÉLITE *à part.*

JE brûle de ſavoir s'il a fait confidence
Du ſecret au Marquis.

Le MARQUIS *à Mélite.*

J'ai rompu le ſilence,
Madame, & j'ai tout dit à cet ami commun.

MÉLITE.

Et quoi !

Le MARQUIS.

Notre ſecret.

MÉLITE.

Nous n'en avons aucun
Vous & moi : vous m'aimez, ſi je veux vous en croire ;
Je ne vous aime point, voilà toute l'hiſtoire.

ARISTE *à Mélite.*

Vous ne la chargez pas d'ornemens ſuperflus.

MÉLITE *au Marquis.*

Avez-vous quelque choſe à lui dire de plus !
Parlez.

ARISTE.

Ne cachez rien.

MÉLITE.

Qu'avez-vous à répondre !

Le MARQUIS.

Bien des choſes.

MÉLITE.

Voyons.

Le MARQUIS *à Mélite.*

Et pour ne rien confondre,
Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai ſoupçonné long-temps, même juſqu'aujourd'hui,
Qu'il vous aimoit, madame, & qu'en ſecret peut-être
Il prétendoit à vous ; mais il m'a fait connoître
Qu'à la Philoſophie uniquement ſoûmis,
Il n'avoit que l'honneur d'être de vos amis.
Cet aveu, qu'à moi-même il vient ici de faire,

Me rendra deſormais un peu plus téméraire.

Mélite, pendant que le Marquis parle, regarde Ariſte en levant les épaules, & il lui fait ſigne de ſe taire.

MÉLITE *bas à Ariſte.*

Vous l'entendez.

ARISTE *bas à Mélite.*

Paix donc.

Le MARQUIS *à Mélite.*

Si c'eſt témérité
Que de vous immoler juſqu'à ma liberté,
Que de vous proteſter que mon cœur ne reſpire
Que pour vivre à jamais ſous votre aimable empire,

MÉLITE *veut parler, & Ariſte lui fait ſigne de ſe taire.*

Quoi...

Le MARQUIS.

Que de vous offrir & ma vie & mes biens,
Et de m'unir à vous par d'éternels liens;
Recevez donc enfin mes vœux & mon hommage.

(Il ſe jette aux genoux de Mélite.)

ARISTE *à part.*

Je joue ici vraiment un joli perſonnage.

MÉLITE *au Marquis.*

Levez-vous, finiſſez, ou je ſors à l'inſtant.

Le MARQUIS.

C'eſt donc-là tout le prix d'un amour ſi conſtant!

MÉLITE *à Ariſte.*

Vous pouvez endurer...

ARISTE *bas à Mélite.*

Contraignez-vous, de grace.

(Haut.)

Madame, j'entrevois par tout ce qui ſe paſſe,

Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous toucher,
Que ſa pourſuite eſt vaine, & qu'il devroit tâcher
D'éteindre un feu qui met tant de trouble en ſon ame,
A moins que vous n'ayez entretenu ſa flamme;
Auquel cas, entre nous, vous auriez très-grand tort.
Cela n'eſt-il pas vrai?

MÉLITE.

J'en demeure d'accord.
Si j'ai flatté monſieur de la moindre eſpérance,
Qu'il le diſe.

ARISTE.

Je ſors: peut-être ma préſence
L'empêche de parler librement avec vous.

MÉLITE.

Cette diſcrétion excite mon courroux,
Reſtez. Et vous, Marquis, expliquez-vous ſans feindre,
De cet ami commun nous n'avons rien à craindre,
Il faut qu'il ſache tout: dites la vérité.

Le MARQUIS.

Eh bien, vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE *ſe mettant entr'eux deux.*

Tant mieux. Pour me donner de plus ſûres lumières,
Dites ſi ſes diſcours, ſes regards, ſes manières,
Quand vos empreſſemens l'obligeoient à vous voir,
Ont pû dans votre cœur exciter quelque eſpoir.
Pour bien juger, il faut d'exactes connoiſſances;
Ainſi n'oubliez pas les moindres circonſtances.

MÉLITE *d'un air piqué.*

Et ſachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,

Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blâmer, tant il eſt juſte & ſage,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

ARISTE.

Ah ! je vous en réponds, fiez-vous-en à moi.

Le MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

Le MARQUIS.

Je dis donc, ſans aucun préambule,
Que lorſque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux, car il faut l'avouer franchement,
Je ſais que je m'y pris très-ridiculement,
Elle me répondit par un éclat de rire
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Paſſons; juſqu'à préſent elle n'a point de tort.

Le MARQUIS.

Piqué juſques au vif, je jurai, mais très-fort,
De ne la plus revoir; & quelques jours enſuite,
En ſortant de chez vous, je lui rendis viſite.
Je crus qu'elle riroit d'un auſſi prompt retour;
Mais d'un grand ſérieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, & près d'elle en ſilence,
Pour la ſeconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

Le MARQUIS.

Je ſortis ſans lui dire un ſeul mot,

Sentant que je m'étois comporté comme un ſot.

ARISTE.

Enſuite!

Le MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois ſe paſſèrent;
Mais au bout de ce temps mes feux recommencèrent,
Je revins plein d'ardeur, & je parlai des mieux,
Elle me fit alors un accueil gracieux,

ARISTE *vivement à Mélite.*

Gracieux!

MELITE *en ſoûriant.*

Tout des plus.

Le MARQUIS.

Et me dit ſans colère,
Que puiſque j'aſpirois au bonheur de lui plaire,
Elle vouloit auſſi m'en donner le moyen;
Elle me fit jurer de m'en ſervir.

ARISTE *d'un air conſterné.*

Fort bien.

Le MARQUIS.

Je promis, je jurai, ſans ſavoir ſon idée:
Et quand mille ſermens l'eurent perſuadée...
Ceci va vous ſurprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

Le MARQUIS.

» Marquis, écoutez-moi, dit-elle gravement:
» Quoique de tous vos ſoins je me tienne honorée,
» Je ne puis vous aimer, la choſe eſt aſſurée;
» Mais ma ſœur, plus aimable & plus belle que moi,

» Sans doute recevroit vos vœux & votre foi :
» Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un & l'autre,
» Demandez-lui ſon cœur, & donnez-lui le vôtre :
» Son mérite éclatant bien-tôt vous charmera,
» Et de votre mémoire enfin me bannira.
» J'exige cet effet de votre complaiſance ;
» Sinon, je vous défends pour jamais ma préſence.

ARISTE.

Mais vraiment ce diſcours étoit plein de raiſon.

Le MARQUIS *vivement.*

Vos applaudiſſemens ſont fort peu de ſaiſon.

ARISTE.

Enfin que fites-vous !

Le MARQUIS.

Je devins en furie
De voir que l'on m'eût fait cette ſupercherie :
Ce n'eſt pas tout encor.

ARISTE.

Quoi, pas tout, dites-vous !
Que fait-elle de plus ?

Le MARQUIS.

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Et de qui !

Le MARQUIS.

Je ne ſais ; mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimoit ailleurs. Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir ſon eſtime & ſon cœur
A celui qu'en ſecret elle en rend poſſeſſeur.

ARISTE *à Mélite.*

Avez-vous dit cela !

MELITE.

MÉLITE.

Je ne puis m'en défendre :
Oui, j'aime, & j'aimerai.

ARISTE *au Marquis.*

Je ne ſaurois comprendre
Que vous l'aimiez encore après de tels aveux,
Vous, dont mille beautés en vain briguent les vœux.

Le MARQUIS.

D'un cœur rebelle & fier l'ordinaire ſupplice,
C'eſt qu'il aime à la fin, & que l'on le haïſſe ;
Mais ſi d'elle une fois je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me venger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MÉLITE.

J'aime qu'on me mépriſe.

Le MARQUIS.

Morbleu ! . . . Mais j'ai tout dit : imitez ma franchiſe,
Ariſte, eſt-ce pour vous que je ſuis maltraité !

ARISTE.

Je vous laiſſe avec elle en pleine liberté ;
Voyez ſi vos efforts pourront, en mon abſence,
Attirer plus d'égards & de reconnoiſſance.
Vous voulez l'épouſer, je vous jure d'honneur
Que ſi cela ſe peut, j'y conſens de bon cœur.
Mais je connois Mélite, & ſi quelqu'un poſſède
Son eſtime & ſon cœur, vous ſouffrez ſans remède,
A moins que réſolu de n'aimer plus en vain,

Vous n'offriez ailleurs vos vœux & votre main.
Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler ſans feindre;
Croyez-en un ami qui ne peut que vous plaindre.

SCENE IV.

MÉLITE, Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

IL eſt ſûr de ſon fait, & lit dans votre cœur.

MÉLITE.

Je ne lui cache rien.

Le MARQUIS.

Eh faites-moi l'honneur
De me traiter au moins de la même manière.

MÉLITE.

Non pas, il aura ſeul ma confiance entière;
Un ami me ſuffit.

Le MARQUIS.

A parler franchement,
Un ami de la ſorte a bien l'air d'un amant.

MÉLITE.

Soit amant, ſoit ami, je l'eſtime, l'honore,
Et pourrois, ſans rougir, aller plus loin encore.

Le MARQUIS.

A ce diſcours enfin j'ai lieu de préſumer
Qu'il eſt l'heureux mortel qui vous a ſû charmer.

MÉLITE.

Vous l'entendrez ainſi, ſi vous voulez l'entendre,

Et je ne prendrai pas le ſoin de m'en défendre.

Le MARQUIS.

Et bien donc, je m'en tiens à cette opinion;
Mais je dirai ſans faſte & ſans préſomption,
Que je crois le valoir de toutes les manières.

MELITE.

Vous avez votre goût, & moi j'ai mes lumières.
Et de plus, quand un cœur conſent à ſe donner,
Il n'examine pas, il ſe laiſſe entraîner.

Le MARQUIS.

Enfin vous ſoupirez pour la Philoſophie!

MELITE.

Oui.

Le MARQUIS.

D'un ſi libre aveu mon eſprit ſe défie.

MELITE.

Pour armer le dépit qui vous arrache à moi,
Je vous répète ici que mon cœur & ma foi
Ne ſont plus à donner; qu'un Prince, qu'un Roi même
M'aimeroit vainement; que j'eſtime, que j'aime
Celui que je ferai ma gloire, mon plaiſir
D'aimer & d'eſtimer juſqu'au dernier ſoupir.

SCENE V.

Le MARQUIS *ſeul.*

JE ſuis moins affligé de ſon indifférence,
Que je ne ſuis ſurpris d'une telle conſtance.
Une femme conſtante eſt un monſtre nouveau,

Que le Ciel a produit pour être mon bourreau.
Cependant à l'aimer mon lâche cœur perſiſte,
En dépit de moi-même & des conſeils d'Ariſte.
Ne puis-je . . . Ah ! j'aperçois cette charmante ſœur,
A qui Mélite veut que je donne mon cœur.
Et bien, offrons-le lui, non par obéiſſance,
Mais par un mouvement de gloire & de vengeance.

SCENE VI.

Le MARQUIS, CE'LIANTE.

CE'LIANTE *à part.*

VOICI ce fier Marquis, je ne puis le ſouffrir ;
Mais ſon cœur me réſiſte, il faut le conquérir,
Il y va de ma gloire ; & je veux me contraindre,
Pour donner à Damon un rival très à craindre.

Le MARQUIS.

Voici pour moi, madame, un moment dangereux.

CE'LIANTE *à part.*

Ce début me promet un ſuccès très-heureux.

SCENE VII.

Le MARQUIS, CE'LIANTE, DAMON, *qui ſe tient dans l'éloignement, & les écoute ſans être aperçû.*

Le MARQUIS *feignant de ſe retirer.*

JE crains de m'expoſer au pouvoir de vos charmes.

CE'LIANTE *d'un air gracieux.*

Ils ſont trop peu brillans pour cauſer tant d'alarmes.

Le MARQUIS.

Déjà depuis long temps, je l'avoue à regret,
Mon cœur vous rend, madame, un hommage ſecret.

CE'LIANTE.

(à part.) *(au Marquis.)*
Oh ! je m'en doutois bien. Un penchant légitime
Pour vous, depuis long temps, m'inſpire de l'eſtime.

Le MARQUIS.

Votre eſtime, madame, eſt-elle le ſeul prix
Qui dût récompenſer un cœur vraiment épris ?

CE'LIANTE.

Vous vous piquez, Marquis, de tant d'indifférence,
Que lorſqu'on vous eſtime, on fait beaucoup, je penſe.

Le MARQUIS.

Mais ſi je me rendois à vos divins appas,
Si je vous l'avouois !

CE'LIANTE.

Je ne le croirois pas.

Le MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuſer de me croire !

CE'LIANTE *ſe cachant de ſon éventail.*

C'eſt que je n'oſerois prétendre à tant de gloire.

Le MARQUIS.

Ah ! ne rougiſſez point d'un ſi charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu . . .

CE'LIANTE *minaudant.*

Eh ! de grace, Marquis, finiſſez ce langage,
Vous feignez de m'aimer, & n'êtes qu'un volage.

Le MARQUIS.

Je vous aime, & je veux vous aimer conſtamment.
(à part.)
On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CE'LIANTE.

Je n'oſe vous promettre une égale tendreſſe ;
Mais je ſens que pour vous mon cœur parle & s'empreſſe ;
Il me dit . . .

Le MARQUIS.

Que dit-il !

CE'LIANTE *à part.*

Il dit que j'ai menti.

Le MARQUIS *à part.*

Par ma foi, je la tiens.

CE'LIANTE *à part.*

Le voilà converti.

Le MARQUIS *à part.*

Qu'une femme coquette eſt facile & crédule !

CE'LIANTE *à part.*

Oh ! qu'un amant novice eſt fade & ridicule !

Le MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions!

CE'LIANTE.

Je méditois à part ſur vos perfections.

Le MARQUIS.

Et je me récriois en ſecret ſur les vôtres.

DAMON *ſe jetant tout d'un coup entr'eux deux.*

Je croyois vos deux cœurs plus braves que les autres;
Mais dès le premier choc ils ſe rendent tous deux.

CE'LIANTE *à part.*

Bon, le voilà jaloux, & c'eſt ce que je veux.
(à Damon.)
Vous avez entendu . . .

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

Le MARQUIS *à part.*

Mélite le ſaura, c'eſt ce que je deſire;
Peut-être le dépit produira ſon effet.
(à Damon.)
De votre procédé je ſuis peu ſatisfait.

DAMON.

Quoi, monſieur!

CE'LIANTE *au Marquis.*

Excuſez un trait de jalouſie.

DAMON.

Non, je ne donne point dans cette frénéſie.

CE'LIANTE *à Damon.*

Vous n'êtes pas jaloux!

DAMON.

Moi, jaloux! & pourquoi!

CE'LIANTE.

L'impudent !

DAMON.

Je n'ai point compté ſur votre foi ;

CE'LIANTE *à part.*

Ah, le traître !

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle,
S'il oſe ſe flatter de vous rendre fidelle.
Rien n'eſt plus naturel que votre changement :
Je le vois ſans douleur & ſans étonnement.

CE'LIANTE *à part.*

Oh ! je l'étranglerois.

Le MARQUIS *à Céliante.*

Ceci me fait connoître
Que je ſuis plus heureux que je ne croyois l'être ;
Et que non ſeulement vous m'avez écouté,
Mais que je vous fais faire une infidélité.
Je vous laiſſe. Voyez s'il ne peut point reprendre
Ce cœur, qui de mes feux n'avoit pû ſe défendre ;
Et ſi vous réſiſtez à ſes tranſports jaloux,
Je ſais juſqu'à quel point je dois compter ſur vous.

SCENE VIII.

DAMON, CE'LIANTE.

DAMON.

IL vous a démêlée.

CE'LIANTE.

Eh bien, que vous importe !

De

De quel droit oſez-vous m'épier de la ſorte !
Je vous ai commandé, ſi je m'en ſouviens bien,
D'éviter ma préſence, & vous n'en faites rien !
Même avec le Marquis vous oſez me ſurprendre !
Et lorſque je m'efforce à lui faire comprendre
Que c'eſt le bruſque effet d'un amour en courroux,
Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux !

DAMON.

Non, je ne le ſuis point, je vous le dis encore.

CE'LIANTE *en colère.*

Comment !

DAMON.

Quand le Marquis jure qu'il vous adore,
Il vous trompe à coup ſûr. Quand vous juriez ici
De répondre à ſes vœux, vous le trompiez auſſi.
Devois-je être jaloux de cette comédie !

CE'LIANTE.

Et comment ſavez-vous tout cela, je vous prie !
Eſtes-vous donc le ſeul que je puiſſe charmer !

DAMON.

Non pas ; mais le Marquis ne ſauroit vous aimer.

CE'LIANTE.

La raiſon !

DAMON.

La raiſon !

CE'LIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractère
Ne peut lui convenir : le ſien ne peut vous plaire.

CE'LIANTE.

Et moi je vous ſoûtiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus, c'eſt qu'une autre a ſon cœur.

CE'LIANTE.

Et qui donc, s'il vous plaît!

DAMON.

Votre ſœur elle-même.

CE'LIANTE.

Ma ſœur! quel conte!

DAMON.

Non; je vous jure qu'il l'aime.

CE'LIANTE.

Je ne le ſaurois croire, & vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira, mais le fait eſt certain.

CE'LIANTE.

Et pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore,
Me preſſer de l'aimer!

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore;
A moins que le dépit de ſe voir rebuté,
A vous offrir ſon cœur ne l'ait enfin porté.
De ce myſtère-ci voulez-vous être inſtruite!
Allez, ſur ce ſujet, interroger Mélite;
Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CE'LIANTE.

Le Marquis m'aimeroit ſeulement par dépit!
Il m'offriroit un cœur rebuté par une autre!

Eſt-ce ſon ſentiment ! ſeroit-ce auſſi le vôtre,
Qu'on ne puiſſe m'aimer qu'au refus de ma ſœur !

DAMON.

Eh délibère-t-on, quand on donne ſon cœur !
Il ſe donne lui-même, & nous fait violence.
Ai-je fait à vos yeux la moindre réſiſtance !
Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment !

CE'LIANTE.

Pour vous, ſi vous m'aimez, c'eſt inutilement,
Je ne puis vous ſouffrir.

DAMON.

Votre bouche l'aſſure,
Mais votre cœur vous dit que c'eſt une impoſture.

CE'LIANTE.

Et ma bouche & mon cœur ſont d'accord là-deſſus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CE'LIANTE.

Peut-on à cet excès pouſſer la confiance !

DAMON.

Mais conſultez-vous bien. Vous gardez le ſilence !

CE'LIANTE.

Vous n'avez plus le don de me perſuader.
N'avons-nous pas rompu !

DAMON.

Pour nous raccommoder.

CE'LIANTE.

Pour nous raccommoder ! je n'en ai point d'envie.

DAMON.

Et moi je crois qu'au fond vous en feriez ravie.

Malgré tous vos écarts, vous m'aimez conſtamment,
Et le Ciel m'a formé pour être votre amant.
Il falloit être moi, pour avoir le courage
De dompter votre cœur par un conſtant hommage;
Pour ſe donner le temps d'être perſuadé
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé;
Qu'il eſt bon, généreux, ſans fiel, ſans artifice,
Et même très-fidèle, en dépit du caprice.

CE'LIANTE.

Je ne ſais où j'en ſuis: ſon air & ſes diſcours...
(Damon lui baiſe la main.)
Ah! traître, malgré moi tu triomphes toûjours.

SCENE IX.

ARISTE, ME'LITE, CE'LIANTE, DAMON.

ARISTE *à Mélite.*

NON, ne me faites point une telle demande;
Ayez le procédé que je vous recommande;
Remettez-vous, de grace, & retenez vos pleurs.

ME'LITE.

Quoi! prête d'eſſuyer le plus grand des malheurs,
Vous voulez que je ſois, & muette, & tranquille!

ARISTE.

Ah! je vais devenir la fable de la ville.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

MÉLITE.

Son oncle eſt arrivé.

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur ! quant à moi, j'ai trouvé
Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire,
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons, que faut-il faire ?

CÉLIANTE.

Lui dire, ſans tenir d'inutiles propos,
Qu'il s'aille promener, & vous laiſſe en repos.

ARISTE.

J'attendois ce conſeil d'une auſſi bonne tête.

MÉLITE.

Mais vous ne ſavez pas le tourment qu'il m'apprête,
Ma ſœur !

CÉLIANTE.

Et quel tourment !

MÉLITE.

Il veut le marier.

CÉLIANTE *riant.*

Tout de bon ! ce trait-là me paroît ſingulier.

MÉLITE.

Et de plus...

CÉLIANTE.

Écoutons, cette hiſtoire eſt divine.

MÉLITE.

Il eſt allé chercher celle qu'il lui deſtine,
Une enfant de treize ans, belle comme le jour.

SCENE X.

GÉRONTE, ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

GÉRONTE.

(à Ariſte.)

OH çà, mon cher neveu, me voici de retour;
Depêchons, & venez ſaluer votre femme.

(à Céliante.)

Ah, ah! je vous croyois déjà bien loin, madame.

ARISTE *à Mélite.*

Dites que le départ eſt différé.

MÉLITE.

Pourquoi!

ARISTE *à Mélite.*

Vous le ſaurez tantôt.

GÉRONTE.

Vous m'avez dit, je croi,
Que ces dames étoient toutes deux de Bretagne,
Et qu'étant ſur le point d'aller à la campagne...

DAMON *à Géronte.*

Un petit accident retarde leur départ,
Mais elles partiront dès demain au plus tard.

GÉRONTE.

Le plus tôt vaut le mieux; leur préſence me choque.
C'eſt m'expliquer, je crois, ſans aucune équivoque.

CÉLIANTE.

(à Géronte.)

Pour répondre, monſieur, à ce doux compliment,

Votre odieux aſpect nous choque également.
(à Ariſte.)
Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau myſtère,
Ou je ne réponds pas que je puiſſe me taire.

SCENE XI.

GERONTE, ARISTE.

GERONTE.

Qu'ENTEND-elle par-là !

ARISTE.

Rien ; c'eſt que ſa raiſon
Quelquefois . . .

SCENE XII.

GERONTE, ARISTE, PICARD.

PICARD *à Ariſte.*

UN monſieur, appelé Liſimon,
Vient d'entrer, & me ſuit.

ARISTE.

Qu'entends-je ! quoi, mon père !

PICARD.

A ce qu'il dit, au moins.

ARISTE *à part.*

Ciel !

GE'RONTE.

Mon vieux fou de frère!
Ah! nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît,
Ne le maltraitez point.

GE'RONTE.

Comment! quel intérêt
Y prenez-vous!

ARISTE.

Tout franc, la demande eſt fort bonne:
Celui de reſpecter & d'aimer ſa perſonne.

SCENE XIII.

LISIMON, GE'RONTE, ARISTE.

LISIMON *embraſſant Ariſte.*

AH, mon fils! quel plaiſir je ſens de vous revoir!

ARISTE.

Vous m'avez prévenu, j'allois vous recevoir.

GE'RONTE *à Liſimon.*

Eh bien, que voulez-vous!

LISIMON.

Il m'eſt permis, je penſe,
De venir voir mon fils.

GE'RONTE.

Eh l'on vous en diſpenſe.
(à Ariſte.)
Il ne vient de ſi loin que pour vous preſſurer.

ARISTE.

ARISTE *à Géronte.*

Sa viſite, en tout temps, ne peut que m'honorer.
Pouvez-vous, à ce point, mortifier un frère!
Vous me percez le cœur; ſongez qu'il eſt mon père,
Que bien qu'il m'ait trouvé bon fils juſqu'aujourd'hui,
Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frère & mon fils tout enſemble.
Que le Ciel vous béniſſe, &, puiſqu'il nous raſſemble,
Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
Sans que ſa dureté m'empêche d'en jouir.

GÉRONTE *à Liſimon.*

Vos bénédictions ſeront ſon ſeul partage.

ARISTE *à Géronte.*

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage.
Mon oncle, à ſon égard ſoyez plus circonſpect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de reſpect.

GÉRONTE.

Philoſophe imbécille! un père, d'ordinaire,
A ſon fils, tout au moins, fournit le néceſſaire.
Ici, tout au rebours, le fils depuis dix ans...

LISIMON.

Je ſuis plus glorieux de vivre à ſes dépens,
Que s'il vivoit aux miens. Oui, ma vive tendreſſe
Se complaît à le voir l'appui de ma vieilleſſe;
Sentimens inconnus à votre mauvais cœur.

GÉRONTE.

Mais, qui vous a rendu ſi pauvre?

LISIMON.

Mon honneur.

GERONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe l'oreille.

LISIMON.

Mais celui de profit vous frappe & vous réveille.

GERONTE.

Avant le point du jour.

LISIMON.

Moi, dans ma pauvreté,
J'ai ſongé qui j'étois, & me ſuis reſpecté.
Des malheurs imprévûs ont cauſé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine;
Mais vous, vous avez fait, devenu financier,
D'un pauvre gentilhomme un riche roturier.

GERONTE.

Ah! vous voilà bien gras avec votre chimère!
Pour vous le roturier fait l'office du père:
A ce fils bien-aimé vous ne laiſſerez rien;
Et moi je le marie, & lui laiſſe un gros bien.
Bleſſerai-je par-là votre délicateſſe!

LISIMON.

Non; l'action eſt belle, & vous rend la nobleſſe.
Mais, qui lui faites-vous épouſer!

GERONTE.

Un parti
Avec qui notre ſang ſera bien aſſorti:
C'eſt la fille, en un mot, de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir; car c'étoit une dame
D'un très-illuſtre nom, comme feu ſon époux.
Pour former ce lien, réconcilions-nous,

Mon frère ; & vous, mon fils, ſoyez ſûr que ma joie
Eſt égale au bonheur que le Ciel vous envoie.

ARISTE.

Un obſtacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obſtacle, mon fils, je ſuis trop ſatisfait.

ARISTE.

Mais la fille eſt ſi jeune, & vous ſavez . . .

GERONTE.

J'enrage.
Ventrebleu, mon neveu, craignez-vous qu'à ſon âge . . .

LISIMON.

Sottiſe ! pour la nôce allons tout préparer.

ARISTE *(à part.)*

Il ne manquoit que lui pour me deſeſpérer.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIE'RE.

ARISTE *ſeul.*

DANS mes ſombres chagrins quel parti dois-je prendre?
J'ai mille mouvemens: auquel faut-il me rendre?
Si je forme un projet, un autre le détruit;
La raiſon m'abandonne, & le trouble me ſuit.
De tant d'objets divers mon ame eſt obſédée,
Qu'à force de penſer elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon eſprit, je fais ce que je puis,
Je ne ſais où je vais, je ne ſais où je ſuis.

SCENE II.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

JE vous cherchois, mon fils.

ARISTE.

Quel ſujet vous amène

LISIMON.

En nous quittant ſi-tôt, vous m'avez mis en peine.

ARISTE.

J'étois indiſpoſé.

LISIMON.

Pendant tout le repas,
J'ai bien vû qu'avec nous vous ne vous plaiſiez pas:
Quelqu'important ſujet vous gêne & vous applique;
Je vous trouve rêveur, ſombre, mélancolique,
Vous, que j'ai toûjours vû d'une aimable gaieté,
Qui faiſoit rechercher votre ſociété;
Nous n'avons pû tirer un mot de votre bouche,
Et votre oncle, qu'au fond rien n'afflige & ne touche,
Quoique ſouvent pour rien il ſe mette en courroux,
Lui-même me paroît fort en peine de vous.
Ouvrez-moi votre cœur: qu'eſt-ce qui vous afflige!

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi!

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je.
Si vous êtes fâché de me voir de retour,
Je ſuis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi, fâché de vous voir! o ciel! quelle injuſtice!
Avoir un tel ſoupçon, c'eſt me mettre au ſupplice.
Que j'expire à vos yeux, s'il eſt plaiſir pour moi
Plus grand que le plaiſir que j'ai quand je vous voi!

LISIMON.

Je vous crois; cependant d'où vient cette triſteſſe!

Quelque ſouci ſecret vous ronge & vous oppreſſe.

ARISTE.

Cela ſe peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi !
Suis-je pas votre père, & de plus votre ami !
Oui, votre ami, mon fils ; & j'ai bien lieu de l'être
D'un fils, dont le bon cœur s'eſt ſi bien fait connoître ;
D'un fils, de qui l'amour, de qui les tendres ſoins
Ont depuis ſi long temps prévenu mes beſoins.

ARISTE.

Vous me rendez confus ; mais ſi j'ai pû vous plaire,
En ne faiſant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompenſe.

LISIMON.

Et quoi !

ARISTE.

C'eſt d'obtenir
Que vous n'en rappelliez jamais le ſouvenir.

LISIMON.

Soit, je ſatisferai votre ame généreuſe,
Je m'en fais une loi qui m'eſt bien onéreuſe,
Mais à condition (je ſuis ami prudent)
Que vous me choiſirez pour votre confident.

ARISTE.

Eh bien, vous le ſerez ; votre bonté décide . . .
Mais, quand je veux parler, mon reſpect m'intimide.

LISIMON.

Eſt-ce ainſi qu'on en uſe avec un ami ſûr !
Tout franc, ce procédé me paroît un peu dur.

ARISTE.

Ah ! ne me blâmez point, & plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage

Que ce trouble eſt l'effet de votre mariage.

ARISTE.

(à part.)

Quel mariage ! o ciel ! ſauroit-il mon ſecret !

LISIMON.

Celui qu'on vous propoſe.

ARISTE.

Il m'alarme en effet.

LISIMON.

Je m'en ſuis aperçû ſans vouloir vous le dire.
Avançons. Avouez que votre cœur ſoûpire
Pour quelqu'autre beauté.

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment

Que vous êtes lié par quelqu'engagement !

ARISTE.

Si jamais on le fut.

LISIMON.

Ce contre-temps m'afflige ;
Mais, n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis.

LISIMON.

Je l'exige.

Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous !

Vous pâliſſez ! pourquoi vous mettre à mes genoux !
Mon fils, j'approuve tout ; l'objet qui vous enflamme
Eſt digne de vous !

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel eſt-il !

ARISTE.

C'eſt ma femme.

LISIMON.

Votre femme ! comment ! vous êtes marié !

ARISTE.

Par un ſecret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu'en père ;
Mais pourquoi juſqu'ici m'en avoir fait myſtère !

ARISTE.

J'ai conſulté l'amour, & non l'ambition,
Et me ſuis marié par inclination ;
J'ai fait choix d'une aimable & jeune demoiſelle,
Qui n'avoit d'autre bien que celui d'être belle :
Vous pouviez m'en blâmer ; ainſi, quoiqu'à regret,
A vous, comme au public, j'en ai fait un ſecret.

LISIMON.

A-t-elle un bon eſprit ! eſt-elle douce, ſage !

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très-bon mariage.

ARISTE.

Ah ! vous me raviſſez par ce trait de bonté,

Et

Et je ſuis à préſent comme reſſuſcité.

LISIMON.

Où loge-t-elle ?

ARISTE.

Ici, chez une vieille dame,
En qualité de nièce ; & la ſœur de ma femme,
Qu'épouſera Damon, demeure auſſi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédiens
Pour amuſer votre oncle, & nous devons tout faire
Afin de lui cacher quelque temps cette affaire ;
Car cet homme, à coup ſûr, la deſapprouvera,
Et croyant vous punir, vous deshéritera.

ARISTE.

Il eſt vrai.

LISIMON.

Feignez donc, & j'appuierai la choſe,
De conſentir ſans peine à l'hymen qu'il propoſe ;
Promettez d'épouſer, mais demandez du temps,
Et pendant ce délai nous tâcherons . . .

ARISTE.

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires ſont prudemment diſpoſées,
On peut concilier les choſes oppoſées.
Mais j'aperçois mon frère, agiſſons de concert.

SCENE III.

LISIMON, GE'RONTE, ARISTE.

GE'RONTE.

Vous moquez-vous de moi, vous lever au deſſert,
Et, pour me planter là, ſortir l'un après l'autre!
(à Ariſte.) *(à Liſimon.)*
Si vous êtiez mon fils... mais, morbleu, c'eſt le vôtre;
Il vous reſſemble en tout, & j'en ſuis bien fâché.

LISIMON.

Le terme eſt un peu rude.

GE'RONTE.

Oh! puiſqu'il eſt lâché,
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions enſemble
Pour voir...

GE'RONTE.

Eſt-ce ma faute, à moi, s'il vous reſſemble!

LISIMON.

Non, c'eſt la mienne. Il faut...

GE'RONTE.

Il faut qu'il ſoit poli,
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GE'RONTE *à Ariſte.*

Eſt-il joli,

Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,
D'en ſortir le premier, & . . .

ARISTE.

Je ſuis excuſable,
Car . . .

GERONTE.

Expoſer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'enivrer tout ſeul.

LISIMON.

Il a tort.

GERONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me ſeconde, ou bien je bois de rage.

LISIMON.

Mon frère, nous parlions de notre mariage.

GERONTE.

A demain, mon neveu, ſinon deshérité.

ARISTE.

Mais différez du moins . . .

GERONTE.

Le ſort en eſt jeté.

LISIMON.

Sommes-nous ſi preſſés !

GERONTE.

Oh ! la lenteur m'aſſomme.
Veut-on ! ne veut-on pas !

ARISTE *à part.*

Quel inſupportable homme !

GERONTE.

Les parens d'un marquis, riche, bien à la Cour,
Et même gentilhomme, écrivent chaque jour

Au frère de ma femme, à toute la famille,
Pour faire un mariage avec ma belle-fille :
Je n'ai, juſqu'à préſent, voulu rien écouter ;
Mais morbleu gardez-vous de me mécontenter ;
Sinon je pourrois bien leur donner audience.

ARISTE.

Eh bien, mon oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON.

Non : Ariſte a deſſein de vous complaire en tout ;
Mais lorſque d'une affaire on veut venir à bout . . .

GERONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles maximes !

LISIMON.

Que vos intentions ſont bonnes, légitimes,
Et ſans doute mon fils ſemble avoir un peu tort
De ne pas ſe réſoudre à les ſuivre d'abord ;
Mais c'eſt un Philoſophe.

GERONTE.

Oui, morbleu, dont j'enrage.
Qu'eſt-ce qu'un Philoſophe ! un fou, dont le langage
N'eſt qu'un tiſſu confus de faux raiſonnemens ;
Un eſprit de travers, qui, par ſes argumens,
Prétend en plein midi faire voir des étoiles,
Toûjours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement ſuivre la vérité ;
Un bavard, inutile à la ſociété,
Coëffé d'opinions, & gonflé d'hyperboles,
Et qui, vuide de ſens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuſte fureur ;

Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur,
Vous peignez un Pédant, & non un Philoſophe.

GE'RONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non ; la Philoſophie eſt ſobre en ſes diſcours,
Et croit que les meilleurs ſont toûjours les plus courts ;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion & le profond ſilence :
Le but d'un Philoſophe eſt de ſi bien agir,
Que de ſes actions il n'ait point à rougir ;
Il ne tend qu'à pouvoir ſe maîtriſer ſoi-même,
C'eſt-là qu'il met ſa gloire & ſon bonheur ſuprême :
Sans vouloir impoſer par ſes opinions,
Il ne parle jamais que par ſes actions :
Loin qu'en ſyſtèmes vains ſon eſprit s'alambique,
Eſtre vrai, juſte, bon, c'eſt ſon ſyſtème unique ;
Humble dans le bonheur, grand dans l'adverſité,
Dans la ſeule vertu trouvant la volupté,
Faiſant d'un doux loiſir ſes plus chères délices,
Plaignant les vicieux, & déteſtant les vices.
Voilà le Philoſophe ; & s'il n'eſt ainſi fait,
Il uſurpe un beau titre, & n'en a pas l'effet.

GE'RONTE.

Eſtes-vous fait ainſi ?

ARISTE.

Non ; mais j'aſpire à l'être.

LISIMON.

Mon fils gagne toûjours à ſe faire connoître ;

Il eſt donc Philoſophe, ainſi que je diſois,
Et voilà la raiſon ſur quoi je me fondois
Pour vous repréſenter qu'en fait de mariage,
Rien ne l'empêcheroit d'agir en homme ſage.
Or le ſage . . .

GE'RONTE.

Or le ſage eſt différent de vous.
Je ſoûtiens, moi, qu'il faut être le roi des foux,
Pour ſe faire prier d'épouſer une fille
Jeune, riche héritière, & de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque temps pour ſe déterminer.

GERONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner!

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON.

Souffrez qu'avec adreſſe
Il cherche les moyens de gagner ſa tendreſſe.

GE'RONTE.

Soit.

LISIMON.

A la fin . . .

GE'RONTE.

Cela ſe peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne ſais pas ſi-tôt inſpirer de l'amour,
Sur-tout lorſque l'on marque autant de répugnance . . .

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour! vous vous moquez, je penſe.

GE'RONTE.

Combien lui faut-il donc !

LISIMON.

Au moins un ou deux mois.

GE'RONTE *s'en allant.*

Elle ſera marquiſe.

LISIMON.

Attendez.

GE'RONTE.

Une fois,

Deux fois, la voulez-vous !

LISIMON.

Oui, mais ſa fantaiſie . . .

GE'RONTE.

Je lui donne huit jours par pure courtoiſie.

ARISTE.

Ah ! le terme eſt trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter,

Et pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GE'RONTE *à Ariſte.*

A huit jours donc la nôce.

ARISTE.

A huit jours.

GE'RONTE.

Sans remiſe,

Ou je vous ferai cher payer votre ſottiſe.

Adieu.

SCENE IV.

LISIMON, ARISTE.

LISIMON.

Puisqu'au délai notre homme a conſenti,
De ce brutal enfin nous tirerons parti.
Mais quel eſt ce Marquis pour lequel on le preſſe !
Il faut, pour le ſavoir, uſer ici d'adreſſe ;
J'eſpère y réuſſir : pour en venir à bout,
J'attendrai qu'il ſe calme, alors je ſaurai tout ;
Puis enſuite appuyant le parti qu'on propoſe,
Peut-être je pourrai faciliter la choſe.
Si j'amène votre oncle au point où je le veux,
Rien ne vous manquera pour être très-heureux :
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,
Vous vous déclarerez ſur votre mariage.

ARISTE.

Non vraiment.

LISIMON.

Et pourquoi !

ARISTE.

Je l'avoue à regret,
Tout mon bonheur conſiſte à garder le ſecret.

LISIMON.

Et quel ſujet encor pourra vous y contraindre !
Si votre oncle ſe rend, qu'aurez-vous plus à craindre,
Dites-moi !

ARISTE.

ARISTE.

Ce n'eſt pas mon oncle que je crains ;
C'eſt le public, c'eſt lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le public ! pour le coup votre diſcours m'étonne :
Avez-vous épouſé, mon fils, une perſonne
Dont le nom, la conduite, ou quelqu'autre ſujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait !

ARISTE.

Elle eſt d'un ſang illuſtre, elle eſt belle, elle eſt ſage
Et l'on ne peut rien dire à ſon deſavantage.

LISIMON.

Pourquoi de votre hymen êtes-vous donc honteux !

ARISTE.

Pourquoi ! c'eſt qu'il me donne un ridicule affreux :
Tous ceux que j'ai raillés, vont railler ſur mon compte.
Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaiſe honte ;
Aidez-moi maintenant à cacher mon ſecret :
J'appréhende ſur-tout un marquis du Lauret,
Railleur impitoyable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux !

ARISTE.

Oui ; jugez de l'état de mon ame,
J'aime mieux le ſouffrir, le voir à ſes genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas eſt tout nouveau.

ARISTE.

Dites même bizare ;
Mais permettez du moins que je ne me déclare

Qu'après que ce Marquis aura pris femme auſſi,
Et que je me ſerai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer !

ARISTE.

C'eſt un point néceſſaire;
Car, pour vous achever un aveu ſi ſincère,
Je n'oſerai jamais, au milieu de Paris,
Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne ſais ſi je dois vous blâmer ou vous plaindre;
Mais, pour l'amour de vous, je veux bien me contraindre
A ſuivre votre plan, & je vais tout tenter
Pour vous ſervir, mon fils, ſans rien faire éclater.

SCENE V.

ARISTE *ſeul.*

IL s'agit maintenant d'y diſpoſer Mélite
Et ma belle-ſœur.

SCENE VI.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

OUI, ſon procédé m'irrite,
J'en veux avoir raiſon.

MELITE.

Modérez ce courroux,
Peut-être a-t-il deſſein de ſe donner à vous.

CELIANTE.

Qu'il m'adore s'il veut, je le hais, le déteſte.
Me croyez-vous donc fille à prendre votre reſte!

ARISTE.

De qui parlez-vous là!

MELITE.

Nous parlons du Marquis.

CELIANTE.

M'adorer par dépit! ah, le trait eſt exquis!
Je voudrois bien ſavoir ſi, ſans extravagance,
Quelqu'un vous peut ſur moi donner la préférence:
Pour vous offrir ſes vœux, ma ſœur, pluſtôt qu'à moi,
Il faut être imbécille ou Philoſophe.

ARISTE.

Eh quoi,
Toûjours deſobligeante! eſt-elle criminelle,
Si quelqu'un près de vous oſe la trouver belle!

MELITE.

Me voyez-vous, ma ſœur, chercher des ſoûpirans,
Ou, pour vous les ôter, m'offrir à leur encens!
Faut-il même avouer, pour vous rendre contente,
Que mes traits ſont horreur, que vous êtes charmante!
Je le déclarerai devant qui vous voudrez,
Et tout autant de fois que vous l'exigerez.

CELIANTE.

Ce ſeroit là nous rendre une égale juſtice;

Mais je n'exige point un pareil ſacrifice :
Ne parlez point pour moi, mes traits parleront mieux
A quiconque a du goût, de l'eſprit & des yeux.
Quant à notre Marquis, c'eſt choſe très-conſtante,
Que j'ai dû, plus que vous, lui paroître charmante ;
Etant homme de Cour, & parfait connoiſſeur,
Il m'offenſe en oſant me préférer ma ſœur.
Pour s'arracher à vous, il m'offre ſon hommage,
Me le fait agréer, & c'eſt un double outrage
Qui me pique à tel point, que je m'en vengerai.

ARISTE.

Et de quelle façon !

CÉLIANTE.

Je lui déclarerai
Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

ARISTE *riant.*

Il ſera fort touché d'un aveu ſi ſincère.

CÉLIANTE.

Que ſi c'eſt par dépit qu'il s'eſt offert à moi,
C'eſt par dépit auſſi que j'ai reçû ſa foi.

ARISTE *riant.*

Bon !

CÉLIANTE.

Que ma ſœur, bien loin de répondre à ſa flamme,
Le mépriſe.

ARISTE.

Fort bien.

CÉLIANTE.

Et qu'elle eſt votre femme.

ARISTE *effrayé.*

J'ai des raiſons encor pour cacher mon ſecret,

Et principalement au marquis du Lauret.

MÉLITE.

Quelle obſtination ! votre oncle & votre père
Veulent vous marier, eſt-il temps de vous taire !

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous alarmez pas,
Je trouverai moyen de ſortir d'embarras.

MÉLITE.

Quoi ! ſans vous expliquer ſur notre mariage !

ARISTE.

Si vous m'obéiſſez, c'eſt à quoi je m'engage.

MÉLITE.

J'obéirai, pourvû que vous juriez auſſi
D'empêcher le Marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi l'empêcher ! comment ! que pourrois-je lui dire !

MÉLITE.

Que je ſuis votre femme.

ARISTE.

Il n'eſt point de martyre
Que je n'aimaſſe mieux mille fois endurer,
Que de prendre ſur moi de le lui déclarer.

MÉLITE.

Eh bien, pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au Marquis j'en faſſe confidence.

ARISTE.

N'eſt-ce pas même choſe ! & dès qu'il me verra . . .

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur, quand il vous raillera !

Mon cher beau-frère, autant que je puis m'y connoître;
Vous êtes marié, mais très-honteux de l'être.

MÉLITE.

Prenez votre parti, le Marquis vient à vous.

CÉLIANTE.

Je ſens, à ſon aſpect, redoubler mon courroux,
Ma langue ſe révolte, & n'eſt plus retenue.

ARISTE.

C'en eſt fait, je vois bien que mon heure eſt venue.

SCENE VII.

MÉLITE, CÉLIANTE, ARISTE, Le MARQUIS, FINETTE.

Le MARQUIS, *après les avoir obſervés quelque temps.*

PLUS je vous conſidère avec attention,
Plus je vois que je cauſe ici d'émotion.
(regardant Mélite.)
L'une baiſſe les yeux & paroît interdite;
(regardant Céliante.)
L'autre me fait ſentir que mon aſpect l'irrite;
Finette ſous ſes doigts ſoûrit malignement;
Ariſte conſterné rêve profondément:
Chaque attitude eſt juſte, énergique, touchante;
Et vous formez tous quatre un tableau qui m'enchante.

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

Le MARQUIS.

Eh bien;
Ne finirons-nous point ce muet entretien!
(à Mélite.)
Pour la dernière fois écoutez-moi, madame;
Je ne veux plus ici vous parler de ma flamme,
J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE *à part.*

Le traître a découvert que je ſuis marié.

MELITE.

Je ne demande point quel motif vous inſpire;
Si vous ne m'aimez plus, c'eſt ce que je deſire,
Et ſi ma ſœur a pû cauſer ce changement,
Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

SCENE VIII.

ARISTE, Le MARQUIS, CELIANTE, FINETTE.

CELIANTE.

EN tout cas, s'il eſt vrai, comme je dois le croire,
Que mes charmes aux ſiens arrachent la victoire,
Mon cher petit Marquis, ſoyez bien averti
Que vous prenez encore un plus mauvais parti.
Pour être un pis aller je ne fus jamais faite.
Adieu; vous m'entendez, & je ſuis ſatisfaite.

SCENE IX.

ARISTE, Le MARQUIS.

Le MARQUIS *riant.*

L'INCARTADE eſt plaiſante, & me réjouit fort.

ARISTE.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

Le MARQUIS.

Laiſſons-lui le plaiſir de faire la cruelle ;
Si je veux m'engager, ce n'eſt pas avec elle.

ARISTE.

Quoi donc ! voudriez-vous enfin vous marier !

Le MARQUIS.

Oui, mon cher, & de plus je vais le publier,
Afin que les rieurs ſe dépêchent de rire,
Et que la nôce faite, on n'ait plus rien à dire ;
Je ferai ſur moi-même un couplet de chanſon,
Pour animer leur verve, & leur donner le ton.

ARISTE.

Le projet eſt hardi, mais il eſt raiſonnable.

Le MARQUIS.

N'eſt-il pas vrai ! pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendroit un homme tel que nous,
De faire le plongeon pour éviter les coups.
Vous, par exemple, vous, dont la veine comique
Aux dépens du beau ſexe a paru ſi cauſtique,

Ne

Ne conviendrez-vous pas, ſi par quelque retour
Vous vous aviſiez ... là ... de prendre femme un jour,
Et que vous vouluſſiez cacher ce mariage,
Que vous joueriez alors un fort ſot perſonnage!

ARISTE.

Ah! très-ſot en effet. Mais enfin, dites-moi,
Quel eſt l'objet qui va recevoir votre foi!

Le MARQUIS.

Une enfant de treize ans, cela doit vous ſurprendre;
Mais ce n'eſt encor rien, & vous allez apprendre
Un fait qui cauſera votre admiration:
J'épouſe cette enfant par procuration.
Mon oncle, dont j'attends une fortune immenſe,
Depuis long temps ſous main traite cette alliance,
Et veut que, ſans tarder, l'hymen ſoit contracté;
Il trouve ſeulement une difficulté,
Qui ne lui paroît rien cependant.

ARISTE.

Quelle eſt-elle!

Le MARQUIS.

Eh mais ... c'eſt que celui de qui dépend la belle,
Refuſe abſolument de me la donner.

ARISTE.

Bon!

Le MARQUIS.

On m'aſſure pourtant qu'il peut changer de ton,
Et que ſon frère aîné, plus doux & plus docile,
Apprenant ce projet, le rendra plus facile;
Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement:
Ou je me trompe fort, ou mon oncle & mon père
Sont aſſurément ceux ſur qui roule l'affaire;
Il s'agit du parti qui m'étoit deſtiné.

Le MARQUIS.

Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.
Nous voilà donc rivaux! l'aventure eſt cruelle!

ARISTE.

Oh non; de tout mon cœur je vous cède la belle.

Le MARQUIS *en ſoûriant.*

J'admire cet excès de généroſité.
La fille eſt-elle aimable!

ARISTE.

Oh! c'eſt une beauté.

Le MARQUIS.

A-t-elle de l'eſprit, dites-moi!

ARISTE.

Comme un Ange.

Le MARQUIS.

Et vous la refuſez!

ARISTE.

Oui.

Le MARQUIS.

Vous êtes étrange!
Et ſi votre oncle va me donner tout ſon bien!

ARISTE.

Qu'il me laiſſe en repos, & je n'y prétends rien.

Le MARQUIS.

Malgré cela pourtant je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop ſon mérite :
Pour moi, je n'y vois rien qui ſoit ſi merveilleux.

Le MARQUIS.

On vous ſoupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.
Non, Mélite jamais ne peut être oubliée ;
Mais j'y dois renoncer, puiſqu'elle eſt mariée.

ARISTE.

Mariée !

Le MARQUIS.

Oui vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaiſanter.

Le MARQUIS *lui frappant ſur l'épaule.*

Notre ami, c'eſt un point dont je ne puis douter :
On a ſû découvrir cette affaire ſecrette
Par la ſœur de Mélite, & même par Finette ;
Et ceux qu'elles avoient choiſis pour confidens,
M'ont confié le fait depuis quelques inſtans :
On ſait même le nom du mari de Mélite,
On vante ſon eſprit, ſon bon cœur, ſon mérite ;
Grand Philoſophe, mais bizarre, ſingulier,
Honteux d'avoir enfin oſé ſe marier,
Et voulant au Public cacher cette ſottiſe,
De crainte qu'à ſon tour on ne le timpaniſe.
(Il rit.)
Ne le pourriez-vous point connoître à ce portrait !

ARISTE.

A peu près.

Le MARQUIS.

Ah ! tant mieux, j'en ſuis fort ſatisfait.

Et bien, dites-lui donc qu'on fait ſon mariage;
Et conſeillez-lui fort de s'armer de courage,
Afin de recevoir galamment aujourd'hui
Certains petits brocards qui vont fondre ſur lui.

(Il ſort en riant.)

SCENE X.

ARISTE.

Suis-je mort ou vivant! après ce coup de foudre
Que vais-je devenir! & que puis-je réſoudre.
Voici l'inſtant fatal que j'ai tant redouté;
Mais ne nous perdons point en cette extrémité:
Ici la diligence eſt un point néceſſaire,
Et je ſais le moyen de me tirer d'affaire.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIE'RE.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

MAIS écoutez-moi.

ARISTE.

Non, vous me parlez en vain;
Rien ne peut m'empêcher de ſuivre mon deſſein.

DAMON.

Vous extravaguez donc!

ARISTE.

Soit folie ou ſageſſe,
Je parts, & dans l'inſtant.

DAMON.

Quelle étrange foibleſſe!
Que dira-t-on de vous!

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra,
Pourvû que je ſois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi, cet eſprit nourri de la ſageſſe antique,
Se perd quand il s'agit de la mettre en pratique!

ARISTE.

Je vous l'ai dit ſouvent, les ſages autrefois,
De la ſeule vertu reconnoiſſant les loix,
Loin de fuir la douleur comme un affreux ſupplice,
Non contens de la vaincre, en faiſoient leur délice :
Les plus ſanglans affronts, les plus cruels mépris,
Ne pouvoient un inſtant ébranler leurs eſprits :
Immobiles rochers, ils défioient l'orage.
J'admire leur exemple, & n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi je vous réponds que vous l'égalerez,
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh comment me calmer au fort de ma diſgrace !
Je voudrois qu'un inſtant vous fuſſiez à ma place,
En but à mille affronts pires que le trépas :
Un front à triple airain ne les ſoûtiendroit pas.
A peine quelques gens ſavent mon mariage,
Qu'au même inſtant ſur moi je vois fondre un orage ;
Un déluge d'écrits, tant en proſe qu'en vers,
Qui vont, à mes dépens, réjouir l'Univers.
Et que ſera-ce donc, quand la Cour & la Ville . . .

DAMON.

Pour parer tous ces traits, ſoyez ferme & tranquille,
C'eſt le meilleur parti.

ARISTE.

Je le ſens comme vous ;
Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups ?
Liſez.

(Il préſente pluſieurs papiers à Damon.)

DAMON.

Bon ! jeux d'eſprit, & pures bagatelles !

ARISTE.

Morbleu ! ce ſont pour moi des bleſſures mortelles.
L'équitable Public me rend ce qu'il me doit,
On va me rire au nez & me montrer au doigt,
Je n'y pourrois ſurvivre : une retraite obſcure
Me ſauvera du moins cette triſte aventure.

DAMON.

Et Mélite !

ARISTE.

Dans peu Mélite me ſuivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce deſſein elle s'oppoſera.

ARISTE.

En dépit d'elle-même il faut qu'elle y conſente :
Ma diſgrace eſt l'effet de ſa langue imprudente,
A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part ;
Et je vais la réſoudre à ſouffrir mon départ.
Hola quelqu'un.

SCENE II.

ARISTE, DAMON, PICARD.

PICARD.

MONSIEUR !

ARISTE.

Va-t-en voir ſi Madame
Eſt de retour.

PICARD *s'en va & revient.*

De qui parlez-vous!

ARISTE *vivement, après avoir un peu rêvé.*

De ma femme.

PICARD *s'en va & revient.*

Laquelle eſt-ce!

ARISTE.

Mélite.

PICARD *ſe grattant l'oreille.*

Oh! je ne ſuis pas ſot,
Je le ſavois fort bien, ſans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t-en.

SCENE III.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

OU voulez-vous faire votre retraite!

ARISTE.

Pour cette circonſtance, elle ſera ſecrette.

DAMON.

Parbleu, je vous ſuivrai.

ARISTE.

Non, ne me ſuivez pas;
Et ſi ma belle-ſœur a pour vous des appas,
Gardez-vous de la perdre un ſeul inſtant de vûe,
Sinon vous pourriez bien la retrouver pourvûe.

DAMON.

DAMON.

Comment puis-je fixer ſon caprice éternel!

ARISTE.

En l'engageant à vous par un nœud ſolennel.
Votre nom ſuppoſé cauſe ſa répugnance,
Il faut lui déclarer quelle eſt votre naiſſance.

DAMON.

Je le puis. Vous ſavez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, & cauſoit ſon erreur:
Grace à mon frère aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, & j'en ai la nouvelle
Par un de mes parens, arrivé de Lyon;
Je n'ai plus rien à craindre, & je reprends mon nom.
Du moins juſqu'à demain ſuſpendez votre fuite,
Pour rendre témoignage...

ARISTE.

Ah! j'aperçois Mélite.
Que je ſuis agité! voici l'occaſion
Où je dois recourir à votre affection:
Aidez-moi de vos ſoins.

DAMON.

Eh bien, que faut-il faire!
Me voilà prêt.

ARISTE.

De grace, allez trouver mon père;
Dites-lui mon deſſein; faites ſi bien auſſi,
Qu'il puiſſe l'approuver & demeurer ici,
Afin de conſoler Mélite en mon abſence:
Allez, je vous attends avec impatience.

SCENE IV.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

MÉLITE *à Ariſte.*

CIEL! que dois-je augurer du trouble où je vous vois!

ARISTE *agité.*

Ici fort à propos vous venez toutes trois.
(à Mélite.)
Ma femme, deſormais vous ſerez ſatisfaite.

MÉLITE.

En quoi!

ARISTE.

Notre union ceſſe d'être ſecrette,
Et graces à vos ſoins, à votre empreſſement,
De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MÉLITE.

Quoi vous oſez me faire une telle injuſtice!
Si je vous ai trahi, que le Ciel me puniſſe!

ARISTE.

Vous verrez que c'eſt moi qui me ſerai trahi;
Car Finette, à coup ſûr, m'a trop bien obéi
Pour avoir laiſſé même entrevoir le myſtère:
Et pour ma belle-ſœur qui ſait l'art de ſe taire,
Que dis-je! qui le porte à ſa perfection,
Je n'ai qu'à me louer de ſa diſcrétion.

CE'LIANTE.

Il eſt pourtant certain, malgré vos railleries,
Que je n'ai dit le fait qu'à ſix de mes amies.

FINETTE.

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis,
Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis:
En les mettant ainſi de notre confidence,
Je les engageois tous à garder le ſilence.

ME'LITE.

Ah! ceſſez de railler, de grace, & dites-nous...

ARISTE.

Eh bien, ſans plaiſanter, je prends congé de vous.
Adieu, ma femme.

ME'LITE.

O ciel! je n'y pourrai ſurvivre.
Ariſte, ou demeurez, ou laiſſez-moi vous ſuivre.

ARISTE.

Vous me ſuivrez auſſi, ſoyez prête au départ;
Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma part,
Et nous nous reverrons dans un ſéjour tranquille,
Où j'ai fixé le mien: je renonce à la ville,
Voyez ſi vous pouvez y renoncer auſſi,
Et n'eſpérez jamais de me revoir ici.

CE'LIANTE.

Eh quoi! pour un mari vous ſerez complaiſante
Juſqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante!

ME'LITE.

(à Ariſte.)

Oui, ma ſœur. Je ferai tout ce que vous voudrez;
Je trouverai Paris par-tout où vous ſerez.

SCENE V.

ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

DAMON.

JE viens vous informer d'une fâcheuſe affaire;
J'ai trouvé près d'ici votre oncle & votre père
Sortans de la maiſon du marquis du Lauret,
Où ſans doute ils avoient appris votre ſecret.
Votre oncle, tranſporté de colère & de rage,
Prétend faire, dit-il, caſſer le mariage,
Comme ayant été fait à l'inſû de parens,
Et trouve pour cela vingt moyens différens.

MÉLITE.

Ciel! que nous dites-vous!

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon père!

DAMON.

Il s'efforce en vain à vous défendre;
Votre oncle prévenu refuſe d'écouter,
Et s'il n'eſt ſecondé, veut vous deshériter:
Une telle menace alarme votre père,
Qui ne ſait de quel biais ajuſter cette affaire.
Ils ſont partis enſemble, & vont, je crois, tous deux
Conſulter ſur ce point un Avocat fameux.

MÉLITE.

Et dans un tel péril Ariſte m'abandonne!

ARISTE.

Non; l'éclat que j'ai craint n'a plus rien qui m'étonne;
Votre péril me rend la noble fermeté,
Qui des cœurs vertueux fait la félicité:
Je vais d'un front ſerein faire tête à l'orage.
Que le Public ſurpris fronde mon mariage,
Que mon oncle irrité me prive de ſon bien,
On veut nous ſéparer, je ne ménage rien:
Je vais trouver mon oncle, & moi-même lui dire,
Qu'à m'arracher à vous c'eſt en vain qu'il aſpire;
Et je lui ferai voir, en bravant ſon courroux,
Que rien n'eſt à mon cœur ſi précieux que vous.

MÉLITE.

Je reconnois Ariſte, & n'ai plus rien à craindre;
Mais au premier abord tâchez de vous contraindre,
Et ſouffrez tout le feu du premier mouvement.

ARISTE.

C'eſt mon deſſein. Allez à votre appartement,
Et ne paroiſſez plus qu'on ne vous avertiſſe.

MÉLITE.

O Ciel! protège-nous, j'implore ta juſtice.

SCENE VI.

DAMON, CE'LIANTE, FINETTE.

CE'LIANTE.

L'ÉTAT où je les vois me fait compaſſion ;
Malgré moi, je prends part à leur affliction :
Il faut que je ſois folle. Oh ! oui, je ſuis trop bonne.
Moi, trembler pour ma ſœur !

DAMON.

Quoi cela vous étonne !

CE'LIANTE.

Pourquoi non ! ſongez-vous aux tours qu'elle m'a faits !

DAMON.

Quels tours !

CE'LIANTE.

Ceux qu'une ſœur ne pardonne jamais.

DAMON.

Mais encore, en quoi donc !

CE'LIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire
A des gens dont l'hommage eût pû me ſatisfaire.

DAMON.

Je vous ſuis obligé de ce doux compliment ;
Mais puiſque vous m'aimez, je ne vois pas comment
Vous lui voulez du mal d'avoir ſû plaire à d'autres.

FINETTE.

C'eſt que vos ſentimens ſont différens des nôtres.

CE'LIANTE.

Quoi vous croyez encor que je vous aime, moi!

DAMON.

La queſtion me charme: eh parbleu, je le croi,
Puiſque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CE'LIANTE.

Ah, quelle viſion! moi, Finette, je l'aime!
Eſt-il vrai!

FINETTE.

Quelquefois, ſelon le temps qu'il fait.

DAMON.

Du caprice ſouvent j'ai reſſenti l'effet;
Mais, malgré vous, je lis juſqu'au fond de votre ame,
Et je vous réponds, moi, que vous ſerez ma femme.

CE'LIANTE.

Moi, je ſerai ſa femme! ah! je voudrois le voir.

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CE'LIANTE.

Quand cela!

DAMON.

Dès ce ſoir.

CE'LIANTE *à Finette.*

Ne le croiroit-on pas de l'air dont il l'aſſure!

FINETTE.

On croiroit qu'il vous dit votre bonne aventure.

CE'LIANTE.

Ma mauvaiſe pluſtôt.

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,

M'annoncent que ce ſoir je ſerai votre époux.

CE'LIANTE.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence!
Qui moi, j'épouſerois un homme ſans naiſſance!

DAMON.

Et ſi vous deveniez Comteſſe en m'épouſant!

CE'LIANTE.

Vous, me faire Comteſſe!

DAMON.

Ariſte eſt mon garant;
Et du ſang dont je ſors il pourra vous inſtruire:
L'en croirez-vous!

CE'LIANTE.

Eh mais . . . je ne ſais plus que dire.
Pourquoi donc feigniez-vous! . . .

DAMON.

Une forte raiſon
M'obligeoit à cacher ma naiſſance & mon nom.

CE'LIANTE.

Je ne croirai cela que ſur l'avis d'Ariſte.
Le péril de ma ſœur m'inquiète & m'attriſte:
Nous ſongerons à nous, quand je ſaurai ſon ſort.
J'entends du bruit.

DAMON.

C'eſt l'oncle.

FINETTE.

Il querelle, & bien fort.

SCENE VII.

SCENE VII.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

GÉRONTE.

O le grand Philoſophe ! o le beau mariage !
Où ſe cache-t-il donc ce raiſonneur ſi ſage,
Qui n'impoſe jamais par ſes opinions,
Et qui ne veut parler que par ſes actions !
Ah vraiment, l'imbécille en a fait une belle.

LISIMON.

Eh mon frère !

FINETTE *à Céliante.*

Il me fait une frayeur mortelle.

CÉLIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON *la retenant.*

Eh ne l'irritez pas,
De ſang froid laiſſons-lui faire tout ſon fracas.

GÉRONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de ſa Mélite,
Mais qu'il ſache, morbleu, que je le deshérite :
Avec ma belle-fille, on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi ce neveu ſi cher . . .

GÉRONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais . . .

GE'RONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait ſon horoſcope,
Et je veux qu'il enrage avec ſa Pénélope,
A moins qu'il ne la livre à mon reſſentiment.

LISIMON.

Ah ! ne vous flattez point de ſon conſentement.

GE'RONTE.

L'affaire eſt entamée, il faut qu'il me le donne.
Mais je crois que voici juſtement la perſonne
Dont la beauté maudite a ſéduit mon neveu.

FINETTE.

Madame, il vient à vous.

CE'LIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON *à Céliante.*

Gardez-vous de l'aigrir.

CE'LIANTE.

Mon dieu, laiſſez-moi faire ;
Je m'en vais, en deux mots, accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou pluſtôt la gâter.

GE'RONTE *à Céliante.*

Ah ! ma belle, eſt-ce vous
Dont mon ſot de neveu prétend être l'époux ?

CE'LIANTE.

Et quand cela ſeroit, qu'y trouvez-vous à dire ?

FINETTE *à part.*

L'entretien ſera vif, & je m'apprête à rire.

GE'RONTE.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté;
Le mariage eſt nul, de toute nullité.

CE'LIANTE.

Je ſoûtiens qu'il eſt bon, & bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonſtance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GE'RONTE.

Que mon conſentement,
Et celui de mon frère.

CE'LIANTE.

On s'en paſſe aiſément,
Comme vous le voyez.

GE'RONTE *à Liſimon.*

Tubleu, quelle commère!

CE'LIANTE *à Liſimon.*

Apparemment, monſieur, vous êtes le beau-père?

LISIMON.

Je ſuis père d'Ariſte.

CE'LIANTE.

Ayez la fermeté
De vous ſervir ici de votre autorité.
Si j'en crois votre fils, vous êtes homme ſage,
Qui loin de chicaner ſur un bon mariage,
Signerez au contrat, ſans vous faire prier.
(à Géronte.)
Pour vous, il vous ſied bien, mon petit financier,
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur & d'illuſtre naiſſance.

Oh bien, tenez de moi pour un fait aſſuré;
Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'eſt riſquer beaucoup qu'inſulter ma famille;
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille.

GÉRONTE *à Liſimon.*

C'eſt donc là cet eſprit ſage, modeſte, doux,
Qui devoit tout d'abord deſarmer mon courroux!

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit; mais quelle eſt ma ſurpriſe!
Je crois que notre ſage a fait une ſottiſe.

GÉRONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela!

LISIMON.

Madame, il vous ſied mal de prendre ce ton-là;
Et l'air dont vous venez de parler à mon frère,
Me fait mal augurer de votre caractère.

CÉLIANTE.

Tant pis pour vous, monſieur.

LISIMON.

Dans cette occaſion,
Votre unique parti, c'eſt la ſoûmiſſion.

GÉRONTE.

Allons, ſortons, mon frère, ou bien je vous renonce.
Ma belle, dans l'inſtant vous aurez ma réponſe.

DAMON *à Céliante.*

J'ai prévû ces effets de votre emportement.
Meſſieurs, vous vous trompez, écoutez un moment.

GÉRONTE.

Je n'écoute plus rien, je ſuis trop en colère.

J'aurois été peut-être auſſi ſot que mon frère ;
Mais puiſqu'on m'oſe encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu, va m'en faire raiſon.
Allons ; malgré ce fils, que vous croyiez ſi ſage,
Je prétends qu'un arrêt caſſe le mariage.

SCENE VIII.

LISIMON, GERONTE, ARISTE, DAMON, CELIANTE, FINETTE.

ARISTE.

CASSER mon mariage ! avoir un tel deſſein,
C'eſt vouloir me plonger un poignard dans le ſein.

CELIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra.

ARISTE *à Liſimon.*

Même en votre préſence
On m'oſe menacer de cette violence !
J'ai peine à retenir un trop juſte courroux.
Mon oncle contre moi diſpoſe-t-il de vous !
Mais j'ai tort, après tout, de craindre que mon père
Veuille à cet attentat prêter ſon miniſtère :
Sa bonté, ſa vertu, m'en ſont de ſûrs garants.
Si vous connoiſſiez bien celle que je défends,
Loin de vouloir, mon oncle, armer la loi contr'elle,
Vous-même vous ſeriez ſon défenſeur fidèle :
Auſſi-tôt qu'on la voit, tout parle en ſa faveur,
Ses traits, ſa modeſtie, & ſur-tout ſa douceur.

GE'RONTE.

Sa douceur ! oui, parbleu, nous en avons des preuves.
De grace, en faites-vous de fréquentes épreuves ?

ARISTE.

Sans ceſſe.

GE'RONTE *à Liſimon.*

A quel excès va ſon aveuglement !

LISIMON *à Ariſte.*

Nous avons tout ſujet d'en penſer autrement.

ARISTE.

De ma femme !

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE *à part.*

L'équivoque eſt plaiſante.

LISIMON.

Elle eſt très-emportée, encor plus imprudente ;
Et devant elle enfin je vous déclare net,
Que de ſon procédé je ſuis mal ſatisfait.

ARISTE *regardant de tous côtés.*

Devant elle !

GE'RONTE.

Pour moi, j'en ſuis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à votre oncle un très-ſenſible outrage,
Et vous avez grand tort de vanter ſa douceur.

FINETTE *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON.

Ariſte, écoutez-moi.

ARISTE *à Damon.*

Se peut-il que Mélite . . .

CE'LIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GE'RONTE *à Ariſte.*

Eh bien, vous entendez!

ARISTE.

Moi! non, je n'entends point.

LISIMON.

Puiſqu'elle oſe pouſſer l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au deſſein de mon frère.

ARISTE.

Non, Mélite n'eſt point d'un pareil caractère;
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit,
Et je vais la chercher.

GE'RONTE *à Liſimon.*

A-t-il perdu l'eſprit!

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher! où!

ARISTE.

Chez elle.

GE'RONTE.

Oh! la Philoſophie a brouillé ſa cervelle.
Ne la voyez-vous pas!

ARISTE *apercevant Mélite.*

En effet, la voici,
Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCENE IX.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON; MÉLITE, ARISTE, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

MÉLITE, approchez-vous.

LISIMON.

Que vois-je!

DAMON.

C'eſt ſa femme.

GÉRONTE.

C'eſt ſa femme!

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE.

On me ſoûtient, madame,
Que mon oncle & mon père, en ce même moment,
Ont eſſuyé cent traits de votre emportement;
Que ſans aucun reſpect excitant leur colère ...

MÉLITE.

Moi, j'aurois inſulté votre oncle & votre père!
Eh je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE.

Quel galimathias!

DAMON.

Je vais le démêler;
Si l'on m'écoute enfin. Une pure mépriſe

Forme

Forme l'embrouillement qui fait votre ſurpriſe ;
Et les vivacités de votre belle-ſœur,
Qu'ils prenoient pour Mélite, ont cauſé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plus tôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Et le moyen ! jamais on n'a voulu m'entendre.

CE'LIANTE.

Ce que je leur ai dit, je le répéterai.
On veut nous faire affront, & je le ſouffrirai !
On intente un procès ſur votre mariage,
Et je ne ſerai pas ſenſible à cet outrage !
Si j'étois votre femme, & qu'on eût ce deſſein,
Votre oncle ne mourroit jamais que de ma main.

ME'LITE *à Liſimon & à Géronte.*

De quoi ſuis-je coupable ! Ariſte peut vous dire
Qu'à recevoir ſa main il n'a pû me réduire,
Qu'après m'avoir promis & juré mille fois
Que ſon père avec joie approuveroit ſon choix.
(à Liſimon.)
C'eſt à vous, je le vois, qu'il faut que je m'adreſſe
Pour vous entendre ici confirmer ſa promeſſe :
Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur,
Pour condamner ſon choix, & cauſer mon malheur.

LISIMON.

Madame, vos diſcours ont pénétré mon ame ;
Mon fils ne pouvoit prendre une plus digne femme,
Je le vois, & ſon choix entraîneroit le mien,
Si ce fils pour vous deux avoit aſſez de bien :

Sa fortune dépend des bontés de mon frère,
Et votre mariage excite ſa colère.
Il veut abſolument rompre cette union,
Ou priver votre époux de ſa ſucceſſion.

MÉLITE *à Géronte.*

Pour vous fléchir, monſieur, je n'ai point d'autres armes
Que ma ſoûmiſſion, mes ſoupirs & mes larmes.
Confirmez mon bonheur : pour l'obtenir de vous,
Je ne rougirai point d'embraſſer vos genoux ;
Mais ſi je preſſe en vain, ſi votre aigreur ſubſiſte,
Je ne veux point cauſer l'infortune d'Ariſte ;
En briſant nos liens, rendez-lui votre cœur :
Un couvent cachera ma honte & ma douleur.

GÉRONTE *attendri.*

Qui pourroit réſiſter à ſa voix de Syrène !
Ma nièce, levez-vous. Me voilà fort en peine,
Tantôt, deſeſpéré de votre hymen ſecret,
J'ai promis aux parens du marquis du Lauret,
Qu'il auroit tout mon bien avec ma belle-fille,
En cas que je la fiſſe entrer dans leur famille.
Si je vous laiſſe Ariſte, elle aura le Marquis,
Et ma ſucceſſion, puiſque je l'ai promis.

ARISTE.

Mon oncle, vous pouvez accomplir vos promeſſes,
Mélite me tient lieu de toutes vos richeſſes.

SCENE DERNIE'RE.

Le MARQUIS, LISIMON, GE'RONTE, ARISTE, DAMON, ME'LITE, CE'LIANTE, FINETTE.

Le MARQUIS.

Vous voyant aſſemblés, je ſuppoſe d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord;
C'eſt prendre, croyez-moi, le parti le plus ſage.
(à Ariſte.)
Je vous fais compliment ſur votre mariage:
Si vous euſſiez daigné me le faire ſavoir,
J'aurois ſû m'acquitter plus tôt de ce devoir.

ARISTE.

E'pargnez-vous, Marquis, ces froides railleries,
Vous perdez tout le fruit de vos plaiſanteries,
Car je ne les crains plus; vous aurez votre tour.

Le MARQUIS.

Si votre oncle y conſent, ce ſera dès ce jour.
(à Géronte.)
Vous deſtiniez Ariſte à votre belle-fille,
Cela n'eſt plus faiſable; en ce cas, ma famille,
Vous & moi nous pourrons conclurre en ce moment,
Si vous voulez, monſieur, décider promptement.

GE'RONTE.

Vous êtes bien preſſé.

Le MARQUIS *regardant Ariſte.*

Lorſqu'un homme ſi ſage
Se ſoûmet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis-je trop me preſſer
De ſuivre le chemin qu'il vient de me tracer?

GERONTE.

Eh bien, ma belle-fille eſt à vous; ſa naiſſance
Eſt égale à la vôtre, & tout au moins, je penſe.

Le MARQUIS.

D'accord.

GERONTE.

Par elle-même, elle a beaucoup de bien.

Le MARQUIS.

Tant mieux.

GERONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrois le mien.

Le MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GERONTE.

Vous oppoſer au don que je voulois vous faire!

Le MARQUIS.

Ce n'eſt point pour trancher ici du généreux,
Un jour je ſerai riche au delà de mes vœux;
Mais quand je ſerois né ſans bien, ſans eſpérance
D'en avoir, je mourrois pluſtôt dans l'indigence,
Que de devenir riche aux dépens d'un ami.
Monſieur, ne ſoyez point indulgent à demi;
Non content d'approuver qu'il conſerve Mélite,
De deux parfaits époux couronnez le mérite:
Je n'exige de vous d'autre condition,

Que de leur aſſurer votre ſucceſſion.

ARISTE *en l'embraſſant.*

Ami trop généreux !

LISIMON.

Ce procédé m'enchante.

GERONTE.

La déclaration eſt nouvelle & touchante.
Ma nièce, mon neveu, je voulois vous punir ;
Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir,
Vous aurez tout mon bien, en dépit de moi-même.

MELITE.

Puiſqu'Ariſte eſt heureux, mon bonheur eſt extrême.

GERONTE.

Mon frère, allons dreſſer & ſigner deux contrats.

ARISTE *à Céliante.*

Nous en ſignerons trois : n'y conſentez-vous pas ?

MELITE *à Céliante.*

Vous réſiſtez en vain, Damon a ſû vous plaire ;
Donnez-lui votre main.

ARISTE.

Vous ne pouvez mieux faire.
Il vous cachoit ſon rang ; mais je ſuis caution
Qu'il eſt homme d'honneur & de condition.

CELIANTE.

Je vous crois ; mais enfin . . .

FINETTE *à Céliante.*

Allons, un bon caprice.

DAMON.

Je vois que malgré vous, vous me rendez juſtice.

CE'LIANTE.

Oui, monſtre, il eſt écrit que je t'épouſerai,
Mon penchant m'y contraint; mais je m'en vengerai.

FINETTE.

Belle concluſion!

DAMON.

Peſtez, ſans vous contraindre;
Vous m'aimez, je vous aime, & je n'ai rien à craindre.

ARISTE *à Mélite.*

Pour vous mettre, Mélite, au comble de vos vœux,
En face du Public reſſerrons nos doux nœuds;
Et prouvons aux railleurs, que malgré leurs outrages,
La ſolide vertu fait d'heureux mariages.

FIN.

L'ENVIEUX

OU

LA CRITIQUE

DU

PHILOSOPHE MARIE'.

COME'DIE.

ACTEURS.

ARAMINTE.

BE'LISE, nièce d'Araminte.

ANGE'LIQUE, nièce d'Araminte.

NE'RINE, Femme de chambre d'Araminte.

Le MARQUIS, amant d'Angélique.

LICANDRE, Bel-eſprit, amant de Béliſe.

POLYDOR, } Auteurs, amis de Licandre.
DORANTE, }

LOLIVE, valet de Licandre.

Un NOTAIRE.

La Scène eſt à Paris, dans la maiſon d'Araminte.

L'ENVIEUX

OU

LA CRITIQUE

DU

PHILOSOPHE MARIÉ.

Comédie.

SCENE PREMIÈRE.

LICANDRE *ſeul, tirant ſa montre.*

VOYONS quelle heure il eſt . . . Sept heures & demie! la Comédie doit être finie préſentement : le *Philoſophe marié* vient d'être jugé, & ſon Auteur couronné de lauriers, ou couvert de honte ; ſa Pièce devoit aller aux nues, ou eſſuyer une chûte effroyable. C'eſt un ſujet nouveau, & par conſéquent haſardé, qui donnoit plus lieu de craindre que d'eſpérer : j'ai aſſiſté furtivement à une lecture de cet ouvrage, qui m'a cauſé de furieuſes émotions ; j'y

ſentois, malgré moi, des beautés qui me frappoient, & qui m'en faiſoient redouter le ſuccès ; mais ce qui me raſſure, c'eſt que le Public a perdu le goût de la vraie Comédie, & ne s'amuſe plus que de bagatelles & d'intrigues romaneſques. Un Philoſophe timide, un ami prudent & diſcret, une femme vertueuſe, une belle-ſœur capricieuſe, un financier brutal, un père tendre & honnête homme, un courtiſan fin railleur ; des mœurs vraies, de la morale, des caractères ſérieux, des contraſtes, des plaiſanteries qui ne naiſſent que du ſujet ; pas le moindre écart, point de paroles licentieuſes ; tout y reſpire l'honneur, la modeſtie, la vertu : mœurs gothiques, cela ne ſauroit prendre aujourd'hui ; & le Parterre me fera raiſon, ſans doute, de l'audace d'un Auteur qui veut plaire en inſtruiſant : cependant le cœur me bat, & j'ai des preſſentimens qui m'effraient. De quoi diable cet homme s'eſt-il aviſé de revenir de l'autre monde, pour rentrer dans la périlleuſe carrière du Théatre ? je lui paſſois ſon *Curieux impertinent*, ſon *Ingrat*, ſon *Irréſolu*, ſon *Médiſant*, parce que je le regardois comme un homme qui n'exiſtoit plus ; mais après ſept années d'abſence, réveiller l'attention du Public par un *Philoſophe marié*, c'eſt ce que je ne ſaurois lui pardonner, & ce qui mérite toute ma haine. J'entends du bruit ; on vient m'apporter quelques nouvelles.

SCENE II.

LICANDRE, LOLIVE.

LICANDRE.

HE' bien, Lolive, la Pièce eſt-elle finie!

LOLIVE.

Elle ne l'étoit pas encore, monſieur, quand j'ai quitté la porte de la Comédie.

LICANDRE.

Pourquoi l'as-tu quittée avant que le monde ſortît!

LOLIVE.

Parce que la foule m'a chaſſé: je n'ai jamais vû tant de laquais, je ſuis bien heureux d'avoir pû m'eſquiver, & votre curioſité m'a penſé coûter la vie; tenez, voyez mon habit, il eſt tout en pièces.

LICANDRE.

Mais enfin, n'as-tu rien appris!

LOLIVE.

Non, monſieur; mais j'ai entendu battre des mains.

LICANDRE.

De la porte!

LOLIVE.

Bon! du milieu de la rue.

LICANDRE.

Souvent!

LOLIVE.

A chaque inſtant.

LICANDRE.

Et tu n'as autre choſe à me dire!

LOLIVE.

Non, monſieur.

LICANDRE, *d'un ton furieux.*

Retire-toi, maraud, retire-toi, & ne te préſente jamais devant mes yeux.

LOLIVE.

Eſt-ce ma faute à moi, ſi on a battu des mains!

LICANDRE.

Tu n'es qu'un oiſeau de mauvais augure, qui ne m'annonce jamais que de triſtes nouvelles.

LOLIVE.

Tenez, monſieur, il y en aura peut-être de meilleures dans cette lettre qu'on vient de me donner pour vous lorſque je ſuis rentré.

LICANDRE.

Donne, & ſors au plus vîte; je ne ſaurois plus te ſouffrir.

LOLIVE *à part.*

Je crois qu'il a le diable au corps; le bonheur d'autrui le deſeſpère: ſi j'avois entendu ſiffler, il m'auroit embraſſé de tout ſon cœur.

LICANDRE.

Que dis-tu!

LOLIVE.

Je dis que je voudrois de tout mon cœur qu'on eût ſifflé la Pièce nouvelle.

LICANDRE.

Tu le voudrois de tout ton cœur!

LOLIVE.

Oui, monſieur.

LICANDRE.

Ah! voilà du ſentiment. Va, je te pardonne, mais une

autre fois prends mieux garde à ce que tu diras. Laiſſe-moi ſeul, & ne manque point de m'avertir quand la compagnie ſera rentrée.

SCENE III.

LICANDRE *ſeul.*

CE maroufle me jette dans une inquiétude mortelle; j'aurois mieux fait d'aller voir la Pièce, j'en ſaurois à préſent le ſuccès. Oui, mais, ſi par malheur elle a réuſſi; je ſerois mort au dénouement: le récit frappe bien moins que la choſe. Des battemens de mains entendus du milieu de la rue! hom! mais c'eſt un ſot qui parle; vous verrez qu'il aura pris le bruit des ſifflets pour des applaudiſſemens, je m'en flatte encore, & j'ai de bons amis dans le Parterre, ils n'auront pas ſouffert qu'un nouveau débarqué ſoit venu m'offuſquer. Je n'en puis plus, je ſuis ſur les épines, il faut lire cette lettre pour faire diverſion. Bon, c'eſt de mon correſpondant de Verſailles, voyons ce qu'il m'écrit.

(Il ſe met dans un fauteuil, & lit.)

» Voici bien des nouvelles, mon cher ami, je me flatte » qu'elles vous amuſeront. Nous avons de nouveaux Maré- » chaux de France; ſavoir, Meſſieurs . . . » Eh! morbieu, qu'ils jouiſſent de leur gloire, ſans que leurs noms m'étourdiſſent l'oreille; je veux les ignorer.

(Il lit.)

» Je vous enverrai demain la liſte des Lieutenans généraux;

» des Maréchaux-de-camp, & des Brigadiers que le Roi » vient de faire.

Je m'en paſſerai bien : que leurs amis ſe réjouiſſent de leur avancement ; pour moi, je ne m'en réjouirai pas, ſur ma parole.

(Il lit.)

» Tout le monde applaudit à la juſtice qu'on vient de rendre » à beaucoup d'Officiers de mérite.

De mérite ! je le veux croire.

(Il lit.)

» Mais il y a quelques gens qui ſe plaignent d'être oubliés.

Tant mieux ; ce ſeroit une étrange pitié, ſi tout le monde étoit content.

(Il lit.)

» Le bon Duc qui vous honore de ſon amitié, vient de » ſe raccommoder avec la Ducheſſe ſon épouſe ; un de nos » amis, dont vous connoiſſez la prudence, a ménagé cette » réconciliation.

De quoi ſe mêloit-il ! quelle néceſſité de les raccommoder ! ils étoient brouillés par de fortes raiſons : le grand malheur ! ne ſera-ce pas quelque choſe de fort édifiant, que de voir un mari & une femme de ce rang-là vivre en bonne intelligence ! la peſte ſoit du conciliateur !

(Il lit.)

» L'abbé Florimont, dont l'éloquence fait tant de bruit, » vient d'obtenir une Abbaye de dix mille livres de rente.

J'enrage de voir un homme ſi bien récompenſé, pour avoir dit des fadaiſes en beau françois : le mérite ſuperficiel eſt bien à la mode !

(Il lit.)

» L'ouvrage de notre ami Lycidas reçoit ici de grands » applaudiſſemens, & on vient de donner à cet illuſtre » Auteur une penſion de deux mille livres: tous les honnêtes » gens prennent part à ſon bonheur.

Tous les honnêtes gens! tous les ſots, bien pluſtôt. Patience, je vais lui donner une calotte qui durera long-temps. Tubieu, notre ami Dorilas, il n'y auroit qu'à vous laiſſer jouir tranquillement de votre félicité, vous deviendriez un petit glorieux; il y a de la charité à vous humilier, & c'eſt une bonne œuvre dont je me chargerai volontiers.

(Il lit.)

» On remplira demain, dit-on, la place qui vaque à l'Aca- » démie; je viens d'apprendre de bonne part, que Damon » l'obtiendra tout d'une voix.

Tout d'une voix! une place qui m'eſt dûe! oh! je n'y puis plus tenir: tiens, maudit correſpondant, voilà le prix que mérite ta lettre; tu me déchires le cœur, & je mets en pièces tes impertinentes nouvelles: le bourreau m'aſſaſſine, & me marque effrontément qu'il va m'amuſer; le bonheur de tant de perſonnes n'eſt-il pas un aimable amuſement pour moi! que la peſte étouffe l'écrivain! Ce doucereux imbécille n'eſt jamais plus content que lorſqu'il voit des gens heureux, c'eſt un vrai triomphe pour lui: par ma foi, il y a des gens d'un fade caractère! Mais voici le Marquis, c'eſt un homme à peu près de cette eſpèce, je ne puis le ſouffrir.

SCENE IV.

LICANDRE, Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

QUOI, Licandre, vous êtes ſeul ici ! perſonne n'eſt encore rentré !

LICANDRE.

Pas une ame.

Le MARQUIS.

Je n'en ſuis pas ſurpris, nos dames auront trouvé bien de l'embarras en ſortant de la Comédie.

LICANDRE.

En venez-vous !

Le MARQUIS.

Non ; j'en ai vû pluſieurs répétitions, mais je ſuis trop ami de l'Auteur pour avoir eu le courage d'aſſiſter à la première repréſentation de ſon ouvrage.

LICANDRE.

Vous aimez furieuſement vos amis !

Le MARQUIS.

J'avoue que c'eſt mon foible.

LICANDRE.

Je donnerois tout-à-l'heure cent piſtoles pour ſavoir le ſuccès du Philoſophe marié.

Le MARQUIS.

Selon toutes les apparences, vous vous intéreſſez auſſi vivement que moi pour l'Auteur !

LICANDRE.

LICANDRE.

Il ne s'agit pas de cela.

Le MARQUIS *d'un ton ironique.*

Vous avez le cœur ſi bon ! vous entrez ſi généreuſement dans les intérêts des autres ! quoi vous ſortez ?

LICANDRE.

Oui, je ſuis impatient de revoir les dames, & je m'en vais au devant d'elles : nous vous rejoindrons dans un moment.

SCENE V.

Le MARQUIS *ſeul.*

L'AME de cet homme eſt le mouvement perpétuel ; il meurt de peur que notre Philoſophe n'ait réuſſi, mais je me flatte que nous en aurons bien-tôt des nouvelles qui le mettront au deſeſpoir. Quelqu'un vient, je crois que c'eſt Nérine.

SCENE VI.

Le MARQUIS, NERINE.

Le MARQUIS.

BONSOIR, mon enfant.

NERINE.

Bonſoir, monſieur ; ſouffrez que ſans cérémonie je me jette dans ce fauteuil.

Le MARQUIS.

Qu'as-tu donc ?

NERINE.

Ce que j'ai, monſieur ! je n'en puis plus ; vous voyez une pauvre créature qui revient du fauxbourg ſaint Germain à pied.

Le MARQUIS.

Du fauxbourg ſaint Germain !

NERINE.

Oui ; après avoir habillé ma maîtreſſe, j'ai ſuccombé à la tentation d'aller voir le Philoſophe marié. Peſte ſoit des Comédiens, de la Comédie, & de celui qui l'a faite !

Le MARQUIS.

Te voilà bien en colère ! eſt-ce que la Pièce t'a déplû ?

NERINE.

Au contraire, j'en ſuis charmée.

Le MARQUIS.

Pourquoi donc peſtes-tu contre les Acteurs & contre l'Auteur ?

NERINE.

C'eſt qu'il y avoit tant de monde à cette maudite Comédie, que j'ai penſé m'évanouir ; mais ce n'eſt pas là le pis de mon aventure : en me preſſant de ſortir, j'ai perdu ma compagne, & je ſuis tombée dans la foule du Parterre, qui m'a entraînée juſqu'au carrefour : là, je me ſuis trouvée au milieu de cent caroſſes, mourant de peur, & ne ſachant par où fuir ; & ſans un jeune abbé qui a pris pitié de moi, & qui m'a enlevée . . . pour me tirer du péril, j'étois une fille perdue. En vérité, ces meſſieurs les abbés ont de grandes attentions pour le ſexe, & il n'y a plus

que cet ordre-là dans l'Etat, qui ſoûtienne la galanterie.

Le MARQUIS.

Je vois que tu as retrouvé tes forces, & te voilà rentrée dans ton naturel : tu peux maintenant ſatisfaire mon impatiente curioſité. En deux mots, ma chère Nérine, dis-moi ſi la Pièce a réuſſi.

NERINE.

Parfaitement.

Le MARQUIS.

Je vais donc avoir un grand plaiſir !

NERINE.

Quel plaiſir !

Le MARQUIS.

Celui d'entendre tout le monde ſe récrier ici ſur cet Ouvrage, & de voir Licandre s'en deſeſpérer ; car cet homme eſt Auteur depuis la tête juſqu'aux pieds ; ſa plus grande frayeur, c'eſt que quelqu'un ne l'efface, ou ne l'égale. Je compte qu'Araminte, toute cauſtique qu'elle eſt, ne pourra ſe diſpenſer de donner quelques louanges au Philoſophe marié ; il n'en faudra pas davantage pour mettre Licandre au ſupplice, & peut-être pour les brouiller. C'eſt l'homme le plus envieux que la Nature ait jamais produit ; il a ſi bonne opinion de lui-même, & il eſt ſi avide de louanges, qu'il croit que tout le bien qu'on dit des autres eſt un vol qu'on lui fait ; il ne loue que ce qu'il mépriſe, & il mépriſe tout ce qu'il devroit louer ; il eſt riche, tout Auteur qu'il eſt, & il ne peut ſouffrir que les autres aient du bien ; il a de l'eſprit, & il ne veut point qu'on en ait, au moins ſans avoir ſon attache, & ſans reconnoître la ſupériorité du ſien ; enfin, l'honneur,

la probité, les richeſſes, les dignités, la ſcience, la gloire, la réputation, ſont des avantages qu'il voudroit ſeul poſſéder, & qui deviennent dans les autres l'objet de ſon mépris, de ſes invectives & de ſa fureur.

NERINE.

Tout franc, vous êtes un bon Peintre, & vous venez de repréſenter l'original tout au naturel. Ce qu'il y a de plus fâcheux en ceci, comme vous le ſavez, c'eſt que ma vieille maîtreſſe eſt ſi coëffée de lui, qu'il eſt le ſeul homme qu'elle eſtime, qu'elle loue, qu'elle admire, & que, non contente de le loger chez elle pour jouir ſans ceſſe de ſa converſation, elle veut ſe l'attacher encore plus intimement, en lui donnant dès ce ſoir une de ſes nièces en mariage; le notaire l'attend ici, les articles du contrat ſont dreſſés, on n'a laiſſé que le nom de la future en blanc, & ce ſera Licandre qui aura la liberté de le remplir, par le choix qu'il fera d'Angélique ou de Béliſe; car il ne s'eſt point encore déterminé, & c'eſt ce ſoir qu'il a promis de ſe déclarer.

Le MARQUIS.

O ciel! tu me fais trembler. Et s'il va ſe déclarer pour Angélique!

NERINE.

Il l'obtiendra ſans difficulté; mais raſſurez-vous, je ſais qu'il aime Béliſe, &, pourvû que vous puiſſiez vous contraindre encore, & cacher habilement votre amour pour Angélique, vous devez compter que Béliſe aura la préférence; mais vous êtes perdu s'il peut découvrir qu'Angélique eſt l'objet de vos vœux: la crainte de vous voir

content le feroit renoncer à ſon propre bonheur, & il ſeroit trop envieux du vôtre, pour ne pas ſacrifier ſon amour au plaiſir de vous rendre malheureux. Il y a long-temps que je vous l'ai dit, diſſimulez mieux que jamais, car nous touchons au moment critique qui doit décider de la deſtinée d'Angélique & de la vôtre.

Le MARQUIS.

Va, va, je me pique de bien jouer la Comédie.

NERINE.

Mais cela ne ſuffit pas, il faut qu'Angélique vous imite. La voici; donnons-lui de nouvelles inſtructions.

SCENE VII.

Le MARQUIS, ANGE'LIQUE, NE'RINE.

ANGE'LIQUE.

JE ſuis charmée de vous trouver ici; j'ai bien des choſes à vous dire en peu de momens: nous arrivons de la Comédie, ma tante, ma ſœur & moi.

NE'RINE.

Nous ſavons cela. Hé bien!

ANGE'LIQUE.

Hé bien, ma tante s'eſt enfermée dans ſon cabinet pour lire des Lettres qu'elle vient de recevoir, & pour s'entretenir avec le notaire qui l'attendoit depuis une heure. Licandre eſt ſorti pour un inſtant, à ce qu'on m'a dit, & va bien-tôt nous venir joindre avec ma tante; c'eſt

pourquoi profitons de cette heureuſe occaſion, & dépêchons-nous de nous parler.

Le MARQUIS.

Nous ſommes dans un grand péril; il ne tient qu'à Licandre de vous obtenir, & ſi malheureuſement il ſe déclare pour vous, dès ce ſoir je vous perds.

ANGE'LIQUE.

Raſſurez-vous, feignez auſſi-bien que moi, & je vous jure que nous n'avons rien à craindre. J'ai ſi bien joué mon rôle depuis quelques jours, que ma tante me ſoupçonne d'avoir autant de penchant pour Licandre que d'indifférence pour vous: ſecondez-moi, dites que vous en voulez à ma ſœur, & vous m'obtiendrez infailliblement.

NE'RINE.

Je vois que mes leçons ont germé dans votre eſprit.

ANGE'LIQUE.

Compte que je les ai bien miſes en pratique.

NE'RINE.

Il faut avouer que notre ſexe a de grands talens pour la diſſimulation! convenez, monſieur le Marquis, que ſur cet article nous avons bien de l'avantage ſur les hommes.

Le MARQUIS.

Qui ne ſont pas amoureux; mais quand il s'agit de feindre pour obtenir ce que l'on aime, le plus mal-habile homme ſait ſe contrefaire auſſi parfaitement que vous.

NE'RINE.

C'eſt ce qu'il faut nous prouver. Voici madame, voyons comment vous vous tirerez d'affaire.

SCENE VIII.

Le MARQUIS, ARAMINTE, ANGE'LIQUE, NE'RINE.

ARAMINTE.

EH bien, Marquis, n'êtes-vous pas charmé!

Le MARQUIS.

De quoi, madame!

ARAMINTE.

Du grand ſuccès que vient d'avoir votre ami.

Le MARQUIS.

Je vous avoue que j'y ſuis très-ſenſible.

ARAMINTE.

Oh! je n'en doute point; mais ſuſpendez votre joie, ſi vous m'en croyez: les applaudiſſemens ont étouffé la critique, & la critique étouffera les applaudiſſemens. D'où vient que je ne vois point Licandre! je brûle de m'entretenir avec lui ſur ce ſujet.

Le MARQUIS.

Il m'a dit qu'il alloit au devant de vous; apparemment qu'il ne vous aura pas rencontrée.

ARAMINTE.

Il reviendra bien-tôt; en attendant, parlons de nos affaires. Eſt-ce tout de bon, dites-moi, que vous voulez vous allier dans ma famille!

Le MARQUIS.

Je m'étonne de cette queſtion, madame, après la

déclaration que je vous ai faite ſi ſouvent de mon empreſſement ſur ce ſujet : pourvû que vous acceptiez mes offres, je ne changerai point de ſentiment.

ARAMINTE.

Il n'eſt donc plus queſtion que de ſavoir quelle eſt celle de mes nièces pour qui vous vous ſentez de l'inclination.

Le MARQUIS.

Elles ont toutes deux tant de mérite, que je croirois leur faire une injure, ſi je faiſois un autre choix que le vôtre : je les honore & les eſtime également, c'eſt à vous à me déterminer.

ARAMINTE.

Je ſuis ravie de vous voir dans ces diſpoſitions, car j'ai promis l'une de mes nièces à Licandre ; il ne s'eſt encore déclaré ni pour Béliſe, ni pour Angélique, & je vous dirai tout naturellement, monſieur, que je lui accorderai celle qu'il choiſira : ſi cela vous convient, nous voilà d'accord.

Le MARQUIS.

Cela me convient, puiſque vous le voulez ; mais vous ne trouverez pas mauvais que je vous diſe qu'il eſt triſte pour moi, que vous ſaſſiez dépendre mon ſort de la volonté de Licandre : je ne ſuis pas glorieux, tant s'en faut ; mais il me ſemble que mon rang & ma condition mériteroient qu'on me laiſſât la liberté de choiſir.

ARAMINTE.

Vous avez peu de bien, monſieur le Marquis, & mes nièces en ont beaucoup, je crois que cette raiſon doit vous faire paſſer ſur le point d'honneur ; d'ailleurs, voulez-

vous

vous que je vous parle franchement ! je mets au niveau de ce qu'il y a de plus grand, un homme de Lettres qui s'eſt acquis une grande réputation ; & toute femme de qualité que je ſuis, je me tiendrois auſſi honorée d'être veuve de Corneille ou de Racine, que de feu monſieur le comte de Géniecourt. Que voulez-vous ! je ſuis folle des beaux eſprits, c'eſt mon foible.

Le MARQUIS.

Voilà des ſentimens qui honorent les Belles-lettres ; mais ſuppoſé qu'ils ſoient bien fondés, je crois que vous mettez quelque différence entre Licandre & deux auſſi grands hommes que Corneille & Racine.

ARAMINTE.

Leur plus grand mérite à ſon égard, eſt d'avoir paru les premiers : je le plains de ce qu'ils l'ont prévenu, mais je ne l'en eſtime pas moins.

Le MARQUIS.

A la bonne heure. Et ſon caractère, madame, ſon caractère !

ARAMINTE.

J'y trouve quelque choſe à redire, je l'avoue : il eſt un peu ſuſceptible de jalouſie ; mais, à cela près, c'eſt un fort bel eſprit, un homme tout de feu, un génie tout nouveau.

Le MARQUIS.

Oui, dans votre opinion : je la reſpecte, mais tout le monde ne la ſuit pas.

ARAMINTE.

Qu'on la ſuive ou non, c'eſt ce qui m'embarraſſe peu. Laiſſons ce ſujet, & revenons à celui que nous traitions.

Votre cœur eſt donc partagé entre Angélique & Béliſe!

Le MARQUIS.

Oui, madame, & ſi bien partagé, que c'eſt à vous à le faire pencher pour l'une ou pour l'autre.

ARAMINTE.

Je ne ſais ſi je me trompe; mais malgré ce qu'on veut me faire croire, il m'a paru que vous aviez quelque penchant pour Angélique, & qu'Angélique vous regardoit de très-bon œil.

ANGE'LIQUE.

Moi, ma tante! je n'ai point d'autres yeux que les vôtres: je vous dirai plus, c'eſt que j'ai le même foible que vous pour les beaux eſprits, & que s'il dépendoit de moi de faire un choix, ce ne ſeroit pas la qualité qui me détermineroit.

ARAMINTE.

Cela eſt clair.

Le MARQUIS.

Ma foi, mademoiſelle, puiſque les beaux eſprits ont tant de charmes pour vous, je ne mettrai nul obſtacle à votre goût, je vous aſſure; & s'il faut que j'imite ici votre franchiſe, je dirai ſans façon, s'il vous plaît, que mademoiſelle votre ſœur auroit de quoi me fixer, ſi madame me permettoit de lui offrir mes vœux.

NE'RINE.

Voilà deux déclarations fort obligeantes.

ARAMINTE.

J'y trouve un peu d'aigreur de part & d'autre; le dépit n'y auroit-il point de part! eſt-ce qu'ils ſont brouillés, Nérine!

NE'RINE.

Brouillés, madame! comment cela ſe pourroit-il! il faut être bien enſemble pour ſe brouiller, & il y a long-temps que je m'aperçois qu'ils s'honorent d'une parfaite indifférence.

ARAMINTE.

J'en ſuis fâchée, car ſelon toutes les apparences, Licandre ſe déclarera pour Béliſe; en ce cas, monſieur le Marquis, je vois bien que vous vous retirerez, & qu'Angélique ne vous retiendra pas.

Le MARQUIS.

Mais pardonnez-moi: que ſait-on! peut-être que mademoiſelle voudra bien me prendre pour ſon pis-aller.

NE'RINE.

Oui-dà, oui-dà; au défaut des Belles-lettres, on rabattra ſur la condition.

ANGE'LIQUE.

Je vous prie, mademoiſelle Nérine, de ne point interpréter mes ſentimens: voulez-vous que je me jette à la tête de monſieur, pour me contenter du rebut de ma ſœur!

ARAMINTE.

Vous vous contenterez de ce que je vous donnerai, mademoiſelle; vous ſavez que je n'aime pas les volontés, & qu'une fille bien ſage doit régler ſon goût ſur celui des perſonnes dont elle dépend. Mais voici Licandre: retirez-vous, ma nièce, il faut que je le faſſe décider.

Le MARQUIS.

Ma préſence n'eſt point néceſſaire à cet éclairciſſement,

& vous me permettrez de me retirer auſſi, juſqu'à ce que vous m'informiez de vos intentions.

ARAMINTE.

Demeurez, Nérine, je n'ai rien de caché pour vous.

SCENE IX.

LICANDRE, ARAMINTE, NÉRINE.

ARAMINTE.

EH, mon dieu, d'où venez-vous, Licandre! il y a un quart-d'heure que je vous attends.

LICANDRE.

J'allois au devant de vous, madame, quand un importun eſt venu s'emparer de moi, pour me parler d'une affaire qui m'importe, à la vérité, mais qui m'a paru bien ennuyeuſe, dans l'impatience où j'étois de vous revoir.

ARAMINTE.

Oh çà, le notaire eſt ici, le contrat eſt dreſſé, nous ſommes d'accord vous & moi ſur tous les articles; il faut terminer ce ſoir, j'y ſuis réſolue, & il ne s'agit plus que de votre déciſion.

LICANDRE.

Cela ſera bien-tôt fait; ainſi, madame, permettez-moi de ſuſpendre un moment cette affaire pour en traiter une dont j'ai l'eſprit ſi rempli, qu'elle m'ôte toute l'attention que je dois avoir à mes plus preſſans intérêts. Je meurs d'impatience d'être informé...

ARAMINTE.

Du ſuccès de la Pièce nouvelle, apparemment!

LICANDRE.

Vous l'avez deviné. Pardonnez-moi cette foibleſſe; il ne nous faut qu'un inſtant pour conclurre, & vous ne me refuſerez pas la complaiſance de m'apprendre ce qui vient de ſe paſſer à la Comédie.

ARAMINTE.

Eſt-ce que mes nièces ne vous en ont rien dit!

LICANDRE.

Je ne les ai pas vûes; d'ailleurs, ce ſont des innocentes qui approuvent tout ce qui leur plaît.

NERINE.

Fi! c'eſt ce qui plaît qu'il faut deſapprouver.

LICANDRE *à Araminte.*

Cette fille-là ſe forme, au moins.

ARAMINTE.

Aſſurément; mais mes nièces n'ont point de goût. Croiriez-vous bien que ces idiotes-là n'ont pas ceſſé de rire pendant toute la repréſentation du Philoſophe!

LICANDRE.

Cela eſt épouventable! apparemment que le Parterre les a ſifflées auſſi-bien que la Pièce!

ARAMINTE.

Le Parterre, monſieur! vous ne lui pardonnerez jamais ce qu'il vient de faire.

LICANDRE.

Ah, le traître! qu'a-t-il donc fait!

ARAMINTE.

D'abord il a écouté avec un ſilence profond.

LICANDRE.

C'eſt qu'il s'ennuyoit.

ARAMINTE.

Enſuite il a rompu ce ſilence par des applaudiſſemens qui n'ont pas ceſſé pendant le premier Acte.

LICANDRE *en ſoûriant.*

Le ſecond va nous venger.

ARAMINTE.

Au contraire, il débute par une certaine Céliante qu'on avoit annoncée pour une capricieuſe, & qui d'abord par ſes ſaillies a mis le Public de ſi bonne humeur, que les éclats de rire ont penſé m'aſſourdir.

LICANDRE.

Morbleu! peut-on rire de pareilles fadaiſes!

ARAMINTE.

Le troiſième Acte n'a pas eu moins de ſuccès, il a fait rire comme les deux autres; mais ce qui va vous ſurprendre, monſieur, c'eſt que le quatrième a commencé par une Scène ſérieuſe entre le Philoſophe & ſon père, & que cette Scène a paru ſi touchante, que tout le monde s'eſt mis à pleurer.

LICANDRE.

Pleurer à une Comédie! mais cela eſt fou.

ARAMINTE.

Enſuite un bouru de Financier, oncle du Philoſophe, eſt venu réveiller les Spectateurs par ſes boutades & ſes bruſqueries, & l'on s'eſt remis à rire ſur nouveaux frais, mais à rire ſi demeſurément, que je n'ai pû m'empêcher de rire moi-même. Je vous demande pardon, *(elle rit)*

ah, ah, ah, ah, mais le torrent m'a entraînée, j'en ſuis au deſeſpoir. Ah, ah, ah, ah. *(elle rit encore plus fort.)*

NE'RINE *riant à gorge déployée.*

Et moi auſſi, hi, hi, hi, hi.

LICANDRE *d'un air ſérieux.*

Fort bien, fort bien. Quoi, madame, vous avez pû rire à la Pièce d'un Auteur qui n'eſt pas de mes amis, & qui a eu l'audace de la faire repréſenter, ſans l'avoir lûe à une de vos aſſemblées!

ARAMINTE.

Oh! ne vous en fâchez pas, j'irai à toutes les repréſentations, pour morguer les Spectateurs.

LICANDRE.

Venons au cinquième Acte: c'eſt-là où je vous attends, monſieur l'Auteur.

NE'RINE.

Oui, oui, écoutez, cela va vous réjouir.

ARAMINTE.

Tout ce que je puis vous en dire, c'eſt qu'il a encore eu plus de ſuccès que les quatre autres.

LICANDRE.

Plus de ſuccès! oh! monſieur le Parterre, vous m'en ferez raiſon.

ARAMINTE.

Enfin, le dénouement qui, comme vous ſavez, eſt preſque toûjours la partie honteuſe de la Pièce, a paru le meilleur morceau de celle-ci: à peine a-t-elle été finie, qu'on n'a plus entendu qu'un tonnerre d'applau-

diſſemens. Bon Dieu ! qu'avez-vous !

(Licandre ſe laiſſe tomber dans un fauteuil.)

Vous trouvez-vous mal ?

LICANDRE.

Ce n'eſt qu'un étourdiſſement . . . Je ne m'afflige pas de ce grand ſuccès, car je ne ſuis point envieux.

NE'RINE.

On le voit bien.

LICANDRE.

Mais l'honneur de la nation m'eſt ſi cher, que je tombe en ſyncope, quand le Public s'écarte du bon goût & de la raiſon.

NE'RINE.

Le bon citoyen !

ARAMINTE.

Oublions cela, je vous prie : le Notaire m'attend là-bas, voulez-vous vous déterminer & venir ſigner tout de ſuite !

LICANDRE.

Avant que je prenne mon parti, permettez que je vous demande, madame, pour laquelle de vos nièces le Marquis témoigne du penchant.

ARAMINTE.

Ni pour l'une ni pour l'autre; je l'ai fait convenir dans ce moment qu'il prendroit celle que vous ne voudriez point.

NE'RINE.

C'eſt le meilleur enfant du monde, tout lui eſt bon.

LICANDRE.

Je n'attendois pas un ſi grand effort de ſa complaiſance, & j'avoue que cela m'embarraſſe un peu. Mais voici Béliſe,

Bélise; voulez-vous bien que je lui parle un instant avant que de vous dire mes dernières intentions!

ARAMINTE.

Je vois que vous l'aimez; mais elle est un peu folle, je vous en avertis.

LICANDRE.

Sa folie est si aimable & si spirituelle, que ce n'est point-là ce qui peut me rebuter. Permettez . . .

ARAMINTE.

Suivez-moi, Nérine.

SCENE X.

LICANDRE, BÉLISE.

BÉLISE.

En vérité, monsieur, je vous trouve fort plaisant de n'être pas venu à la Comédie!

LICANDRE.

Je vous prie de m'excuser, j'avois un mal de tête effroyable.

BÉLISE.

Que ne me suiviez-vous! cela vous auroit guéri.

LICANDRE.

Le bruit auroit augmenté mon mal.

BÉLISE.

Est-ce qu'on sent du mal auprès de ce qu'on aime! car, ou vous m'avez menti mille fois, ou vous m'aimez éperdûment: vous m'avez priée de n'en rien dire, mais voici

le moment de vous déclarer & de me convaincre que vous ne m'avez pas trompée.

LICANDRE.

Ma bouche a toûjours été l'interprète de mon cœur.

BE'LISE.

Il falloit donc venir à la Comédie. Apparemment que vous me regardez déjà comme votre femme, & que vous craignez de paroître en public avec moi! mais ces petits airs-là ne me conviendront point, & quand vous ſerez mon mari, je veux que vous vous moquiez de la mode, & qu'on vous voie par-tout à ma ſuite, au Cours, aux Tuileries, au Bal, aux Comédies, à l'Opéra.

LICANDRE.

A la Foire même, ſi vous voulez.

BE'LISE.

Je veux que vous affrontiez les brocards des mauvais plaiſans, & que vous me diſiez ſans ceſſe:

En face du Public reſſerrons nos doux nœuds,
Et prouvons aux railleurs que malgré leurs outrages,
La ſolide vertu fait d'heureux mariages.

LICANDRE.

Pouvez-vous....

BE'LISE.

Peſez bien ces vers, & les retenez par cœur; ils ſont...

LICANDRE.

Déteſtables.

BE'LISE.

Fort bien, monſieur, déteſtables, je m'en ſouviendrai.

LICANDRE.

Oh! point de diſpute, je les trouverai comme il vous plaira.

BE'LISE.

Et vous ferez bien. Vous ſavez que j'ai de l'eſprit, ou du moins vous devez le ſavoir; & ſi vous n'en convenez pas, il eſt inutile que vous m'épouſiez; car je vous déclare que je ſuis déciſive, & que je n'attends point le jugement d'autrui pour régler le mien.

LICANDRE.

Souffrez que je vous diſe . . .

BE'LISE.

Par exemple, il y a mille gens qui me ſoûtiennent que je ferai une folie ſi je vous épouſe, cela ne me fait pas la moindre impreſſion. Pourquoi? parce qu'on veut combattre mon goût, & que je le préfère à celui des autres.

LICANDRE.

Rien n'eſt plus judicieux, vous avez raiſon; mais . . .

BE'LISE.

Vraiment oui, j'ai raiſon. Il y a encore une choſe dont il eſt bon de vous avertir; c'eſt que j'aime à parler par ce que je parle bien, & que le plus ſûr moyen de me déplaire, c'eſt de m'interrompre. Or je vois que meſſieurs les maris ſe donnent ſouvent les airs de faire taire leur femme: gardez-vous bien d'en uſer de la ſorte, ou ce ſera le moyen de me faire parler jour & nuit.

LICANDRE.

Vous m'avez déjà dit cela plus de mille fois.

BE'LISE.

Et je vous le dis pour la mille & unième. Nous ſignerons le contrat avant que de nous mettre à table, demain nous ferons la nôce, & après demain, s'il vous plaît, nous irons enſemble au Philoſophe marié.

LICANDRE.

Oh ! pour cet article-là vous m'en diſpenſerez.

BE'LISE.

Vous y viendrez, ou je ne ſigne point.

LICANDRE.

A quelle épreuve mettez-vous ma complaiſance !

BE'LISE.

Vous y battrez des mains, qui plus eſt.

LICANDRE.

Je battrai des mains ! au Philoſophe marié ! à un ouvrage que je déteſte ! avec votre permiſſion, je n'en ferai rien.

BE'LISE.

Vous n'en ferez rien ! voilà donc les égards que je dois attendre de vous ! quoi, même avant la nôce vous le prenez ſur ce ton-là ! pour une bagatelle ! vous me la refuſez ! & que ne me refuſerez-vous donc point quand nous ſerons mariés !

LICANDRE.

Eh bien, voilà qui eſt fait, j'irai au Philoſophe, & je battrai des mains. *(à part.)* J'enrage !

BE'LISE.

Ah ! voilà qui me plaît. Vous m'aſſurez auſſi que vous y rirez de tout votre cœur !

LICANDRE.

Quand il s'agiroit de ma vie, je ne le pourrois pas.

BE'LISE.

Oh ! vous rirez.

LICANDRE *en colère.*

Je ne rirai pas.

BE'LISE.

Vous pleurerez donc! car il y a dans la Pièce des endroits qui font pleurer.

LICANDRE.

Attendez, j'imagine un moyen de nous accommoder; je pleurerai quand les autres riront, & je rirai quand les autres pleureront: voilà ce que l'ouvrage mérite, & ce que je puis faire pour votre ſervice.

BE'LISE.

Point de mauvaiſes plaiſanteries; vous ferez comme moi, ou je ne vous le pardonnerai pas.

LICANDRE.

Eh bien, je vous obéirai. *(à part.)* Quel martyre!

BE'LISE.

Pour vous récompenſer de votre complaiſance, je vous promets, moi, une choſe qui vous fera plaiſir.

LICANDRE.

Ah! vous me charmez. Que me promettez-vous?

BE'LISE.

C'eſt que vous ſouperez ce ſoir avec l'Auteur de la Pièce nouvelle.

LICANDRE.

Moi, ſouper avec lui! j'aimerois mieux ſouper avec le diable. Je n'en ferai rien, très-abſolument.

BE'LISE.

Adieu, monſieur; je ſuis bien aiſe que cette petite occaſion m'ait procuré celle de vous mieux connoître; c'eſt une épreuve que j'ai voulu faire avant que de ſigner le contrat; j'en ſuis contente, & je vais trouver le Marquis.

LICANDRE.

Le Marquis! pourquoi faire!

BÉLISE.

Pour lui dire que je vous cède à ma sœur, & qu'il ne tiendra qu'à lui de m'épouser: je sais qu'il m'aime, & je vais le rendre le plus heureux homme du monde.

SCENE XI.

LICANDRE *seul.*

JE me pendrois s'il l'étoit; mais cette menace ne m'effraie point, la tante est trop absolue, & j'ai trop d'ascendant sur son esprit pour appréhender qu'on me supplante. Je devrois laisser à Bélise la liberté de se donner au Marquis, car au fond elle est d'une humeur que j'appréhende, & qui refroidit bien ma passion; mais si je suis les mouvemens de mon dépit, le Marquis triomphera de moi, il sera au comble de ses vœux, & sa joie me fera mourir de douleur. Non, non, il vaut mieux . . . Mais que vois-je! Dorante & Polidor!

SCENE XII.

LICANDRE, DORANTE, POLIDOR.

LICANDRE.

MES chers, mes véritables amis, embrassez-moi, consolez-moi, pestez avec moi; vous savez le succès du Philosophe marié!

POLIDOR.

Hélas! nous ne le savons que trop, & nous venons d'en être les déplorables témoins.

DORANTE.

Une Comédie réuſſir de nos jours, ſans penſées brillantes; ſans mots haſardés, ſans phraſes nouvelles, ſans métaphyſique, ſans allégorie, ſans pointes, ſans équivoques! je n'y ſurvivrai pas.

LICANDRE.

Pour moi, je ſuis déjà demi-mort.

POLIDOR.

Voilà donc le ſtyle naturel qui va redevenir à la mode! quoi, il faudra parler pour être entendu, & écrire comme on parle! j'aime mieux jeter la plume au feu.

LICANDRE.

Mais comment avez-vous pû ſouffrir un pareil ſuccès! n'aviez-vous pas diſperſé nos Emiſſaires!

POLIDOR.

Au nombre de plus de cent cinquante.

LICANDRE.

Ne leur aviez-vous pas donné mes ordres & mes inſtructions!

DORANTE.

Sans doute: au moindre murmure du Parterre ils devoient tous bâiller, huer, ſiffler; je leur ai donné vingt fois le ſignal, vingt fois j'ai ſonné la charge, je me ſuis mouché, j'ai touſſé, j'ai craché . . . juſqu'au ſang, tout cela vainement; les lâches ſe ſont laiſſé ſubjuguer, & j'ai eu la douleur de les voir eux-mêmes applaudir, battre des mains, rire & pleurer; enfin le Sort nous a trahis, la victoire s'eſt livrée à notre ennemi, nos troupes ſont défaites, les ſiffleurs ſont ſifflés.

LICANDRE.

Je crève de rage. Mais ne nous perdons point : les grands cœurs ſont au deſſus des plus grands revers : ſi l'on ne peut vaincre la fortune, il eſt toûjours beau de lutter contre elle. Allons, mes amis, puiſque nos premiers efforts ſont ſans effet, la plume à la main, écrivons, faiſons pleuvoir des critiques, des lettres anonymes, des paradoxes, des apologies ironiques. Avez-vous bien écouté la Pièce !

POLIDOR.

Trop bien, de par tous les diables ; on nous y a forcés.

DORANTE.

J'en ſais les plus beaux endroits par cœur.

LICANDRE *en fureur.*

Les plus beaux endroits ! y a-t-il de beaux endroits dans cette Comédie !

POLIDOR.

Je vous avoue que j'y en trouverois ſi elle étoit de vous . . . ou de moi, ou de quelqu'un de nos amis ; mais je me rétracte, & je veux dire que j'en ai retenu les endroits qui ont paru les plus beaux.

LICANDRE.

Tant mieux. Montrons notre vigueur : vous, Polidor, vous attaquerez le plan de la Pièce ; *(à Dorante)* vous, les caractères & les mœurs ; & moi je tomberai ſur les vers & ſur la diction. Il faut s'acharner ſur ce qu'il y a de meilleur : ce que vous ne pourrez pas reprendre, tournez-le en ridicule ; une bonne Parodie.

DORANTE.

On eſt ſi ſoul de Parodies !

SCENE XIII.

SCENE XIII.

ARAMINTE, LICANDRE, POLIDOR, DORANTE.

ARAMINTE.

AH que je ſuis ravie de voir ici ces meſſieurs ! qu'ils viennent heureuſement à mon ſecours ! J'ai voulu critiquer là-bas le Philoſophe marié, mais le Marquis, mes Nièces, Nérine même, ſe ſont déchaînés en ſa faveur, je ne puis venir à bout de les deſabuſer ; c'eſt à vous à me ſoûtenir tous trois, en attendant que le Notaire ait fini notre deuxième contrat, & qu'on nous appelle pour ſouper.

LICANDRE.

Vous pouvez compter ſur nous.

DORANTE.

J'entreprends de prouver géométriquement que tous ceux qui ont ri à cette Pièce, ou qui ont eu la foibleſſe d'y pleurer, n'ont pas une once de ſens commun.

POLIDOR.

Nous allons faire la diſſection de cet ouvrage, démontrer qu'il eſt mal conſtruit, & que l'Auteur eſt un ignorant.

ARAMINTE.

Voici nos antagoniſtes.

LICANDRE.

Je rabattrai bien leur fierté.

SCENE XIV.

ARAMINTE, BE'LISE, Le MARQUIS, LICANDRE, POLIDOR, DORANTE, NE'RINE, Des LAQUAIS.

ARAMINTE.

LAQUAIS, des ſiéges à tout le monde. Où eſt donc Angélique !

Le MARQUIS.

Elle viendra dans un moment, & m'a chargé de ſa procuration pour défendre la Pièce nouvelle, dont elle me paroît enchantée.

LICANDRE.

On nous aſſure que vous ne l'êtes pas moins, & que vous ſoûtenez qu'elle eſt bonne.

Le MARQUIS.

Avez-vous entrepris, meſſieurs, de me la faire trouver mauvaiſe !

LICANDRE.

L'effort ne ſera pas grand, ſi vous avez du goût.

POLIDOR.

Nous poſſédons, Dieu merci, les règles du Théatre, & les gens du métier ſont à l'épreuve de l'illuſion.

DORANTE.

Nous ſavons que le Public n'eſt pas infaillible.

Le MARQUIS.

S'il ne l'eſt pas, qui le ſera donc !

LICANDRE.

Nous, qui avons étudié l'art, & qui en connoiſſons toutes les fineſſes.

Le MARQUIS.

Que ne les mettez-vous donc en pratique ? où ſont ces chefs-d'œuvres que vous avez mis au jour !

LICANDRE.

Ils paroîtront en temps & lieu.

Le MARQUIS.

Dépêchez-vous donc ; je ne vois point de plus ſûr moyen de critiquer une Pièce, que d'en faire une meilleure.

POLIDOR.

Monſieur croit qu'il n'y a perſonne qui puiſſe égaler ſon héros.

Le MARQUIS.

Celui que vous appelez mon héros, ne prétend l'être de perſonne ; il ne veut que des amis ſincères, & ne connoît point de plus dangereux ennemis que les flatteurs. Il aime la gloire, & ne s'en défend pas ; mais il ne veut l'acquerir que par les belles voies, & ſeroit honteux de la devoir à ces cabales empreſſées, qui vont crier miracle de porte en porte, & qui veulent que tout le monde encenſe leur idole.

LICANDRE.

S'il a des amis ſincères, ils ſont donc bien ignorans.

Le MARQUIS.

Et ſur quoi jugez-vous cela !

LICANDRE.

Sur ce qu'ils ont ſouffert qu'il donnât au Public une auſſi mauvaiſe rapſodie que le *Philoſophe marié.*

ARAMINTE.

Bien répondu.

POLIDOR.

Le trait eſt aſſommant.

DORANTE.

Il ne s'en relevera pas.

Le MARQUIS.

Voyons donc, s'il vous plaît, meſſieurs, par où cette Pièce eſt mauvaiſe.

LICANDRE *à Béliſe.*

Me permettez-vous, mademoiſelle, de pouſſer plus loin la critique ?

BÉLISE.

Pouſſez, pouſſez; je vous mets au pis, & je vous défie de me faire céder.

LICANDRE.

Pouvez-vous, mademoiſelle, vous entêter d'une Pièce qui ne mérite pas le nom de Comédie ?

Le MARQUIS.

Pourquoi ?

LICANDRE.

C'eſt qu'elle n'a point d'intrigue.

POLIDOR.

A moins que vous n'appeliez intrigue, de petites tracaſſeries de ménage qui n'intéreſſent point.

Le MARQUIS.

Ne convenez-vous pas, meſſieurs, qu'il y a deux ſortes de Comédies, Pièces d'intrigue, Pièces de caractère.

DORANTE.

Sans difficulté.

Le MARQUIS.

L'objet principal dans une Pièce d'intrigue, c'eſt de ſurprendre par un enchaînement d'aventures qui tiennent le ſpectateur en haleine, & forment un embarras qui croît toûjours juſqu'au dénouement: comme il ne s'agit dans ces ſortes de Pièces que de les charger d'incidens, ils en font ordinairement tout le mérite, les mœurs & les caractères n'y étant touchés que ſuperficiellement. Ce genre de Comédie, qui demande beaucoup d'imagination, égaie l'eſprit, mais il ne l'inſtruit pas; il amuſe, & ne va point au cœur.

ARAMINTE *à Licandre.*

Cela me paroît raiſonnable.

LICANDRE.

Pur galimathias!

Le MARQUIS.

L'autre genre de Comédie, & qui, à mon ſens, eſt le plus eſtimable & le plus inſtructif, eſt ce qu'on appelle Pièces de caractère.

LICANDRE *d'un air dédaigneux.*

A quoi bon tout cet étalage!

Le MARQUIS.

Il vous ſervira de réponſe. On y préſente un caractère dominant, comme l'*Avare*, le *Miſantrope*, le *Tartuffe*, & c'eſt-là proprement le ſujet; on lui oppoſe quelque perſonnage qui fait ſon contraſte, & divers autres caractères qui concourent enſemble à faire mieux ſortir le ſien. Dans ces ſortes de Pièces, il ne faut qu'une intrigue ſimple, naturelle, peu chargée d'incidens, & qui laiſſe

aux originaux qu'on expoſe, toute la liberté de ſe développer : or, la Comédie que je défends eſt une Pièce de caractère.

POLIDOR.

De caractère, ſoit ; mais comment répondrez-vous à la grande objection qu'on fait à l'Auteur ? ſa Pièce eſt intitulée le *Philoſophe marié*, & ſon Philoſophe n'eſt point Philoſophe.

Le MARQUIS.

On l'appellera, ſi vous voulez, *le Mari honteux de l'être*, & pour lors vous n'aurez plus rien à dire.

LICANDRE.

Ah, ah ! vous êtes prêt à changer de titre ? preuve que la Pièce eſt mal nommée.

DORANTE.

Défaut eſſentiel.

POLIDOR.

Voilà l'apologiſte en mauvaiſe poſture.

BÉLISE.

Ne vous découragez pas, monſieur le Marquis.

NÉRINE.

Tenez-vous ferme ſur vos étriers.

Le MARQUIS.

Laiſſez-les triompher, nous aurons notre tour. Cette grande objection qui vous rend ſi fiers, meſſieurs...

SCENE XV.

ARAMINTE, BE'LISE, ANGE'LIQUE, Le MARQUIS, LICANDRE, POLIDOR, DORANTE, NE'RINE, Des LAQUAIS.

ANGE'LIQUE.

JE viens vous dire, ma tante, que le Notaire a fini; qu'il vous ſupplie de deſcendre au plus tôt, & qu'il commence à s'impatienter.

ARAMINTE.

Il eſt bien preſſé. N'eſt-ce point vous, ma nièce, qui vous impatientez!

ANGE'LIQUE.

Moi, madame! je ne ſais rien qui m'intéreſſe aſſez pour me cauſer de l'impatience; mais le Notaire...

ARAMINTE.

Mais le Notaire attendra, s'il lui plaît: il ſoupe avec nous, & un quart d'heure plus tôt ou plus tard ne peut préjudicier à perſonne. Vous êtes une imprudente, ma nièce, de venir troubler une converſation ſi vive, pour un objet auſſi léger que celui-là.

ANGE'LIQUE.

Je vous demande pardon, madame, auſſi bien qu'à la compagnie; mais le Notaire...

ARAMINTE.

Encore! elle n'a que ſon Notaire en tête.

NERINE.

Oh ! madame, la vûe d'un Notaire qui dreſſe des contrats de mariage, frappe vivement l'imagination d'une fille.

ARAMINTE.

Je m'en aperçois. Aſſeyez-vous, mademoiſelle, & gardez le ſilence. Meſſieurs, je vous prie de l'excuſer, & de continuer votre diſſertation.

LICANDRE.

Avouez, monſieur le Marquis, que cette interruption eſt venue bien à propos pour vous, & que vous ne pouvez juſtifier le titre de votre Pièce.

Le MARQUIS.

C'eſt ce qui vous trompe, & je vous ſoûtiens qu'il n'y a rien de plus frivole que votre objection; elle ne vient que de l'idée que chacun s'eſt formée d'abord à l'annonce du titre, mais il faut la reſtraindre à ce que vous promet l'Auteur.

LICANDRE.

Ne vous promet-il pas le Philoſophe marié !

Le MARQUIS.

Oui, mais non pas le Mari Philoſophe.

POLIDOR.

Eh de grace, monſieur le Marquis, faites-nous ſentir la différence de ces deux titres.

Le MARQUIS.

La voici : le Mari Philoſophe eſt un homme qui penſe & qui agit en Philoſophe, tout marié qu'il eſt.

DORANTE.

Cela eſt vrai.

POLIDOR.

POLIDOR.

Nous vous paſſons cette définition.

Le MARQUIS.

Le Philoſophe marié, c'eſt un homme qui étoit Philoſophe avant ſon mariage : peut-être l'eſt-il encore, peut-être ne l'eſt-il plus que par intervalles, & c'eſt ce que l'Auteur vous a fait ſentir dès la ſeconde Scène du premier Acte ; il faut obſerver cela pour lui rendre juſtice. Ariſte lit dans ſon cabinet, & ſe dit à lui-même par réflexion :

Me voici juſtement, c'eſt la vive peinture
D'un ſage deſarmé, dompté par la Nature.

Voilà ſon état préſent qu'il établit, & c'eſt ſur ce pied-là qu'on doit l'enviſager.

BÉLISE.

En effet, quand la Nature a pris le deſſus ſur la ſageſſe, la pauvre ſageſſe eſt bien foible.

Le MARQUIS.

Mais la foibleſſe d'Ariſte ne détruit point ſon caractère ; elle s'en rapproche de temps en temps : s'il n'eſt pas Philoſophe dans ſes ridicules frayeurs, ne l'eſt-il pas dans tout le reſte de ſes actions !

LICANDRE.

En quoi donc, s'il vous plaît !

Le MARQUIS.

Premièrement, il aime ſa femme ; en ce temps-ci, c'eſt une grande Philoſophie ; il n'eſt point touché des invectives de ſa belle-ſœur, il eſt content de la fortune qu'il a faite, il ne deſire que le repos, il ne ſe plaît que dans

ſon cabinet, il travaille, il médite, il étudie, il chérit ſon père, il craint de l'affliger, quoiqu'il n'ait rien à eſpérer de lui, & qu'au contraire il le ſoûtienne dans ſa miſère; il mépriſe la ſucceſſion de ſon oncle, toute conſidérable qu'elle eſt. Attaque-t-on ſon mariage! veut-on le faire caſſer! ſa ſageſſe ſe réveille, il redevient lui-même, il ne craint plus les brocards, toutes ſes frayeurs, toutes ſes foibleſſes s'évanouiſſent, il brave ſon oncle, il affronte le Public, & ſacrifie tout à ſon honneur, à ſon devoir & à ſa tendreſſe; le voilà plus grand que jamais. Il n'eſt plus *Philoſophe marié*, mais *Mari Philoſophe*.

ARAMINTE.

Il commence à me ſéduire.

LICANDRE.

Tous ces diſcours ne ſont que des ſophiſmes.

POLIDOR.

Je ne ſaurois ſouffrir votre Céliante, elle eſt d'une folie outrée.

BE'LISE.

Doucement, monſieur Polidor, je la prends ſous ma protection, & je vous réponds qu'il y a mille femmes qui lui reſſemblent.

NE'RINE *à part.*

Nous n'irions pas loin pour en trouver des copies.

BE'LISE.

Ce que je vous dis, je vais vous le prouver par des exemples : écoutez-moi.

ARAMINTE.

C'en eſt aſſez, il eſt temps de finir.

BELISE.

Mais, ma tante, voulez-vous que les hommes parlent, & que les femmes ſe taiſent! cela n'eſt pas naturel.

LICANDRE.

Il me ſeroit très-facile de vous répondre, monſieur, ſi le temps me le permettoit; car votre Comédie n'eſt qu'un tiſſu de fautes & de platitudes . . .

ARAMINTE.

Oh! pour ce qui eſt de cela, Licandre, la paſſion vous mène trop loin. Pour moi, qui ne ſuis pas prévenue pour l'Auteur, je ne puis m'empêcher de dire que j'ai trouvé de belles choſes dans ſon ouvrage, & que je ſens toute la force des raiſons que monſieur le Marquis vient d'alléguer pour le défendre.

LICANDRE.

Quoi! une femme d'eſprit comme vous, ſouffre qu'on lui faſſe illuſion!

ARAMINTE.

Non; mais je me rends à ce qui me touche, la Pièce m'a plû, je n'y ſaurois que faire.

LICANDRE.

En vérité, j'en rougis pour vous.

ARAMINTE.

Et moi j'ai honte de vous voir ſi peu raiſonnable.

LICANDRE.

Je ne m'étonne plus ſi vous avez invité l'Auteur à ſouper.

ARAMINTE.

Pourquoi non!

LICANDRE.

Vous êtes la maîtreſſe, aſſurément; mais je vous avertis que dès qu'il paroîtra, je me retirerai.

ARAMINTE.

Licandre!

LICANDRE.

Madame!

ARAMINTE.

Vous prenez un ton qui me paroît étrange: ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je m'aperçois que vous voulez tyranniſer mon goût, & que vous prétendez que je n'eſtime que vous; mais cela commence à me fatiguer, & je vous ſignifie que ſi vous ſortez, nous ne nous reverrons plus.

LICANDRE.

Madame . . .

SCENE DERNIE'RE.

ARAMINTE, BE'LISE, ANGE'LIQUE, Le MARQUIS, LICANDRE, POLIDOR, DORANTE, NE'RINE, Des LAQUAIS, Le NOTAIRE.

Le NOTAIRE.

JE vois bien que la compagnie ne s'ennuie pas de me faire attendre, mais pour moi je m'ennuie d'attendre la compagnie. Voici vos deux contrats, madame, voulez-vous en entendre la lecture!

ARAMINTE.

Cela eſt inutile ; n'avez-vous pas exactement ſtipulé nos conventions !

Le NOTAIRE.

Oui, madame ; j'ai copié mot à mot les articles que vous m'avez donnés, il ne s'agit plus que de remplir les noms qui ſont reſtés en blanc.

ARAMINTE *à Licandre.*

Malgré notre petit démêlé, je veux bien encore vous tenir ma parole. Faites votre choix, monſieur, mais faites-le ſur le champ, car je ne veux pas attendre un inſtant.

LICANDRE.

Puiſque vous me preſſez ſi vivement, madame, je me déclare pour la charmante Béliſe.

ARAMINTE *au Notaire.*

Ecrivez, monſieur.

Le MARQUIS *avec tranſport.*

Enfin donc vous allez être à moi, divine Angélique ! mes vœux ſont accomplis.

NERINE *à part.*

Peſte ſoit de l'étourdi !

LICANDRE *au Marquis.*

Vos vœux ſont accomplis !

Le MARQUIS.

Oui, monſieur, je n'ai plus rien à deſirer.

LICANDRE *à Angélique.*

Ni mademoiſelle non plus, apparemment !

ANGELIQUE.

Je vois qu'il n'eſt plus temps de vous le cacher.

NERINE.

Autre étourderie !

LICANDRE *à Angélique.*

Je ſuis bien fâché de troubler votre bonheur, mais je me ſuis fait violence juſqu'ici, pour contraindre l'inclination que j'avois pour vous; c'eſt vous ſeule que j'aime, & c'eſt vous que je demande à madame votre tante.

BE'LISE.

Tant mieux; je vous connois trop bien préſentement pour me plaindre de votre inconſtance.

ARAMINTE.

Et moi je ſuis trop indignée contre vous, pour me ſoûmettre à vos caprices; j'ouvre les yeux enfin ſur votre caractère, & je ſuis pleinement convaincue que vous ne vous déterminez pour Angélique que parce que vous croyez qu'elle feroit le bonheur du Marquis, & qu'elle ſeroit heureuſe avec lui; mais je ne donnerai point les mains à votre envieuſe jalouſie: vous avez d'abord choiſi Béliſe, c'eſt elle que vous épouſerez, ou nous romprons dès ce moment.

LICANDRE.

Je ne connois point un plus grand malheur que celui de me brouiller avec vous, & puiſque vous me l'ordonnez, madame, j'en reviens à mon premier choix. *(à Béliſe.)* Voilà ma main, mademoiſelle.

BE'LISE.

Je n'en veux plus, monſieur, vous êtes indigne des ſentimens que j'avois pour vous, & je déclare qu'il n'y a point de pouvoir auquel je ne réſiſte, ſi l'on veut me contraindre à vous épouſer.

ARAMINTE *à Licandre.*

Je ne puis deſapprouver ſon reſſentiment, je perds toute

l'eſtime que j'avois pour vous, & vous venez de me convaincre pour jamais que rien n'eſt plus odieux que l'eſprit quand il eſt gouverné par un mauvais cœur. Vous pouvez vous retirer. Venez, monſieur le Marquis, nous allons ſigner votre contrat; je ſuis ravie de faire votre bonheur & celui d'Angélique, & je deſtine à Béliſe un très-galant homme, qui doit la rendre la plus heureuſe femme du monde.

NERINE.

Duſſent les Envieux en crever de dépit.

LICANDRE.

Morbleu.... après tout ce qui vient de m'arriver, je n'ai plus que le choix de me noyer ou de me pendre.

FIN.

LES

LES PHILOSOPHES AMOUREUX.

COMÉDIE.

ACTEURS.

LE'ANDRE, Philoſophe.

DAMIS, autre Philoſophe, ami de Léandre.

POLE'MON, père de Léandre.

LISIDOR, ancien ami de Polémon.

CLITANDRE, frère cadet de Léandre.

CLARICE, fille de Liſidor.

ARAMINTE, ſœur de Liſidor.

ARTE'NICE, fille d'Araminte.

Pluſieurs SAVANS.

LAFLEUR, Laquais.

La Scène eſt dans le château de Léandre.

LES PHILOSOPHES AMOUREUX.

Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIE'RE.

POLE'MON, LISIDOR.

POLE'MON *embraſſant Liſidor.*

POUR la centième fois ſoyez le bien venu.

LISIDOR *regardant de tous côtés.*

La beauté de ce lieu répond au revenu.

POLE'MON.

Vous êtes inſenſible à toutes mes careſſes,
Et n'êtes occupé que de biens, de richeſſes.

LISIDOR.

Et de quoi, s'il vous plaît, dois-je donc m'occuper!
C'eſt, à mon ſentiment, ſoi-même ſe duper,
Que de perdre ſon temps à parler d'autres choſes.
Les Sciences, ami, ſont pour moi lettres cloſes,
Les nouvelles du temps ne m'embarraſſent point,
Je vais droit au ſolide, & c'eſt-là mon grand point.
Ah la belle maiſon! quelle magnificence!
Pour moi je ſuis charmé de cet air d'opulence,
Et du bon goût qui règne en vos appartemens.
Un grand parc, de beaux bois, & des jardins charmans,
Une longue terraſſe au bord de la rivière,
Ce ſuperbe ſalon où l'art & la matière
Semblent ſe diſputer le prix de la beauté,
Tout fait de ce ſéjour un ſéjour enchanté;
Mais au fond, ſa beauté la plus intéreſſante,
C'eſt qu'il vaut, tout au moins, dix mille écus de rente;
Et ce qui rend encor cette terre ſans prix,
Elle eſt, pour ainſi dire, aux portes de Paris.

POLÉMON.

Mon frère, vieux garçon, dégoûté du ſervice,
Acheta ce beau lieu dont il fit ſon délice,
Et par ſon teſtament l'a laiſſé tout entier
A l'aîné de mes fils ſon unique héritier;
De ſorte que Léandre avec cet héritage,
Et ce que de ſa mère il eut pour ſon partage,
Joignant tous les grands biens que je lui laiſſerai
Un jour, mais le plus tard pourtant que je pourrai,
Aura cent mille francs de rentes ſûres, nettes,

Sans avoir à payer deux mille écus de dettes.

LISIDOR.

D'avance j'ai pour lui le plus profond reſpect.
Ah ! vive un grand Seigneur, tout rit à ſon aſpect,
Tout fléchit devant lui, tout eſt pour ſon uſage;
Le plus ſot, s'il eſt riche, eſt un grand perſonnage;
Mais un gueux qui n'aura que l'eſprit pour ſon lot,
Auprès d'un homme riche, à mon gré, n'eſt qu'un ſot.
Qu'un riche eſt reſpectable, & mérite qu'on l'aime!

POLE'MON.

Mais vous devez donc bien vous reſpecter vous-même!

LISIDOR *faiſant la révérence.*

Auſſi fais-je.

POLE'MON.

Mon fils ne penſe pas ainſi,
Et vous relanceroit s'il entendoit ceci.

LISIDOR.

Moi je le tancerois s'il diſoit le contraire.

POLE'MON.

Du parti qu'il a pris, rien ne peut le diſtraire.

LISIDOR.

Quel eſt donc ce parti !

POLE'MON.

De marquer du mépris
Pour tout ce que le monde eſtime d'un haut prix,
De fuir tous les plaiſirs, de n'aimer que l'étude,
Et de ſe ſéqueſtrer dans cette ſolitude.
Il appelle cela, je crois . . . philoſopher.

LISIDOR.

Et vous pouvez ſouffrir . . . .

POLEMON.

Bon! j'ai beau m'échauffer,
Beau me mettre en colère & faire du vacarme,
A force d'argumens d'abord il me deſarme,
Et malgré que j'en aie, il a toûjours raiſon.

LISIDOR.

Mais il déroge, au moins. L'aîné d'une maiſon
S'ériger en Docteur! faire le Philoſophe!
Ce métier eſt-il fait pour gens de notre étoffe!
Ce n'eſt qu'aux roturiers à devenir ſavans;
Les gens de qualité doivent être ignorans,
Et même s'en piquer: briller par la parure,
De Spectacle en Spectacle étaler ſa figure,
Ne dire rien du tout & toûjours diſcourir,
De la Cour à Paris ſans affaire accourir,
Boire, jouer, chaſſer, établir ſon ménage
Avec quelque beauté qu'on met en équipage,
Avoir un air diſtrait & jamais ne penſer,
Médire du prochain ſans s'en embarraſſer,
Parler toûjours de ſoi comme d'une merveille,
Veiller lorſque tout dort, dormir lorſque tout veille,
Avec les plus outrés aller au moins de pair,
Voilà quel eſt le train d'un homme du bel air.

POLEMON.

Et c'eſt préciſément ce qu'abhorre Léandre;
Mais, au fond, ce portrait eſt celui de Clitandre
Mon ſecond fils.

LISIDOR.

Tubleu, c'eſt un joli garçon!

Aux plus déterminés il donneroit leçon
Celui-là.

POLE'MON.

Que n'eſt-il l'aîné de ma famille !

LISIDOR.

S'il l'étoit, dès demain il obtiendroit ma fille,
Il eſt d'un caractère à s'en faire adorer.

POLE'MON.

Eh bien, marions-les.

LISIDOR.

Pouvez-vous ignorer
Qu'on n'a d'égards qu'aux biens en pareille matière !
Votre aîné ſera riche, & ma fille héritière ;
Voilà de quoi former un ménage parfait.

POLE'MON.

Mais s'ils ne s'aiment pas !

LISIDOR.

Qu'eſt-ce que cela fait !
S'épouſe-t-on par goût dans le ſiècle où nous ſommes !

POLE'MON.

De mon temps . . .

LISIDOR.

Eh mon Dieu, vivons avec les hommes,
Suivons le train courant, laiſſons le temps jadis,
La mode eſt pour les mœurs comme pour les habits.
Quand on vivroit encore comme au temps d'Henri quatre,
On ne pourroit jamais me faire rien rabattre
Du bien que je prétends qu'ait mon gendre futur.

POLE'MON.

Envers un vieux ami vous vous montrez bien dur.
J'ai deux fils; pour l'aîné je ſens beaucoup d'eſtime,
Mais je ne l'aime guère; un vif penchant m'anime
En faveur du cadet, ſans ſavoir trop pourquoi;
Et ſi vous vouliez bien vous entendre avec moi,
Nous trouverions moyen de faire ſa fortune.

LISIDOR.

Tout franc, mon vieux ami, ce diſcours m'importune.
Pour une bonne fois connoiſſez Liſidor.
Je prétends que ma fille un jour roule ſur l'or,
Et ſuivant ce projet je veux choiſir un gendre:
Si j'en connoiſſois un plus riche que Léandre,
Je le préférerois, je le dis ſans façon,
Et tous les gens ſenſés diront que j'ai raiſon;
Mais ſachez que ma fille, oui, Clarice elle-même,
Penſe comme ſon père, & c'eſt pourquoi je l'aime.

POLE'MON.

Si jeune, l'intérêt eſt ſa première loi!

LISIDOR.

C'eſt que je l'ai formée; elle eſt digne de moi,
Elle eſt vive, étourdie, un peu trop volontaire,
Mais elle a de l'eſprit, & dans ſon caractère
Je ne ſais quoi de bruſque, un tour original,
Qui, comme vous verrez, ne lui ſied pas trop mal.

POLE'MON.

Je brûle de la voir.

LISIDOR.

Sa tante nous l'amène,
Elles vont arriver.

SCENE II.

SCENE II.

DAMIS, POLE'MON, LISIDOR.

DAMIS *à des Savans qui entrent avec lui.*

MESSIEURS, prenez la peine
De vous en retourner; des Savans comme vous
Fatigueroient Léandre, il ne voit point de fous:
Nous ne nous piquons point de vos hautes ſciences,
Ni de tout le fatras de vos expériences;
Nous laiſſons diſputer Deſcartes & Newton,
Et nous étudions Epictète, Platon,
Sénèque: la morale eſt notre objet unique;
Notre ſavoir conſiſte à la mettre en pratique,
Plus ſavans en cela, ſi nous réuſſiſſons,
Que nous ne le ſerions en ſuivant vos leçons,
Qui ne mènent à rien qu'à bâtir des ſyſtèmes,
A calculer ſans fin, à former des problèmes,
Pur galimathias. Adieu; ſondez vos cœurs,
Laiſſez-là votre algèbre, & devenez meilleurs.

(Les Savans ſe retirent.)

LISIDOR *à Polémon, lui montrant Damis.*

N'eſt-ce pas là Damis! je crois le reconnoître.

POLE'MON.

Oui, l'ami de Léandre, & preſque auſſi ſon maître;
Car c'eſt lui qui le gâte & le tourne à ſon gré,
Et c'eſt, à mon avis, un ſage bien outré.

LISIDOR *à Polémon.*

Ces Savans quelquefois donnent la Comédie.

POLE'MON.

Trop ſouvent, & j'en ai la cervelle étourdie.

LISIDOR.

Cet homme eſt bien rêveur !

POLE'MON.

Il nous voit ſans nous voir.

DAMIS *les apercevant.*

Ah ! meſſieurs, pardonnez ; je ſuis au deſeſpoir
Que ma diſtraction . . .

LISIDOR.

Dans votre rêverie
Peut-on vous interrompre un inſtant, je vous prie !

POLE'MON.

Je veux avec mon fils avoir un entretien.
A quoi s'occupe-t-il préſentement !

DAMIS.

A rien.
Entouré de Savans, il leur donne audience.
Pour moi, je lui ſoûtiens que l'unique ſcience
Eſt celle de dompter toutes ſes paſſions ;
Qu'un ſage borne-là ſes méditations.

LISIDOR.

Vos ſages, à mon ſens, ſont des viſionnaires ;
Le vrai ſage eſt celui qui ſonge à ſes affaires,
Et non un fainéant . . .

DAMIS.

O quel blaſphème affreux !

LISIDOR.

Ce ſont nos paſſions qui nous rendent heureux.

DAMIS.

Nos paſſions!

LISIDOR.

Sans doute.

DAMIS *en ſoûriant.*

Eh de grace, à votre âge,
Les ſentez-vous encor pour tenir ce langage!

LISIDOR.

Si je les ſens encor! plaiſante queſtion!

DAMIS.

Eh oui-dà; l'avarice eſt une paſſion
Qui croît en vieilliſſant.

LISIDOR.

Trève de raillerie,
Le plus grand des défauts, c'eſt la pédanterie.

POLE'MON.

Témoin mon fils aîné que vous m'avez gâté.

LISIDOR.

Et que vous enlevez à la ſociété.

DAMIS.

A de pareils diſcours je ne daigne répondre,
Et je laiſſe à ce fils le ſoin de vous confondre.
Le voici. La ſageſſe eſt peinte ſur ſon front,
Et va faire ſur vous réjaillir ſon affront.

LISIDOR.

A la ſageſſe, moi, je vais laver la tête.

POLE'MON.

Tant mieux.

SCENE III.

LE'ANDRE, DAMIS, POLE'MON, LISIDOR.

LISIDOR *à Polémon, voyant Léandre qui entre d'un air riant, en faiſant une profonde révérence.*

POUR un Pédant, il a l'accueil honnête
Celui-ci.

LE'ANDRE *embraſſant Liſidor.*

Quel plaiſir je ſens de vous revoir !
Moi-même j'aurois dû venir vous recevoir,
Monſieur, mais dans l'inſtant j'apprends votre arrivée.

LISIDOR.

Ma viſite eſt pour vous une rude corvée,
Je crois!

LE'ANDRE.

Vous m'offenſez en me parlant ainſi,
Tous les honnêtes-gens ſont bien venus ici,
Et principalement les amis de mon père.

LISIDOR *à Polémon.*

Il a de bons momens, ce me ſemble.

LE'ANDRE.

J'eſpère
Vous convaincre bien-tôt de cette vérité.

LISIDOR.

Vous n'êtes pas encore entièrement gâté;

Vous donnez de la grace à la Philoſophie :
Je la croyois ſauvage, orgueilleuſe, bouffie.

LE'ANDRE.

C'étoit lui faire tort ; loin d'avoir de l'aigreur,
Elle adoucit l'eſprit, elle calme l'humeur.

POLE'MON.

Damis ne l'offre pas ſi douce & ſi riante.

LE'ANDRE *en ſoûriant.*

Il eſt vrai qu'il la rend un peu contrariante ;
Mais en cela, meſſieurs, à parler franchement,
La morale agit moins que le tempérament.

LISIDOR.

Le trait n'eſt pas mauvais.

LE'ANDRE.

Sa vertu peu tranquille
Eſt quelquefois ſujette à des accès de bile ;
N'eſt-il pas vrai, mon maître !

DAMIS.

Ah ! vous tirez ſur moi,
Diſciple révolté !

LE'ANDRE.

L'honneur que je reçoi
Me met de bonne humeur.

DAMIS.

Et moi, tout au contraire.

POLE'MON *à Damis.*

Du moins par politeſſe il faut vous contrefaire.
Pouvez-vous à votre âge être ſi ſérieux !
Reprenez l'air du monde, il vous alloit bien mieux.

DAMIS.

Moi, faire encor le fat ! oh, ſi mon train de vie
Déplaît au genre humain, j'en ai l'ame ravie ;
Car le plus ſûr moyen de devenir parfait,
C'eſt de fuir ce qu'il aime, & d'aimer ce qu'il hait.

LE'ANDRE.

Au fond vous dites vrai ; mais ſi pour être ſage
Il falloit contracter une humeur ſi ſauvage,
La ſageſſe à mes yeux n'auroit aucun appas.
Pour moi je fuis le monde, & je ne le hais pas.

LISIDOR.

Et vous faites fort bien ; car il vous trouve aimable,
Et vous regrette fort.

POLE'MON.

Rien n'eſt plus véritable.

LISIDOR.

Ce ſéjour eſt charmant, j'en conviens avec vous ;
Mais le monde, après tout, a des charmes plus doux,
C'eſt le centre de l'ame ; oui, la Cour & la Ville,
D'un homme tel que vous, doivent être l'aſyle,
Et non une retraite à l'âge de trente ans,
Où vous vous ennuyez & perdez votre temps.

LE'ANDRE.

Vous vous trompez, j'y goûte un calme plein de joie.
La plus prompte retraite eſt la plus ſûre voie
Pour ſe deſabuſer des préjugés trompeurs,
Qui corrompent notre ame & cauſent nos erreurs.

LISIDOR.

Abus.

LE'ANDRE.

Ma ſolitude à tous momens abonde
En plaiſirs innocens que n'offre point le monde :
Dans un repos parfait, exempt de paſſions,
Ici tout eſt matière à mes réflexions.
De ce vaſte Univers j'obſerve la ſtructure,
Dans ſes jeux infinis j'admire la Nature.
Un inſecte, une fleur, m'occupent tout un jour
Plus agréablement que ne feroit la Cour.
Enſuite, quand je veux m'étudier moi-même,
Je ſens que je ſuis né pour un bonheur ſuprême;
Que le cœur par les ſens ne goûte aucuns plaiſirs
Qui puiſſent pleinement contenter ſes deſirs ;
Qu'au contraire jamais mon ame n'eſt heureuſe
Que lorſque de mes ſens elle eſt victorieuſe,
Et que briſant leur joug qui tend à l'abaiſſer,
Elle attaque l'erreur, oſe la terraſſer,
Et qu'elle monte enfin, dans ſa rapide courſe,
Juſqu'à la vérité qu'elle puiſe à ſa ſource.

POLE'MON *à Liſidor.*

Répondez maintenant.

LISIDOR.

Ma foi, je n'y ſuis plus,
Et mes raiſonnemens deviendroient ſuperflus.

POLE'MON.

Ne vous l'ai-je pas dit !

LISIDOR.

Oui, je vous rends juſtice,
Et je crains qu'à mon tour il ne me pervertiſſe.

POLE'MON.

Je n'en jurerois pas.

LISIDOR *à Léandre.*

Je ne puis vous ranger
A mon opinion, & je veux m'en venger.
Bon pied, bon œil, mon brave : on va vous mettre en tête
Deux rudes ennemis, qui ſe font une fête
De vous livrer chez vous un ſi terrible aſſaut,
Qu'ils ſauront mettre enfin la ſageſſe en défaut.

LE'ANDRE *en riant.*

Vous ne m'effrayez point, & j'attends de pied ferme.

DAMIS.

La ſageſſe en ſon cœur a mis ſon plus beau germe.

LISIDOR.

Bon, bon !

DAMIS.

Ni lui, ni moi, rien ne peut nous troubler.

LISIDOR.

Et moi je vous réponds qu'ils le feront trembler.

LE'ANDRE.

C'eſt attaquer un homme avec trop d'avantage,
Que de vouloir d'avance étonner ſon courage ;
Mais enfin contentez mon deſir curieux.
Qui ſont ces ennemis terribles !

LISIDOR.

Deux beaux yeux.

LE'ANDRE.

Deux beaux yeux !

POLE'MON.

Oui, mon fils, & ſi remplis de charmes,
Que

Que moi qui parle, moi, je leur rendrois les armes.

DAMIS.

Quoi ce n'eſt que cela!

LISIDOR.

Que cela, dites-vous!
Des plus ſages ſouvent ils ont fait de grands fous,
Et d'un viſionnaire ils peuvent faire un ſage.

DAMIS.

Ici les plus beaux yeux perdront leur étalage.

LISIDOR.

Nous verrons.

LE'ANDRE.

Quelle eſt celle à qui ces yeux vainqueurs
Font faire ſi ſouvent la conquête des cœurs!

POLE'MON.

Vous la verrez bien-tôt, & lui rendrez juſtice.

LE'ANDRE *en ſoûriant.*

La connois-je!

LISIDOR.

Sans doute.

LE'ANDRE *d'un air riant.*

On la nomme!

POLE'MON.

Clarice.

LE'ANDRE *à part.*

Je ſuis mort.

DAMIS *à Léandre.*

Qu'avez-vous! vous molliſſez, je croi!

LE'ANDRE *d'un ton tremblant.*

Non.

LISIDOR.

C'eſt ma fille enfin que j'amène avec moi.

LE'ANDRE *d'un ris forcé.*

Ah, fort bien.

POLE'MON.

N'eſt-ce pas une aimable perſonne!

LE'ANDRE.

Certainement, monſieur.

POLE'MON.

Eh bien, il vous la donne.

DAMIS.

Et monſieur la lui rend.

LE'ANDRE.

On me fait trop d'honneur,
Mais je ne puis donner ni ma main, ni mon cœur.

POLE'MON.

Comme aîné vous devez ſonger au mariage:
Celui qu'on vous propoſe eſt pour votre avantage,
Point d'obſtination; car, à l'extrémité,
Je ſaurois me ſervir de mon autorité.
Nous avons tout exprès fait venir mon notaire,
Et nous allons tous trois terminer cette affaire.

SCENE IV.

LE'ANDRE, DAMIS.

DAMIS.

QUOI vous êtes muet, interdit & confus,
Et n'avez pas d'abord tranché par un refus!
Auriez-vous bien le front d'accepter une femme!

LE'ANDRE.

Ah ! laiſſez-moi le temps de raſſurer mon ame;
Le coup eſt aſſommant plus que vous ne penſez.

DAMIS.

Eſprit puſillanime ! eh quoi vous balancez !
De la victoire encor votre cœur ſe défie !
C'eſt donner un ſoufflet à la Philoſophie.

LE'ANDRE.

Ami, je ne ſuis point fanfaron de vertu,
Je me croirai vainqueur quand j'aurai combattu,
Et que, pour mon repos autant que pour ma gloire,
J'aurai ſû remporter une pleine victoire.

DAMIS.

Mais, au moins, n'allez pas réſiſter à demi;
Il faut, ou deſarmer, ou braver l'ennemi.

LE'ANDRE.

Pour ne pas ſuccomber, je ferai mon poſſible;
Mais je crains que mon cœur ne ſoit pas invincible.

DAMIS.

Ah ! je ſuis en fureur d'entendre ce diſcours.

LE'ANDRE.

Vous ne connoiſſez pas le péril que je cours.

DAMIS.

Parce que Polémon a pris un ton ſévère,
Vous laiſſez-vous ainſi mener par votre père !

LE'ANDRE.

Dois-je donc me ſouſtraire à ſon autorité ?

DAMIS.

Non, mais vous repoſer ſur ſa facilité.

Pour peu que l'on réſiſte à ce qu'il ſe propoſe,
Sait-il un ſeul moment vouloir la même choſe!

LE'ANDRE.

Je ſais qu'avec mon père, autant que je voudrai,
Selon ma volonté je me gouvernerai;
Auſſi n'eſt-ce pas-là le point qui m'embarraſſe.

DAMIS.

Craignez-vous ces beaux yeux deſquels on vous menace!

LE'ANDRE.

Oui, voilà le ſujet de ma juſte frayeur.

DAMIS.

Philoſophe poltron, deux beaux yeux te font peur!
Qu'ils m'attaquent, morbleu; mon cœur ferme, immobile,
Sauroit y réſiſter quand ils ſeroient dix mille.

LE'ANDRE.

Toutefois Arténice avoit ſû le toucher.

DAMIS.

Oh! je n'ai là-deſſus rien à me reprocher:
Quand j'ai ſenti mon ame au point d'être réduite,
J'ai pris très-bravement le parti de la fuite.

LE'ANDRE.

Mais ſi par aventure, écoutez-bien ceci,
Arténice venoit vous relancer ici
Pour eſſayer ſur vous le pouvoir de ſes charmes,
N'en ſentiriez-vous pas de ſecrètes alarmes!

DAMIS.

Moi! non; je ſuis en garde, on ne peut m'approcher.
Le cœur d'un Philoſophe eſt dur comme un rocher.
Mais pourquoi vainement rappeler Arténice!

Avez-vous autrefois ſoupiré pour Clarice !

LE'ANDRE.

Oui ; voilà le ſecret que je tenois caché,
Et qu'en dépit de moi vous m'avez arraché.
Clarice m'a frappé, malgré ſon caractère,
Qui, dès que je la vis, eut de quoi me déplaire ;
Pour ſes airs étourdis, ſon indiſcrétion,
Pour ſon ton déciſif, je pris averſion,
Et ſon caquet bruyant, quoique vif, agréable,
Me parut, je l'avoue, un vice inſupportable,
Mais ſur-tout à ſon âge, où la ſimplicité
Eſt le riche ornement d'une jeune beauté.
Cependant, admirez l'effet de mon étoile,
Et comme ſur nos yeux l'Amour ſait mettre un voile
Aux défauts de Clarice enfin accoûtumé,
Je ne les ſentis plus, même je les aimai ;
Mais ſa diſtraction l'empêcha de connoître
Que de mon foible cœur je n'étois plus le maître,
Et moi piqué de voir que ſur ma paſſion
L'ingrate témoignât ſi peu d'attention,
Je cherchai le ſecours d'une prompte retraite,
Et la fuite empêcha mon entière défaite ;
Sans l'abſence je ſens que j'aurois ſuccombé,
Jugez dans quel péril me voilà retombé.

DAMIS.

Armé du plein pouvoir que donne la ſageſſe,
Vous êtes au deſſus de l'humaine foibleſſe,
Vous êtes abſolu, ſouverain comme moi.

LE'ANDRE.

Moi ſouverain !

DAMIS.

Oui, vous ; le ſage eſt un grand roi,
Roi de ſes paſſions, bravant celles des autres ;
Voilà quels ſont mes droits, voilà quels ſont les vôtres.

LE'ANDRE.

Les miens ! ah ! plût au Ciel que cela fût ainſi !

SCENE V.

LE'ANDRE, DAMIS, LAFLEUR.

LAFLEUR.

JE viens vous avertir qu'il vous arrive ici
Nombreuſe compagnie.

LE'ANDRE.

Oui, Liſidor, Clarice.

LAFLEUR.

Et de plus, Araminte & ſa fille Arténice.

DAMIS *en treſſaillant.*

Arténice !

LAFLEUR.

Oui, monſieur, & je viens de les voir.

LE'ANDRE *à Lafleur.*

C'eſt aſſez ; à l'inſtant j'irai les recevoir.

SCENE VI.

LE'ANDRE, DAMIS *qui rêve profondément.*

LE'ANDRE.

GRAND roi, vous vous taiſez !

DAMIS.

L'étonnante nouvelle !
Arténice en ce lieu ! pourquoi ! qu'y cherche-t-elle !

LE'ANDRE *en ſoûriant.*

Vous.

DAMIS.

Si je le croyois, mon cher Léandre . . .

LE'ANDRE.

Eh bien,
Dites, que feriez-vous !

DAMIS.

Ma foi, je n'en ſais rien.
J'irois . . . je lui dirois . . . que ſur les grandes ames
L'amour . . . non, la raiſon . . . maudites ſoient les [femmes,
Je ne ſais où j'en ſuis.

LE'ANDRE.

Vous vous moquez, je croi ;
L'homme revient déjà ! qu'eſt devenu le roi !

DAMIS.

Le roi s'eſt éclipſé, mais il va reparoître ;
A mes ſens étonnés il va parler en maître,

Reprendre ſon empire & ſa noble fierté,
Et des mains du tyran ſauver ma liberté.

LE'ANDRE.

Mais vous ſouvenez-vous des charmes d'Arténice!

DAMIS.

Ah ſi je m'en ſouviens! trop bien pour mon ſupplice.

LEANDRE.

Vous l'aimez donc encor!

DAMIS.

Qui moi! non, je la hais,
Même j'ai fait ſerment de ne la voir jamais;
Je vous déclare au moins, que je fuirai ſa vûe.

LE'ANDRE.

Vous blâmiez mes frayeurs, & votre ame eſt émue.

DAMIS.

Oui, je ſens malgré moi des battemens de cœur . . .

LE'ANDRE *vivement.*

Philoſophe poltron, deux beaux yeux te font peur!
Armé du plein pouvoir que donne la ſageſſe,
N'es-tu pas au deſſus de l'humaine foibleſſe!
Graves Stoïciens, votre pompeux jargon
Ne peut dans le péril ſauver votre raiſon;
Votre ſage eſt un roi, ſelon vos hyperboles,
Plus petit en effet qu'il n'eſt grand en paroles;
Dès que les paſſions oſent ſe révolter,
Ce roi, tout grand qu'il eſt, ne ſauroit les dompter.

DAMIS.

Venez, venez le voir les mettre en eſclavage.

LE'ANDRE.

Ami, ſoyez modeſte, & je vous croirai ſage.

DAMIS.

Arténice eſt ici, je m'en vais la trouver;
C'eſt peu d'en triompher, je prétends la braver.

LEANDRE *en riant.*

Vous aviez fait ſerment d'éviter ſa préſence.

DAMIS.

A la ſeule raiſon, & non pas à l'abſence,
Je veux devoir la gloire où j'aſpire en ce jour:
Vous apprendrez de moi comme on brave l'Amour.

LEANDRE.

Peut-être j'apprendrai que celui qui le brave,
Eſt celui qui devient le pluſtôt ſon eſclave:
Ne le défiez pas, il ſe rira de vous.

DAMIS.

Pour me mettre à jamais à l'abri de ſes coups,
Je vais faire ſur l'heure un ſerment effroyable.
Amour! maudit Amour! tyran abominable!
Je jure par ton arc, tes flèches, ton carquois,
De me pendre pluſtôt que de ſuivre tes loix.

LEANDRE.

Moi, ſans faire à l'Amour cette fière apoſtrophe;
Je lui vais oppoſer le cœur d'un Philoſophe
Qui déteſte l'attrait d'un ſavoureux poiſon,
Mais qui préſume peu de ſa foible raiſon.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIE'RE.

LE'ANDRE *ſeul.*

HEUREUSEMENT pour moi, je n'ai point vû Clarice,
Tâchons de m'affermir au bord du précipice
Qu'à mes yeux éblouis l'Amour va préſenter:
Si j'en crois ma raiſon, je ſaurai l'éviter;
Si j'écoute mon cœur, ma chûte eſt infaillible.
Après ſix mois d'abſence, il doit être inſenſible:
Il le doit; mais au trouble, aux frayeurs qu'il reſſent,
Je ne le vois que trop, le péril eſt preſſant.
Enfin, j'aimai Clarice. Oui. L'aimerois-je encore!
Cela ſe pourroit bien. Mais pourquoi! je l'ignore.
Comment puis-je l'aimer! je ne l'eſtime pas.
Qu'importe! c'eſt le cœur qui juge des appas;
Quand il a décidé, la raiſon a beau dire,
Il ne peut réſiſter à l'aiman qui l'attire.
Si malgré la raiſon l'Amour ſéduit le cœur,
L'Amour eſt donc l'effet d'une aveugle fureur.
Très-aveugle, il eſt vrai; mais la Philoſophie
Saura m'en préſerver. Malheur à qui s'y fie,
En vain contre les ſens elle élève ſa voix:
L'Amour, c'eſt la Nature, elle exerce ſes droits.

Le plus grand ignorant, le plus grand Philoſophe,
Tout bien conſidéré, ſont de la même étoffe :
En quoi diffèrent-ils ! l'un tombe aveuglément ;
L'autre, les yeux ouverts, tombe auſſi lourdement.
Comment pourrai-je donc éviter ma défaite !
Il faudra batailler. J'ai goûté la retraite ;
Oppoſons ſes douceurs aux charmes de l'Amour.
Clarice a des défauts, mettons-les au grand jour,
A les faire éclater employons notre adreſſe,
Et ſur-tout voyons-les des yeux de la ſageſſe ;
L'Amour me les cachoit, elle les groſſira,
Et peut-être qu'enfin elle me guérira.

SCENE II.

LE'ANDRE, POLE'MON, LISIDOR.

POLE'MON.

QUOI, mon fils, quand chez vous la compagnie abonde,
Vous êtes ici ſeul, & fuyez tout le monde !

LISIDOR.

Depuis plus d'un quart-d'heure on court pour vous trouver,
Et vous vous retirez à l'écart pour rêver !
C'eſt faire voir aux gens une humeur bien ſauvage.

POLE'MON.

Il rêvoit à Clarice. A quand le mariage !

LE'ANDRE.

A quand !

POLE'MON.

Oui.

LE'ANDRE.

Je ne ſais.

LISIDOR.

L'aimable compliment!

LE'ANDRE.

Eſt-ce qu'on ſe marie auſſi ſubitement!

LISIDOR.

C'eſt la bonne méthode.

LE'ANDRE.

Elle eſt impertinente.
L'affaire la plus grave & la plus importante
Qu'on puiſſe avoir jamais, ſe conclut-elle ainſi!

LISIDOR.

Et d'où venez-vous donc! vous n'êtes pas d'ici,
Je crois. Vous êtes riche auſſi-bien que ma fille;
C'eſt tout, le reſte n'eſt qu'une pure vétille.

LE'ANDRE.

Oh bien, ce reſte-là que vous mépriſez tant,
Suivant ce que je penſe, eſt le plus important:
Il faut que les eſprits, les mœurs, les caractères
Se conviennent.

LISIDOR.

Parbleu, voilà bien des myſtères!

LE'ANDRE.

Je veux avoir le cœur en recevant la foi;
Pour l'article du bien, c'eſt ma vétille à moi.

POLE'MON.

Tout franc, il a raiſon: du temps de ma jeuneſſe
On cherchoit le mérite autant que la richeſſe;
Un hymen, ſans amour, paroiſſoit dangereux.

Quand je me mariai, j'étois fort amoureux.

LISIDOR.

Pour moi, je n'étois point amoureux de ma femme,
Lorſque je l'épouſai; de plus, la bonne dame
M'aimoit encore moins: toutefois, en dix ans,
Nous ne laiſſames pas d'avoir nombre d'enfans
Bien conditionnés. Sans ſe rendre incommode,
Chacun de nous penſoit & vivoit à ſa mode;
Nous allions, nous venions, ſans nous chercher jamais;
Et voilà le ſecret d'être toûjours en paix.
Mes ayeux, comme moi, reſpectoient fort les dames;
Mais tous, de père en fils, nous n'aimons point nos [femmes.
Je vois que notre mode a paru de bon ſens,
Car elle a prévalu; c'eſt la mode du temps,
Et juſqu'au Bourgeois même, il faut que tout y vienne.

LE'ANDRE.

Je jure que jamais ce ne ſera la mienne.

POLE'MON.

Mais tant pis; car enfin je goûte ſes raiſons,
Et ſens qu'on a bien fait d'abréger les façons:
Il faut qu'un bon eſprit ſe conforme à l'uſage,
L'avis du plus grand nombre eſt toûjours le plus ſage.

LE'ANDRE.

L'avis du plus grand nombre eſt ſouvent le moins bon,
Et rarement conforme à la droite raiſon:
Mille faux préjugés entraînent le vulgaire,
Qui marche aveuglément dans la route ordinaire,
Et qui, ſans réfléchir ſur le parti qu'il prend,

Croit ne point s'égarer quand il ſuit le torrent.
Contre les préjugés un bon eſprit en garde,
Sur la foi du Public jamais ne ſe haſarde;
De l'exacte raiſon il conſulte la voix,
Elle ſeule l'éclaire & lui dicte des loix.
Et que dit la raiſon touchant le mariage!
Que de deux cœurs unis c'eſt un ſaint aſſemblage,
Que forment de concert l'amour & la vertu:
Tel eſt mon ſentiment, aujourd'hui combattu
Par l'attrait odieux d'un intérêt ſordide.
A ce lien ſacré, c'eſt ce Dieu qui préſide,
Et qui fait un commerce infâme & malheureux,
De ce qui doit former les plus aimables nœuds.

POLE'MON.

Ma foi, c'eſt fort bien dit, voilà comme je penſe.
Vous devez m'obéir, mais je vous en diſpenſe,
Car vous êtes, au fond, plus éclairé que nous:
Mon grand-père autrefois me parloit comme vous,
Il faut en revenir aux anciennes rubriques.

LISIDOR.

Moi, je mépriſe fort ces maximes gothiques;
Chacun vit pour ſon ſiècle, & doit s'y conformer.
Le beau Prédicateur, qui veut nous réformer!
Ce jargon précieux n'eſt que pédanterie.
Mais qui doit de vous deux commander, je vous prie?

POLE'MON.

C'eſt moi, ſans contredit.

LISIDOR *en ſoûriant.*

Vous!

POLE'MON.

N'eſt-il pas mon fils!

LISIDOR.

Je le crois.

POLE'MON.

Mais au fond, il fait comme je fis
Quand on me propoſa de ſonger à ſa mère,
Je devins tout rêveur, & je dis à mon père . . .
E'coutez mon hiſtoire, afin d'en profiter,
Je ne mettrai qu'une heure à vous la raconter.

LISIDOR.

Qu'une heure! y penſez-vous! laiſſez-là votre hiſtoire;
Ou je m'en vais.

POLE'MON.

Tout doux.

LISIDOR.

Croit-on m'en faire accroire!
Tous ces beaux argumens ne ſauroient m'impoſer:
Je ſoûtiens qu'un bon fils ne doit point s'oppoſer,
Sous des prétextes vains, à ce qu'un père ordonne;
Qu'en fait de mariage, il faut qu'on s'abandonne
Au choix de ſes parens, & ſur-tout au haſard,
Qui dans l'événement a la meilleure part,
Et qui le plus ſouvent, contre toute apparence,
Nous conduit mieux cent fois que notre prévoyance.

POLE'MON.

Il eſt vrai, je comprends cette maxime-là.
(à Léandre.)
Qu'avez-vous, s'il vous plaît, à répondre à cela!

LE'ANDRE.

Qu'il faut être imprudent, étourdi, téméraire,

Pour commettre au haſard une ſi grande affaire.
Je ſais bien qu'aujourd'hui la perſonne n'eſt rien;
Et qu'il eſt du bon air de ne ſonger qu'au bien;
Mais un homme d'honneur qui penſe, qui raiſonne,
A peu d'égard au bien, & ſonge à la perſonne,
Parce qu'il veut trouver ſon plaiſir, ſon bonheur,
Dans celle à qui ſa foi doit engager ſon cœur.

POLE'MON *à Liſidor.*

Il n'a pas tort, au moins; j'admire ſa ſageſſe.

LISIDOR *à Polémon.*

Ne rougiſſez-vous point d'avoir tant de foibleſſe!
Il n'eſt plus queſtion ici de raiſonner;
C'eſt à lui d'obéir, comme à vous d'ordonner.
Allez, vous ne ſavez ce que c'eſt qu'être père.

POLE'MON.

Corbleu, pardonnez-moi; je ſuis ferme & ſévère,
Rien ne peut empêcher ma réſolution,
Quand je ſuis bien certain de mon intention.
(à Léandre.)
Vous allez voir. Pour vous j'ai fait choix de Clarice;
Plus de raiſonnemens, je veux qu'on m'obéiſſe.

LE'ANDRE.

Ne précipitons rien.

POLE'MON.

C'eſt un point réſolu...
(à Liſidor.)
Vous voyez que je ſuis ſur le ton abſolu.

LISIDOR.

Que Dieu vous y maintienne!

POLE'MON.

POLÉMON.

Oh! je vous en assure.
L'affaire est convenable, & je veux la conclurre.

LÉANDRE.

A Clarice tous deux vous engagez ma foi,
Sans savoir si son cœur est disposé pour moi.

LISIDOR.

Que cela soit ou non . . .

LÉANDRE.

Elle me hait, peut-être.
Donnez-nous, tout au moins, le temps de nous connoître.

POLÉMON.

Je reviens à cela.

LISIDOR.

Vous m'impatientez.
Peut-on en un moment avoir cent volontés!

POLÉMON.

Il faut bien compatir à sa délicatesse.
(à Léandre.)
Et savoir . . . Mais on vient. Voici votre maîtresse.

LISIDOR.

Nous allons emmener & ma nièce & ma sœur,
Pour vous laisser tous deux.

LÉANDRE *à part.*

Allons, ferme, mon cœur;
Notre ennemi paroît, tâchons de nous défendre.

SCENE III.

CLARICE, ARTE'NICE, ARAMINTE, LE'ANDRE, LISIDOR, POLE'MON.

LISIDOR.

MA fille, approchez-vous, & ſaluez Léandre.

CLARICE *entre bruſquement, & regarde le Salon.*

C'eſt donc-là ce Salon que l'on m'a tant vanté!

ARAMINTE.

Oui, tout m'y paroît riche & d'un goût enchanté.

CLARICE.

(à Léandre.)

Il eſt aſſez joli. Monſieur, votre ſervante:
Mon arrivée ici vous paroît ſurprenante,
Mais mon père a voulu que je vinſſe vous voir.

LE'ANDRE.

Je me tiens trop heureux de vous y recevoir.

CLARICE.

De peur de m'ennuyer, j'amène compagnie.

ARTE'NICE *à Araminte.*

Ce début eſt poli.

ARAMINTE.

La petite étourdie!

LE'ANDRE *à Clarice.*

Votre précaution m'oblige infiniment.

CLARICE.

Ma tante, répondez à ce doux compliment.

ARAMINTE.

Ma nièce, cet avis n'étoit pas néceſſaire.

(à Léandre.)

Je m'en vais vous tenir un diſcours bien ſincère.
J'avois de vous revoir un extrême deſir,
Mais il faut vous chercher pour avoir ce plaiſir;
Ainſi vous permettrez que je ſois indiſcrète
Juſqu'au point de venir troubler votre retraite,
Et que . . .

LE'ANDRE.

C'eſt lui prêter de nouveaux agrémens,
Madame, & je vous dois mille remercimens.

ARAMINTE.

Voici ma fille, il faut que je vous la préſente.

CLARICE *à Léandre.*

Faites-lui grand accueil, car c'eſt une Savante;
Profitez gravement de ces momens heureux,
Et pour l'amour du grec, embraſſez-vous tous deux.

ARTE'NICE *reculant.*

Ma couſine me veut donner un ridicule,
Mais il eſt mal fondé.

CLARICE.

Comme elle diſſimule!
Pourquoi tant de façons? ſachez qu'il n'eſt rien tel
Que de ſe préſenter dans tout ſon naturel.

ARTE'NICE *à Léandre.*

Je vous jure, monſieur, que je ſuis ignorante
Autant que je le dois.

CLARICE.

Elle eſt un peu pédante,
Mais elle a de l'eſprit; je ſuis ſa caution,
Et vous pouvez compter ſur ma déciſion.

ARAMINTE.

Ma nièce, taiſez-vous, ou changez de langage.

CLARICE.

Ma tante, on doit parler quand on eſt à mon âge.

ARAMINTE.

Non, ma nièce, à votre âge on ne doit qu'écouter.

CLARICE.

A mon âge tout ſied: ſans vouloir me vanter,
Je ſais ce qui convient; je mettrai mon étude,
Quand j'aurai cinquante ans, à bien jouer la prude.

ARAMINTE.

Ce diſcours . . .

ARTÉNICE.

Eh! madame, il faut lui pardonner,
Son indiſcrétion doit peu vous étonner.
(à Clarice.)
Vous pouviez nous ſauver cette bruſque incartade,
Ma couſine.

LISIDOR *à Araminte.*

Allons faire un tour de promenade.
(à Léandre.)
Nous ſuivez-vous!

LÉANDRE.

Monſieur, j'ai quelque affaire ici.

POLÉMON *à ſon fils.*

Vous reſtez!

LE'ANDRE.

Oui.

LISIDOR.

Clarice.

CLARICE.

Eh bien !

LISIDOR.

Reſtez auſſi.

CLARICE.

Mais pourquoi !

LISIDOR.

Vous avez quelque choſe à vous dire.

LE'ANDRE.

Nous ! point du tout.

POLE'MON.

Si fait.

LE'ANDRE *à part.*

Oh, quel cruel martyre !

SCENE IV.

LE'ANDRE, CLARICE.

CLARICE.

Nous voilà tête à tête ; eh bien, que dirons-nous !

LE'ANDRE.

Je ne le ſais pas trop.

CLARICE.

Je le ſais moins que vous.
Ma préſence a le don de vous rendre immobile.

LE'ANDRE.

Il s'en faut pourtant bien que je ne ſois tranquille.

CLARICE *bâillant à demi.*

Oh, le triſte ſéjour! je meurs déjà d'ennui.

LE'ANDRE.

Et pourquoi, s'il vous plaît!

CLARICE.

Je n'ai vû d'aujourd'hui
Que des bois, des ruiſſeaux, des fleurs, de la verdure.
Quelle fadeur! comment eſt-ce que l'on y dure!

LE'ANDRE.

Quoi! les ruiſſeaux, les bois, la verdure, les fleurs,
Cet air pur...

CLARICE.

Tout cela me donne des vapeurs.

LE'ANDRE.

La campagne offre aux yeux miracles ſur miracles.
Eſt-il dans l'Univers de plus charmans ſpectacles!

CLARICE.

Oui, monſieur.

LE'ANDRE.

Quels ſont-ils!

CLARICE.

Quels ſont-ils! l'Opéra,
Le Bal, la Comédie, enfin ce qu'on voudra,
Tout amuſe à Paris; mais pour votre campagne,
Tout ce que l'on y voit, le dégoût l'accompagne.

LE'ANDRE.

Pour moi, j'y trouve tout; jeux, ſpectacles, plaiſirs,
Et ſi-tôt que j'y ſuis, je n'ai plus de deſirs.

CLARICE.

Moi, je n'y trouve rien, car rien ne m'y contente.

LE'ANDRE.

Peut-être votre cœur la trouveroit riante
Près de l'heureux mortel dont il ſeroit charmé:
Le cœur ſe plaît par-tout avec l'objet aimé.

CLARICE.

La campagne pour moi n'en ſeroit pas moins fade,
L'amant le plus aimé m'y paroîtroit mauſſade,
Il y rendroit mon cœur & mes yeux aſſoupis.

LE'ANDRE.

Mais un mari, peut-être . . .

CLARICE.

Un mari! cent fois pis.

LE'ANDRE.

L'aveu n'eſt point fardé.

CLARICE.

C'eſt la vérité pure.

LE'ANDRE.

Oui, vous parlez du ton que parle la Nature;
Mais, puiſque vous avez tant de ſincérité,
Contentez, s'il vous plaît, ma curioſité.

CLARICE.

Soit. Quelle queſtion avez-vous à me faire?

LE'ANDRE.

Voici le fait.

CLARICE.

Voyons.

LE'ANDRE.

Entre nous, votre père

Vous a-t-il dit pourquoi l'on vous amène ici !

CLARICE *en riant.*

A propos, je l'avois oublié.

LE'ANDRE.

Grand merci ;

La fleurette eſt touchante. Y penſez-vous, madame !

CLARICE.

Oui, je penſe qu'on veut que je ſois votre femme.

LE'ANDRE.

Et vous, que voulez-vous !

CLARICE.

Moi ! tout ce qu'on voudra,

Et je déciderai comme on décidera ;

Car en fait de mari, je crois que l'un vaut l'autre.

LE'ANDRE.

Pas toûjours. Mais enfin, ſi je deviens le vôtre !

CLARICE.

Si vous le devenez . . . je m'en conſolerai.

LE'ANDRE.

Fort bien. Et ſavez-vous ce que j'exigerai !

CLARICE.

Mais, vous exigerez que je vive à ma mode.

LE'ANDRE.

Oui ! vous vous flattez donc que je ſerai commode !

Dites-le franchement.

CLARICE.

Mais, après tout, je crois

Que vous ne voudrez pas être un mari bourgeois.

LE'ANDRE.

Pardonnez-moi, bourgeois, & très-bourgeois, madame :

J'aurai

J'aurai même le front . . .

CLARICE.

De quoi !

LE'ANDRE.

D'aimer ma femme.

CLARICE.

Oh ! tant qu'il vous plaira ; mais vrai-ſemblablement
Vous ne l'avouerez pas.

LE'ANDRE.

Qui moi ! publiquement.

CLARICE.

Vous ſerez donc jaloux !

LE'ANDRE.

Oui, ſi j'ai lieu de l'être.

CLARICE.

Et vous vous garderez au moins de le paroître.

LE'ANDRE.

Pourquoi, ſi je le ſuis !

CLARICE.

On ſe rira de vous.

LE'ANDRE.

On ne doit point du tout rougir d'être jaloux,
Mais rougir de donner matière à jalouſie.
Je vois l'étonnement dont votre ame eſt ſaiſie.

CLARICE.

Un homme du grand monde & de condition
Vouloir aimer ſa femme ! oh, quelle viſion !

LE'ANDRE.

Vous ne comprenez pas cette délicateſſe ;
Dans ma femme, en un mot, je veux une maîtreſſe.

CLARICE.

Eh fi! vous vous moquez, cela ne ſe peut pas.

LE'ANDRE.

Pourquoi non, s'il vous plaît!

CLARICE.

C'eſt qu'on ſuit pas à pas
Une maîtreſſe.

LE'ANDRE.

Eh bien, je pourrai, ce me ſemble,
Vous ſuivre où vous irez!

CLARICE.

On nous verroit enſemble
Aux Spectacles, au Cours! ah! cela ſeroit beau.

LE'ANDRE.

Je ſais bien qu'aujourd'hui le cas ſeroit nouveau,
Auſſi n'eſt-ce pas là que je prétends vous ſuivre.

CLARICE.

Ah! pour un Philoſophe, au moins vous ſavez vivre.

LE'ANDRE.

Jamais en lieux pareils on ne nous raillera,
Car aucun de nous deux ne les fréquentera.

CLARICE.

Nous n'irons point au Cours, point à la Comédie,
A l'Opéra!

LE'ANDRE.

Jamais.

CLARICE.

Je paſſerois ma vie
A vous contempler!

LE'ANDRE.

Oui.

CLARICE.

Le joli paſſe-temps !
Vous me promettez-là d'agréables inſtans !

LE'ANDRE.

Ils le ſeront autant que je pourrai vous plaire.

CLARICE.

Ce ſera donc ici mon ſéjour ordinaire !

LE'ANDRE.

Nous n'en ſortirons point.

CLARICE.

Vous vous moquez, je croi.

LE'ANDRE.

Je ſerai tout à vous, vous ſerez toute à moi;
Car je veux que ma femme aime ma ſolitude,
Nous y vivrons ſans trouble & ſans inquiétude,
Et nous nous y ferons cent plaiſirs innocens.

CLARICE.

Je crois que ces plaiſirs ſont toûjours languiſſans:
Si c'eſt là votre plan, il n'a rien qui me tente,
Qu'il n'en ſoit plus parlé, je ſuis votre ſervante.

LE'ANDRE.

Je vous ai miſe au fait de mes intentions,
Et ne donne ma main qu'à ces conditions.

CLARICE.

A ces conditions je vous ouvre mon ame,
Vous vivrez peu content ſi je ſuis votre femme,
Vous & moi nous ferons un triſte aſſortiment;
Songez-y bien.

LE'ANDRE.

J'y ſonge, & c'eſt mon ſentiment.

CLARICE *vivement.*

Ah que vous m'apprenez une bonne nouvelle !

LE'ANDRE.

Tout de bon !

CLARICE.

Oui.

LE'ANDRE.

Je vais vous ſervir avec zèle,
Et ſi bien exhorter votre père & le mien,
Madame, que jamais nous ne nous ſerons rien.

CLARICE.

Ce que vous dites-là me flatte & me raſſure.
Me le promettez-vous !

LE'ANDRE.

De plus, je vous le jure.

CLARICE *lui préſentant la main.*

Touchez-là.

LE'ANDRE.

Volontiers.

SCENE V.

CLARICE, LE'ANDRE, LISIDOR, POLE'MON.

LISIDOR *voyant qu'ils ſe touchent dans la main.*

COURAGE, mes enfans.

(à Polémon.)

Enfin ils ſont d'accord, & nous voilà contens.

LE'ANDRE.

Oh oui, nous convenons...

POLE'MON.

Mon ame en eſt ravie,
Je n'ai jamais ſenti plus de joie en ma vie.

LE'ANDRE *à Liſidor.*

Apprenez-donc, monſieur...

LISIDOR.

Continuez tous deux;
Vous ſerez dès ce ſoir au comble de vos vœux.

CLARICE.

Mais, un mot, s'il vous plaît. Vous ſaurez que Léandre...

LISIDOR.

Mon Dieu! vos actions ſe ſont aſſez entendre.

POLE'MON.

Sortons, ne troublons pas un ſi doux entretien.

LE'ANDRE.

Vous croyez tout ſavoir, & vous ne ſavez rien.

LISIDOR.

Nous en ſavons aſſez pour terminer l'affaire.
(à Polémon.)
Allons tous deux dicter le contrat au Notaire.
(à Léandre.)
Tenez-vous gai, mon gendre, & dans une heure ou deux
Nous ſignerons tous quatre.
(Les deux Vieillards ſortent en s'embraſſant.)

SCENE VI.

LE'ANDRE, CLARICE.

LE'ANDRE *en riant.*

Ils s'en vont tout joyeux.

CLARICE *en riant auſſi.*

Il eſt vrai.

LE'ANDRE *d'un air très-ſérieux.*

L'aventure eſt aſſez étonnante.

CLARICE *s'éclatant de rire.*

Je ne puis m'empêcher de la trouver plaiſante.

SCENE VII.

CLARICE, LE'ANDRE, CLITANDRE.

CLITANDRE *entrant d'un air empreſſé.*

Ayant ſû ce matin que vous veniez ici,
J'ai couru, j'ai volé pour m'y trouver auſſi,
Madame; cependant toute ma diligence
N'a jamais pû répondre à mon impatience.

CLARICE.

Clitandre, en vérité vous venez à propos,
Je m'ennuie à mourir.

CLITANDRE.

Quoi! les graves propos
De ce grand Philoſophe ont-ils ſi peu de charmes?

Pour moi, j'en ai conçu les plus vives alarmes;
J'ai cru que votre cœur, dès les premiers momens,
Ne pourroit réſiſter à tous ſes argumens:
Rien n'eſt plus dangereux qu'un argument, madame,
Cela va droit au cœur, cela chatouille l'ame.

CLARICE.

Je n'ai pas le talent d'en connoître le prix.
Mais, depuis ce matin, que fait-on à Paris!
Ah! l'aimable ſéjour, & que je le regrette!
On ne vit pas ici, je crois être en retraite.

CLITANDRE.

La pauvre enfant! ma foi, vivent les gens de Cour!
Ils ſavent égayer le plus triſte ſéjour;
Mais avec vos Docteurs les plus beaux lieux ennuient:
Ils arrangent leurs mots, les tournent, les appuient;
Ils penſent en parlant, ſans jamais ſe preſſer;
Mais pour nous, nous parlons avant que de penſer.

CLARICE.

Voilà le bon eſprit, je n'en connois point d'autre.

LE'ANDRE.

Et vous avez raiſon, c'eſt juſtement le vôtre.
Voyez ce galant homme, il eſt tout fait pour vous;
Ce ſeroit de quoi faire un agréable époux.

CLARICE.

Mais oui.

CLITANDRE.

Le don de plaire eſt toute ma ſcience.

LE'ANDRE.

Il eſt vrai, vous avez cet air de confiance,

De bonne opinion, qui charme une beauté:
Rien n'eſt ſi ſéduiſant que la fatuité.
Les femmes du grand air vont vous mettre à la mode.

CLARICE *à Léandre.*

Vous ne feriez point mal de ſuivre ſa méthode:
Il n'a pas, comme vous, l'air grave, ſingulier;
Rien ne lui manqueroit, s'il étoit héritier.

CLITANDRE.

Oh! je le deviendrai; n'eſt-il pas vrai, mon frère!
Vous avez de grands biens, & ne ſavez qu'en faire.
Le monde vous ennuie, & vous l'ennuyez fort;
Si vous n'y renoncez, vous aurez très-grand tort.

LÉANDRE.

C'eſt à quoi je penſois: tous les fous me chagrinent,
Et malheureuſement ce ſont eux qui dominent.
Près des femmes, ſur-tout, ils prennent le haut ton,
Et font par-tout la guerre à la pauvre raiſon.

CLARICE.

On leur eſt obligé, car elle eſt ennuyeuſe.
(à Clitandre.)
A propos de raiſon, ne ſuis-je pas heureuſe!
Vous ne le croiriez pas, on veut me marier
A monſieur.

CLITANDRE.

Oh! cela ne ſe peut pas payer.
Vous, ſa femme! parbleu, l'idée eſt trop plaiſante!

CLARICE.

Vous m'y faites ſonger, elle eſt divertiſſante.

CLITANDRE.

Rions-en donc tous deux.

CLARICE.

CLARICE *riant de tout ſon cœur.*

Nous en avons ſujet;
Votre père & le mien ont formé ce projet.

(Ils rient tous deux démeſurément.)

CLITANDRE.

Ils radotent, ma foi: les gens de ſon étoffe . . .

CLARICE.

Mais nous importunons monſieur le Philoſophe;
Allons rire à l'écart, & laiſſons-le en repos.

(Ils ſortent en riant.)

SCENE VIII.

LE'ANDRE *ſeul.*

JE devrois mépriſer de ſemblables propos,
Et je ſens cependant que je ſuis en colère,
Outré contre Clarice, & jaloux de mon frère . . .
O Ciel! en quel état je ſuis en ce moment!

SCENE IX.

LE'ANDRE, DAMIS.

DAMIS.

CHER Léandre, je viens avec empreſſement
Pour vous dire . . . Grand Dieu, que je hais Arténice!

LE'ANDRE.

Pourquoi donc!

DAMIS.

Elle vient de me mettre au ſupplice.

LE'ANDRE.

Et comment!

DAMIS.

Nous venons d'avoir un entretien
Où j'ai ſondé ſon cœur & ſon eſprit.

LE'ANDRE.

Eh bien!
Qu'en eſt-il arrivé, dites-moi!

DAMIS.

La traîtreſſe,
Par ſon cœur, ſon eſprit, ſon humeur, ſa ſageſſe,
Offre en elle un objet dont la perfection
Mérite autant d'amour que d'admiration.

LE'ANDRE.

Elle a tort.

DAMIS.

Comment tort! c'eſt un tour effroyable,
C'eſt un aſſaſſinat dont elle eſt reſponſable.
Malgré l'art qu'elle emploie à cacher ſon ſavoir,
Sans affectation il ſe laiſſe entrevoir . . .
Avec tant d'agrément, que l'ame la plus dure
Ne pourroit . . . Ah! morbleu, l'horrible créature!

LE'ANDRE.

Toute horrible qu'elle eſt, la belle vous plaît fort.

DAMIS.

J'en ſuis fou, mais auſſi je la hais à la mort.
Heúreuſement je vois, en dépit d'elle-même,
Qu'elle m'eſtime fort, mais que c'eſt vous qu'elle aime.

LE'ANDRE.

Moi !

DAMIS.

Vous.

LE'ANDRE.

Vous plaiſantez.

DAMIS.

Non, j'en ſuis aſſuré;
J'ai deviné ſon foible, & je m'en ſais bon gré.
Ami, pour me guérir, renoncez à Clarice,
Et portez votre hommage à la ſage Arténice;
J'approuverai, louerai vos tranſports amoureux,
Parce qu'à la vertu vous offrirez vos vœux.

LE'ANDRE.

Oui, je lui porterois un tribut légitime,
Mais mon cœur ne peut être entraîné par l'eſtime;
Et ce qui met encor le comble à mon malheur,
L'objet que je mépriſe a captivé mon cœur.
Oui, malgré cent défauts, Clarice a ſû me plaire,
Quoique j'en ſois haï, quoiqu'elle aime mon frère;
Je ne ſuis plus moi-même; enfin, le croirez-vous!
J'aime avec tant d'excès... que je me crois jaloux.

DAMIS.

Jaloux !

LE'ANDRE.

Par le dépit dont mon ame eſt ſaiſie,
Je viens de me ſurprendre en cette frénéſie.

DAMIS.

Vous me faites horreur.

LE'ANDRE.

Je dois faire pitié,

Et me confie à vous, ſûr de votre amitié.
Pour cacher mon dépit, à mon frère, à Clarice,
Je vais rendre des ſoins à l'aimable Arténice,
Je feindrai de l'aimer.

DAMIS.

Aimez-la tout de bon,
Et vous accorderez l'Amour & la raiſon.

LE'ANDRE.

Vous le voulez! eh bien, j'y ferai mon poſſible.

DAMIS.

Cependant, ſi l'effort vous paroît trop pénible ...

LE'ANDRE.

Non, je veux le tenter. Voyons donc, dès ce jour,
Si l'eſtime pourra triompher de l'Amour.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIE'RE.

ARTE'NICE *ſeule.*

ENFIN me voilà ſeule, & ſans être diſtraite
Je puis rêver ici. L'agréable retraite !
Ah ! que deux cœurs unis par l'Hymen & l'Amour,
Goûteroient de plaiſirs en ce charmant ſéjour !
J'en ferois mon bonheur, j'en ferois mes délices ;
La vertu, la raiſon en banniroient les vices
Pour n'y faire régner que la tranquillité,
L'amour, la complaiſance & la fidélité ;
Le dégoût & l'ennui que d'autres pourroient craindre,
Dans nos amuſemens ne pourroient nous atteindre ;
Une joie innocente en feroit l'agrément,
Ils ſeroient toûjours vifs ſans nul emportement ;
A ces plaiſirs, exempts de troubles & d'alarmes,
La variété même ajoûteroit ſes charmes ;
Car que n'invente point le deſir vertueux
D'amuſer ce qu'on aime, & de le rendre heureux !
D'où vient que je me fais cette agréable idée,
Et quel ſecret motif en ce lieu m'a guidée !
C'eſt ici que Léandre, exempt de paſſions,

Vient ſouvent ſe livrer à ſes réflexions;
C'eſt ici que ſon ame & s'éclaire & s'épure,
Tantôt par le travail, tantôt par la lecture.
Que ne puis-je en ce lieu partager ſes plaiſirs!
Mais à quoi bon former d'inutiles deſirs!
Une autre eſt deſtinée au bonheur que j'envie,
Et peut-être à troubler le repos de ſa vie.
Triſte réflexion pour Léandre & pour moi!
N'y penſons plus. Quel eſt ce livre que je voi!
C'eſt Horace; je crois qu'on ne peut me ſurprendre,
Et je puis ſans témoins & le lire & l'entendre.

Elle prend le livre qui eſt ſur la table, & s'aſſied dans un fauteuil. Après avoir lû bas, elle dit :

Que cette Ode eſt naïve! & quelle tendre ardeur
E'clate dans ce vers interprète du cœur!

Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Oui, voilà le deſir que ta vertu m'inſpire,
Philoſophe charmant: je n'oſe te le dire,
Mais aux muets témoins je puis me découvrir,
Arténice avec toi voudroit vivre & mourir.

Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Juſte Ciel!

Dès qu'elle entend qu'on entre, elle ſe lève bruſquement, & jette le livre ſur la table.

SCENE II.

ARAMINTE, ARTE'NICE.

ARAMINTE.

D'ou vous vient cette frayeur extrême!

ARTE'NICE.

Ah! madame, eſt-ce vous!

ARAMINTE.

Ma fille, c'eſt moi-même.

ARTE'NICE.

M'avez-vous entendue en arrivant!

ARAMINTE.

Fort bien;
Vous liſiez du latin.

ARTE'NICE.

Mon Dieu! n'en dites rien,
Vous me perdriez.

ARAMINTE.

Vous! & pourquoi donc, de grace!

ARTE'NICE.

Pourquoi! c'eſt qu'on ſauroit que je liſois Horace.

ARAMINTE.

Puiſque vous l'entendez . . .

ARTE'NICE.

Eh oui, voilà le mal;
On m'en feroit d'abord un crime capital,
Car on veut nous forcer toutes tant que nous ſommes,
A n'étudier plus rien que l'art de plaire aux hommes.

Que ſi nous étendons nos recherches plus loin,
A nous tympaniſer ils mettent tout leur ſoin,
Voulant faire de nous d'inſipides poupées,
De la minauderie à toute heure occupées,
Et par-là nous ravir, pour nous mieux abaiſſer,
Les moyens qui pourroient nous apprendre à penſer,
A reconnoître en nous des talens eſtimables,
Qui pourroient à leurs yeux nous rendre reſpectables,
Et nous faire prétendre à cette égalité
Qu'ils ſavent nous ôter de leur autorité.

ARAMINTE.

Ailleurs j'approuverois votre juſte ſcrupule;
Ici vous brilleriez ſans craindre un ridicule,
Vos talens charmeroient & Léandre & Damis;
Et pour vous dire plus, il peut m'être permis,
Autant par votre bien que par votre naiſſance,
De projeter pour vous l'une ou l'autre alliance.
Ouvrez-moi votre cœur; pour être votre époux,
Entre ces deux amis, lequel choiſiriez-vous?
Vous me ſemblez pencher en faveur de Léandre.

ARTE'NICE.

Diſpoſée à l'aimer, je ſaurai m'en défendre;
Ma gloire & ma raiſon m'en impoſent la loi,
Et ſeroient pour Damis s'il s'attachoit à moi.
J'eſtime ſa candeur & ſa vertu ſublime,
Et l'amour aiſément peut naître de l'eſtime.

ARAMINTE.

Je crois qu'il vient à nous, tâchez de le ſonder,
Et ſans rien affecter je vais vous ſeconder.

SCENE III.

SCENE III.

ARAMINTE, ARTE'NICE, DAMIS.

DAMIS *entrant d'un air distrait & embarrassé.*

MESDAMES... par hasard... avez-vous vû Léandre? Je le croyois ici.

ARAMINTE.

Je crois qu'il va s'y rendre.

DAMIS.

Je le cherche par-tout.

ARTE'NICE.

Peut-on savoir pourquoi?

DAMIS.

Non vraiment.

ARTE'NICE.

Non?

DAMIS.

Cela ne regarde que moi.

ARTE'NICE.

Oh, permis donc à vous de garder le silence.

ARAMINTE.

On ne veut point, monsieur, vous faire violence.

ARTE'NICE.

Nous ne méritons pas d'entrer dans vos secrets.

DAMIS.

Mais nous n'en avons point.

ARTE'NICE.

Les ſages ſont diſcrets.

DAMIS.

Les ſages . . . s'il en eſt, ignorent le myſtère,
Car ils ne penſent rien qu'ils ſoient forcés de taire;
C'eſt aux fous à cacher ce qu'ils ont dans le cœur.

ARTE'NICE.

Ils ne le peuvent pas, & c'eſt-là leur malheur;
Mais le ſage ſe tait, c'eſt-là ſon privilège.

DAMIS *à part.*

O Ciel! à tant d'appas comment échapperai-je!

ARAMINTE.

Qu'avez-vous! vous ſemblez inquiet, agité.

DAMIS *d'un air très-agité.*

Vous vous trompez, je ſuis d'une tranquillité . . .

ARTE'NICE.

On ne le diroit pas.

DAMIS.

Après tout, je m'étonne
Que vous examiniez de ſi près ma perſonne.

ARTE'NICE.

Sans vous examiner cela frappe les yeux.

DAMIS.

Soit; mais que je ſois gai, que je ſois ſérieux,
D'une humeur vive, ſombre, inégale ou conſtante,
La choſe, à mon avis, vous eſt indifférente,
Ou doit vous l'être au moins.

ARTE'NICE.

Elle me l'eſt auſſi.

DAMIS.

Parlez-vous tout de bon quand vous parlez ainſi !

ARTENICE.

Pourquoi non, s'il vous plaît !

DAMIS.

Cet aveu-là me charme.

(à part.)

J'enrage au fond du cœur.

ARTENICE.

N'ayez aucune alarme,
Je n'imagine rien qui vous puiſſe offenſer.

DAMIS.

Vous m'enchantez, madame ; & quoiqu'on pût penſer
Que je n'ai pû vous voir, vous parler, vous connoître
Sans vous donner mon cœur, j'en ſuis encor le maître,
Et le ſerai toûjours malgré tous vos appas ;
Mais j'aurai beau le dire, on ne m'en croira pas.

ARTENICE.

La choſe cependant eſt aſſez vrai-ſemblable.

DAMIS.

Et moi je vous ſoûtiens que rien n'eſt moins croyable.
Vous voir ſans vous aimer eſt le dernier effort
De la ſageſſe humaine, & je crains qu'un tranſport . . .

ARTENICE.

Ne craignez point l'effet d'un trop foible mérite.

DAMIS.

Il n'a que trop de force, & c'eſt ce qui m'irrite :
Heureuſement pour moi, j'ai ſû m'en garantir,
Mais ce n'eſt pas ſans peine, à ne vous point mentir.

ARTE'NICE.

L'apparence ſouvent peut tromper le plus ſage,
Une folle jeuneſſe eſt tout mon apanage.

DAMIS.

Je puis, ſans vous fâcher, dire que vous mentez.

ARTE'NICE *en riant.*

Comment donc !

DAMIS.

Vous avez toutes les qualités
De l'âge le plus mûr jointes à la jeuneſſe.
Oui, chez vous la beauté fait valoir la ſageſſe,
La ſageſſe chez vous fait valoir la beauté,
Et tout conſpire en vous contre la liberté ;
Ce n'eſt pas tout encore, & votre modeſtie,
Pour vous mieux relever, ſe met de la partie.
Ah, traîtreſſe !

ARAMINTE.

Eh ! bon Dieu, d'où vous vient ce courroux !

DAMIS.

Je ſuis tout hors de moi.

ARAMINTE.

De quoi vous plaignez-vous !

ARTE'NICE.

Oui.

DAMIS.

C'eſt un attentat que d'être trop aimable ;
Je prévois que d'un meurtre elle ſera coupable.

Léandre entre ſur le Théatre, & écoute ſans être aperçû.

Mon cœur ... non, mon ami ne pourra réſiſter
Au mérite étonnant qu'elle fait éclater.

ARAMINTE.

Léandre! on le deſtine à ma nièce Clarice.

DAMIS.

Il eſt vrai; mais ſans doute il adore Arténice:
Son cœur que la raiſon avoit rectifié,
Ce cœur par mon exemple encore fortifié,
Elle va l'enlever à la Philoſophie;
C'eſt-là ce qui m'aigrit, ce qui me mortifie.
Verrai-je ſans douleur ſa défaite aujourd'hui,
Moi qui n'ai jamais fait un faux pas devant lui!

ARTENICE *à part.*

Ciel! s'il me diſoit vrai, que je ſerois heureuſe!

DAMIS.

Pourquoi venir ici, fille trop dangereuſe!
Ou pourquoi faites-vous éclater en ces lieux
Ce qui charme les ſens, le cœur, l'eſprit, les yeux!
Car que vous manque-t-il pour faire la conquête
Du plus ſage mortel, pour lui tourner la tête!
Il falloit être moi pour braver tant d'appas;
Mais Léandre à coup ſûr n'y réſiſtera pas.

ARTENICE.

Je ſais qu'il n'a pour moi que de l'indifférence,
Et que ſur moi toute autre auroit la préférence.

DAMIS.

Vous connoître, & vous voir d'un œil indifférent!
Cela ne ſe peut pas, je vous en ſuis garant.

SCENE IV.

LE'ANDRE, DAMIS, ARAMINTE, ARTE'NICE.

LE'ANDRE *à part, ſans être vû.*

A Tout ce que j'entends, mon homme eſt en déroute.

DAMIS *l'apercevant.*

Ah, ah, que faites-vous dans ce coin-là?

LE'ANDRE.

J'écoute.

DAMIS.

Vous ſavez donc ſur quoi rouloit notre entretien!
Il s'agiſſoit de vous.

LE'ANDRE *en ſoûriant.*

Oh oui, je le vois bien.

ARTE'NICE.

Il vouloit me flatter . . .

LE'ANDRE.

Je ne feins point de dire
Que plus je vous connois, & plus je vous admire.

DAMIS *à Arténice.*

Vous voyez.

LE'ANDRE.

Si jamais je voulois faire un choix,
Je pourrois, ſans rougir, me ranger ſous vos loix,
La ſévère raiſon avoueroit ma foibleſſe.

DAMIS *à Araminte.*

Avois-je tort!

LE'ANDRE.

En vous j'aimerois la ſageſſe,
La ſcience, l'eſprit, les graces, la beauté.

DAMIS *à Léandre.*

Dites mieux, vous l'aimez.

LE'ANDRE.

Mon eſprit enchanté
Me dit qu'à tant d'appas mon cœur devroit ſe rendre,
Mais mon cœur avec lui refuſe de s'entendre.

DAMIS.

Comment donc !

LE'ANDRE.

Son penchant ne dépend pas de nous.
(à Arténice.)
Je rougis d'un aveu ſi peu digne de vous,
Sans préſumer pourtant qu'il puiſſe vous déplaire ;
Mais ſi je ſuis injuſte, au moins ſuis-je ſincère :
Contre tant de vertus vous me voyez armé,
Et mon ami pour moi s'eſt trop tôt alarmé.

DAMIS *à Léandre, à part.*

Ne m'aviez-vous pas dit qu'au moins vous vouliez feindre !

LE'ANDRE.

Ce ſeroit la tromper, je ne puis m'y contraindre.

ARTE'NICE *à Léandre.*

Vous me feriez grand tort ſi vous pouviez penſer
Qu'un aveu ſi naïf eût de quoi m'offenſer;
En toute occaſion la vérité m'enchante,
Et je l'aime encor mieux fière, deſobligeante,
Qu'un menſonge flatteur dont le miel empeſté,
Par un cœur délicat eſt toûjours déteſté.

DAMIS *prenant la main d'Arténice avec tranſport.*

Trop aimable Arténice, eſt-il donc bien poſſible
Que Léandre pour vous ſe montre peu ſenſible !
Ah ! s'il avoit mes yeux, que ne feroit-il pas
Pour être poſſeſſeur de vos divins appas !
Oui, ſi j'étois Léandre, eſclave de vos charmes
Je ferois mon bonheur de leur rendre les armes,
De vos yeux enchanteurs j'aimerois le poiſon,
Je leur ſacrifierois .... juſques à ma raiſon,
Qui, bien loin de rougir d'un ſi noble eſclavage,
Croiroit en vous cédant éclater davantage.

(Il ſe jette à ſes genoux.)

Que vous dirai-je enfin ! tombant à vos genoux,
Je ferois vœu de vivre & de mourir pour vous.

ARTE'NICE.

Ah, Damis, quel tranſport !

DAMIS *ſe relevant de ſang froid.*

Je parle pour Léandre ;
Ce n'eſt qu'une leçon, n'allez pas vous méprendre.

LE'ANDRE *riant de tout ſon cœur.*

La leçon eſt fort bonne & me réjouit fort.

ARAMINTE.

Mais, Léandre, après tout, vous avez très-grand tort.
Croyez-vous Arténice indigne de vous plaire,
De fixer votre cœur !

LE'ANDRE *reprenant ſon ſérieux.*

Ah ! madame, au contraire,
Je voudrois pour jamais le lui pouvoir donner.

ARAMINTE.

ARAMINTE.

De quoi riez-vous donc !

LE'ANDRE.

Daignez me pardonner;
Je ris de voir un ſage en proie à ſa foibleſſe,
Et ſous le nom d'un autre exprimer ſa tendreſſe.

DAMIS *à Léandre, à part.*

Te tairas-tu, bourreau !

LE'ANDRE *à Araminte.*

Pour ſortir d'embarras,
Sachez.....

DAMIS.

Qu'il va mentir.

LE'ANDRE.

Non.

DAMIS.

Ne le croyez pas.

ARAMINTE.

J'entends du bruit; on vient.

DAMIS *à part.*

Grace au Ciel, c'eſt Clarice;
Elle va me tirer du bord du précipice.

SCENE V.

CLARICE, ARTE'NICE, ARAMINTE, LE'ANDRE, DAMIS, CLITANDRE, LAFLEUR.

CLARICE *entre, tenant Clitandre ſous le bras.*

JE ſuis laſſe à mourir; repoſons-nous un peu.

LE'ANDRE.

Des ſiéges.

CLARICE, *après que tout le monde eſt aſſis.*

Maintenant il faut nous mettre au jeu.
Laquais!

LAFLEUR.

Que vous plaît-il!

CLARICE.

Des cartes. L'imbécile!
Il ouvre de grands yeux, & demeure immobile.
Des cartes vous dit-on. Vous plaît-il de courir!

LAFLEUR.

Mais . . . nous n'en avons point.

CLARICE.

Ah! c'eſt pour en mourir.
Point de cartes céans! oh! quelle barbarie!

LAFLEUR.

Voulez-vous des échecs!

CLARICE.

Belle galanterie!
Des échecs!

CLITANDRE *à Léandre.*

Par ma foi, je ſuis honteux pour vous.
Des échecs!

DAMIS.

Pourquoi non! ils nous amuſent, nous.

LE'ANDRE.

Si j'euſſe pû prévoir une telle viſite,
Je me ſerois pourvû . . .

CLITANDRE *d'un ton railleur.*

Les gens d'un haut mérite
Ne daignent s'abaiſſer juſqu'aux jeux de haſard,

A leurs amuſemens l'eſprit a toûjours part.

CLARICE.

Quand l'eſprit eſt par-tout, il rebute, il ennuie.

CLITANDRE *en ſe balançant dans ſon ſiége.*

Çà, meſſieurs, diſſertez.

CLARICE.

Vous voulez que j'eſſuie
Leurs froids raiſonnemens ! diſſerte qui voudra ;
Mais pour nous, médiſons, cela m'amuſera.

CLITANDRE.

Allons.

DAMIS.

L'amuſement me paroît méritoire.

ARAMINTE *à Clarice.*

Vous êtes très-cauſtique, & vous en faites gloire :
Croyez-moi, c'eſt, ma nièce, un dangereux métier.

CLARICE.

Je médis en public, vous en particulier :
N'eſt-il pas vrai, ma tante !

CLITANDRE *en éclatant de rire.*

Excellente ſaillie !

CLARICE.

Quelque jour, comme vous, modeſte, recueillie,
J'appuierai gravement mes traits ſur le prochain ;
Pour les faire, en douceur, paſſer de main en main,
Je ſaurai les couvrir d'un dehors charitable,
Et ma malice même aura l'air reſpectable.
Aujourd'hui que je ſuis au plus beau de mes ans,
Je dis, le front levé, ce que je ſais des gens :

S'en fâche qui voudra, pourvû que je m'amuſe;
J'ai pour moi les rieurs, & mon âge m'excuſe.

CLITANDRE *à Clarice.*

C'eſt fort bien repliqué. Je vous admire au moins.

CLARICE.

Tant mieux. A me louer, employez tous vos ſoins.
Voici de bonnes gens qui me font une mine....

CLITANDRE.

Votre eſprit les aſſomme.

ARTE'NICE.

Après tout, ma couſine,
Croyez-vous qu'à notre âge il ſieie infiniment
De raiſonner ſur tout ſans nul ménagement?

ARAMINTE.

Vous vous croyez plaiſante, & votre eſprit s'admire;
Mais vous ſcandaliſez ceux que vous faites rire.

DAMIS.

Pour avoir de l'eſprit, on n'a qu'à critiquer;
On l'accorde aiſément à qui veut tout riſquer.

LE'ANDRE.

Le monde aux médiſans prodigue la louange,
Il eſt vrai; mais auſſi quelquefois il ſe venge:
Il les hait, il les craint, & leur eſprit pervers
Tôt ou tard les expoſe à de triſte revers.

ARTE'NICE.

Croyez-moi, ma couſine, une humeur ſérieuſe,
Modeſte, ſans aigreur...

CLARICE.

Voilà ma précieuſe,

Qui préfère toûjours la morale à l'eſprit,
Et qui ſe ſcandaliſe auſſi-tôt que l'on rit.
Ces gens de cabinet ont l'humeur ſi ſauvage,
Qu'ils ſe choquent d'abord du moindre badinage;
Ils ne ſavent jamais parler que ſur un ton :
Jugez s'ils ſont plaiſans, ils ont toûjours raiſon.

CLITANDRE.

En effet, eſt-ce là pour ſe rendre agréables!
Rien n'eſt plus aſſommant que les gens raiſonnables.

DAMIS *à Clitandre.*

Voilà de quoi jamais on ne vous taxera.

CLARICE.

Et voilà ce qui fait que toûjours il plaira.

CLITANDRE *à Clarice.*

Voyez-vous ces docteurs! que le Ciel me confonde,
S'ils ſavent ſeulement les élémens du monde!

ARTENICE *à Clitandre.*

Du monde qui vous plaît, & que vous amuſez,
Grace à leur bon eſprit, ils ſont deſabuſés :
Mais, dès qu'ils le voudront, ils ſauront l'art de plaire;
Ils n'ont qu'à retomber dans la route vulgaire,
Quitter cet air ſenſé qui leur convient ſi bien,
Parler toûjours bien haut ſans jamais dire rien,
Faire les étourdis, s'habiller à la mode,
Et bannir la raiſon, puiſqu'elle eſt incommode . . .

CLITANDRE *à Clarice.*

A nous la balle. Il faut ſoûtenir le parti.

CLARICE.

L'art de plaire eſt un don qui n'eſt pas départi

A gens de toute eſpèce ; il faut que la Nature
Ait pour cela d'abord deſſiné la figure.

CLITANDRE.

Comme la mienne.

CLARICE.

Il faut certain je ne ſais quoi
Que l'art ne donne point.

CLITANDRE.

Et que l'on trouve en moi.

CLARICE *à Arténice.*

Vous, par exemple, vous, vous êtes fort jolie ;
Mais vous avez des traits qui n'ont point de ſaillie :
Il vous manque les dons que l'on doit raſſembler...

LE'ANDRE *à Clarice.*

Il ne vous manque, à vous, que de lui reſſembler.

CLARICE.

Ceci n'eſt pas mauvais. Expliquons-nous, de grace :
Comment, vous voudriez que je lui reſſemblaſſe !

LE'ANDRE.

Oui, vous ſeriez parfaite.

ARTE'NICE *à Clarice.*

Il ſe moque de moi.

CLARICE.

En doutez-vous !

LE'ANDRE.

Je parle ici de bonne foi.
(à Arténice)
Si je vous louois moins, je croirois faire un crime :
En inſpirant l'amour, vous inſpirez l'eſtime ;
Au lieu que nous voyons cent belles chaque jour,

Qui détruiſent l'eſtime en inſpirant l'amour.

CLARICE *à Clitandre.*

Voilà notre ſavante au comble de ſa joie,
Pour de fades douceurs que monſieur lui renvoie.

ARTE'NICE.

Non, je prends ces diſcours tout comme je le dois.

ARAMINTE *à Clarice.*

Elle n'eſt point ſavante, on vous l'a dit cent fois.

LE'ANDRE.

Moi, je ſais qu'elle l'eſt ſans oſer le paroître,
Et c'eſt comme à ſon ſexe il eſt permis de l'être.
Vous joignez, Arténice, aux traits de la beauté,
Le ſavoir, le bon cœur & la ſolidité:
Votre eſprit s'eſt orné pour avoir plus de force,
Mais les Graces n'ont point avec vous fait divorce:
Vous avez évité le pédanteſque orgueil,
Qui de toute ſavante eſt ſi ſouvent l'écueil:
Enfin, vous méritez que chacun vous admire,
Mais vous ne ſouffrez pas qu'on oſe vous le dire;
Et c'eſt dans votre ſexe un trait ſi ſingulier,
Que pour lui faire honneur, on doit le publier.

ARTE'NICE.

Cet éloge eſt trop fort.

CLARICE.

Il ſent un peu l'école.

(En ſe levant bruſquement.)

Je vous laiſſe, meſſieurs, aux pieds de votre idole.
Pour moi, qui n'ai pas l'art de plaire aux grands eſprits,
Je vais me diſpoſer à regagner Paris.
Me ſuivrez-vous, Clitandre!

CLITANDRE.

Ah ! juſqu'au bout du monde.

CLARICE.

Venez: vous n'avez pas la ſcience profonde
Qui brille en ces meſſieurs; mais, ſans vous mépriſer,
Vous en ſavez plus qu'eux, vous ſavez m'amuſer.

CLITANDRE.

Oh ! je n'en doute point.

CLARICE.

Meſſieurs, notre ignorance
Baiſe humblement les mains à la haute ſcience.

(Clitandre emmène Clarice.)

ARAMINTE *à Léandre.*

Un ſi bruſque départ ne convient nullement,
Et je vais, ſi je puis, y mettre empêchement.

(Arténice, en ſortant, fait une révérence gracieuſe à Léandre, qui y répond en ſoûriant; ce qui fait prendre à Damis un air très-ſérieux.)

SCENE VI.

LE'ANDRE, DAMIS.

LE'ANDRE.

EH bien ! vous avez vû comme aux yeux de Clarice
J'ai pris très-vivement le parti d'Arténice.

DAMIS *d'un ton bruſque.*

Très-vivement, ſans doute.

LE'ANDRE.

Eſtes-vous ſatisfait
De mes expreſſions !

DAMIS.

DAMIS, *d'un air agité.*

Je le ſuis en effet.

LE'ANDRE.

N'êtes-vous pas charmé de mon indifférence
Pour Clarice !

DAMIS *froidement, & ſans le regarder.*

Très-fort.

LE'ANDRE.

Et de la préférence
Que j'ai donnée à l'autre !

DAMIS.

Eh oui, ſi vous voulez.

LE'ANDRE.

Comment donc, ſi je veux ! de quel ton vous parlez !
Après tout, j'en ai dit tout ce qui s'en peut dire.

DAMIS, *d'un ton de colère.*

Je ne le ſais que trop. Qu'avez-vous donc à rire !

LE'ANDRE.

Examinez-vous bien ; n'êtes-vous pas jaloux !

DAMIS, *d'un air piqué.*

J'ai lieu de l'être, au moins.

LE'ANDRE.

Allez, raſſurez-vous ;
J'ai fait voir à quel point j'eſtimois Arténice,
Mais ſans autre deſſein que d'abaiſſer Clarice.

DAMIS.

Vous me ſupplanterez, vous vous l'êtes promis.

LE'ANDRE.

Qui moi !

DAMIS.

Vous ménagez joliment vos amis.

LE'ANDRE.

Eſtes-vous ſérieux !

DAMIS.

Laiſſons cette matière.

LE'ANDRE.

Mais c'eſt par votre avis, même à votre prière,
Que j'ai pris le parti . . .

DAMIS.

Vous avez très-bien fait ;
J'ai grand tort de me plaindre, & je ſuis ſatisfait.

LE'ANDRE.

Ah ! ceſſez de tenir un diſcours auſſi vague,
Et dites-moi . . .

DAMIS *bruſquement & d'un air furieux.*

Bonjour.

SCENE VII.

LE'ANDRE *ſeul.*

LE pauvre homme extravague,
Sa folie eſt montée au ſuprême degré.
Quoi ! le meilleur eſprit eſt ſi-tôt égaré !
Voilà Damis jaloux, bruſque, injuſte, intraitable ;
Mais moi qui parle, moi, ſuis-je plus raiſonnable ?
Examinons un peu dans quel état je ſuis.
Pour me vaincre, il eſt vrai, je fais ce que je puis ;
Mais plus j'y fais d'efforts, plus mon amour augmente,
Et Clarice à mes yeux eſt toûjours plus charmante :

Si-tôt que je la vois mon ame s'attendrit,
Juſque dans ſes mépris je trouve de l'eſprit,
Au fort de mon dépit ſes traits vifs me deſarment,
Et ſa déraiſon même a des graces qui charment :
Dans ſon égarement mon cœur s'eſt confirmé.
Ah ! lâche que je ſuis ! j'aime ! & ſans être aimé !
Non ; d'un ſi fol amour je prétends me défaire.
Ingrate ! je connois le moyen de te plaire ;
Et s'il me réuſſit, je deviens mon vainqueur ;
Je veux voir ſi je puis m'aſſurer de ton cœur,
En feignant de changer de mœurs & de langage,
Et je vais être fou pour devenir plus ſage.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIE'RE.

LISIDOR, POLE'MON.

POLE'MON.

QUOI donc ! ſi bruſquement retourner à Paris !
Nous quitter de la ſorte !

LISIDOR.

En êtes-vous ſurpris ?

POLE'MON.

Qui ne le ſeroit pas !

LISIDOR.

Vous avez tort de l'être.

POLE'MON.

Quelle en eſt la raiſon ! faites-la moi connoître.

LISIDOR.

La raiſon ! la voici, puiſqu'il faut parler net.

POLE'MON.

Voyons donc.

LISIDOR.

Votre fils n'eſt bon qu'au cabinet,
Qu'à faire un vain amas de maximes frivoles
Parmi cent vieux bouquins dont il fait ſes idoles.

Je veux un gendre propre à la ſociété ;
Et j'aimerois bien mieux un ſot, un hébêté,
Mais bon homme d'ailleurs, & d'un eſprit commode,
Qu'un eſprit ſingulier qui veut changer la mode,
Qui veut tout réformer ſur un plan tout nouveau,
Et renfermer ſa femme au fond de ſon château.
Ma fille, très-peu faite à ce genre de vie,
Sous les loix d'un pédant ne peut être aſſervie ;
Je lui cherche un mari conforme à ſon humeur,
Et veux un galant homme, & non pas un docteur.

POLE'MON.

Mon fils eſt philoſophe, & l'eſt trop pour Clarice,
J'en demeure d'accord ; mais, rendons-nous juſtice ;
Si mon fils dans l'humeur a trop d'auſtérité,
Votre fille en fait voir trop peu de ſon côté ;
Et, s'il faut m'expliquer d'une façon naïve,
Je trouve qu'à ſon âge elle eſt bien déciſive,
Bien bruſque & volontaire, & pour moi . . .

LISIDOR.

Son défaut,
Si c'en eſt un pourtant, eſt de penſer tout haut.

POLE'MON.

Oui, mais trop librement, ſouffrez qu'on vous le diſe ;
Son ſexe ne doit point avoir tant de franchiſe.
Les femmes, je le ſais, ſont faites pour parler ;
Toutes ont cependant l'art de diſſimuler,
De mener par le nez l'homme le plus habile :
Mais Clarice au contraire, entêtée, indocile,
Se décèle d'abord, & veut, bongré malgré,

Changer en petit-maître un homme retiré,
Faire d'un Philoſophe un galant à la mode,
Et d'un homme d'honneur un mari très-commode.
Loin d'attirer mon fils, c'eſt vouloir le bannir;
C'eſt vouloir commencer par où l'on doit finir.

LISIDOR.

Comment! vous prétendez qu'elle ſe contrefaſſe!

POLÉMON.

C'eſt ce que je ferois, ſi j'étois à ſa place.
Léandre eſt effrayé par le peu de rapport
Qu'il trouve d'elle à lui; mais un léger effort,
Un peu de complaiſance, & plus de retenue...

LISIDOR.

Ma fille, contre lui, n'eſt pas moins prévenue.
Comment diantre accorder deux eſprits ſi divers,
Et qui, je le ſens bien, ont chacun leur travers!

POLÉMON.

Que votre fille, au moins juſques au mariage,
Prenne un air plus ſenſé, plus modeſte, plus ſage;
Qu'elle promette tout ce que mon fils voudra,
Et je réponds qu'enfin elle le gagnera:
Du moins il n'aura plus de prétexte valable
Pour rompre le projet d'un hymen ſi ſortable.

LISIDOR.

Touchez là: dans l'inſtant je vais vous faire voir
Que je ſais mieux que vous uſer de mon pouvoir;
Je vais tancer Clarice, & même lui preſcrire
Tout ce qu'elle doit faire, & ce qu'elle doit dire;
Mais à condition que de votre côté

Vous ſaurez vous ſervir de votre autorité,
Pour rendre votre fils d'une humeur moins auſtère.

POLE'MON.

Soit; je vais lui parler du ton que parle un père,
Et je prétends qu'il change, ou nous verrons beau jeu.

LISIDOR.

Il vient tout-à-propos.

POLE'MON.

Laiſſez-nous.

LISIDOR.

Sans adieu.

POLE'MON.

Allez, je vais lui faire une vive apoſtrophe.

LISIDOR.

Soyez ferme.

SCENE II.

LE'ANDRE, POLE'MON.

POLE'MON.

APPROCHEZ, monſieur le Philoſophe,
Il faut nous expliquer.

LE'ANDRE.

Eh, de grace, ſur quoi!

POLE'MON.

Ne vous laſſez-vous point de vous moquer de moi,
D'abuſer des bontés d'un père trop facile!
Fier de votre ſcience, & toûjours indocile,

Vous ne connoiſſez plus ni reſpect, ni devoir,
Et votre orgueil vous veut ſouſtraire à mon pouvoir;
Mais avant qu'il ſoit peu, je vous ferai connoître
Qu'un père, quand il veut, oſe parler en maître,
Quand le cas le requiert, ſait uſer de ſon droit,
Et ſe faire porter le reſpect qu'on lui doit.

LE'ANDRE.

Vous n'aurez pas beſoin d'uſer de violence,
Pour voir le prompt effet de mon obéiſſance.
Qui peut donc contre moi vous avoir irrité?
Quand me ſuis-je ſouſtrait à votre autorité?

POLE'MON.

Depuis que vous laiſſez, & la Cour, & la Ville,
Pour mener en ces lieux une vie inutile,
Et que ne citant plus que Sénèque & Platon,
Vous avez pris la gourme & les airs d'un Caton.
Mais apprenez de moi, que Caton, ni Sénèque,
Ni tous les habitans d'une Bibliothèque,
Ne ſauroient vous donner d'auſſi ſages avis
Que ceux que je vous donne, & qui ſont mal ſuivis;
Et que ces vieux rêveurs, que par-tout on renomme,
Ne ſont bons qu'à gâter l'eſprit d'un gentilhomme.
Pour moi, qui, grace au Ciel, ſuis ignorant parfait,
Je n'ai jamais rien lû, mais je vais droit au fait,
Mon bon ſens me ſuffit ſur toutes les matières,
Et ne m'aveugle point à force de lumières.
Nos ayeux, qui tenoient jadis un ſi haut rang,
Faiſoient cas de Platon comme de l'Alcoran;
Ils n'étudioient point, mais c'étoient de grands hommes,

Qui

Qui valoient mieux cent fois que tous tant que nous
ſommes.
Juſqu'à la fin du monde on les exaltera;
Mais de vous, s'il vous plaît, qu'eſt-ce que l'on dira!
Que vous étiez ſavant, que ſur une ſadaiſe
Vous pouviez tout un jour ſoûtenir une thèſe,
Prouver que le ſoleil ſe repoſe aujourd'hui,
Que la terre eſt mobile & tourne autour de lui,
Que le feu n'eſt pas chaud, que la nuit n'eſt pas noire,
Et cent abſurdités qu'on veut nous faire accroire.

LE'ANDRE.

Je connois Liſidor à de pareils diſcours;
C'eſt lui qui contre moi vous les tient tous les jours,
C'eſt lui qui vous aïgrit contre ma ſolitude,
Croyant que l'on déroge en vaquant à l'étude:
Voilà la vieille erreur de notre nation,
Et le faux préjugé de l'éducation.
Mais remontons plus haut: à Rome & dans la Grèce,
Nous verrons la ſcience étayer la nobleſſe,
Les plus fameux héros, les plus grands conquérans,
Bien loin de ſe piquer d'être fous, ignorans,
Jeunes s'orner l'eſprit des belles connoiſſances,
Très-ſouvent exceller dans toutes les ſciences,
Même les cultiver dans leurs travaux guerriers,
Et doctes, vertueux, ſe couvrir de lauriers.
Mais, ſans aller chercher ni la Grèce, ni Rome,
Regardez nos voiſins: chez eux un gentilhomme,
S'il n'orne ſon eſprit, paroît dégénérer;
C'eſt par-là que du peuple il croit ſe ſéparer.

Eſt-il rien plus ſenſé ! la vertu, la ſcience,
Ne peuvent qu'illuſtrer la plus haute naiſſance :
La prudence, l'étude & les réflexions
Elèvent un cœur noble aux grandes actions ;
Mais chérir l'ignorance & blâmer la ſageſſe,
C'eſt être au rang du peuple, & non de la nobleſſe.

POLÉMON *vivement.*

Et moi je vous ſoûtiens que . . . Corbleu, de vos jours
Ne me tenez jamais de ſemblables diſcours.

LÉANDRE.

Pourquoi !

POLÉMON.

C'eſt que jamais je ne puis y répondre,
Et que vous vous donnez les airs de me confondre ;
Mais, lorſque nous aurons tous deux un entretien,
Je vous défends tout net de raiſonner ſi bien :
Comme père, je veux paroître le plus ſage,
Et vous l'êtes toûjours plus que moi, dont j'enrage.

LÉANDRE.

Sans manquer au reſpect, ſans vous mortifier,
Ne m'eſt-il pas permis de me juſtifier !
Du plus grand criminel on entend la défenſe :
Condamner ſans entendre eſt une violence ;
Et vous avez le cœur trop rempli d'équité,
Pour fouler la raiſon ſous votre autorité.

POLÉMON.

Non ; lorſqu'un père veut ſagement ſe conduire,
Il doit . . . Sur mon honneur, je ne ſais plus que dire.
Embraſſez-moi, mon fils. Que l'on me blâme ou non,

Je vous trouve cent fois plus d'eſprit, de raiſon,
Que nous n'en avons tous, & je vous rends juſtice ;
Mais humaniſez-vous du moins avec Clarice.

LE'ANDRE.

C'eſt mon intention. Pour mieux ſonder ſon cœur,
Comme elle n'a pour moi que mépris & froideur,
Je veux, prenant les airs qu'un petit-maître étale,
Voir ſi c'eſt moi qu'on hait, ou ſi c'eſt ma morale.

POLE'MON.

Oui ; montrez-vous moins ſage, & vous la charmerez ;
Enſuite, après l'hymen, vous le redeviendrez.

LE'ANDRE.

Ainſi vous approuvez l'innocent artifice
Dont je vais me ſervir !

POLE'MON.

Et je m'en rends complice
Avec plaiſir.

LE'ANDRE.

Fort bien.

POLE'MON.

Le tour eſt des plus fins,
Et vous fera bien-tôt parvenir à vos fins.

LE'ANDRE.

Je m'en flatte ; & je vais, plus bruyant que mon frère,
Prendre aux yeux de Clarice un nouveau caractère.

POLE'MON.

Allez ; mais montrez-vous plus galamment vêtu.

LE'ANDRE *à part, en ſortant.*

Allons venger l'affront qu'on fait à la Vertu.

SCENE III.

LISIDOR, POLE'MON.

LISIDOR.

EH bien, qu'avez-vous fait!

POLE'MON.

J'ai parlé comme un livre,
Et blâmé vivement la manière de vivre
De Léandre.

LISIDOR.

Fort bien. Et qu'a-t-il répondu?

POLE'MON.

Je ne le ſais pas trop, mais il m'a confondu.

LISIDOR.

Confondu!

POLE'MON.

Tout d'abord.

LISIDOR.

Vous êtes un pauvre homme!

POLE'MON.

Que diantre, il m'a parlé de la Grèce, de Rome,
De ces anciens Héros qui liſoient jour & nuit,
Et qui ne laiſſoient pas de faire bien du bruit.
De plus, il m'a prouvé qu'un Noble ſans ſcience
Eſt un franc roturier.

LISIDOR.

Oh! je perds patience.

POLE'MON.

Que chez tous nos voiſins, bien différens de nous,
Les gens de qualité ſavent tout.

LISIDOR.

Ils ſont fous.

POLE'MON.

Qu'enfin un Gentilhomme eſt né pour être habile,
Vertueux, modéré.

LISIDOR *en colère.*

Pour être un imbécile,
Un pédant ennuyeux, un fade diſcoureur.
Tous ces fades diſcours me mettent en fureur.

POLE'MON.

Malgré cela pourtant il ſe rend plus traitable,
Et, pour plaire à Clarice, il va faire l'aimable.

LISIDOR.

Lui!

POLE'MON.

Pour voir ſi c'eſt lui que votre fille hait,
Ou ſi c'eſt ſa morale, il forme ce projet.
Votre fille l'engage à changer de conduite.

LISIDOR.

A ſe contraindre auſſi je l'ai déjà réduite;
Elle a promis merveille, & va changer de ton.

POLE'MON.

Elle! elle en va changer! parlez-vous tout de bon!

LISIDOR.

Elle me l'a promis.

POLE'MON, *en riant.*

L'aventure eſt nouvelle!

Tous deux ils vont quitter leur forme naturelle,
Pour ſe charmer tous deux par un dehors fardé.

LISIDOR.

Ce projet, pour un ſage, eſt un peu haſardé.
Léandre me ſurprend.

POLE'MON.

Il me ſurprend moi-même;
Mais, malgré ſa ſageſſe, il eſt ſenſible, il aime.

LISIDOR.

Hom! Encore une fois ſon projet me ſurprend,
Et je crois entrevoir le piége qu'il nous tend:
Un changement ſi prompt cache quelque artifice.
En tout cas, je m'en vais en avertir Clarice,
Pour qu'elle ſoit en garde, & tourne contre lui
Les armes que contre elle il prépare aujourd'hui.
Vous, ſi vous m'en croyez, gardez bien le ſilence,
Pour qu'il ne ſache rien de notre intelligence. *(Il ſort.)*

POLE'MON.

Tenez-vous aſſuré de ma diſcrétion.

SCENE IV.

POLE'MON *ſeul.*

SOUVENT les gens trop fins ſe font illuſion:
Le ſoupçon qu'il conçoit eſt faux & téméraire;
Et mon fils, à coup sûr, n'a deſſein que de plaire.
(Damis entre en rêvant, ſans prendre garde à Polémon.)
Mais voici ſon ami. Ce ſage eſt un vrai fou.
Laiſſons-le s'agiter & rêver tout ſon ſou.

SCENE V.

DAMIS *seul.*

INDIGNE que je ſuis ! il eſt trop vrai que j'aime,
Puiſque je ſuis jaloux. J'ai honte de moi-même,
Je me hais. C'eſt donc là cet abſolu pouvoir
Que j'ai ſur tous mes ſens ! Je croyois la revoir
Sans en être touché ; dès que je l'ai revûe,
La force m'a manqué, mon ame s'eſt émûe,
Et ma fière raiſon m'a laiſſé retomber.
Qui s'expoſe au péril, y veut bien ſuccomber ;
M'en voilà convaincu. Grave Philoſophie !
Sur tes puiſſans ſecours, inſenſé qui ſe fie !
En vain on les réclame en un preſſant beſoin,
Et tu ne ſais braver l'ennemi que de loin.
Puiſque tu n'es pour moi qu'une foible reſſource,
Une ſeconde fois je vais prendre ma courſe,
Je vais vaincre en fuyant, je m'en fais une loi ;
Voilà mon parti pris, je ſuis maître de moi.

SCENE VI.

DAMIS, ARTÉNICE.

DAMIS.

VOUS venez à propos, daignez un peu m'entendre.

ARTÉNICE.

Diſpenſez-m'en, je cherche . . .

DAMIS.

Apparemment Léandre!

ARTE'NICE.

Je le cherche, monſieur! quelle idée avez-vous!
Elle pourroit entrer dans un eſprit jaloux;
Mais oſer de ſang froid me faire un tel outrage,
Eſt-ce là ſoûtenir le titre d'homme ſage!

DAMIS.

Moi ſage! & qui vous dit que je le ſuis!

ARTE'NICE.

Du moins
Je l'ai cru juſqu'ici: vous mettiez tous vos ſoins
A m'en perſuader par vos maximes graves,
Vous teniez, diſiez-vous, vos paſſions eſclaves;
C'eſt ainſi que tantôt vous vous peigniez à moi,
Et moi je vous ai cru ſur votre bonne foi.

DAMIS.

Je mentois hardiment, je n'ai qu'un faux mérite,
Et ſous l'air d'un Caton je ſuis un hypocrite,
Prêt à perdre le ſens: je vantois ma raiſon,
Je faiſois le vaillant, & n'étois qu'un poltron,
Qui, pour cacher ſa peur, exaltoit ſes proueſſes.
Je vais, en m'enfuyant, vous dire mes foibleſſes:
Je vous aime, Arténice.

ARTE'NICE.

Ah! que m'apprenez-vous!

DAMIS *s'éloignant toûjours.*

Ce n'eſt pas encor tout

ARTE'NICE.

Quoi donc!

DAMIS.

DAMIS.

Je ſuis jaloux.

ARTÉNICE.

Vous, jaloux! & de qui, dites-moi!

DAMIS.

De Léandre.

ARTÉNICE.

C'eſt à tort.

DAMIS *ſe rapprochant peu à peu.*

C'eſt à tort! pourquoi vous en défendre!
Vous l'aimez, il vous aime.

ARTÉNICE *en riant.*

Il m'aime! eh, dites-moi,
En convient-il enfin! parlez de bonne foi.

DAMIS.

Volontiers : jurez-moi de me parler de même.

ARTÉNICE.

Je ne vous cache point que ſi Léandre m'aime,
L'aveu qu'il m'en feroit, pourroit bien me flatter;
Et que je me plairois à n'en pouvoir douter.

DAMIS.

Oui, d'avance je vois que mon diſcours vous flatte;
Et que Léandre en vous n'aime point une ingrate.
Qu'un ſi cruel aveu doit me mortifier!
Mais je veux à genoux vous en remercier.

ARTÉNICE.

Quel ſujet...

DAMIS.

Pour m'avoir fait lire dans votre ame;
Et donné le moyen de vaincre enfin ma flamme.
Un autre a votre cœur, vous m'en avertiſſez,

C'eſt en m'aſſaſſinant que vous me guériſſez.
Heureuſe cruauté, qui me rend à moi-même !
Si vous m'aimiez, ingrate, autant que je vous aime . . .
Adieu, madame.

ARTÉNICE.

Non, demeurez.

DAMIS.

Et pourquoi,
S'il vous plaît !

ARTÉNICE.

Pour apprendre à mieux juger de moi.
J'eſtime votre ami, pourquoi m'en cacherois-je !
Et s'il pouvoit m'aimer, peut-être l'aimerois-je ;
Mais, en dépit de lui, Clarice l'a charmé,
Et quoiqu'il la mépriſe, il veut en être aimé,
J'en ſuis ſûre, & ma gloire, après cette aſſurance,
Ne me laiſſe pour lui que de l'indifférence.

DAMIS.

Ah, cruelle ! pourquoi me deſabuſez-vous !
Je n'ai plus de dépit, je ne ſuis plus jaloux,
Je rentre dans vos fers, & j'y rentre ſans peine ;
Dites que vous m'aimez, & ma perte eſt certaine.

ARTÉNICE.

Votre perte !

DAMIS.

Oui, madame ; & ſi je ſuis heureux
Juſques à vous porter à répondre à mes vœux,
Cachez-moi, par pitié, le bonheur où j'aſpire,
Et ſur moi-même enfin laiſſez-moi quelque empire.

ARTÉNICE.

Je vous entends : l'Amour a beau vous obſéder,

Votre orgueil eſt trop fort pour vouloir lui céder.

DAMIS.

Ah ! dites ma raiſon.

ARTÉNICE.

Sous ce nom reſpectable,
L'orgueil cache ſouvent ſon faſte inſupportable.
Qu'il dicte vos diſcours, qu'il règne en votre cœur,
Je ne veux point, monſieur, lui ravir cet honneur;
Sans regret, ſans remords, je veux qu'un cœur s'engage,
Et le mien, ſans cela, dédaigne ſon hommage.

SCENE VII.

DAMIS, ARTÉNICE, ARAMINTE.

ARAMINTE *entrant avec précipitation.*

JE vous cherche tous deux avec empreſſement,
Et veux vous faire part d'un triſte événement.
Je viens de voir... jamais vous ne le pourrez croire,
Et vous croirez pluſtôt que je forge une hiſtoire.

DAMIS.

Quel prodige eſt-ce donc !

ARTÉNICE.

Vous me faites frayeur.

ARAMINTE.

Mon récit ne doit pas inſpirer la terreur,
Mais pluſtôt la pitié. Qu'eſt-ce qu'un homme ſage,
Si la raiſon ſans ceſſe eſt tout près du naufrage !

DAMIS.

Il eſt vrai ; mais enfin . . .

ARAMINTE.

Léandre . . .

DAMIS.

Eh bien, Léandre !

ARAMINTE.

Dans ſon appartement je viens de le ſurprendre
Mettant un riche habit, & devant un miroir
Paroiſſant enchanté du plaiſir de ſe voir,
Affectant le maintien d'un jeune Petit-maître,
Et fait à ne pouvoir jamais le reconnoître.

ARTE'NICE.

Cela n'eſt pas poſſible, ou bien il perd l'eſprit.

ARAMINTE.

Il gronde un petit air, il ſe balance, il rit ;
Entouré de valets, il plaiſante, il badine,
Il leur demande à tous s'il n'a pas bonne mine,
Et beaucoup meilleur air qu'il n'avoit autrefois,
Enfin il a changé juſqu'au ſon de ſa voix.

DAMIS.

De toute autre que vous je prendrois pour menſonge
Ce que vous m'apprenez, & qui me ſemble un ſonge.

ARAMINTE.

Moi-même j'ai douté de ce qu'ont vû mes yeux ;
Mais je ne rêve point, le fait eſt ſérieux.
Oui, Clarice, à coup ſûr, lui tourne la cervelle,
Et ce déguiſement n'eſt que pour l'amour d'elle.

SCENE VIII.

LE'ANDRE, DAMIS, ARTE'NICE, ARAMINTE.

LE'ANDRE *entre en grondant un air, & en ſe donnant de grands airs; mais il s'arrête tout-à-coup, & reprend ſon ſérieux dès qu'il les aperçoit, & dit :*

JE ne m'attendois pas à les trouver ici,
Ils ſont embarraſſés, & je le ſuis auſſi.
(à Arténice.)
Vous voilà bien ſurpriſe, avouez-le, Arténice;
Mais, quand j'aurai parlé, vous me rendrez juſtice.
Il faut vous confier . . .

ARTE'NICE.

Il n'en eſt pas beſoin,
L'état où je vous vois vous épargne ce ſoin;
Allez trouver Clarice & briller devant elle,
Elle eſt digne de vous, vous êtes digne d'elle.

LE'ANDRE *à Araminte.*

Madame, je ſerai bien-tôt juſtifié,
Si moins prompte à blâmer . . .

ARAMINTE.

Vous me faites pitié;
Le trouble de vos ſens m'alarme & me déſole,
Et j'ai peur qu'à mon tour je ne devienne folle.

LE'ANDRE *à Damis en ſoûriant.*

Et vous, mon cher ami, vous ne me dites rien!

Ne pourrions-nous avoir un moment d'entretien ?

DAMIS *bruſquement.*

Monſtre, oſes-tu jouer un pareil perſonnage,
Et peux-tu m'aborder dans un tel équipage !

LE'ANDRE.

Mais du moins, à l'écart, écoutez mes raiſons.

DAMIS.

Va, va les raconter aux petites-maiſons.

Ils s'en vont, & s'arrêtent pour le conſidérer, Arténice d'un air de dépit, Araminte d'un air de compaſſion, & Damis d'un air de fureur. Léandre ſe retourne, les ſurprend dans ces attitudes, il ſe met à rire, & ils ſortent bruſquement.

SCENE IX.

LE'ANDRE *ſeul.*

DE mon nouvel éclat je conçois bon augure;
Puiſque des gens ſenſés il m'attire une injure.
Clarice, deſormais, doit me trouver parfait,
Et mon projet, ſans doute, aura ſon plein effet.
Quel plaiſir ! quel plaiſir ! Où tend mon entrepriſe !
N'eſt-ce point de l'Amour une adroite ſurpriſe !
Tous mes vœux ſont de plaire; & ſi je plais, mon cœur
Sera-t-il inſenſible à ce ſuccès flatteur !
Je m'en forme déjà la plus charmante idée,
D'un eſpoir ſéduiſant mon ame eſt poſſédée;
Elle ne penſe plus que mon déguiſement
Qui choque ma raiſon, ne tend uniquement

Qu'à la venger des traits qu'on a lancés contre elle :
Trop heureux, ſi je puis, ſous ma forme nouvelle,
Charmer l'indigne objet dont je ſuis trop épris,
Et l'accabler après de honte & de mépris !
Oui, voilà mon projet, & j'ai tout lieu de croire
Qu'il va me procurer une douce victoire :
Ma raiſon la deſire, & même la pourſuit ;
Mais au fond, n'eſt-ce point l'Amour qui me ſéduit,
Et qui m'offre l'appas d'une vengeance prompte,
Pour avancer par-là ma défaite & ma honte !
Ah ! je ne ſais que trop, que pour nous abuſer,
Souvent nos paſſions ſavent ſe déguiſer,
Et pour nous mieux cacher leur dangereux ouvrage,
Surprennent la raiſon, en parlant ſon langage.
Pourquoi donc follement l'expoſer au danger !
Pourquoi vouloir la perdre, en voulant la venger !
Lâche ! je m'épouvante, & je me laiſſe abattre :
A quoi ſert la vertu, ſi ce n'eſt à combattre !
Qui ſuit ſon étendard, n'a rien à redouter,
Et c'eſt dans le péril qu'elle doit éclater.
Un intérêt commun l'un à l'autre nous lie,
Armons-nous hardiment des traits de la folie,
Et ſans enviſager le péril que je cours,
Oſons, pour la punir, emprunter ſon ſecours.
L'eſpoir de ce ſuccès m'anime & me raſſure,
Et je vais arranger ma nouvelle figure.

(Il s'ajuſte & ſe mire.)

Clarice vient, prenons l'air brillant & vainqueur
Dont il faut ſe parer pour mériter ſon cœur.

SCENE X.

LE'ANDRE *prend un air vif & étourdi, & fait pluſieurs révérences à Clarice, qui entre d'un air compoſé, & qui lui répond par des révérences modeſtes. Ils ſe conſidèrent quelque temps ſans parler, & avec ſurpriſe.*

CLARICE *à part.*

SA figure m'étonne, & ce n'eſt plus lui-même.

LE'ANDRE *à part.*

Quel air grave & ſenſé ! ma ſurpriſe eſt extrême !

(Haut.)

Madame . . . vous voyez l'effet de vos appas.

CLARICE.

Si c'en eſt un effet, je ne l'attendois pas.
Mes yeux me trompent-ils ! quelle métamorphoſe !

LE'ANDRE.

L'amour que j'ai pour vous en eſt l'unique cauſe ;
Son excès vous plaira, je me le ſuis promis.

CLARICE.

Eſt-ce bien vous, Léandre ! & que dira Damis !

LE'ANDRE.

Sa morale, entre nous, me devient inſipide :
Qu'il en murmure ou non, vous ſerez mon ſeul guide.
La raiſon juſqu'ici m'avoit tyranniſé,
Mais de ſes faux attraits je ſuis deſabuſé.

CLARICE.

(vivement.) *(reprenant l'air ſérieux.)*

Je vous trouve en effet . . . Quand je vous enviſage,

Je

Je vois que malgré vous, vous ſerez toûjours ſage.

LE'ANDRE *prenant un air encore plus vif.*

Et moi je vais gager contre qui l'on voudra,
Qu'avant qu'il ſoit huit jours on me méconnoîtra:
Je veux que dès l'inſtant vous me trouviez tout autre,
Et vais mettre d'accord mon eſprit & le vôtre.

CLARICE *d'un grand air ſérieux.*

Et faut-il pour cela vous métamorphoſer!

LE'ANDRE.

Oui, je me change en vous, & je puis tout oſer.
Façonnez mon eſprit, formez mon caractère,
Et de mes volontés ſoyez dépoſitaire,
Prenez ſur tous mes ſens un abſolu pouvoir,
Sur votre propre goût fondez tout mon devoir,
Vos plus ſecrets deſirs vont régler ma conduite,
Et de vos ſentimens les miens ſeront la ſuite.
Ouvrez-moi donc ce cœur que je veux poſſéder,
Vos charmes ont des droits auxquels tout doit céder.

CLARICE *à part.*

Je ne ſais où j'en ſuis: ſous ſa forme nouvelle,
Il a des agrémens qui font que je chancelle,
Et que je ne puis plus deviner deſormais,
S'il ment ou s'il dit vrai, ſi je l'aime ou le hais.

LE'ANDRE.

Vous rêvez, ce me ſemble, & quoique je vous diſe...

CLARICE.

Ce langage nouveau me cauſe une ſurpriſe...

LE'ANDRE *en lui baiſant la main.*

Ah! plus il eſt nouveau, plus il doit vous toucher;

De toutes mes erreurs je veux me détacher:
C'eſt de votre aſcendant une aſſez forte preuve.

CLARICE *à part.*

Avant de m'en flatter, j'en veux faire l'épreuve:
Il me prend par mon foible, & je connois le ſien;
Attaquons-le par-là, je ne riſquerai rien.

LE'ANDRE.

Mais votre air ſérieux à la fin m'embarraſſe;
Lorſque je ſuis tout feu, vous êtes toute glace:
Pour vivre deſormais ſous votre unique loi,
Je renonce à l'étude, à ma retraite, à moi,
Je vous fais triompher de ma Philoſophie,
Mes ſcrupules, mes goûts, je vous les ſacrifie,
Pourvû que je vous plaiſe, il n'importe à quel prix.
Vous ne me répondez que par un fier ſoûris,
Et je vois au moment où tout mon feu s'exhale,
Que vous me haïſſiez bien plus que ma morale.

CLARICE.

Ce ſoûris qui vous bleſſe, & cet air de froideur,
Sont l'effet du dépit que cauſe votre erreur.

LE'ANDRE.

Mon erreur!

CLARICE *avec dépit.*

Oui, monſieur, votre erreur.

LE'ANDRE *à part.*

Ah! qu'entends-je!

CLARICE.

Je vois juſqu'à quel point vous avez pris le change:
Vous croyez me charmer, & loin de me flatter,
Les airs que vous prenez ne font que m'inſulter . . .

Quoi, ſérieuſement, vous me croyez donc folle!

LE'ANDRE *à part.*

Eh mais . . . la queſtion me coupe la parole,
Je ſuis déconcerté par ſon air ſérieux.

CLARICE *d'un air dédaigneux.*

Apprenez, je vous prie, à me connoître mieux.

LE'ANDRE.

Parbleu, je vous connois.

CLARICE.

Vous voyez le contraire.

LE'ANDRE.

Et ſi je deviens fou, ce n'eſt que pour vous plaire.

CLARICE.

Je dois la révérence à ce doux compliment.
Pour un homme d'eſprit, vous errez lourdement.
Voulant voir à quel point alloit votre tendreſſe,
(Car c'eſt mon fort à moi que la délicateſſe)
J'ai paru devant vous folle juſqu'à l'excès,
Et ma feinte a pour moi le plus heureux ſuccès,
Puiſqu'au lieu des dégoûts qu'elle devoit produire,
Elle prouve à quel point j'ai pris ſur vous d'empire.
Mais deſabuſez-vous, ne vous forcez ſur rien,
Votre goût deſormais va décider du mien.
Vous ne répondez point, & votre incertitude . . .

LE'ANDRE *après avoir un peu rêvé.*

Comment, vous pourrez vivre en cette ſolitude
Tête à tête avec moi, m'immoler vos dégoûts,
Et borner tous vos vœux au cœur d'un tendre époux!

CLARICE.

Rien ne m'eſt plus aiſé. Banniſſez le myſtère,
Et rentrez, croyez-moi, dans votre caractère.

LE'ANDRE.

Eh bien, j'y vais rentrer, puiſque vous le voulez.
Le cœur me dit encor que vous diſſimulez;
Mais le maſque me pèſe & m'eſt inſupportable.
Si vous pouvez aimer un mari raiſonnable . . .
Le dirai-je, grand Dieu . . . je vous offre ma foi;
Mais ce n'eſt qu'à ce prix qu'on diſpoſe de moi:
Eſpérer me changer, c'eſt une vaine attente.

CLARICE *à part.*

Fourbe, je te démaſque, & me voilà contente:
Tu voulois me tromper, & je te tromperai.
(à Léandre.)
Je ferai mon bonheur de vivre à votre gré.

LE'ANDRE.

Ah! plût au Ciel!

CLARICE.

Jamais d'humeur contrariante,
La campagne avec vous me ſemblera riante,
Les jours m'y paroîtront ſeulement des inſtans,
Vous m'y rendrez l'hiver plus beau que le printemps,
J'y verrai par vos yeux miracles ſur miracles,
Qui tiendront lieu de jeu, de bals & de ſpectacles.
Si parfois à Paris nous allons faire un tour,
Je veux, loin d'imiter & la Ville & la Cour,
Au cœur de mon époux uniquement bornée,
Rappeler du vieux temps la mode ſurannée,

N'aller en aucun lieu, ſans aller avec vous,
Et morguer le Public qui ſe rira de nous.

LE'ANDRE.

Vous me promettez trop, & je ne puis vous croire.

CLARICE.

Non!

LE'ANDRE.

Non.

CLARICE.

Tant pis pour vous: il étoit de ma gloire
De vous deſabuſer; ſi j'ai mal réuſſi,
Vous êtes libre encore, & je le ſuis auſſi.

(Elle ſort bruſquement.)

SCENE XI.

LE'ANDRE *ſeul.*

CLARICE... en quel état la cruelle me laiſſe!
Et comment deſormais combattre ma foibleſſe,
Si pour me faire moins redouter ſon poiſon,
L'Amour s'arme à mes yeux des traits de la raiſon!

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIE'RE.

LISIDOR, CLARICE.

LISIDOR.

Vous voyez maintenant comme il eſt néceſſaire
Qu'une fille ſur-tout ne ſoit pas ſi ſincère,
Et cache ſon humeur & ſon tempérament,
Quand il eſt queſtion d'un établiſſement.
Contraignez-vous encore, & ſi vous êtes ſage,
Vous réſoudrez bien-tôt Léandre au mariage.

CLARICE.

Encore un entretien, je l'amène où je veux.
Qu'un Philoſophe eſt ſot, quand il eſt amoureux!
Il aime à la fureur, & puis rien ne l'arrête.

LISIDOR.

Dès que le cœur eſt pris, il embrouille la tête;
Mais Léandre, après tout, ne peut-il vous toucher!

CLARICE.

Si de ſa ſolitude on pouvoit l'arracher,
S'il étoit vraiment tel qu'il vouloit le paroître,
Je crois que de mon cœur il ſe rendroit le maître.

Sa figure nouvelle avoit mille agrémens,
Soûtenus par des airs & des diſcours charmans;
Il paroiſſoit bruyant, vif, étourdi, folâtre,
Comme un jeune Seigneur qui s'étale au Théatre;
Loin de vouloir forcer mes inclinations,
Il ne m'impoſoit plus nulles conditions;
En me prenant pour femme, il prenoit une reine,
Que de ſes volontés il rendoit ſouveraine.
Jamais piége ne fut tendu plus finement,
Et j'allois y donner aſſez étourdiment,
Lorſque de vos leçons je me ſuis ſouvenue;
Mais comme par bonheur vous m'aviez prévenue,
J'ai contrefait la prude, & j'ai ſi bien parlé,
Que notre Philoſophe enfin s'eſt décelé,
Il a repris ſa morgue & ſon humeur auſtère,
Et moi j'ai ſoûtenu mon nouveau caractère
D'un air qui m'a paru tellement le frapper,
Qu'il faut qu'il ſoit bien fin, s'il me peut échapper.

LISIDOR.

Suivant votre récit, ce que je conjecture,
C'eſt qu'on pourra bien-tôt l'engager à conclurre:
Le contrat eſt dreſſé, faites votre devoir
Pour le réſoudre même à ſigner dès ce ſoir.

CLARICE.

Oui; mais ſongez-vous bien à ce que je haſarde?
Voulez-vous m'ériger en dame campagnarde,
Et me lier ici pour n'en jamais ſortir?
Car c'eſt-là ſon projet; j'ai feint d'y conſentir,
Mais s'il veut me forcer à tenir ma parole,

J'en mourrai de dépit, ou je deviendrai folle.

LISIDOR.

Va, va, ma chère enfant, épouſe-le toûjours.

CLARICE.

Mais c'eſt m'enterrer vive au plus beau de mes jours.

LISIDOR.

Point du tout; tu ſauras captiver ſa tendreſſe,
Et tant qu'il t'aimera, tu ſeras la maîtreſſe.
Des larmes, des ſoûpirs, d'heureux momens bien pris,
Le rendront dans deux mois le meilleur des maris,
Et tu feras ſi bien que toute ſa ſcience
Ne conſiſtera plus qu'à prendre patience;
D'ailleurs, ſon père & moi nous te ſeconderons,
Et ſur le pied françois nous le réformerons.

CLARICE.

Mais . . .

LISIDOR.

Il ne s'agit pas de choſe indifférente,
Mais de joindre à tes biens cent mille francs de rente.
Cent mille francs de rente! avec ce ſupplément,
L'homme le moins aimable eſt un homme charmant.

CLARICE.

Cela me tente fort, il faut que je l'avoue.

SCENE II.

LISIDOR, CLARICE, POLE'MON.

POLE'MON.

DE votre complaiſance à la fin je vous loue,
Ma belle enfant; Léandre eſt enchanté de vous,
Et je viens, de ſa part, vous l'offrir pour époux.

LISIDOR.

Et ma fille l'accepte avec bien de la joie.

POLE'MON *à Clarice.*

Confirmez ſa réponſe, afin que je la croie.

CLARICE.

Mon ſilence vous ſert de confirmation.

LISIDOR.

Oui.

POLE'MON.

Mais Léandre exige une condition.

CLARICE.

Quelle eſt-elle!

POLE'MON.

Il m'a dit qu'elle étoit raiſonnable,
Et je le crois ainſi, car il eſt incapable
De vous rien propoſer qui ne ſoit bien fondé.
Pour ſavoir ſon idée, en vain je l'ai ſondé,
Il me cache ce point avec un ſoin extrême,
Et veut dans un moment vous en parler lui-même.

CLARICE.

Ce point-là m'embarraſſe, & plus j'y veux rêver...

LISIDOR.

Sur quelque nouveau doute il veut vous éprouver,
D'un pareil incident c'eſt tout ce que j'augure.

POLE'MON.

En effet, il m'a dit qu'il ne pouvoit conclurre
Que ſur votre réponſe; & s'il en eſt content,
Pour jamais avec vous il s'engage à l'inſtant.

LISIDOR *à Clarice.*

Quoi qu'il puiſſe exiger, il faut tout lui promettre.

CLARICE.

C'eſt-là votre ordre!

LISIDOR.

Oui.

CLARICE.

J'ai peine à m'y ſoûmettre;
Car que ſais-je, après tout, ce qu'il exigera!

POLE'MON.

D'avance je réponds qu'il ne demandera
Que ce que vous pourrez promettre ſans ſcrupule.

CLARICE.

Tant de précaution me paroît ridicule,
Ennuyeuſe, bizarre, & je n'y puis tenir.

LISIDOR.

Contraignez-vous encore, & nous allons finir.
L'effort eſt-il ſi grand!

CLARICE *d'un air impatient.*

Où me vois-je réduite!

LISIDOR.

S'il prétend l'impoſſible, on ſaura dans la ſuite
Le faire relâcher ſur vos engagemens.

CLARICE.

De grace, laiſſez-moi rêver quelques momens.

LISIDOR.

Soit; mais ſongez-y bien, je veux qu'on m'obéiſſe.

SCENE III.

CLARICE *ſeule.*

LÉANDRE apparemment veut que je le haïſſe,
Et je le haïrai, c'eſt un point réſolu,
Puiſqu'il veut s'aſſurer un pouvoir abſolu.
Moi, je pourrois aimer un mari deſpotique,
Qui veut me gouverner ſuivant ſa politique!
Mon ſexe m'eſt trop cher: je le dégraderois,
En aimant le tyran que je me donnerois;
Ce ſeroit renverſer le droit d'indépendance
Que meſſieurs les maris nous accordent en France,
Et qu'aucun n'oſe plus revendiquer ſur nous
Sans ſe faire ſiffler comme un mari jaloux.
Cependant je vois bien que pour avoir Léandre,
Loin de donner la loi, c'eſt à moi de la prendre.
Qu'importe! comme on veut qu'il m'épouſe ce ſoir,
Il ne jouira pas long-temps de ſon pouvoir.

SCENE IV.

LE'ANDRE, CLARICE.

LE'ANDRE.

QUOI je vous trouve ſeule, & même un peu rêveuſe!

CLARICE.

Lorſque l'on ſe marie, on devient ſérieuſe.
Je me ſens naître un goût pour la réflexion,
Ce ſera deſormais ma récréation:
Il faut ſavoir rêver dans une ſolitude,
Et je m'en fais d'avance une douce habitude.

LE'ANDRE.

Mais, en vous épouſant, j'en veux à votre cœur,
Et ne veux point du tout attriſter votre humeur.

CLARICE.

Vous ne m'attriſtez point: pour me rendre accomplie,
Je veux me délecter dans la mélancolie.
Mon feu ſe ralentit, je commence à ſentir
Que pour fixer l'eſprit il faut l'appeſantir,
Que c'eſt un certain poids qui lui tient lieu de bride,
Et que plus on eſt lourd, & plus on eſt ſolide.
Depuis que de mon cœur vous avez diſpoſé,
Ne me trouvez-vous pas un air plus compoſé,
Un eſprit plus raſſis, une raiſon plus mâle!
Je craignois le grand air, & j'affronte le hâle,
Et mon teint qui faiſoit l'objet de tous mes ſoins,
Eſt maintenant l'objet qui m'occupe le moins.

Tantôt à me mirer je me ſuis haſardée,
Et d'un air de mépris je me ſuis regardée,
Moi, qui juſques ici n'avois pû me mirer,
Sans ſoûrire à mes traits, & ſans les admirer.
Un livre m'effrayoit, cependant que je meure
Si je n'ai lû ce ſoir près d'un demi-quart d'heure.

LE'ANDRE.

Oh ! vous voilà ſavante, & l'on n'y tiendra pas.

CLARICE.

Vous voyez que pour vous j'amaſſe des appas ;
Non de ces faux appas qu'admire le vulgaire,
Mais de ceux que je ſais capables de vous plaire.

LE'ANDRE.

Vous me trompez, Clarice, & d'un ton ſéducteur
Vous voulez m'enchanter par un diſcours flatteur,
Et vous m'enchanteriez, s'il étoit véritable ;
Mais il ne me prend point, l'artifice eſt palpable,
Un langage ſi doux ne fait que m'alarmer,
Quoique mon cœur s'empreſſe à me le confirmer :
Vous avez à mes yeux une grace infinie,
Mais, malgré mon penchant, je ſens votre ironie ;
Vous entrez dans mes goûts, en vous raillant de moi,
Et ce n'eſt qu'aux effets que j'ajoûterai foi :
Pour me convaincre, il faut une plus forte preuve,
Et je vais mettre enfin vos diſcours à l'épreuve.

CLARICE.

Çà, de quoi s'agit-il ! qu'allez-vous propoſer ?

LE'ANDRE.

Mes vœux les plus ardens ſont de vous épouſer ;

Mais, malgré moi, je veux obtenir de vous-même
De différer le jour de mon bonheur ſuprême.

CLARICE.

Oh, tant qu'il vous plaira.

LEANDRE.

Que juſques à ce jour
Vous ferez en ce lieu votre unique ſéjour,
Que vous conſentirez que toute compagnie
Pendant cet intervalle en ſoit toûjours bannie,
Excepté mes amis, votre père & le mien.

CLARICE.

Et votre frère !

LEANDRE.

Exclus à jamais.

CLARICE.

Ah ! fort bien.

LEANDRE.

Si cela vous convient, pour jamais je m'engage,
Et vous pouvez compter ſur notre mariage.

CLARICE *à part.*

A cette épreuve-là je ne m'attendois pas,
Et j'ai peine à ſortir d'un auſſi mauvais pas.

LEANDRE *à part.*

La propoſition lui paroît très-étrange,
Et la met hors d'état de me donner le change ;
Je m'attends à la voir, dès ce même moment,
Changer de contenance & de raiſonnement.
(à Clarice.)
Pour le coup vous voilà dans la mélancolie,
Et ma prédiction eſt enfin accomplie.

CLARICE.

Quelle étoit, s'il vous plaît, cette prédiction!

LE'ANDRE.

Que vous rejetteriez ma propoſition.

CLARICE.

N'apprendrez-vous jamais à me rendre juſtice!
Je vous ferois encore un plus grand ſacrifice.
Non, ce que vous voulez ne m'embarraſſe point,
Et nous voilà tous deux très-d'accord ſur ce point.

LE'ANDRE.

Avez-vous mûrement peſé ce que j'exige!
Me le promettez-vous!

CLARICE.

Plus, s'il le faut, vous dis-je.

LE'ANDRE *à part.*

De mon étonnement je ne puis revenir.

CLARICE *à part.*

Je promets ſans façon, ſauf à ne rien tenir.

LE'ANDRE *à part.*

Enfin me voilà pris, ſans pouvoir m'en défendre.

CLARICE.

Je vais trouver mon père, & je lui veux apprendre
Ce que vous exigez; s'il l'approuve, comptez
Que je ne dépends plus que de vos volontés.

SCENE V.

LE'ANDRE *ſeul.*

O Ciel ! je viens de voir un miracle incroyable,
Un prodige inouï ! Clarice raiſonnable.
Je lui dicte des loix ; bien loin d'en murmurer,
Elle conſent à tout pour me deſeſpérer.
Vainement je m'oppoſe au penchant qui me preſſe,
De tous mes préjugés elle ſe rend maîtreſſe,
Et ſoit dans ſes diſcours, ſoit dans ſes actions,
Elle ne m'offre plus que des perfections.
Pourquoi réſiſterois-je au penchant qui m'anime !
Autant qu'elle eſt aimable, elle eſt digne d'eſtime ;
Et de tous les tréſors qui brillent à nos yeux,
Une femme eſtimable eſt le plus précieux.

SCENE VI.

LE'ANDRE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Parbleu, je viens d'apprendre un fait qui m'édifie,
Et qui fait grand honneur à la Philoſophie !
Fiez-vous deſormais à ces graves cenſeurs,
Qui veulent réformer les modes & les mœurs.
Mon frère le Caton, ce ſage à triple étage,
A donc d'un courtiſan arboré l'étalage !

Que

Que de graces il donne à ſes traits rajeunis !
Ce n'eſt plus un Caton, c'eſt un jeune Adonis.

LE'ANDRE.

Vous me trouvez donc bien !

CLITANDRE.

A ravir, mon cher frère.

LE'ANDRE.

Vous voyez que l'Amour change le caractère :
Je fais ce qu'il m'inſpire, & je plais à préſent.

CLITANDRE.

En effet, vous voilà devenu très-plaiſant ;
A peine en ce moment puis-je vous reconnoître.
Quel brillant ! quel éclat ! vous venez de renaître.

LE'ANDRE.

Quand on vous étudie, on eſt bien-tôt parfait :
Vous pouvez vous vanter de m'avoir mis au fait ;
Vos airs ont réveillé mon humeur aſſoupie,
Et d'un original je me rends la copie.

CLITANDRE.

Je ne m'étonne plus ſi vous réuſſiſſez,
Vous prenez le bon tour : vous en ſavez aſſez
Pour entrer dans le monde, & ſur d'autres matières
Clarice aura bien-tôt réformé vos manières.

LE'ANDRE.

Vous ne méritez pas de me mettre en courroux :
Vous vous croyez bien fort d'être au nombre des fous,
Modèles qui vous ont formé tel que vous êtes,
Et qui vous ont inſtruit aux écarts que vous faites.

CLITANDRE *d'un air dédaigneux.*

Quels écarts fais-je donc !

LE'ANDRE.

Tenez, pour le ſavoir,
Il ne faut qu'un inſtant vous entendre & vous voir.
(contre-faiſant Clitandre.)
Parbleu, je viens d'apprendre un fait qui m'édifie,
Et qui fait grand honneur à la Philoſophie !
Voilà vos airs, vos tons; jugez-en maintenant.
Croyez-vous qu'il ſoit beau d'être un impertinent !

CLITANDRE.

Non; & j'avois pour vous certaines déférences,
Pendant que vous laiſſiez durer mes eſpérances,
Et que, vous voyant preſque enterré tout entier,
Je pouvois me flatter d'être votre héritier;
Mais, loin qu'à mon eſpoir un plein effet réponde,
Vous me coupez la gorge en rentrant dans le monde:
Je rentre dans le droit de rire à vos dépens,
Et je ne vois rien là contre le droit des gens.
Me voilà ruiné, je le vois; mais j'eſpère...

LE'ANDRE.

Si vous m'aviez fait voir un meilleur caractère,
Si vous étiez pourvû d'un ſens, d'une raiſon,
Propres à ſoûtenir l'honneur d'une maiſon,
A faire d'un grand bien un ſalutaire uſage,
J'aurois fait vœu de fuir les nœuds du mariage.
(lui montrant un papier.)
Cet acte eſt le garant de mon intention;
Cet acte vous faiſoit l'entière ceſſion
De mes droits, de mes biens, & de ceux que j'eſpère:
Je vais la révoquer, obéir à mon père
En épouſant Clarice, & vous n'hériterez

Que du droit d'en railler autant que vous voudrez.

CLITANDRE.

Vous me cédiez vos droits !

LE'ANDRE.

Vous en voyez la preuve,
Et je vous la cachois pour vous mettre à l'épreuve,
Pour voir ſi vous pourriez mériter mes bienfaits:
Vous n'avez pas voulu que j'en vinſſe aux effets,
Et ſi vous me voyez prendre un autre ſyſtème,
Bien moins que mon penchant, blâmez-vous en vous même.
Jamais à mon bon cœur vous n'avez répondu.

CLITANDRE *après avoir un peu rêvé.*

Oh ! ma foi, pour le coup me voilà confondu.
Je ne regrette point la fortune éclatante
Qui, grace à vos bontés, prévenoit mon attente;
J'enrage d'avoir cru des étourdis, des fous,
Qui m'ont gâté l'eſprit, & dégoûté de vous.
Privez-moi de vos dons, vous me faites juſtice,
Mais ne comptez pas trop ſur le cœur de Clarice;
Elle vous promet tout, vous verrez quelque jour
Que ſon intérêt ſeul a produit ce retour.
Recevez cet avis de ma reconnoiſſance,
Et vengez-vous de moi par une autre alliance.
Adieu.

SCENE VII.

LE'ANDRE *ſeul.*

QUEL coup de foudre il vient de me lancer !
Croirai-je ce qu'il dit ! non, je ne puis penſer

Qu'on me trompe ; Clarice eſt naïve & ſincère.
Mais que ſais-je, après-tout ! allons chercher mon frère ;
Et tâchons d'obtenir qu'il ne nous cache rien :
En tout cas, j'imagine un excellent moyen
Pour connoître Clarice en dépit d'elle-même,
Et pour voir, à coup ſûr, à quel point elle m'aime.

SCENE VIII.

ARTÉNICE, DAMIS.

DAMIS *entrant d'un air effaré.*

OUI, madame, je viens vous faire mes adieux.

ARTÉNICE.

Si-tôt !

DAMIS.

Je ne puis plus me ſouffrir en ces lieux ;
La colère où je ſuis va juſqu'à la furie.
Je n'en puis plus douter, Léandre ſe marie ;
Le contrat eſt tout prêt, on le ſigne ce ſoir ;
Et cet acte odieux me met au deſeſpoir.
Se peut-il qu'un mortel que j'ai pris ſoin d'inſtruire,
Qui ſur ſes paſſions avoit pris tant d'empire
Qu'il mettoit ſon bonheur à les contrarier,
Ait perdu la raiſon juſqu'à ſe marier !

ARTÉNICE.

Mais je ne vois pas là de quoi lui faire un crime,
Et ce n'eſt que ſon choix qui détruit mon eſtime.

DAMIS.

Que ſon choix ! je le tiens coupable à tous égards.

ARTENICE.

Mais enfin ...

DAMIS.

Je le hais, le mépriſe, & je parts.

SCENE IX.

ARTENICE, DAMIS, ARAMINTE.

ARAMINTE.

JE viens vous annoncer, ma fille, une nouvelle
Quidoit vous étonner comme moi.

ARTENICE.

Quelle eſt-elle?

ARAMINTE.

Vous connoiſſez Cléon, ſa naiſſance & ſon rang,
Son mérite eſt égal à ſon illuſtre ſang:
Par malheur il avoit peu de biens en partage,
Mais il lui vient d'écheoir un puiſſant héritage;
Et ce que l'on m'écrit de plus particulier,
C'eſt que, devenu riche, il veut ſe marier,
Lui qui nous proteſtoit que ſa plus grande envie
Etoit de vivre ſeul le reſte de ſa vie.

ARTENICE *à Damis en riant.*

Preuve que l'on ne doit jamais jurer de rien.
Vous m'entendez, Damis.

DAMIS.

Oui, je vous entends bien.

ARAMINTE *en riant.*

Ce n'eſt pas encor tout.

ARTÉNICE.

Qu'eſt-ce donc qu'on vous mande !

ARAMINTE.

Cléon m'écrit lui-même, & c'eſt vous qu'il demande.

ARTÉNICE.

Moi !

ARAMINTE.

Vous.

DAMIS.

Je n'en crois rien ; vous voulez plaiſanter.

ARAMINTE *montrant une lettre.*

J'en ai la preuve ici, que je puis préſenter.

DAMIS *à part.*

Ciel !

ARAMINTE.

Ma fille, liſez, je vous remets ſa lettre.

DAMIS *arrachant la lettre à Arténice.*

Un moment, à mon tour, daignez me la remettre.

ARTÉNICE.

Mais je ne l'ai pas lûe.

DAMIS.

Eh qu'importe !

ARTÉNICE *voulant la reprendre.*

Souffrez . . .

DAMIS.

C'eſt un froid compliment dont vous vous paſſerez.

ARAMINTE.

La lettre eſt bien écrite, & même fort preſſante.

DAMIS.

Preſſante ! oh, liſons donc cette pièce éloquente.

(Il ſecoue la lettre en liſant.)

Le fat ! l'impertinent ! morbleu, c'eſt bien à lui

A ſe donner les airs qu'il ſe donne aujourd'hui!

ARAMINTE.

Comment!

DAMIS *ſe promenant d'un air agité.*

A cinquante ans vouloir en mariage
Une fille comme elle! o le bel aſſemblage!

ARAMINTE *vivement.*

Il eſt aimable encore, il eſt prudent, ſenſé,
Et je ne trouve point qu'il ait ſi mal penſé.
Ma fille lui convient, il convient à ma fille,
Et ce ſera l'avis de toute la famille.

DAMIS *bruſquement.*

Je vous déclare, moi, que ce n'eſt pas le mien.
S'il pouſſe ſon projet, je l'empêcherai bien:
Il faut qu'il ait ma vie, ou bien qu'il y renonce.

ARTÉNICE.

Damis.

DAMIS.

(Il déchire la lettre.)

Voilà ſa lettre, & voici ma réponſe.

ARAMINTE.

Quel eſt ce procédé! de quel droit, s'il vous plaît,
Prenez-vous à ma fille un ſi vif intérêt!

DAMIS.

Par mon emportement, que je blâme moi-même,
Reconnoiſſez enfin à quel excès je l'aime.
Prêt à voir un rival m'enlever tant d'appas,
Je ſens qu'à ce malheur je ne ſurvivrois pas:
L'Amour ſur ma raiſon remporte la victoire,
Mais je n'en rougis plus, j'en fais toute ma gloire;

Ce n'eſt qu'en lui cédant que je puis être heureux;
Et d'éternels liens ſont l'objet de mes vœux.
Recevez donc ma main, trop aimable Arténice.
(à Araminte.)
Vous, madame, ordonnez que l'hymen nous uniſſe.

ARAMINTE.

Ma fille, prononcez.

ARTE'NICE.

Madame, c'eſt à vous.

ARAMINTE.

Si Damis vous convient, il ſera votre époux.

ARTE'NICE.

En ſuivant votre choix, je ne puis qu'être heureuſe.

DAMIS *lui baiſant la main.*

La réponſe me charme, & m'eſt bien glorieuſe.

SCENE X.

ARAMINTE, ARTE'NICE, DAMIS, CLARICE, LISIDOR, POLE'MON, Le NOTAIRE.

LISIDOR *à Clarice, en entrant.*

Vous avez très-bien fait de lui promettre tout,
Et de le ramener nous viendrons bien à bout.

SCENE DERNIE'RE.

ARAMINTE, ARTE'NICE, DAMIS, CLARICE, LISIDOR, POLE'MON, Le NOTAIRE, LE'ANDRE, CLITANDRE.

LISIDOR *à Léandre.*

VOTRE précaution nous paroît juſte & ſage,
Vous voulez différer le jour du mariage;
Autant que vous voudrez, nous le différerons.

LE'ANDRE.

Non, j'ai changé d'avis, monſieur; nous conclurons
Dès ce ſoir, à l'inſtant, ſi cela peut vous plaire.

LISIDOR.

Parbleu, très-volontiers; & voici le Notaire.
(à Polémon.)
D'où peut donc provenir un ſi prompt changement!

POLE'MON.

Je ne ſais.

DAMIS *à Léandre.*

J'applaudis à votre empreſſement,
Du meilleur de mon cœur je vous en félicite,
Et vous me croirez bien, puiſque je vous imite.

LE'ANDRE.

En quoi donc, s'il vous plaît!

DAMIS.

J'ai fait un vain éclat,
La ſageſſe a plié, je ſuis hors de combat.

LE'ANDRE.

Je vous l'avois prédit.

DAMIS.

Vous épouſez Clarice !

LE'ANDRE.

Cela ſe pourra bien.

DAMIS.

Et j'épouſe Arténice,
Je lui donne à vos yeux & ma main & ma foi,
Soyez-en tous témoins, & félicitez-moi.

LISIDOR.

(à Damis.) *(au Notaire.)*
Nous en ſommes ravis. Voyons votre minute,
Et ſignons.

LE'ANDRE *lui prenant la main.*

Doucement.

LISIDOR.

Encore une rechute !

LE'ANDRE.

Point du tout, je perſiſte.

POLE'MON.

Il n'eſt donc queſtion
Que de ſigner.

LE'ANDRE.

De grace, un peu d'attention.

CLARICE.

Quel nouvel incident . . .

LE'ANDRE.

E'coutez-moi, Clarice,
Et je vais m'expliquer ſans le moindre artifice,
Je vous en donne ici ma parole d'honneur.

CLARICE.

J'y compte.

LE'ANDRE.

Vous, de même ouvrez-nous votre cœur.
Vous m'aimez, ou du moins vous daignez me le dire,
A tout ce que je veux vous paroiſſez ſouſcrire;
Mais quand vous conſentez à ma félicité,
Je crains qu'à votre cœur elle n'ait trop coûté.
Tantôt il m'a paru que vous aimiez mon frère,
Vous le quittez pour moi; mais parlons ſans myſtère,
N'eſt-ce point à mes biens que je dois ce retour?
La fortune aujourd'hui l'emporte ſur l'amour.
Je veux qu'à tous égards vous puiſſiez être heureuſe,
Et ſi ma ſolitude eſt pour vous ennuyeuſe,
Je vous offre mon frère, & lui cède mes droits;
C'eſt à vous maintenant à faire votre choix,
Décidez ſur le champ, & rompez le ſilence.
Vous balancez, je crois!

CLARICE.

Vraiment oui, je balance,
Et ce que vous m'offrez...

LE'ANDRE.

Madame, c'eſt aſſez,
Je ne ſuis plus à vous, puiſque vous balancez.

ARTE'NICE *à part.*

A ce noble dépit je reconnois Léandre.

LE'ANDRE.

Je confirme mon offre, & vous donne Clitandre;
Il peut prétendre à vous, & cet acte fait foi
Que je renonce aux droits que me donne la loi.
Tout ce que je poſſède, & tout ce que j'eſpère,

En vertu du même acte, eſt remis à mon frère :
Je ne retiens pour moi juſqu'à mon dernier jour,
Que la poſſeſſion de ce charmant ſéjour ;
Séjour où la vertu ſeule fait mes délices,
Et me tient à l'abri du tumulte & des vices.
(en lui remettant l'acte.)
Recevez-donc, mon frère, en ce moment heureux,
Et mon titre, & mes biens, & l'objet de mes vœux ;
Et puiſſent-ils pour vous avoir autant de charmes,
Qu'ils m'auroient pû cauſer de troubles & d'alarmes !

DAMIS *à part.*

Le bourreau m'a trompé : par tout ce que je voi,
Sa raiſon a vaincu. Quelle honte pour moi !

ARTE'NICE.

Que dites-vous, Damis !

DAMIS.
(à part.)

Rien. Je ſuis au ſupplice.

LE'ANDRE *à Liſidor.*

A mon frère, monſieur, accordez-vous Clarice !
Je n'en ſaurois douter après ce que j'ai fait.

LISIDOR.

Oui, votre intention aura ſon plein effet ;
La grandeur de votre ame à mes yeux ſe déploie,
J'en ſuis ſurpris, charmé.

POLE'MON.

Moi, j'en pleure de joie.

CLITANDRE.

Mon frère ... en vérité ... je ne ſais où j'en ſuis,
Pour vous remercier je fais ce que je puis ...

L'expreſſion me manque, & ma joie eſt ſi grande . . .

LE'ANDRE.

Soyez ſage, c'eſt tout ce que je vous demande.
(à Damis & à Arténice.)
Vous, ne différez plus à confirmer vos nœuds;
L'hymen ne peut unir deux cœurs plus vertueux.
Le Ciel depuis long temps vous formoit l'un pour l'autre;
Mais par mon action comparée à la vôtre,
Cher ami, recevez une utile leçon.
Je me ſuis défié de ma foible raiſon;
Vous avez cru la vôtre à l'abri de l'orage,
J'échappe le péril, & vous faites naufrage,
Et par l'événement vous voyez que l'orgueil,
De la ſageſſe humaine eſt l'ordinaire écueil.

FIN.

LE TRIOMPHE DE L'AUTOMNE, *PROLOGUE* DE LA FAUSSE AGNÈS *OU* DU POETE CAMPAGNARD.

COMÉDIE.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MERCURE.

L'AMOUR.

La Saiſon du PRINTEMPS.

La Saiſon de L'E'TE'.

La Saiſon de L'AUTOMNE.

La Saiſon de L'HIVER.

L'OPE'RA.

La COME'DIE FRANÇOISE.

La COME'DIE ITALIENNE.

Pluſieurs AUTEURS D'E'TE', qui ne diſent rien.

Un POETE TRAGIQUE, ſuivi de pluſieurs autres.

Un POETE COMIQUE.

TROUPE de Plaiſirs, de Ris & de Jeux.

La Scène eſt à Paris.

PROLOGUE DE LA FAUSSE AGNE'S.

SCENE PREMIE'RE.

MERCURE, La Saiſon du PRINTEMPS *coëffée en fleurs,* La Saiſon de L'E'TE' *couronnée d'épis, avec une faucille à la main,* La Saiſon de L'AUTOMNE *couronnée de pampres, avec un thyrſe à la main,* La Saiſon de L'HIVER *habillée en vieille & couverte de fourrures, ſes mains dans un gros manchon.*

MERCURE.

MESDAMES les Saiſons, ſoyez plus pacifiques :
Le grand Dieu Jupiter inſtruit de vos débats,
Vient de me commander de deſcendre ici bas,
Pour redreſſer vos écarts lunatiques.
Quand ce Dieu forma l'Univers,
Pour régner tour-à-tour, il vous fit toutes quatre,
Voulant qu'à même fin, par des effets divers,

Vous tendiſſiez toûjours, ſans jamais vous combattre,
Et que l'une après l'autre, en vertu de ſes loix,
Vous régnaſſiez ſur la machine ronde
Pendant l'eſpace de trois mois.
Dans les premiers âges du monde,
Chacune de vous quatre a joui de ſes droits
Avec une équité comparable à la nôtre,
Et nulle n'a tenté d'empiéter ſur l'autre:
Le Printemps produiſoit les feuilles & les fleurs,
L'Eté combloit toûjours l'eſpoir des Laboureurs,
L'Automne, de ſes fruits, de ſa liqueur charmante,
Donnoit exactement la récolte abondante,
Et l'Hiver, par ſes noirs frimats,
Et par ſon utile froidure,
Faiſant repoſer la Nature,
Des impures vapeurs purgeoit tous les climats.
Par vos diſſentions maintenant aveuglées,
Vous êtes toutes déréglées,
Et l'on ne voit plus de Printemps
Que dans quelques fades Romans.
La Saiſon de l'Eté, couverte de nuages,
Eſt froide, ou féconde en orages;
L'Automne, au grand regret des malheureux humains,
Paroît depuis deux ans ſans porter de raiſins;
Et l'Hiver, faiſant l'agréable,
Laiſſe couler les eaux en pleine liberté,
Et prive les mortels du plaiſir délectable
De boire frais pendant l'été.
Jupiter, contre vous juſtement irrité,

Veut que vous rentriez chacune en vos limites,
Et qu'avec régularité
Vous obſerviez les loix qu'il vous avoit preſcrites.

Le PRINTEMPS.

Je ferai toûjours mon plaiſir
De régner avec le Zéphir;
(montrant l'Hiver.)
Mais cette âpre Saiſon qui cauſe nos divorces,
S'endort quand elle doit agir,
Et lorſque je dois revenir,
Se réveille & reprend ſes forces.
Ne pouvant réſiſter à ſes noirs Aquilons,
Je fuis, & je fais place aux deux autres Saiſons.

L'ETE'.

Quand l'Hiver au Printemps a déclaré la guerre,
Le Printemps ne ſauroit me préparer la Terre,
Et mes vives chaleurs ſuccédant aux frimats,
Cauſent en l'air mille combats,
D'où naiſſent, ou d'épais nuages,
Ou des brouillards, ou des orages,
Qui font périr les fruits, détruiſent la moiſſon,
Et laiſſent peu d'eſpoir au triſte Vigneron.

L'AUTOMNE.

Leur apologie eſt la mienne.
Quand l'Hiver fait languir le Printemps & l'Eté,
Que prétend-on que je devienne!
Mes deux aimables ſœurs ſont ma fécondité.

MERCURE *à l'Hiver.*

Eh bien, vieille trembleuſe, il eſt temps de répondre;

Tant de juſtes griefs ont de quoi te confondre;
Ils devroient t'accabler de honte & de douleur,
Mais rien ne peut émouvoir ta froideur.

L' HIVER.

Quoique leur caquet vous impoſe,
Je ne répondrai qu'une choſe
A tous leurs frivoles diſcours.
Si par fois j'étends trop mon cours,
Les mortels ſeuls en ſont la cauſe,
Ils me préfèrent aux beaux jours.

Le PRINTEMPS.

Toi, leur belle Saiſon!

L' HIVER.

Oui, moi.

L' E'T E'.

Seigneur Mercure,
N'êtes-vous pas choqué d'une telle impoſture!

MERCURE.

(à l'Hiver.)

Si je le ſuis! ſans doute. Oſes-tu devant moi
Faire aux mortels cette injuſtice!

L' HIVER.

Pour un Dieu ſi ſubtil, vous êtes bien novice.
Autrefois aux mortels j'inſpirois de l'effroi,
Maintenant je fais leur délice.

MERCURE.

Leur délice! comment! pourquoi!

L' HIVER.

Au bon vieux temps de l'INNOCENCE

Chaque mortel étoit Berger ou Laboureur,
Et ſous ſon pauvre toit, tremblant en ma préſence,
Il attendoit avec impatience
Que le Printemps adoucît ma rigueur.
Depuis que de ſuperbes Villes,
Raſſemblant les humains, leur ont ſervi d'aſyles
Contre la plus âpre froideur,
La Saiſon des frimats eſt pour eux la plus belle,
Les plaiſirs & les jeux annoncent mon retour,
Et juſqu'à la Saiſon nouvelle,
Tout rit à la Ville, à la Cour :
Je fais ceſſer la guerre & ſes triſtes alarmes,
Je donne tous les jours des ſpectacles nouveaux,
Et mon temps a bien plus de charmes
Que n'en ont les jours les plus beaux.

L'ETE'.

Oui, par une indulgence outrée,
Pour de foibles mortels livrés à leurs deſirs,
Elle éterniſe ſa durée,
Pour éterniſer leurs plaiſirs.

MERCURE.

Ce deſordre eſt intolérable ;
Il faut que tes trois ſœurs rentrent dans tous leurs droits,
Tel eſt de Jupiter l'arrêt irrévocable.

L'HIVER.

Eh bien, pour obſerver ſes loix,
Nous ne nous ferons plus la guerre ;
Mais, dès que le Printemps rajeunira la Terre,
Si-tôt qu'on ſentira les chaleurs de l'Eté,

La pluſpart des mortels s'enfuyant loin des villes,
Redeviendront groſſiers, farouches, indociles:
Plus de commerce entr'eux, plus de ſociété.

MERCURE.

Tu les raſſembleras auſſi-tôt que l'Automne
De ſon divin nectar aura rempli la tonne.

L'HIVER.

Mon cours ſera trop limité
Pour réparer le mal qu'aura fait mon abſence.

MERCURE.

Je vais punir ta vanité,
Et te prouver que ta préſence
N'eſt point néceſſaire aux plaiſirs,
Et qu'ils peuvent régner avec les doux zéphirs.
Oui, tes aimables ſœurs que ton orgueil irrite,
Vont avoir, comme toi, tous les jeux à leur ſuite,
Et fixés par mes ſoins dans ce fameux ſéjour,
Ils n'attendront plus ton retour.
Ame de l'Univers, Amour, ſource féconde
Des plaiſirs, des ris & des jeux,
Par l'ordre du Maître du monde,
Viens les raſſembler en ces lieux,
Prends ſoin qu'ils y règnent ſans ceſſe,
Qu'ils en faſſent toûjours la gloire & l'ornement,
Et que chaque Saiſon, mère de l'allégreſſe,
Les y préſente également.

SCENE II.

MERCURE, Les QUATRE SAISONS, L'AMOUR, Les JEUX, Les RIS & Les PLAISIRS.

Marche de l'Amour conduiſant les Jeux, les Ris & les Plaiſirs.

L'AMOUR *à Mercure.*

POUR obéir à l'ordre de ton père,
J'amène ma ſuite ordinaire.

Un PLAISIR *à Mercure.*

Pour nous faire venir, quel temps choiſiſſez-vous!
Pendant le ſéjour de l'Automne,
Ce ſéjour eſt-il fait pour nous!
Bacchus & l'aimable Pomone,
De nos plus zélés partiſans
Peuplent les campagnes fertiles.
Nous fuyons à préſent les villes,
Et nous allons courir les champs.

MERCURE *l'arrêtant.*

Il faut réformer cet uſage.
Par un motif prudent & ſage,
Jupiter veut qu'ici vous régniez en tout temps.

Un autre PLAISIR.

Quoi! veut-il nous fixer dans une ſolitude!
Attendez que l'Hiver ramène l'Aquilon.

MERCURE.

Les Jeux & les Plaiſirs ſont de toute ſaiſon:

Ce n'eſt qu'une vieille habitude
Qui les écarte à préſent de ces lieux;
Mais pour fixer les cœurs, ils ont de fortes armes,
Et les mortels voluptueux
Viendront ſe raſſembler, & trouveront des charmes
Par-tout où régneront les Plaiſirs & les Jeux.

L'HIVER.

Si vous réuſſiſſez, vous ferez des miracles.

L'AUTOMNE.

Orgueilleuſe Saiſon, pour t'égaler au moins,
Je forcerai tous les obſtacles.

MERCURE *à l'Automne.*

Pour tenter les mortels n'épargnez aucuns ſoins,
Sur-tout ranimez les Spectacles;
Les humains ſont toûjours flattés
Par d'agréables nouveautés.

L'HIVER.

C'eſt à moi qu'elles appartiennent,
C'eſt par moi qu'elles ſe ſoûtiennent;
Bien-tôt on les voit ſe flétrir,
Quand l'une de mes ſœurs s'empreſſe à les offrir.
Si vous ne voulez pas m'en croire,
Les Spectacles & les Auteurs
Vont vous dire quelle eſt celle des quatre ſœurs
Qui leur procure plus de profit & de gloire.

MERCURE.

Nous allons voir. Parlons aux Spectacles d'abord,
Et tâchons d'animer leur zèle;
Puis avec les Auteurs nous ferons notre accord.

L'AMOUR.

Spectacles, paroiſſez, Mercure vous appelle.

SCENE III.

SCENE III.

MERCURE, L'AMOUR, Les quatre SAISONS, L'OPÉRA *habillé en Danſeur, & ayant par-deſſus cet habit une mante & un caſque de héros; d'une main il tient un maſque, & de l'autre un livre de muſique.* La COMÉDIE FRANÇOISE *habillée moitié à la Romaine, & moitié à la Comique.* La COMÉDIE ITALIENNE *vêtue en Arlequine, ayant le maſque ſur le viſage.* L'OPÉRA *s'avance le premier.*

MERCURE *à l'Amour.*

QUEL eſt ce poupin ſi paré,
Qui de blanc & de rouge a plâtré ſon viſage,
Et qui, d'un air délibéré,
Vient offrir à nos yeux un triple perſonnage!

L'AMOUR.

C'eſt l'Opéra.

MERCURE *ſoûriant.*

Comme il eſt accoutré!

L'AMOUR.

Son habillement eſt bizarre,
Mais il indique au Spectateur
Les différens plaiſirs que lui ſeul lui prépare.
Par cet emblême il ſe déclare
Muſicien, Héros, Danſeur.

MERCURE.

Voilà bien des métiers qu'à la fois il exerce!

J'aime ſa figure diverſe :
Elle donne au Public un plaiſir ſingulier
Sans doute !

L' A M O U R.

Elle a ſouvent l'honneur de l'ennuyer.

M E R C U R E.

En vérité, cela m'étonne.
Je veux l'interroger, afin d'en juger mieux.
Quelle douce langueur eſt peinte dans ſes yeux !
(à l'Opéra.)
Pour relever la gloire de l'Automne,
Veux-tu faire un effort utile & glorieux !

L' O P E' R A *chante en Héros, & avec feu.*

Pendant l'Automne, juſtes Dieux,
Quel effort veut-on que je faſſe !
Ah ! ſi même en hiver je parois ennuyeux,
En toute autre ſaiſon, j'en atteſte les Cieux,
Mes Auteurs plus froids que la glace,
Ne me font eſpérer qu'une affreuſe diſgrace.

M E R C U R E *ſe bouchant les oreilles.*

Prenez un ton moins éclatant.
A quoi bon, s'il vous plaît, me répondre en chantant !

L' O P E' R A *chantant d'un ton doucereux.*

La ſaiſon de l'Hiver eſt la ſaiſon charmante
Qui fait briller tous mes talens ;
Si-tôt que le roſſignol chante,
On n'eſt plus attentif à mes tendres accens.
J'ai beau chanter les douces chaînes,
Les inquiétudes, les peines,

Et les agréables tourmens
De mes inſipides Amans :
Au retour du Printemps
On ſe dégoûte de mes charmes,
De mes craintes, de mes alarmes,
De mes plaiſirs,
De mes ſoupirs,
De mes tendres deſirs,
Et du doux & tendre murmure
D'une onde claire & pure.

MERCURE.

Si l'on vous traite ainſi, c'eſt par bonnes raiſons.
Renvoyons à l'Hiver ce diſeur de chanſons.

L'OPERA *d'un air de mouvement.*

Ah ! ſi vous entendiez mes douces chanſonnettes . . .

MERCURE.

J'ai le cœur affadi de tes tendres ſornettes :
Ou parle comme un autre, ou finis tes diſcours.

L'OPERA *chantant.*

Je ne dis jamais rien, mais je chante toûjours.

MERCURE.

On peut aimer un temps ta douce mélodie,
Mais à la continue elle endort, elle ennuie.
Adieu, tu nous ſerois d'un trop foible ſecours ;
Il faut toucher l'eſprit auſſi-bien que l'oreille,
Et la variété les frappe & les réveille.

(L'Opéra danſe un air vif & court, & le finit bruſquement, en faiſant la révérence à Mercure, & cinq ou ſix révérences à l'Hiver.)

L'AMOUR *amenant la Comédie Italienne.*

Venez, c'eſt vous qu'on veut interroger.

MERCURE.

Elle eſt brune, & ſon air me paroît étranger.

(La Comédie Italienne tourne autour de Mercure, en faiſant pluſieurs lazzi.)

Finirez-vous bien-tôt vos ſingeries !

(Elle redouble ſes lazzi.)

Ouais ! je ris malgré moi de ſes bouffonneries,
Elles ont du brillant, de la vivacité,
Mais j'aime en tout la vérité.
L'art m'offre en vain une figure
Que le caprice anime, & non pas la Nature :
Le vrai ſeul peut toucher un goût fin, délicat,
Et le bouffon eſt toûjours plat.
Mais comme il eſt grande abondance
De Partiſans zélés de ce Comique outré,
L'Automne peut ſur vous fonder quelque eſpérance,
Ma brune : n'avez-vous encor rien préparé !

La COMEDIE ITALIENNE.

Signor nò. Chacoun m'abandoune
Pour aller preſſourer le doux fruit de l'Autoune,
Cette ingrate ſaiſou m'accable de çagrin ;

(Elle pleure à l'Arlequine.)

Car moi, z'aime l'arzent beaucoup piu ché le vin.
Z'ai beau m'efforcer, z'ai beau dire
Havete voi veduta
La mia bella perruca !
Ze pleure ſous le maſque en voulant faire rire ;
Et cette ſaiſou qui me perd
Mi fà prècher dans oun deſert.
Vainement z'ai taſſé de m'animer pour elle ;

Deſormais, quand z'aurai quelque farce nouvelle,
Ze la garderai pour l'Hiver.

(Elle danſe une Chaconne, & témoigne en danſant, par pluſieurs lazzi, beaucoup de haine & de mépris à l'Automne & à ſes deux autres Sœurs, & beaucoup d'amitié à l'Hiver.)

L'HIVER *à Mercure.*

Vous voyez ſi je ſuis menteuſe.

MERCURE.

Eh bien, garde pour toi cette baragouineuſe.

(La Comédie Italienne ſe retire en ſe moquant de Mercure.)

L'AMOUR *préſentant la Comédie Françoiſe.*

Avancez: celle-ci va parler purement,
Elle eſt Françoiſe de naiſſance.

MERCURE.

Ah! c'eſt la Comédie; on le voit aiſément
A ſon aimable contenance,
Et par ſon double habillement.

L'AMOUR.

Cet habillement vous indique
Qu'elle eſt ſérieuſe & comique.

La COMÉDIE FRANÇOISE.

Il eſt vrai: dans ce double emploi,
Imiter la Nature eſt ma ſuprême loi;
Tantôt je fais pleurer, & tantôt je fais rire;
Les yeux baignés de pleurs, ou remplis de fureur,
J'inſpire tour à tour la pitié, la terreur;
Et bien ſouvent auſſi le ſel de ma ſatyre,
En badinant, inſtruit le Spectateur,
A qui, ſans fiel & ſans malice,
J'offre dans un miroir le portrait peu flatteur

Et du ridicule & du vice.

MERCURE.

Je connois vos talens, & les eſtime fort;
Ainſi donc obſervez ce que je vous ordonne:
Je veux qu'en faveur de l'Automne
Vous vous donniez un noble eſſor.

La COMEDIE FRANÇOISE.

Et mon propre intérêt, & le deſir de plaire,
M'engagent à vous ſatisfaire.
Si j'avois quelque nouveauté,
Que l'on pût appeler nouvelle,
Je vous répondrois bien du ſuccès de mon zèle;
Mais où la prendrons-nous! c'eſt la difficulté.

MERCURE.

Appelons vos Auteurs d'Eté.

(Pluſieurs Auteurs ornés de roſes, avec des bouquets à leurs mains, entrent tous enſemble.)

L'AMOUR *les préſente.*

Les voici tout couverts de roſes.

La COMEDIE FRANÇOISE.

Ils ont de l'agrément, peu de ſolidité,
Du vif, du brillant ſans beauté,
Beaucoup de mots, & peu de choſes;
Encor leur faut-il le ſecours
De la Danſe & du Vaudeville,
Qui ſans néceſſité ſe préſentent toûjours:
Ils amuſent d'abord & la Cour & la Ville,
Mais le charme ſe rompt au bout de quelques jours.

MERCURE *aux Auteurs d'Eté.*

Sortez. Ayons recours aux grands Auteurs tragiques.

SCENE IV.

MERCURE, Les quatre SAISONS, L'AMOUR, Pluſieurs AUTEURS TRAGIQUES *vêtus à l'antique, avec le Cothurne.*

L'AMOUR *prenant un des Auteurs tragiques.*

JE vous en préſente un des plus mélancoliques;
Il a le poignard à la main.

MERCURE, *après l'avoir contemplé, regarde les autres.*

Les autres ont l'air plus humain,
Et cachent leurs poignards ſous leurs habits antiques.
Mais parmi ces graves eſprits,
Ne vois-je pas un petit-maître!

La COMEDIE FRANÇOISE.

Au moins aſpiroit-il à l'être,
Mais il s'eſt égaré dans le vol qu'il a pris.
Son eſprit devançoit ſon âge,
Trop de louanges l'ont gâté;
C'eſt un beau génie avorté,
Pour s'être cru trop tôt un perſonnage.

MERCURE *à l'Auteur que l'Amour lui a préſenté.*

O vous, que le Public écoute en frémiſſant,
L'Automne vous demande un des fruits de vos veilles;
Jupiter, ce Dieu tout-puiſſant,
L'exige auſſi de vous, ſoyez obéiſſant.

L'AUTEUR *déclamant ſur le ton tragique.*

Moi, je prodiguerois de ſi rares merveilles!
J'irois, de mes enfans devenant le bourreau,
Immoler à l'Automne un chef-d'œuvre nouveau!
Tentez, Seigneur, tentez ces cœurs puſillanimes,
Qui n'oſent au Théatre égorger des victimes,
Qui traitent galamment le plus grave ſujet,
Et tragiques de nom, ne le ſont point d'effet;
Trop heureux ſi leurs Vers auſſi mols que leurs ames,
Par des traits énervés font ſangloter des femmes:
Pour moi, qui ne connois ni pitié, ni terreur,
Je ſens que je ſuis fait pour inſpirer l'horreur.
(à l'Automne.)
Mais n'attends rien de moi, Saiſon ſtérile, ingrate:
Que le grand Jupiter tonne, foudroie, éclate,
Ah! ce n'eſt qu'à l'Hiver que j'offre mes écrits,
Et je n'ai pour ſes Sœurs que haine & que mépris.
(Il ſort les deux mains ſur les côtés, faiſant une inclination à l'Hiver, & jetant un regard terrible ſur l'Automne. Les Auteurs tragiques le ſuivent, & font la même action.)

MERCURE.

Va, va, garde tes Vers montés ſur des échaſſes:
Tu ſurprends quelquefois, mais auſſi-tôt tu laſſes;
Tes galimathias pompeux,
Exaltés par les ſots, ne ſont faits que pour eux.

SCENE V.

MERCURE, Les quatre SAISONS, L'AMOUR, Un POETE COMIQUE *qui entre en faiſant beaucoup de révérences à la Comédie & à l'Automne; enſuite il préſente un Ouvrage à la Comédie Françoiſe.*

MERCURE *à la Comédie Françoiſe.*

QUEL eſt ce petit perſonnage
Qui d'un air humble & doux vous préſente un ouvrage!

La COMEDIE FRANÇOISE.

C'eſt mon ancien ami. Soyez le bien venu:
Depuis quand de retour en France!

Le POETE COMIQUE.

Depuis trois ans. Après une ſi longue abſence,
Comment m'avez-vous reconnu!

La COMEDIE FRANÇOISE.

Je vous ai ſouhaité; mais votre indifférence
Me pique un peu, je l'avouerai,
Et d'un ſi long oubli je ſuis mal ſatisfaite.

Le POETE COMIQUE.

Par de bonnes raiſons je me juſtifierai.

La COMEDIE FRANÇOISE.

Mais où vous cachez-vous, monſieur l'Anachorete!

Le POETE COMIQUE.

Dans une agréable retraite,
Pays gras, abondant, plein de riches côteaux,
Et des meilleures gens.

MERCURE.

Qu'on nomme !

Le POETE COMIQUE.

Les Manceaux,

La COMÉDIE FRANÇOISE.

A vivre en cet exil quel arrêt vous condamne !

MERCURE.

Il y fait ſon cours de chicane.

Le POETE COMIQUE.

Non, je hais les procès . . . voici la vérité.
Comme l'on ſe moquoit de ma ſimplicité,
Et que je ſouffre trop de peine
Lorſqu'à mes dépens quelqu'un rit,
Je réſide au pays du Maine,
Afin de m'aiguiſer l'eſprit.

La COMÉDIE FRANÇOISE.

Vraiment, on s'aperçoit que l'air vous dégourdit.

Le POETE COMIQUE.

Je puis vous en donner une preuve certaine,
Car j'ai déjà mon dit & mon dédit.

La COMÉDIE FRANÇOISE.

Apparemment voici quelque Pièce nouvelle
Que dans cet innocent ſéjour,
Pour nous rapatrier, vous avez miſe au jour !

Le POETE COMIQUE.

Vous l'avez dit, elle eſt Mancelle,
Et je l'offre à l'Automne avec empreſſement ;
Heureux, ſi le ſuccès peut répondre à mon zèle !

L'AUTOMNE.

Je le ſouhaite infiniment.

La COMEDIE FRANÇOISE.

Et pour notre gloire commune
Je vais travailler vivement.

L'AUTOMNE.

Puiſſe la critique importune
En ma faveur vous traiter doucement!

MERCURE.

Je ferai mes efforts pour détourner l'orage.

Le POETE COMIQUE.

La critique fait toûjours rage,
On la conjure vainement.

MERCURE.

Quel eſt le titre de la Pièce?

Le POETE COMIQUE.

La fauſſe Agnès.

MERCURE.

Ce titre m'intéreſſe.

Le POETE COMIQUE.

Ou *le Poëte Campagnard.*

MERCURE.

Encor mieux.

Le POETE COMIQUE.

Je l'offre un peu tard;
Mais comme en travaillant ma Muſe ſe fatigue,
Pour ne rien produire au haſard,
Nous marchons lentement dans les ſentiers de l'Art.

MERCURE.

Tant mieux. Nous donnez-vous une Pièce d'intrigue?

Le POETE COMIQUE.

Cette Pièce eſt en même temps,

Pour unir les goûts différens,
Et d'intrigue & de caractère.

La COMÉDIE FRANÇOISE.

C'eſt le plus ſûr moyen de plaire.

Le POETE COMIQUE.

Cependant je ne ſais ſi l'ouvrage plaira;
Car je ſens bien que la matière
En eſt bizarre & ſingulière.

MERCURE.

Et c'eſt ce qui la ſoûtiendra.
Oui, le Public, quoique ſévère,
A ce deſſein ſe prêtera.
Plus vous haſarderez pour tâcher de lui plaire;
Plus, touché de ce zèle, il vous excuſera.

La COMÉDIE *au Parterre.*

Nous riſquerons donc l'aventure
Sur la parole de Mercure;
Mais notre effroi ne céſſera,
Quoiqu'elle ſoit d'un bon augure,
Que lorſque le Public, comme je l'en conjure,
Hautement la ratifiera.

Fin du Prologue.

LA FAUSSE AGNE'S,

OU

LE POETE CAMPAGNARD.

COME'DIE.

ACTEURS.

Le Baron de VIEUXBOIS.

La Baronne de VIEUXBOIS.

ANGE'LIQUE, leur fille aînée.

BABET, leur fille cadette.

LE'ANDRE, amant d'Angélique.

M.r DESMAZURES, autre amant d'Angélique.

LOLIVE, valet de Léandre.

Le Comte des GUE'RETS, Gentilhomme campagnard.

La Comteſſe des GUE'RETS.

M.r le PRE'SIDENT.

La PRE'SIDENTE, ſa femme.

La Scène eſt en Poitou, dans le château du Baron.

LA FAUSSE AGNE'S, OU LE POETE CAMPAGNARD.

Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIE'RE.

Le BARON, ANGE'LIQUE.

Le BARON.

OH çà, ma fille, parlez-moi naturellement: je m'aperçois depuis quelques jours, que vous êtes triſte & rêveuſe; ſans doute que vous regrettez le ſéjour de Paris, où vous avez été élevée juſqu'à la mort de votre tante.

Je ſuis charmé, je l'avoue, de l'éducation que feue ma ſœur vous y a donnée, mais je crains fort que cela ne ſoit cauſe de votre malheur; car enfin, vous êtes deſtinée à vivre à la campagne, & la vie qu'on y mène eſt bien différente de celle de Paris.

ANGE'LIQUE.

Hélas!

Le BARON.

Voilà un hélas qui me fait voir que j'ai deviné juſte. Tu t'ennuies ici, ma pauvre enfant.

ANGE'LIQUE.

Non, mon père, je ne m'y ennuie pas, & ce ſéjour auroit mille agrémens pour moi, ſi on m'y laiſſoit diſpoſer de moi-même; mais à peine ſuis-je arrivée, qu'on parle de me marier, & avec qui! avec un Provincial. Que dis-je un Provincial! un Campagnard, &, qui pis eſt, un Campagnard bel eſprit. Quelle ſociété pour une fille comme moi, élevée dans le grand monde, & accoûtumée au commerce des gens de la Cour & de Paris les plus polis & les plus ſpirituels!

Le BARON.

Je te le diſois bien, ma pauvre fille; l'éducation qu'on t'a donnée te rendra malheureuſe: tu as trop d'eſprit & de perfections pour ce pays-ci.

ANGE'LIQUE.

Eh pourquoi voulez-vous donc m'y attacher!

Le BARON.

Moi, je ne veux rien; c'eſt ma femme qui veut.

ANGE'LIQUE.

N'êtes-vous pas le maître!

Le BARON.

Le BARON.

Oui, corbleu, je le ſuis.

ANGE'LIQUE.

Mais ma mère vous engage toûjours à être de ſon avis.

Le BARON.

Je n'ai point hònte de l'avouer, c'eſt une femme d'un mérite prodigieux, d'une raiſon & d'un jugement au deſſus de ſon ſexe ; une femme qui m'aime à l'adoration, quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que nous ſoyions mariés.

ANGE'LIQUE.

Ah, s'il m'étoit permis de vous parler naturellement !

Le BARON.

Eh bien, que me dirois-tu !

ANGE'LIQUE.

Que ma mère abuſe de votre facilité.

Le BARON.

Et en quoi, s'il vous plaît !

ANGE'LIQUE.

En ce qu'elle vous fait rompre un mariage très-avantageux que ma tante avoit ménagé pour moi à Paris, & vous force à me faire épouſer un perſonnage qui ne me convient en aucune façon.

Le BARON.

Corbleu, madame votre mère a raiſon : ce Léandre dont vous êtes coëffée, n'eſt point du tout votre fait. Sera-t-il dit qu'un petit Gentilhomme qui n'a que trois cens ans de nobleſſe, épouſera la fille du baron de Vieuxbois, tandis que monſieur Deſmazures, le plus bel eſprit du Poitou, s'offre à vous épouſer ! c'eſt une alliance digne de moi, de votre mère, & de vous. Vous ſavez quelle

eſt notre délicateſſe ſur la naiſſance : il y a quatre cens ans que dans ma famille nous ſommes gueux de père en fils, pour n'avoir pas voulu nous méſallier, & je refuſerois pour mon gendre, le plus riche parti de France, qui ne pourroit pas me prouver que ſes ancêtres ont marché aux premières Croiſades.

ANGE'LIQUE.

Quel entêtement ! le mérite ſe meſure-t-il à l'ancienneté des familles ? Pour moi, je penſe bien différemment, je ne trouve la vraie nobleſſe que dans le cœur & l'eſprit ; d'ailleurs, Léandre eſt bon gentilhomme.

Le BARON.

Vous le croyez fort noble parce que vous l'aimez.

ANGE'LIQUE.

Oui, je l'aime, je ne m'en défends point ; ma tante m'avoit prévenue en ſa faveur, & il répondoit parfaitement à l'idée qu'elle m'avoit donnée de lui. Ah ! mon père, ſouffrirez-vous qu'on m'arrache à ce que j'aime, pour me ſacrifier à ce que je n'aimerai point !

Le BARON.

Ne te deſeſpère pas, mon enfant, tu verras aujourd'hui monſieur Deſmazures, & je te réponds qu'il te charmera.

ANGE'LIQUE.

Et moi je vous réponds qu'il me paroîtra tel qu'il eſt, c'eſt-à-dire, le plus ſuffiſant, le plus fat & le plus ridicule de tous les hommes.

Le BARON.

Vraiment, voilà un beau portrait que vous faites de votre futur mari ! & qui vous l'a dépeint de la ſorte !

ANGE'LIQUE.

Tous ceux qui le connoiſſent.

Le BARON.

Et moi je vous dis qu'il fait l'admiration de la province.

ANGE'LIQUE.

C'eſt ce qui fait que je ne l'admirerai point. Si vous ſaviez quelle différence il y a entre les beaux eſprits de campagne & ceux de Paris ... mais il n'eſt point queſtion de cela. Généralement parlant, tout homme qui fait ſon capital du bel eſprit, a ſouverainement le don de me déplaire, à plus forte raiſon un provincial entiché de ce ridicule.

Le BARON.

Ouais, mademoiſelle de Vieuxbois, vous êtes bien délicate ! comment faut-il donc qu'un homme ſoit fait pour vous plaire !

ANGE'LIQUE.

Comme Léandre ; qu'il ſoit honnête homme, qu'il ait vécu dans le monde, & qu'il y ait acquis cette politeſſe, ces manières aiſées, nobles & gracieuſes, qui ne tiennent rien de la ſotte préſomption, du ridicule & de l'affectation de la pluſpart des gens de province.

Le BARON.

Ah ! ſi votre mère vous entendoit raiſonner de la ſorte...

ANGE'LIQUE.

Aidez-moi à la deſabuſer de monſieur Deſmazures, je me jette à vos genoux pour obtenir cette grace, & je me flatte que vous ne me la refuſerez pas.

Le BARON.

Je vous aime, ma fille, & je ferai de mon mieux pour

que l'on ne force point vos inclinations.

ANGE'LIQUE.

Daignez dire quelques mots en faveur de Léandre.

Le BARON.

Mais je ne le connois que de réputation : s'il étoit ici, je ſoûtiendrois mieux ſa cauſe.

ANGE'LIQUE.

Eh bien, promettez-moi de prendre ſon parti, & je vous promets qu'il vous appuiera bien-tôt lui-même.

Le BARON.

Comment cela ſe peut-il, s'il eſt à Paris ?

ANGE'LIQUE.

Il n'eſt pas ſi loin de nous que vous le croyez ; mais je ne puis vous en dire davantage à préſent : voici ma mère.

SCENE II.

Le BARON, La BARONNE, ANGE'LIQUE.

La BARONNE *tenant une lettre à la main.*

AH ! ma fille, que vous allez être heureuſe ! monſieur Deſmazures ſera ici dans un moment, préparez-vous à le recevoir comme un homme que nous deſtinons à l'honneur de vous épouſer ; il me prévient ſur ſon arrivée par une lettre en vers que je trouve admirable. Tenez, mademoiſelle, liſez-nous cette lettre, & apprenez-la par cœur. Vous, monſieur le Baron, écoutez de toutes vos oreilles.

ANGE'LIQUE *lit:*

Pour vous voir au plus tôt, couſine incomparable,
J'accours & par monts & par vaux . . .

La BARONNE.

C'eſt de moi qu'il parle, au moins.

ANGE'LIQUE.

Je le vois bien, madame.

La BARONNE.

Couſine incomparable! en vérité, ce garçon-là écrit bien!

ANGE'LIQUE *lit:*

Pour vous voir au plus tôt, couſine incomparable,
J'accours & par monts & par vaux,
Brûlant d'être aux genoux du Soleil adorable,
Dont la poſſeſſion guérira tous mes maux.
(faiſant la révérence.)

Eſt-ce vous auſſi, madame, qui êtes ſon Soleil!

La BARONNE.

Non, mademoiſelle, cet article-là vous regarde.

ANGE'LIQUE.

Et de quels maux votre couſin veut-il que je le guériſſe!

La BARONNE.

Cela eſt bien difficile à deviner! ſes maux ſont l'abſence, l'impatience, les inquiétudes, les peines, les tourmens de l'amour. N'eſt-il pas vrai, monſieur le Baron!

Le BARON.

Cela s'entend, m'amour.

ANGE'LIQUE.

Comment puis-je lui cauſer tous ces maux, puiſqu'il ne m'a jamais vûe!

La BARONNE.

Quelle abſurdité pour une fille d'eſprit ! Sur le récit que nous lui avons fait, il s'eſt formé de vous une idée charmante : cette idée le preſſe, l'agite, le met tout en feu, & quand une perſonne eſt toute en feu, vous m'avouerez qu'elle n'eſt pas à ſon aiſe. Je ſais ce que c'eſt que ces états-là, *(regardant tendrement le Baron)* j'y ai paſſé, mon cher Baron.

Le BARON *l'embraſſant.*

Et moi auſſi, mon aimable Baronne.

La BARONNE *à Angélique.*

Continuez.

ANGÉLIQUE *lit :*

L'Amour jour & nuit me lutine,
Et m'a tout criblé de ſes traits ;
Mais l'épouſe qu'on me deſtine,
Va me mettre à couvert de ſa main aſſaſſine,
Sous le retranchement de ſes divins attraits.

La BARONNE.

Cet endroit-ci n'eſt pas clair, mais c'eſt ce qui en fait la beauté.

Le BARON.

Aſſurément. Quand je lis quelque choſe, & que je ne l'entends pas, je ſuis toûjours dans l'admiration.

La BARONNE *à Angélique.*

Achevez.

ANGÉLIQUE.

Diſpenſez-m'en, s'il vous plaît.

La BARONNE.

Achevez, vous dis-je ; il ſemble que vous ayez perdu le goût des bonnes choſes.

ANGE'LIQUE *lit :*

La charmante Angélique eſt ſi ſpirituelle,
Qu'on eſt charmé, dit-on, de tout ce qu'elle dit ;
Ainſi, puiſque l'hymen va m'unir avec elle,
J'épouſe non un corps, mais j'épouſe un eſprit.

La BARONNE.

En vérité, voilà une pointe admirable, & je n'ai rien lû de plus fin dans le Mercure galant.

Le BARON.

Oh ! cela eſt divin, cela eſt divin !

La BARONNE.

Je voudrois bien ſavoir ſi vos beaux eſprits de Paris ſont capables de produire d'auſſi jolies choſes !

ANGE'LIQUE.

Non, en vérité, madame, ils ont le goût trop ſimple pour rafiner de la ſorte.

La BARONNE.

Vous m'avouerez qu'un homme de qualité qui fait de ſi beaux vers, doit trouver bien-tôt le chemin de votre cœur.

ANGE'LIQUE.

Je vous jure qu'il n'en approchera pas, s'il n'a point d'autre mérite que celui-là.

La BARONNE.

Il me paroît que l'air de Paris vous a donné bien de la ſuffiſance.

ANGE'LIQUE.

Non, madame, mais il m'a formé le goût.

La BARONNE.

Vous nous prenez donc pour des grues, nous autres gens de province !

ANGE'LIQUE.

A Dieu ne plaiſe ; mais vous êtes ſi prévenue pour monſieur Deſmazures, qu'il ſe peut que vous lui trouviez des perfections qu'il n'a point.

La BARONNE.

Je défie Paris & la Cour de produire un Cavalier plus accompli ; vous allez en juger par vous-même : la plus grande preuve que je puiſſe vous donner de ſon eſprit, c'eſt qu'il ne vous épouſe que parce qu'il vous en croit infiniment.

ANGE'LIQUE.

Il ſera bien-tôt détrompé de la bonne opinion qu'il a de moi.

La BARONNE.

Ah ! voilà un petit trait de modeſtie qui me reconcilie avec vous. Monſieur le Baron, avez-vous donné ordre à votre notaire de dreſſer les articles du contrat !

Le BARON.

Pas encore, madame la Baronne, il n'y a rien qui preſſe.

La BARONNE.

Il n'y a rien qui preſſe, monſieur le Baron ! ne ſommes-nous pas convenus que nous ſignerions ce ſoir, & que nous ferions la nôce tout de ſuite !

Le BARON.

Cela eſt vrai, mais Angélique ne me paroît pas ſi preſſée que nous ; donnons-lui le temps de connoître monſieur Deſmazures, de lui rendre juſtice, & de prendre du goût pour lui.

La BARONNE.

Eſt-ce là votre avis, mon cœur !

Le BARON.

Le BARON.

Oui, m'amour, & je vous prie que ce ſoit auſſi le vôtre.

La BARONNE.

Hélas! volontiers, ſi cela vous fait plaiſir . . . mais . . . *(en lui faiſant des minauderies)* ſi vous vouliez bien ne me pas donner ce chagrin-là . . . je vous aurois tant d'obligation!

Le BARON.

Eh quel chagrin cela peut-il vous cauſer!

La BARONNE *en pleurant.*

Quel chagrin, cruel que vous êtes! ſi le mariage ne ſe conclud pas ce ſoir, vous m'enterrerez demain matin.

Le BARON.

Ah! je ne ſavois pas cela. Corbleu, il ne ſera pas dit qu'une femme ſoit morte pour avoir eu trop de complaiſance pour ſon mari. Je ſuis votre maître, mais je ne ſuis pas votre tyran: je vous confie tous mes droits; ordonnez, ma chère Baronne, ordonnez, & faites bien valoir mon autorité.

ANGELIQUE *à part.*

Ah! mon pauvre père, que vous êtes dupe!

SCENE III.

La BARONNE, ANGELIQUE.

La BARONNE *s'eſſuyant les yeux.*

OH çà, mademoiſelle, vous voyez qu'on n'appelle point ici de mes volontés, & que dès que je me ſuis

mis quelque choſe en tête, il faut que cela paſſe; ainſi, point de raiſonnement, & ſongez à m'obéir.

ANGE'LIQUE.

Je me flatte que mon père ne ſouffrira point qu'on me mette au deſeſpoir.

La BARONNE.

Votre père ne ſouffrira point! vraiment, voilà de jolies expreſſions; votre père ne ſouffrira point! apprenez qu'il ſouffre tout ce qui me fait plaiſir. Vous êtes une jolie mignonne, de vouloir que je me gouverne par l'autorité de votre père: & où avez-vous pris cela, je vous prie! eſt-ce que les femmes de Paris & de la Cour ſont ſi reſpectueuſement ſoûmiſes aux volontés de leurs maris!

ANGE'LIQUE.

Ce n'eſt pas la mode, je l'avoue, & la pluſpart des femmes ont ſecoué le joug; mais du moins, ſi elles aſpirent à l'indépendance, c'eſt à découvert, & elles ne ſe ſervent point des apparences d'une ſoûmiſſion reſpectueuſe, pour uſurper adroitement un pouvoir ſans bornes: vous prenez mon père par ſon foible, & je vois qu'il eſt de ceux que l'on gouverne deſpotiquement, pourvû qu'on ait l'art de leur faire croire qu'ils ne ſont pas gouvernés.

La BARONNE.

Vos réflexions ſont profondes; mais j'ai mauvaiſe opinion des filles qui ont l'eſprit ſi prématuré, & je crois que ce n'eſt pas ſans raiſon que je me dépêche de vous marier.

ANGE'LIQUE.

Je ne ſerois point fâchée d'être pourvûe, ſi vous daigniez me conſulter ſur la manière de me pourvoir. Je vois que

mon ſort dépend de vous ; mais, madame, n'uſez pas durement du pouvoir qu'on vous donne ſur moi, ſongez que vous êtes ma mère, & que la tendreſſe que j'ai lieu d'attendre de vous, doit vous inſpirer la bonté d'entrer un peu dans mes ſentimens.

La BARONNE.

Et le reſpect doit vous faire céder aux miens.

ANGE'LIQUE.

Je ne m'en éloignerai jamais que dans l'occaſion dont il s'agit.

La BARONNE.

C'eſt dans celle-ci préciſément que j'exige de vous une parfaite obéiſſance.

ANGE'LIQUE.

Vous mourrez, dites-vous, ſi je n'épouſe ce ſoir monſieur Deſmazures, & moi je mourrai ſi je l'épouſe.

La BARONNE.

Eh non, non, vous n'en mourrez pas.

ANGE'LIQUE.

Je le hais mortellement.

La BARONNE.

Vous ne l'avez jamais vû.

ANGE'LIQUE.

Cela n'empêche pas que je ne le connoiſſe.

La BARONNE.

Les vers que vous venez de lire, ſuffiſent pour vous prévenir en ſa faveur.

ANGE'LIQUE.

Je vous demande pardon, madame, ſi je vous dis qu'ils ſont un effet tout contraire.

La BARONNE.

Et moi je veux que vous les trouviez excellens.

ANGE'LIQUE.

Très-volontiers, pourvû que je n'en épouſe point l'Auteur.

La BARONNE.

Et vous l'épouſerez, & dès ce ſoir, en dépit de vous & de votre père, car je vois que vous l'avez gagné; mais ne comptez point ſur lui, je vous en avertis; quoiqu'il m'échappe quelquefois, il en revient toûjours à ce que je veux. Quel bruit eſt-ce que j'entends! c'eſt le jardinier qui querelle ſon valet apparemment.

SCENE IV.

La BARONNE, ANGE'LIQUE, LE'ANDRE & LOLIVE *déguiſés en Payſans.*

LOLIVE *à Léandre.*

OH, oh, monſieur le pareſſeux, vous croyez donc que vous n'êtes ici que pour avoir les bras croiſés, & vous donner du bon temps?

La BARONNE.

De quoi s'agit-il, maître Pierre!

LOLIVE.

De ce coquin-là, qu'il n'y a pas moyen de faire travailler.

LE'ANDRE.

Eh morgué doucement, maître Pierre.

La BARONNE.

Laiſſe-le en repos, j'ai quelques ordres à te donner. Il faut...

LOLIVE.

Un petit moment. Tu prétends donc, maître ivrogne, manger le pain des honnêtes gens, ſans le gagner!

LE'ANDRE.

Acoutez, maître Pierre, vous êtes un brutal, ſauf correction, mais je le ſuis auſſi quand je m'y boute.

LOLIVE.

Je ſuis un brutal, monſieur le marouffle! ſi ce n'étoit le reſpect que j'ai pour madame ...

ANGE'LIQUE.

En vérité, maître Pierre, il me ſemble que vous maltraitez un peu trop ce garçon-là.

LOLIVE.

Avec votre parmiſſion, mademoiſelle, ce ne ſont pas là vos affaires, je n'ai à répondre qu'à madame, alle eſt la maîtreſſe, & il n'y a parſonne ici qui oſe dire le contraire.

La BARONNE.

Tu as raiſon; mais écoute les ordres que je veux te donner. Ne manque pas ...

LOLIVE *à Léandre.*

Ah! je ſuis donc un brutal! as-tu bêché ce grand quarré du jardin où je veux planter des choux! as-tu arroſé mes laitues! as-tu nettoyé les allées du parterre!

LE'ANDRE.

Pas encore, mais morgué...

LOLIVE.

Mais morgué, taſtigué, ventregué, tu n'es qu'un ſot, entends-tu, Nicolas! un fainéant, un ſac-à-vin, un ...

ANGELIQUE.

Le pauvre garçon me fait pitié. Ne ſouffrez pas, madame, que maître Pierre le traite ſi durement.

La BARONNE *à Lolive.*

Ecoute, mon ami, en un mot comme en cent, je veux que perſonne ne gronde céans, ſi ce n'eſt moi.

LOLIVE.

Morgué, madame, ſi vous ne voulez pas que je gronde, baillez-moi donc mon congé.

La BARONNE.

Eh bien, tu gronderas tantôt, mais à préſent je veux que tu m'écoutes. N'eſt-ce pas toi qui m'as donné ce garçon-là!

LOLIVE.

Çà eſt vrai.

La BARONNE.

Ne m'as-tu pas dit que c'étoit un bon enfant!

LOLIVE.

J'en demeure d'accord.

La BARONNE.

Que tu le connoiſſois, & que tu répondois de lui comme de toi-même!

LOLIVE.

Je n'en diſconviens pas; je lui ai baillé ma protection.

La BARONNE.

Cependant tu l'accables d'injures, & tu veux me donner mauvaiſe opinion de lui préſentement.

LOLIVE.

Morgué, c'eſt qu'il veut ſe mêler de jaſer, au lieu de faire ſa beſogne.

La BARONNE.

De jaſer ! & ſur quoi !

LOLIVE.

Sur vous, ſur monſieur le Baron, ſur mademoiſelle Angélique.

La BARONNE.

Ah, ah, ceci n'eſt pas mauvais ! & que dit-il de nous !

LOLIVE.

On le prendroit pour un innocent, mais morgué ne vous y fiez pas ; c'eſt un ſonge-creux, je vous en avartis.

La BARONNE.

Mais encore, que dit-il de monſieur le Baron !

LOLIVE.

Il dit . . .

LE'ANDRE.

Ne l'écoutez pas, madame, je vous prie.

La BARONNE.

Pardonnez-moi, je ſuis bien aiſe de ſavoir vos penſées ; monſieur Nicolas. Eh bien !

LOLIVE.

Eh bien, madame, quand monſieur le Baron nous ordonne quelque choſe, ſavez-vous bien ce que dit Nicolas !

La BARONNE.

Quoi !

LOLIVE.

Morgué, ce dit-il, ça mérite confirmation.

La BARONNE.

Comment, confirmation ! qu'eſt-ce que cela ſignifie !

LOLIVE.

Ça ſignifie qu'il ſe moque des ordres de monſieur, & qu'il ne veut jamais les ſuivre qu'après que vous les avez confirmés.

La BARONNE.

Mais vraiment cela n'eſt point ſot.

LOLIVE.

Enſuite il ſe met à parler de vous, & il n'y a pas moyen de le faire finir.

La BARONNE.

A parler de moi ! & quels ſont ſes diſcours !

LOLIVE.

Par la ventreguoi, ce dit-il, la brave femme que ſte madame la Baronne ! all'a pu d'eſprit dans ſon petit doigt, que monſieur le Baron dans tout ſon corps. Morgué, qu'alle a bon air ! qu'alle a bonne mene ! que je ſis aiſe quand je la vois !

La BARONNE.

Ce pauvre Nicolas ! ſa phyſionomie m'a plu d'abord.

LEANDRE.

Grand marci, madame.

La BARONNE *à Angélique.*

Il n'eſt pas mal bâti, ce garçon-là.

ANGELIQUE.

Non vraiment, madame.

LEANDRE *en faiſant des révérences niaiſes.*

Ah ! vous vous moquez.

La BARONNE.

Il a les yeux viſs, & le regard touchant.

ANGELIQUE.

Oui, je m'en aperçois.

LEANDRE *tournant ſon chapeau.*

Oh, pour ce qui eſt d'en cas de ça . . .

La BARONNE.

Et que penſe-t-il de ma fille ?

LOLIVE.

LOLIVE.

Oh, diſpenſez-moi de le dire en préſence de mademoiſelle.

La BARONNE.

Non, non, je veux ſavoir à fond tous ſes ſentimens; cela me divertit.

LOLIVE.

Eh bien, madame, puiſqu'il faut vous déclarer tout, mademoiſelle n'a pas le bonheur de lui plaire.

ANGE'LIQUE *en ſoûriant.*

Je ſuis fort malheureuſe, monſieur Nicolas.

LE'ANDRE *cachant ſon viſage avec ſon chapeau.*

Oh! pardonnez-moi, mademoiſelle.

LOLIVE.

Il dit, madame, qu'elle a l'air d'être votre mère, & que vous avez l'air d'être ſa fille.

ANGE'LIQUE.

Il a raiſon.

LE'ANDRE.

Ça vous plaît à dire.

LOLIVE.

Et qu'il aimeroit mieux épouſer vingt femmes comme vous, l'une après l'autre, que deux filles comme mademoiſelle.

La BARONNE.

Cela eſt réjouiſſant. Tiens, Nicolas, voilà de quoi boire à ma ſanté.

LE'ANDRE.

Oh, madame!

La BARONNE.

Prends, te dis-je. Maître Pierre, je vous défends de maltraiter ce garçon-là, ni d'effets, ni de paroles.

LOLIVE.

Ça ſuffit.

La BARONNE.

Je veux qu'on le ménage, qu'on ait des égards pour lui, qu'on le nourriſſe bien, qu'on le laiſſe dormir tant qu'il voudra, & qu'on n'épuiſe point ſes forces par un travail exceſſif. *(à Angélique.)* Je vois que vous lui voulez du mal de ce qu'il me trouve plus aimable que vous. A propos, il faut que j'aille donner mes ordres pour le dîner; je prétends qu'il ſoit magnifique, & digne de la compagnie qui nous vient: retournez à votre jardin, mes enfans. Un petit mot, Nicolas: je vous ordonne de m'apporter un bouquet tous les matins; n'y manquez pas, je vous en avertis.

NICOLAS.

Oh! je n'ai garde.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, LOLIVE.

Dès que la Baronne eſt ſortie, ils ſe mettent tous trois à rire, en regardant ſi on ne les écoute point.

LOLIVE.

EH bien, qu'en dites-vous, mademoiſelle! ne jouons-nous pas bien nos rôles!

ANGÉLIQUE.

A ravir, & vous m'avez extrêmement divertie l'un & l'autre; il n'y a qu'une choſe qui m'a choquée, c'eſt que tu traites ton maître trop rudement.

LOLIVE.

C'eſt pour mieux cacher notre jeu; d'ailleurs, je vous avoue que je ne ſuis pas fâché de prendre un peu ma revanche. Quel plaiſir pour un valet-de-chambre d'appeler impunément ſon maître, maroufle, ivrogne, coquin, pareſſeux! je rends aujourd'hui à monſieur les belles épithètes dont il m'honore tous les jours.

LE'ANDRE *riant.*

Mon temps reviendra, laiſſe-moi faire; mais ſupprimons les diſcours inutiles, laiſſez-moi jouir, belle Angélique, de la liberté qui me reſte encore de baiſer cette main qu'on veut me ravir.

ANGE'LIQUE.

N'oubliez pas, au moins, de porter tous les matins un bouquet à ma mère.

LOLIVE.

Vous n'y perdrez pas vos pas, Nicolas.

ANGE'LIQUE.

Tout de bon, Léandre, n'êtes-vous pas flatté de cette commiſſion!

LE'ANDRE.

En vérité, je vous admire; comment pouvez-vous être aſſez tranquille pour me plaiſanter dans l'état où nous nous trouvons! ſongez-vous que mon rival eſt ſur le point d'arriver!

ANGE'LIQUE.

Et de m'épouſer, qui pis eſt: le danger eſt encore plus preſſant que vous ne croyez; ma mère veut qu'on ſigne aujourd'hui le contrat, & que la nôce ſe faſſe immédiatement après.

LE'ANDRE.

Et c'eſt en riant que vous m'annoncez cette nouvelle! ah, cruelle! pourriez-vous conſentir à ma perte! ce ſera donc en vain que je vous aurai ſuivie ſecrètement depuis Paris juſqu'ici, que nous nous y ſerons introduits Lolive & moi, lui en qualité de jardinier, moi comme ſon valet, & qu'à la faveur de ſon déguiſement je me ſerai conſervé le bonheur de vous voir! Une intrigue auſſi bien imaginée, ſi heureuſement conduite, n'aura d'autre ſuccès que celui de me rendre ſpectateur du triomphe de mon rival, & de me réduire au dernier deſeſpoir, tandis que vous vous livrerez tranquillement à l'indigne époux que l'on vous deſtine! c'eſt donc-là la récompenſe de ma fidélité! ce ſont donc-là les fruits de la foi que nous nous ſommes donnée!

ANGE'LIQUE.

Ah, vous voilà monté ſur le ton tragique! il vous ſied fort bien, Léandre, & vous déclamez à merveille; mais je n'aime point ce ton-là, rentrons dans le naturel. Le péril eſt preſſant, je l'avoue; cependant il n'eſt pas inévitable: Léandre, je vous aime plus que jamais, & je vous jure ſans emphaſe & ſans exclamation, que je n'aimerai & n'épouſerai jamais que vous; voilà le premier point de mon diſcours.

LOLIVE.

Venons au ſecond.

ANGE'LIQUE.

Monſieur Deſmazures arrive aujourd'hui pour m'épouſer, & moi j'ai deux moyens pour éviter ce malheur.

LOLIVE.

Primò !

ANGÉLIQUE.

De le dégoûter de ma perſonne, & de le forcer à rompre ſes engagemens.

LOLIVE.

Fort bien. Secundò !

ANGÉLIQUE.

De me ſauver d'ici par la petite porte du jardin dont j'ai la clef, & de m'aller jeter dans un Couvent, ſi le premier expédient ne réuſſit pas.

LÉANDRE.

Eh comment pourriez-vous réuſſir à dégoûter de vous mon rival ! cela eſt impoſſible, vous êtes trop parfaite.

ANGÉLIQUE.

Ne vous aveuglez point, & laiſſez-moi faire ; mais il faut que de votre côté vous travailliez adroitement à faire revenir ma mère de ſes préjugés pour lui.

LOLIVE.

Nous avons déjà concerté différens moyens pour cela.

ANGÉLIQUE.

Je connois à fond le perſonnage qu'on me deſtine ; c'eſt un provincial très-fat, qui a la folie de ſe croire le plus grand génie de l'Univers, & qui s'eſt mis en tête qu'une fille n'a de mérite qu'autant qu'elle a de ſcience & d'eſprit ; il compte en même temps trouver en moi un prodige d'eſprit & de ſcience, ſelon l'idée que mon père & ma mère lui ont donnée de ma perſonne, & c'eſt ſur ce pied-là qu'il me recherche.

LOLIVE.

Je commence à entrevoir votre deſſein.

ANGE'LIQUE.

Mon deſſein eſt d'avoir au pluſtôt quelques converſations particulières avec lui, & d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance & de bêtiſe, qu'il ne puiſſe pas me ſouffrir. En un mot, je vais faire l'Agnès : & comme ſon ſyſtème eſt préciſément le contraſte d'Arnolphe, ne doutez point qu'il ne me trouve la plus mauſſade créature du monde.

LE'ANDRE.

Rien n'eſt mieux imaginé; d'ailleurs, il ne ſera pas édifié des diſcours que nous lui tiendrons Lolive & moi, & nous nous promettons . . .

ANGE'LIQUE.

Paix; voici ma petite ſœur.

SCENE VI.

ANGE'LIQUE, LE'ANDRE, LOLIVE, BABET.

BABET.

MA ſœur, ma ſœur, je viens vous faire mon compliment.

ANGE'LIQUE.

Et ſur quoi !

BABET.

Sur l'arrivée de votre prétendu.

ANGE'LIQUE.

Monſieur Deſmazures eſt ici !

BABET.

Je viens de le voir.

ANGE'LIQUE.

Que je ſuis malheureuſe !

BABET.

Que vous êtes heureuſe au contraire ! vous allez être mariée. En vérité, les aînées ont un beau privilége, de paſſer comme cela devant leurs cadettes. Ah ! c'eſt toi, maître Pierre ! bonjour, bonjour, Nicolas.

LÉANDRE.

Mademoiſelle Babet, votre ſerviteur. Que vous êtes jolie !

BABET.

Vraiment, oui, je le ſuis, je le ſais bien : c'eſt ce qu'on me diſoit tous les jours à Paris, quand nous y demeurions ma ſœur & moi ; mais ici, il n'y a perſonne que toi qui me le diſe.

ANGÉLIQUE *à Léandre.*

Si vous la faites jaſer, en voilà pour juſqu'à ce ſoir.

BABET.

Laiſſez-nous dire, & allez voir votre prétendu qui vous attend avec impatience.

ANGÉLIQUE.

Enfin, le voilà donc arrivé !

BABET.

Et très-arrivé, je vous jure, je l'ai vû deſcendre de caroſſe. Ah, le beau caroſſe ! je crois que c'eſt un fiacre de rencontre qu'il a acheté à Paris ; les glaces en ſont vitrées à petits carreaux, comme les fenêtres de ma chambre.

LOLIVE.

Cela eſt d'un goût tout nouveau.

BABET.

Ses trois chevaux ſont encore plus étonnans que ſon caroſſe.

ANGÉLIQUE.

Comment! il eſt venu à trois chevaux!

BABET.

Oui, en arbalète. Celui qui fait la pointe eſt noir, borgne & boiteux.

LÉANDRE.

Fort bien.

BABET.

Le ſecond eſt gris-pommelé; le troiſième eſt de toutes couleurs, & plus haut d'un pied que les deux autres, & ſi maigre, ſi maigre, que les os lui percent la peau.

ANGÉLIQUE.

Voilà le digne équipage d'un Poëte de campagne.

LOLIVE.

Ma foi, il eſt encore mieux monté que ceux de Paris.

BABET.

Comment, maître Pierre, vous avez donc été à Paris?

LOLIVE.

Oh! voirement oui, mademoiſelle, j'y ai exercé mon métier pendant plus de cinq ans.

BABET.

Je ſuis bien trompée, ſi je ne vous y ai vû.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis m'empêcher de rire de la deſcription qu'elle vient de nous faire du char pompeux de monſieur Deſmazures.

BABET.

C'eſt une choſe à voir. Croiriez-vous bien cependant que ces trois bêtes éclopées ont voituré ici cinq originaux, ſans compter le cocher, & deux manans qui étoient derrière

derrière le caroſſe ! auſſi ſe ſont-elles couchées en arrivant.

LOLIVE.

Les pauvres animaux n'en releveront pas.

ANGE'LIQUE.

Et qui ſont donc ces quatre perſonnes qui font cortége à monſieur Deſmazures !

BABET.

Monſieur le comte & madame la comteſſe des Guérets, monſieur le préſident de l'Election & madame ſa chère épouſe ; car c'eſt ainſi qu'il l'appelle.

LOLIVE.

Et comment diable avoient-ils pû s'emballer tous enſemble !

BABET.

Comme le caroſſe ne peut tenir que deux perſonnes, madame la Comteſſe étoit ſur les genoux de monſieur Deſmazures, & madame la Préſidente ſur ceux de monſieur le Comte : ils diſent que cela s'eſt fort bien paſſé, excepté qu'ils ont verſé deux fois en chemin. Bêtes & gens, tout eſt crotté depuis la tête juſqu'aux pieds.

ANGE'LIQUE.

Et n'y a-t-il perſonne de bleſſé !

BABET.

Perſonne.

ANGE'LIQUE.

Quoi pas même monſieur Deſmazures !

BABET.

Il en eſt quitte pour une boſſe à la tête, & deux ou trois écorchures, parce qu'heureuſement ils ont verſé dans la boue.

ANGÉLIQUE.

Que n'ont-ils verſé dans la rivière !

BABET.

J'entends du bruit ; c'eſt apparemment la compagnie qui vient pour vous voir.

ANGÉLIQUE.

Et moi je m'en vais me cacher pour la voir le plus tard que je pourrai. *(à Léandre.)* Suivez-moi, Nicolas.

BABET.

Maître Pierre, allons jaſer dans le jardin.

SCENE VII.

Le BARON, La BARONNE, Le COMTE, La COMTESSE, Le PRÉSIDENT, La PRÉSIDENTE, M.r DESMAZURES.

(On ouvre les deux battans de la porte du fond du Théatre, où l'on voit tous les Acteurs qui doivent entrer, faire de grandes cérémonies.)

La COMTESSE.

MADAME la Baronne.

La BARONNE.

Ah ! madame la Comteſſe, je ſuis dans mon château, & vous me permettrez d'en faire les honneurs.

La COMTESSE.

Paſſez donc, s'il vous plaît, madame la Préſidente.

La PRÉSIDENTE *d'un ton précieux.*

Juſte Ciel ! que me propoſez-vous, madame la Comteſſe !

La COMTESSE.

Eh de grace, madame la Préſidente.

La PRÉSIDENTE.

Mais, mais, en vérité, vous me rendez confuſe, madame la Comteſſe.

La COMTESSE.

Mais, madame.

La PRÉSIDENTE.

Mais, madame.

La COMTESSE.

Je m'en vais donc m'en retourner.

La PRÉSIDENTE.

Et moi auſſi, je vous aſſure.

M.r DESMAZURES *ſe mettant entr'elles.*

Je vois bien, meſdames, qu'il vous faut l'entremiſe d'un homme de tête, pour ajuſter ce différend. Donnez-moi la main l'une & l'autre.

(Elles lui donnent la main, & il les tire toutes deux enſemble ſur le Théatre; après quoi le Comte & le Préſident font les mêmes cérémonies à la porte, le Baron & la Baronne allant tantôt à l'un, & tantôt à l'autre, pour les faire paſſer.)

Le COMTE.

Monſieur le Préſident, j'eſpère que vous ne ſerez pas ſi cérémonieux que madame la Préſidente.

Le PRÉSIDENT.

Monſieur le Comte, je ſais auſſi-bien mon devoir que ma chère épouſe.

Le COMTE *d'un ton bruſque.*

Oh! parbleu, vous paſſerez.

Le PRÉSIDENT *d'un ton doucereux.*

Sur mon honneur, je ne paſſerai pas.

Le COMTE *s'appuyant d'un côté de la porte.*

Je demeurerai donc ici juſqu'à ce ſoir.

Le PRÉSIDENT *s'appuyant de l'autre côté.*

Et moi je garderai mon poſte juſqu'à demain matin.

Le COMTE.

Tête-bleu, on m'aſſommera pluſtôt que de me faire démarer d'ici.

Le PRÉSIDENT.

Et on m'écorchera tout vif, pluſtôt que de me faire déguerpir.

M.r DESMAZURES.

Vous verrez, meſſieurs, que je ſuis deſtiné à terminer ici toutes les diſputes de civilité.

(Il ſort, leur donne la main comme aux Dames, pour les faire paſſer tous deux enſemble; ils réſiſtent l'un & l'autre, & il les tire ſi fort, qu'il fait un faux pas, tombe, & les entraîne avec lui.)

Le BARON *accourant.*

Ah, meſſieurs! ne vous êtes-vous pas bleſſés!

La COMTESSE *relevant ſon mari.*

Mon cher Comte.

La PRÉSIDENTE.

Mon cher époux.

La BARONNE *courant à M.r Deſmazures.*

Mon cher couſin.

M.r DESMAZURES *ſe relevant avec peine.*

C'eſt une choſe belle que la politeſſe! croiriez-vous bien qu'elle ne règne plus que dans les provinces! vivent les provinces pour les manières! on ſe pique à Paris d'un petit aïr aiſé, qui eſt la groſſièreté même.

La COMTESSE.

Vous me ſurprenez: je croyois que c'étoit à Paris où l'on apprenoit les belles manières.

M.r DESMAZURES.

Eh fi donc, avec votre Paris, on n'y a pas le ſens commun : le diable m'emporte, madame, ſi on y ſait ce que c'eſt que cérémonie. Qu'un homme de qualité comme moi, par exemple, paſſe dans vingt rues de ſuite, il ne ſe trouvera pas un faquin qui le regarde, ni qui s'aviſe de le ſaluer : les conditions n'y ſont point diſtinguées ; un petit Commis de la douane y marche auſſi fièrement qu'un Colonel, & vous prendriez une Procureuſe au Châtelet pour une Préſidente.

La PRE'SIDENTE.

Pour une Préſidente ! mais, en vérité, cela eſt monſtrueux.

M.r DESMAZURES.

Dans les maiſons, aux ſpectacles, aux égliſes, s'agit-il d'entrer ou de ſortir ! vous croyez qu'on fait des politeſſes comme ici ; point du tout, c'eſt à qui entrera ou à qui ſortira le premier.

La COMTESSE *d'un air d'étonnement.*

Ah ! ah ! quelle groſſièreté !

M.r DESMAZURES.

Je veux être un coquin, madame, ſi je n'en ſuis ſcandaliſé juſqu'au fond du cœur. La première viſite que je rendis à Paris, ce fut chez une Dame de condition qui a l'honneur d'être un peu de mes parentes : vous jugez bien que je pris la précaution de me faire annoncer, afin qu'on me fît les civilités qui m'étoient dûes. Je crus qu'au nom de monſieur Deſmazures il s'alloit faire un mouvement général, & que chacun ſe leveroit pour m'offrir ſa place.

La BARONNE.

Cela étoit dans l'ordre.

M.r DESMAZURES.

Je veux être damné, ſi, de dix hommes & d'autant de dames qui jouoient dans la ſalle, une ſeule ame ſe leva pour me faire honneur. La dame du logis, ſans quitter ſes cartes, ni ſouffrir que perſonne s'interrompît, ſe contenta de s'écrier : Holà, quelqu'un, approchez un ſiége à monſieur ; enſuite, après m'avoir invité légèrement à m'aſſeoir, elle ſe remit à jouer ſur nouveaux frais, ſans qu'elle, ni qui que ce ſoit de la compagnie, s'aviſât de me faire le moindre compliment, ni de me fournir l'occaſion de faire briller mon eſprit.

La PRE'SIDENTE.

Mon Dieu ! que de belles penſées perdues !

M.r DESMAZURES.

C'étoit un meurtre, car j'étois tout rempli de choſes admirables. Quand je ſortis, je fis grand bruit, afin que tout le monde ſe levât pour me reconduire.

Le BARON.

Eh bien !

M.r DESMAZURES.

Bon ! j'étois hors de la ſalle, qu'on ne s'étoit pas ſeulement aperçû que je me fuſſe levé. J'allai dans deux ou trois autres maiſons : croiriez-vous bien que j'y fus reçû avec auſſi peu de cérémonie !

La COMTESSE.

En vérité, cela crie vengeance.

M.r DESMAZURES.

Oh ! je me vengeai bien auſſi.

Le BARON.

Et de quelle manière !

M.r DESMAZURES.

Parbleu, je ne reſtai que vingt-quatre heures à Paris, & j'en partis ſans aller à la Cour.

La PRESIDENTE.

Je crois que tout Paris fut bien mortifié.

M.r DESMAZURES.

Ah ! je vous en réponds.

La COMTESSE.

Voilà comme il faut montrer à vivre à une ville impolie.

M.r DESMAZURES.

Mais le feu de la converſation m'entraîne, & me fait oublier que mon ſoleil n'eſt point ici.

Ne puis-je ſavoir en quels lieux
Il fait briller le feu des rayons de ſes yeux !

La BARONNE.

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'il nous parle en vers.

La COMTESSE.

Vraiment oui, madame, cela ne lui coûte rien.

M.r DESMAZURES.

La langue des dieux eſt ma langue maternelle.

La COMTESSE.

Qu'il a d'eſprit !

M.r DESMAZURES *d'un air de confiance.*

Oh, madame !

La PRESIDENTE.

Il en a plus qu'il n'eſt gros.

Mr. DESMAZURES.

Mais, mais, madame.

La BARONNE.

Il eſt toûjours brillant, & toûjours nouveau.

M.r DESMAZURES.

Oh ! parſambleu, madame ... je vais bien m'exercer avec le bel Ange qu'on me deſtine; car on dit que c'eſt un prodige.

La BARONNE.

Ecoutez, ce n'eſt pas parce que c'eſt ma fille, mais je vous avertis qu'elle vous ſurprendra.

Le BARON.

C'eſt une fille qui ſait tout.

M.r DESMAZURES.

Parbleu, nous aurons de vives converſations. Que de ſaillies ! que de pointes ! que de fines équivoques !

Je brûle de voir cette belle,
Qui va me donner le tranſport.
Déjà mon cœur ne bat plus que d'une aîle.
A l'aide ! je meurs, je ſuis mort.

La COMTESSE *embraſſant la Baronne.*

Ma chère Baronne, c'eſt un impromptu.

La BARONNE.

Qui n'eſt pas fait à loiſir, je vous en réponds.

Le BARON *frappant de ſa canne.*

Corbleu, voilà un furieux génie !

La PRESIDENTE.

C'eſt une ſource inépuiſable.

La COMTESSE.

Il ſurprend toûjours.

La BARONNE.

Il ne dit pas un mot qui ne mérite d'être imprimé.

(Pendant tous ces applaudiſſemens, monſieur Deſmazures ſe mire & s'ajuſte en ſifflant.)

M.r DESMAZURES.

M.r DESMAZURES.

Je veux vous conter la diſpute que j'ai eue avec deux beaux eſprits de Paris, que je fis bien bouquer. Un jour...

La BARONNE.

Vous nous conterez cela dans le jardin; allons-y faire deux ou trois tours, en attendant qu'on ait ſervi.

M.r DESMAZURES.

Allons, nous y pourrons trouver
La Belle pour qui mon cœur brûle.
C'eſt mon Omphale, & je veux lui prouver
Qu'en amour je ſuis un Hercule.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIE'RE.

La BARONNE, LE'ANDRE, LOLIVE.

LE'ANDRE.

PARGUÉ, madame, je ne ſaurois deviner pourquoi vous nous querellez; j'avons eu deſſein de faire honneur à votre gendre, je l'y avons fait de biaux complimens qu'il a pris pour des injures: eſt-ce notre faute s'il a l'eſprit mal tourné! il eſt fâché! eh bien, qu'il ſe fâche, je m'en gobarge.

La BARONNE.

Ah, ah, ceci n'eſt pas mauvais: vous faites l'entendu, monſieur Nicolas! mais ne le prenez pas ſur ce ton-là; car je pourrois bien vous chaſſer, je vous en avertis.

LE'ANDRE.

Eh bian, bian, ſi vous me chaſſez, je ſais bian ce que je ferai.

La BARONNE.

Et que ferez-vous!

LE'ANDRE *mettant les mains ſur ſes côtés.*

Je m'en irai.

La BARONNE.

Le petit brutal!

LE'ANDRE.

J'aurai regret de vous quitter, car au fond je me ſens de l'amitié pour vous; vous avez je ne ſais quoi qui m'attache, mais morgué ça ni fait rian; vous me menacez de me bailler mon congé, & moi je le prends. Sarviteur.

La BARONNE.

Mais écoutez donc, Nicolas ...

LE'ANDRE.

Non, morgué, il n'y a pus de Nicolas: je ne ſis qu'un pauvre garçon jardinier, mais j'ai de l'honneur. Je vous baiſe les mains.

La BARONNE.

Et moi je veux que vous reſtiez. Maître Pierre, faites-lui donc comprendre qu'il me manque de reſpect.

LOLIVE.

Eh, madame, laiſſez-le aller, vous ne manquerez pas de garçons jardiniers.

La BARONNE.

Je n'en manquerai pas, je l'avoue, mais je n'en trouverai point qui me convienne comme celui-ci: tu m'as aſſuré qu'il ſavoit le métier en perfection.

LOLIVE.

S'il le ſait, madame! c'eſt le meilleur ouvrier de France: tout le défaut qu'il a, comme je vous l'ai dit, c'eſt qu'il eſt pareſſeux.

La BARONNE.

Oh, je le corrigerai de ce défaut-là; il eſt jeune, il ſe formera. Entre nous, maître Pierre, ce petit air de fierté qu'il vient de prendre, ne lui ſied pas mal: je ne ſais ſi je me trompe, mais je lui trouve du noble & du gracieux.

LOLIVE.

Et moi auſſi. Tenez, tenez, remarquez comme il vous regarde : je gage, morgué, qu'il n'a pas pus d'envie de s'en aller, que vous de le chaſſer d'ici.

La BARONNE.

Crois-tu cela !

LOLIVE.

Je vous en réponds.

La BARONNE.

Eh bien, qu'il me demande pardon bien ... tendrement, bien reſpectueuſement, je veux dire, & j'oublierai ſes impertinences.

LOLIVE.

Ecoute, Nicolas, il n'y a qu'un mot qui ſarve : madame eſt fâchée contre toi, mais alle eſt fâchée d'être fâchée ; allons, demande-lui pardon bian tendrement. N'eſt-ce pas, madame !

La BARONNE.

Tendrement, reſpectueuſement, comme il voudra.

LEANDRE.

Pardon ! je n'en ferai rien, alle eſt trop affollée de ſon monſieur Deſmazures.

LOLIVE.

Ça eſt vrai ; mais que veux-tu, Nicolas ! quoiqu'il ne ſoit pas degne de ſon eſteme, alle croit que c'eſt un homme marveilleux.

LEANDRE.

Li ! morgué, ce n'eſt qu'un bavard & un éçarvellé, un diſeux de rian.

LOLIVE.

Ça eſt vrai, ça eſt vrai ; mais madame ne voit point tout ça.

LE'ANDRE.

Ventreguoi, c'eſt ce qui me fâche.

LOLIVE *à la Baronne.*

Vous voyez qu'il n'y a pas moyen de le convartir ſur votre gendre, il s'eſt pris d'avarſion pour li.

La BARONNE.

Mais d'où vient cela! mon couſin me paroît ſi aimable.

LE'ANDRE.

Vos yeux ſont donc bian différens des mians! j'ai vû biaucoup de biaux monſieurs, mais je n'en ai point vû de ſi mauſſade que ſtilà.

La BARONNE.

Vous verrez que c'eſt ma fille qui l'a prévenu contre mon couſin.

LE'ANDRE.

Non, pargué, c'eſt li-même. Votre fille! vlà encore une belle mijaurée! je me ſoucie bian de ce qu'alle penſe; il n'y a que vous qui piſſiez me faire penſer ce que vous voulez, excepté ſur monſieur Deſmazures, dà. Tatigué, le ſot animal!

La BARONNE.

Oh, c'en eſt trop, & vous ſortirez.

LOLIVE, *bas à Léandre.*

Raccommodez-vous, ceci va trop loin.

LE'ANDRE, *bas à Lolive.*

Ne crains rien, je me raccommoderai quand il me plaira; je tiens la bonne femme.

La BARONNE.

Que dit-il!

LOLIVE.

Il dit qu'il vous pardonne.

La BARONNE.

Comment! qu'il me pardonne!

LOLIVE.

Oui, & qu'il mourra de douleur, ſi vous le mettez dehors.

La BARONNE.

Le pauvre enfant!

LOLIVE *à Léandre.*

Allons, qu'on ſe mette à genoux, & qu'on lui baiſe la main.

LE'ANDRE *lui baiſant la main d'un air tendre.*

Ma chère maîtreſſe!

La BARONNE.

Tu me fends le cœur; demeure, mon garçon, demeure, & ſers moi avec affection, je te récompenſerai de même. *(à part.)* Je ſuis toute émûe.

SCENE II.

Le BARON, La BARONNE, LE'ANDRE, LOLIVE.

Le BARON *entre bruſquement.*

AH! ah! qu'eſt-ce que cela veut dire! Nicolas aux genoux de ma femme!

LE'ANDRE.

C'eſt que madame me chaſſe, & je la priois, ne vous déplaiſe, de ne me pas faire ce petit chagrin-là.

Le BARON.

Et pourquoi le chaſſer, madame la Baronne! c'eſt un joli garçon, dont je ſuis très-content.

La BARONNE.

Vous n'approuvez donc pas, mon cœur, que je le mette dehors !

Le BARON.

Non, m'amour.

La BARONNE.

Cela ſuffit ; il faut vous marquer ma ſoûmiſſion, & vous ſacrifier mon reſſentiment.

Le BARON.

Vous me charmez d'être ſi docile.

La BARONNE.

Je ſuis ravie que mes procédés vous plaiſent ; mais en vérité, mon cœur, vous abuſez du foible que j'ai pour vous.

Le BARON *l'embraſſant.*

Ma chère Baronne !

LOLIVE.

Morgué, c'eſt un tréſor qu'une femme complaiſante.

Le BARON.

Oh ! pour cela, je puis me vanter que le Ciel m'en a donné une qui n'a de volontés que les miennes.

LOLIVE.

Ça eſt bian rare, mais ça eſt bian admirable.

Le BARON.

Dites-moi un peu, ma chère Baronne, pourquoi donniez-vous congé à ce pauvre Nicolas !

La BARONNE.

Comment ! ne vous êtes-vous pas aperçû qu'il s'eſt moqué de monſieur Deſmazures, en faiſant ſemblant de le complimenter !

Le BARON.

Moi, non, je n'ai point ſenti cela ; mais je crois que vous avez raiſon.

La BARONNE.

Mon couſin l'a bien ſenti, lui.

Le BARON.

Tout de bon !

La BARONNE.

Il en eſt très-piqué.

Le BARON.

Comment diantre !

La BARONNE.

J'en faiſois des reproches à maître Pierre & à Nicolas.

Le BARON.

Eh bien !

La BARONNE.

Maître Pierre m'a aſſuré qu'il n'y avoit point entendu de mal, & ſur le champ je lui ai pardonné.

Le BARON.

Vous avez bien fait.

La BARONNE.

Mais il a plû à ce drôle-ci de faire le mutin, de me dire qu'il ſe moquoit de la colère de mon gendre . . .

Le BARON *le regardant d'un œil courroucé.*

Cela eſt bien effronté !

La BARONNE.

Et d'ajoûter cent ſottiſes ſur ce ſujet.

Le BARON.

Oui-dà ! oh ! vous aviez raiſon de le chaſſer, & je veux qu'il ſorte.

La BARONNE.

Je ne vous fais ce récit, mon cœur, que pour vous prouver que c'étoit par bonnes raiſons que je lui donnois ſon congé.

Le BARON.

Le BARON.

Très-bonnes. Je veux qu'il ſorte.

La BARONNE.

Et qu'il n'y avoit qu'un excès de complaiſance pour vous, qui pût me forcer à lui pardonner.

Le BARON.

Très-obligé. Je veux qu'il ſorte.

La BARONNE.

Mais, mon cœur, puiſque vous m'avez engagée à oublier cette offenſe, voilà qui eſt fait, je n'y penſe plus.

Le BARON.

N'importe; il ne faut point garder un impertinent comme celui-là.

La BARONNE.

Pardonnez-moi, mon cœur, c'eſt un joli garçon, comme vous le diſiez tout-à-l'heure; il nous ſera fort utile, & je tâcherai de m'en accommoder.

Le BARON.

Non pas, s'il vous plaît; je ne puis ſouffrir d'inſolens chez moi. Je veux qu'il ſorte.

La BARONNE *d'un ris forcé.*

Oh! il ne ſortira pas.

Le BARON.

Non!

La BARONNE.

Non, vous dis-je.

Le BARON.

Corbleu, cela ſera, ſi je l'ai réſolu.

La BARONNE.

Je le ſais bien, mon cher Baron; mais je vous prierai

tant, je vous prierai tant de pardonner à ce pauvre garçon, que vous aurez cette bonté-là pour moi.

Le BARON.

Ah ! ſi vous m'en priez, c'eſt une autre affaire ; mais vous êtes trop bonne.

La BARONNE.

Cela eſt vrai.

Le BARON.

Trop indulgente, trop facile.

La BARONNE.

J'en demeure d'accord.

Le BARON.

Vous n'avez non plus de fiel qu'un pigeon.

La BARONNE.

Que voulez-vous ! il vaut mieux pécher par trop de bonté que par trop de rigueur.

Le BARON.

Que cela eſt bien dit ! Sans adieu, m'amour, je m'en vais rejoindre la compagnie.

La BARONNE *le baiſant.*

Juſqu'au revoir, mon cœur.

Le BARON.

Vous êtes une femme impayable.

LOLIVE.

Oh ! morgué, elle vaut tout au moins ſon peſant d'or.

SCENE III.

La BARONNE, LE'ANDRE, LOLIVE.

La BARONNE.

EH bien, mon pauvre Nicolas, tu vois qu'on t'alloit chaſſer, ſi je n'euſſe pas pris ton parti.

LE'ANDRE.

Bon ! chaſſé ! je m'embarraſſe morgué bian de ce que dit monſieur le Baron ; toutes ſes réſolutions ſont des coups d'épée dans gliau : ne ſais-je pas que ſa volonté n'eſt qu'une girouette, que vous faites tourner du côté que vous ſouſflez !

La BARONNE *à Lolive.*

Voilà un malin pendard !

LOLIVE.

Je vous le diſois bian, c'eſt un ſonge-creux.

La BARONNE.

Eſt-ce que tu crois que je gouverne mon mari !

LE'ANDRE.

Si vous le gouvarnez ! vous l'y faites morgué voir des étoiles en plein midi. Tatigué, que vous êtes fûtée !

La BARONNE.

Moi !

LE'ANDRE.

Ah ! ah ! je vous admire queuquefois : vous n'êtes jamais tant la maîtreſſe, que quand vous faites ſemblant de ne l'être pas : vous ne dites pas je veux, mais vous faites vouloir : vous ſavez que monſieur le Baron eſt glorieux, vous l'y laiſſez les airs de maître, & vous en ayez tout le pouvoir.

La BARONNE.

Qu'on me diſe après cela que les payſans ſont des ſots: y a-t-il perſonne au monde qui raiſonne plus finement que ce drôle-là! Oh çà, puiſque tu as de l'eſprit, je veux que tu me parles librement, cela me divertit, & d'ailleurs tes diſcours ſont ſans conſéquence. Dis-moi un peu: tu n'approuves donc pas que je donne ma fille à monſieur Deſmazures!

LE'ANDRE.

Non, morgué, je ne l'approuve pas.

LOLIVE.

Ah! vraiment il n'a garde; depuis que vous voulez marier votre couſin à mademoiſelle Angélique, Nicolas eſt devenu de ſi mauvaiſe humeur, qu'il n'y a pas moyan de vivre avec ly.

La BARONNE.

Cela eſt admirable! & de quoi vous mêlez-vous!

LE'ANDRE.

C'eſt que je ſis amoureux . . .

La BARONNE *en colère.*

De ma fille!

LE'ANDRE.

Non, de votre honneur: tout le monde ſe moquera de vous, ſi vous faites ce mariage-là.

La BARONNE *en riant.*

Je vous dis qu'il faudra que je le conſulte pour diſpoſer de ma fille.

LE'ANDRE.

Morgué, vous n'en feriez pas pus mal: ſi vous me conſultiez, je ſais bian à qui vous la bailleriez.

LOLIVE.

Et moi auſſi.

La BARONNE.

Et à qui !

LE'ANDRE.

A celui qu'alle aime, & non à celui qu'alle n'aime pas.

La BARONNE.

Oh ! oh ! tu me parois bien inſtruit ! eſt-ce que ma fille t'a choiſi pour ſon confident !

LE'ANDRE.

Non ; mais je boutrois ma main au feu, qu'alle eſt enragée d'épouſer monſieur Deſmazures, & alle n'a pas tort.

La BARONNE.

Elle n'a pas tort !

LE'ANDRE.

Non voirement ; il n'y a pas pus d'une heure que je connois votre couſin, & je ne pis le ſouffrir, moi qui vous parle : ſa philoſomie m'a choqué d'abord, je vous le dis tout net, & je me ſis morgué bian aperçu que mademoiſelle Angélique en étoit encore pus choquée que moi.

La BARONNE.

Cela n'importe, je veux qu'elle l'épouſe.

LE'ANDRE.

Oh ! vous voulez, vous voulez, ça eſt bian aiſé à dire ; mais ça n'eſt pas encore fait, je vous en avartis.

La BARONNE.

Non ; mais cela ſera fait ce ſoir, indubitablement.

LE'ANDRE.

Ça cauſera du charivari, je vous le prédis.

La BARONNE.

Je me moque de tout, il faut qu'elle obéiſſe.

LE'ANDRE.

Et ſi alle ne le peut pas ! Ne m'avez-vous pas dit, maître Piarre, que vous l'y aviez entendu parler avec mademoiſelle Babet, d'un certain monſieur qu'alle aimoit à Paris, & que ſa tante vouloit l'y bailler pour mari ?

LOLIVE.

Oui, morgué, alle en eſt bien aſſottée ; alle dit que c'eſt un homme noble qui n'a pas pus de vingt-cinq ans, qui a biaucoup de bian, qui eſt Colonel, qui eſt bian bâti, qui a de l'eſprit, de l'eſprit comme un enragé, & qui a été ſi fâché, ſi fâché, quand alle eſt partie pour en épouſer un autre, qu'il a juré ſon grand juron, que ſi ça ſe faiſoit, il viandroit ici tout exprès pour couper les oreilles à votre gendre.

La BARONNE.

Pour lui couper les oreilles !

LE'ANDRE.

Oui, & qu'il les attacheroit à la grande porte de votre châquiau.

La BARONNE.

Qu'il vienne, qu'il vienne, & qu'il ſe joue à monſieur Deſmazures, il trouvera à qui parler : mon couſin eſt de mon ſang, & cela lui ſuffit pour prêter le collet à tous les godulereaux de Paris.

LOLIVE.

Palſangué, madame, ne vous y fiez pas ; de la manière dont votre fille parle de ce monſieur-là, c'eſt un gaillard qui ne s'embarraſſeroit non plus de jeter votre couſin par les fenêtres, que de boire un varre de vin : je ne voudrois morgué pas jurer qu'il ne fût queuque part à roder ici aux enyirons.

LE'ANDRE.

J'en ai auſſi queuque ſoupçon : le diable m'emporte, s'il ne fait du tapage.

La BARONNE.

Mais ſavez vous bien, mes enfans, que ce que vous dites-là m'inquiète fort ! il faut que j'approfondiſſe cette affaire, & que j'en avertiſſe mon gendre. Comment ma fille dit-elle que ſe nomme ce gentilhomme-là ?

LOLIVE.

Alle l'a dit pluſieurs fois devant moi, mais je ne ſaurois m'en ſouvenir. Je crois que je te l'ai dit, Nicolas, t'en ſouviens-tu mieux ?

LE'ANDRE.

Attendez, je crois qu'il s'appelle . . . qu'il s'appelle . . . Lien . . . Lian . . . Lican . . . Palſangué, je ne ſaurois débagouler ce peſte de nom-là.

La BARONNE.

N'eſt-ce pas Léandre ?

LE'ANDRE.

Oui, Liandre, vlà ce que c'eſt.

La BARONNE.

Voici mon couſin fort à propos ; demeurez, il faut que je l'avertiſſe de ce que vous venez de m'apprendre.

SCENE IV.

La BARONNE, LE'ANDRE, LOLIVE; M.r DESMAZURES.

La BARONNE *allant au devant de ſon couſin qui rêve.*

MON cher couſin, je ſuis dans une alarme effroyable.

M.r DESMAZURES.

Comment! de quoi s'agit-il!

La BARONNE.

Il s'agit de ce que vous courez riſque de la vie.

M.r DESMAZURES.

Couſine incomparable, je crois que vous avez raiſon, je ſuis en danger de mourir d'impatience; je cherche partout mademoiſelle votre fille, je la demande à tous les échos d'alentour, ils ſont ſourds à ma voix, & je ne puis trouver ma Déeſſe: j'ai un torrent de belles penſées qui vont me ſuffoquer, ſi elle ne vient pas leur ouvrir le paſſage:

L'enthouſiaſme me poſſède;
Inhumaine, barbare, accourez à mon aide!

La BARONNE.

Eh, mon Dieu, trève aux belles penſées; je vous dis...

M.r DESMAZURES.

Angélique eſt un Ange, & ſes divins appas
Font dans mon tendre cœur un terrible fracas.

La BARONNE.

Faites-moi la grace de m'écouter.

LE'ANDRE.

LE'ANDRE *à Lolive.*

Quel original !

M.r DESMAZURES *à part.*

Oui, elle eſt toute charmante, autant que j'en puis juger pour l'avoir entrevûe un inſtant.

La BARONNE.

Nous en parlerons une autre fois ; ſachez . . .

M.r DESMAZURES *à part.*

Mais elle m'a piqué au vif, la petite friponne.

La BARONNE.

Je vous dis . . .

M.r DESMAZURES.

Car je vois qu'elle me fuit pour échauffer mon amour.

La BARONNE.

Oh ! ne m'écoutez donc pas.

M.r DESMAZURES.

Vous avez beau dire, je comprends ſon adreſſe ; rien n'eſt plus délicat, ni plus ſpirituel.

La BARONNE.

Mon couſin, vous moquez-vous de moi !

M.r DESMAZURES.

C'eſt vous qui me plaiſantez. Mais que veulent dire toutes les mines que me fait ce nigaud-là !

La BARONNE.

Ne vous y trompez pas, il n'eſt pas ſi ſot que vous le croyez.

M.r DESMAZURES.

Parbleu, il en a pourtant bien la mine.

LE'ANDRE.

Patience, monſieur Deſmazures, je vous ferons connoître qui je ſommes.

LOLIVE.

Il y a des gens dans ce bas monde qui pourront bian rabattre votre caquet.

M.r DESMAZURES *d'un air important.*

Dites-moi un peu, meſſieurs les faquins, qui ſont les gens qui rabattront mon caquet!

LE'ANDRE *le contrefaiſant.*

Je ne nommons parſonne.

LOLIVE *le contrefaiſant auſſi.*

Rira bian qui rira le darnier.

M.r DESMAZURES.

Qui rira le darnier! Je crois, Dieu me le pardonne, que ces marauds-là me menacent.

La BARONNE.

Eh non, mon couſin, vous ne les entendez pas: écoutez-moi un moment, & vous comprendrez ce qu'ils veulent dire.

M. DESMAZURES.

Ce qu'ils veulent dire! c'eſt bien à eux à me dire quelque choſe: ſans le reſpect que j'ai pour vous, ma couſine, je leur apprendrois à parler à un homme de ma qualité.

LE'ANDRE *lui frappant rudement ſur l'épaule.*

Ne vous échauffez pas, monſieur Deſmazures, ça pourroit avoir queuque mauvaiſe ſuite.

LOLIVE *faiſant de même.*

Ça eſt vrai, ça eſt vrai: crachez des vars tout votre ſoul, mais par la ventreguoi ne geſticulez point, je vous en avartis.

M.r DESMAZURES.

Il eſt vrai que je me deshonorerois en châtiant moi-même

une ſi vile canaille; mais ſi j'appelle mes gens, je leur ferai donner les étrivières.

LOLIVE.

Vos gens! ſont-ils auſſi vigoureux que vos chevaux!

LE'ANDRE.

On voit bian qu'ils ſont au ſarvice d'un Poëte, ils ont morgué les dents plus longues que les bras.

M.r DESMAZURES *mettant la main ſur la garde de ſon épée, Léandre & Lolive ſe mettent à rire.*

Il faut que j'anéantiſſe ces marauds-là.

La BARONNE *l'arrêtant.*

Que faites-vous, mon couſin! ſeriez-vous aſſez emporté pour frapper mes gens devant moi!

M.r DESMAZURES *d'un ton tragique.*

Rendez grace au reſpect que j'ai pour la Baronne:
Sortez, faquins, ſortez, c'eſt moi qui vous l'ordonne.

(Léandre & Lolive ſe mettent à rire encore plus fort.)

La BARONNE.

Retirez-vous, mes enfans, & ſongez aux égards que vous devez à un gentilhomme qui a l'honneur de m'appartenir.

LOLIVE.

Je ſortons pour vous obéir, mais taſtigué je varrons s'il nous fera bailler les étrivières.

LE'ANDRE.

Je vous baiſons les mains, monſieur Deſmazures. *(d'un ton tragique, comme celui qu'a pris M.r Deſmazures)* Venez promener vos belles penſées dans notre jardin, & je vous régalerons d'une ſalade.

(Ils s'en vont en ſe moquant de lui.)

SCENE V.

La BARONNE, M.r DESMAZURES.

M.r DESMAZURES.

VOILA deux maroufles bien effrontés ! il ſemble qu'on les ait payés pour m'inſulter ; mais s'ils continuent, ma belle couſine, je ſerai obligé en conſcience de les faire aſſommer.

La BARONNE.

Il y a peu de temps qu'ils me ſervent ; c'étoient les meilleurs domeſtiques du monde, rien n'étoit plus ſage, plus réglé, plus reſpectueux, je leur trouvois même trop de politeſſe pour des Jardiniers ; mais depuis que vous êtes ici, je ne les reconnois plus, ils vous ont pris en averſion, & ils ſe déchaînent contre vous à chaque inſtant.

M.r DESMAZURES.

Les faquins !

La BARONNE.

Il y a ici quelque deſſous de cartes que nous ne voyons pas : ne ſeroit-ce point ma fille qui feroit agir & parler ces gens-ci ?

M.r DESMAZURES.

Et à quel propos !

La BARONNE.

Afin de me refroidir pour vous.

M.r DESMAZURES.

Vous croyez donc qu'elle ne m'aime pas ?

La BARONNE.

Oui vraiment je le crois, elle l'a déclaré aſſez hautement,

&, à vous dire le vrai, cela m'embarraſſe.

M.r DESMAZURES.

Eh pourquoi, je vous prie!

La BARONNE.

La queſtion eſt excellente: ſi elle vous épouſe malgré elle, croyez-vous qu'elle vous rende fort heureux!

M.r DESMAZURES.

Non vraiment; mais je vous réponds, moi, qu'elle m'épouſera de tout ſon cœur.

La BARONNE.

Et ſur quoi fondez-vous cette confiance!

M.r DESMAZURES.

Sur deux raiſons ſans replique; mon mérite, & ſon bon goût.

La BARONNE.

Ne vous y fiez pas; je la crois prévenue pour quelqu'autre.

M.r DESMAZURES.

Tant mieux.

La BARONNE.

Comment, tant mieux!

M.r DESMAZURES.

Sans doute; en triomphant de ſa flamme amoureuſe,
Ma victoire en ſera d'autant plus glorieuſe.

La BARONNE.

A ce qu'il me paroît, mon couſin, vous avez aſſez bonne opinion de votre petite perſonne.

M.r DESMAZURES.

Quand on eſt accoûtumé à vaincre, on ne craint point d'être battu.

La BARONNE.

Ma fille n'eſt pas une provinciale, je vous en avertis, &

puiſqu'il faut vous dire tout, celui qu'elle aime eſt un jeune Courtiſan des plus accomplis, à ce qu'on m'aſſure.

M.r DESMAZURES.

Et que m'importe! croyez-vous qu'un Courtiſan puiſſe me ſurpaſſer en bonne mine, en eſprit, en graces, en talens, en vivacité, en tout ce qui peut toucher & charmer un cœur! Si Angélique étoit une bête, une innocente, peut-être que mes belles qualités ne la frapperoient pas; mais étant auſſi délicate, auſſi ſpirituelle & auſſi ſavante que vous le dites, il eſt auſſi impoſſible qu'elle ne ſympathiſe pas avec moi, qu'il eſt impoſſible que l'aiman n'attire pas le fer.

La BARONNE.

Suppoſons tout ce que vous croyez, il eſt certain cependant que vous avez un rival dangereux, qu'on croit qu'il eſt en ce pays-ci, & qu'il eſt homme à vous inſulter; ainſi tenez-vous ſur vos gardes. Vous rêvez!

M.r DESMAZURES.

Elle a beau ſe tenir en garde,
L'Amour, ce petit Dieu qui darde,
Saura ſi bien darder ſon cœur,
Que le mien tôt ou tard s'en rendra poſſeſſeur.

La BARONNE.

Oh, vous m'impatientez! vous rêvez & vous faites des vers, au lieu de profiter de l'avis que je vous donne.

M.r DESMAZURES.

Excuſez, ma chère couſine, je pelotte en attendant partie. J'ai une ſi haute idée de l'eſprit de mademoiſelle votre fille, que je tends tous les reſſorts du mien pour ne pas

demeurer court avec elle : cette penſée m'occupe uniquement, & je ſerai incapable de vous écouter, juſqu'à ce que j'aie étalé tout mon mérite à ſes yeux.

La BARONNE. *Angélique paroît.*

La voici fort à propos ; au premier mot elle va vous convaincre qu'elle eſt encore au deſſus de ſa réputation, & qu'il n'y a point de fille en France qui ait plus d'eſprit qu'elle : au reſte, je compte ſur votre diſcrétion, c'eſt pourquoi je vous laiſſe enſemble.

M.r DESMAZURES.

Ne craignez rien, ma couſine, le corps n'aura point de part à cette entrevûe, ce ne ſera qu'un aſſaut d'eſprit : tout mon embarras eſt de ſavoir ſi j'attaquerai ſon cœur en vers ou en proſe.

La BARONNE.

En proſe, & point de vers, ſi vous m'en croyez. Ma fille, comme monſieur doit être ce ſoir votre mari, je vous laiſſe un moment avec lui, afin qu'il puiſſe voir que le portrait qu'on lui a fait de vous n'eſt point flatté : faites bien les honneurs de votre eſprit, & ſongez que mon couſin ſera deſormais l'unique perſonne à qui vous devez tâcher de plaire.

SCENE VI.

ANGE'LIQUE, M.r DESMAZURES, *qui lui fait de profondes révérences, qu'Angélique lui rend par des révérences ridicules.*

M.r DESMAZURES *à part.*

POUR une fille qui vient de Paris, voilà des révérences bien gauches. *(haut)* Je crois qu'il faut nous aſſeoir, mademoiſelle, car nous avons bien de jolies choſes à nous dire.

ANGE'LIQUE *d'un ton niais.*

Tout ce qu'il vous plaira, monſieur.

M.r DESMAZURES *à part.*

C'eſt la pudeur apparemment qui lui donne un air ſi déconcerté. *(haut)* Voulez-vous, mademoiſelle, que nous parlions en vers?

ANGE'LIQUE.

Non, monſieur, s'il vous plaît.

M.r DESMAZURES.

Eh bien, parlons donc en proſe.

ANGE'LIQUE.

Encore moins, je n'aime point la proſe.

M.r DESMAZURES.

Oh, oh, cela eſt nouveau! comment voulez-vous donc que nous parlions?

ANGE'LIQUE.

Je veux que nous parlions . . . comme on parle.

M.r DESMAZURES.

Mais quand on parle, c'eſt en proſe ou en vers.

ANGE'LIQUE.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon !

M.r DESMAZURES.

Et assurément.

ANGÉLIQUE.

Ah ! je ne savois pas cela.

M.r DESMAZURES.

Allons, allons, vous badinez : prenons le ton sérieux, je vais vous étaler les richesses de mon esprit, prodiguez-moi les trésors du vôtre, je sais que c'est le Pactole qui roule de l'or avec ses flots.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon ! mais vous me surprenez. *(lui faisant la révérence)* Qu'est-ce que c'est qu'un Pactole, monsieur !

M.r DESMAZURES *à part.*

Pour une fille d'esprit, voilà une question bien sotte. *(haut)* Quoi, vous ne connoissez pas le Pactole !

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas cet honneur-là.

M.r DESMAZURES *à part.*

Elle n'a pas cet honneur-là ! par ma foi, la réponse est pitoyable. *(haut)* Ignorez-vous, mademoiselle, que le Pactole est un fleuve !

ANGÉLIQUE.

C'est un fleuve !

M.r DESMAZURES.

Oui vraiment.

ANGÉLIQUE *en riant.*

Ah ! j'en suis bien aise.

M.r DESMAZURES *à part.*

Oh, parbleu, je m'y perds ! si on appelle cela de l'esprit,

ce n'eſt pas du plus fin, aſſurément. *(haut)* Mademoiſelle, vous me ſurprenez à mon tour, je vous croyois une virtuoſe.

ANGE'LIQUE.

Fi donc, monſieur, pour qui me preniez-vous! je ſuis une honnête fille, afin que vous le ſachiez.

M.r DESMAZURES.

Mais on peut être une honnête fille & être une virtuoſe.

ANGE'LIQUE.

Et moi je vous ſoûtiens que cela ne ſe peut pas. Moi, une virtuoſe!

M.r DESMAZURES.

Puiſque ce terme vous choque, mademoiſelle, je vous dirai plus ſimplement, que je vous croyois une Savante.

ANGE'LIQUE.

Oh! pour Savante, cela eſt vrai, cela eſt vrai.

M.r DESMAZURES, *après l'avoir examinée.*

Hom! c'eſt de quoi je commence à douter; voyons cependant. Vous ſavez, ſans doute, la Géographie!

ANGE'LIQUE.

Oh, vraiment oui.

M.r DESMAZURES.

L'Hiſtoire!

ANGE'LIQUE.

Encore mieux.

M.r DESMAZURES.

La Fable!

ANGE'LIQUE.

Sur le bout de mon doigt.

M.r DESMAZURES.

La Philoſophie!

ANGE'LIQUE.

Je vous en réponds.

M.r DESMAZURES.

La Chronologie !

ANGE'LIQUE.

C'eſt mon fort.

M.r DESMAZURES.

Tubieu ! vous faites les plus jolis vers du monde !

ANGE'LIQUE.

Ah ! ah !

M.r DESMAZURES.

Et vous écrivez des lettres raviſſantes !

ANGE'LIQUE.

En doutez-vous !

M.r DESMAZURES.

Oh çà, pour commencer par l'Hiſtoire, lequel aimez-vous mieux d'Alexandre ou de Céſar ! de Scipion ou d'Annibal !

ANGE'LIQUE.

Je ne connois point ces meſſieurs-là ; apparemment qu'ils ne ſont pas venus ici depuis que je ſuis de retour de Paris.

M.r DESMAZURES.

Ah ! nous voilà bien retombés. Je vois que vous n'êtes pas forte ſur l'hiſtoire Romaine, peut-être ſavez-vous mieux celle de France. Combien comptez-vous de Rois de France depuis l'établiſſement de la Monarchie !

ANGE'LIQUE.

Combien !

M.r DESMAZURES.

Oui.

ANGE'LIQUE.

Mil ſept cens trente-ſix.

M.r DESMAZURES.

Ah, bon Dieu! mil ſept cens trente-ſix Rois!

ANGE'LIQUE.

Aſſurément.

M.r DESMAZURES.

Et qui vous a appris cela!

ANGE'LIQUE.

C'eſt ma nourrice.

M.r DESMAZURES.

Sa nourrice lui a appris l'hiſtoire de France!

ANGE'LIQUE.

Pourquoi non! elle m'a appris auſſi l'hiſtoire de Richard ſans peur, de Robert le Diable, de la belle Maguelonne, & de Pierre de Provence.

M.r DESMAZURES.

Voilà une très-belle érudition. Et de la Fable, qu'en ſavez-vous!

ANGE'LIQUE.

Je ſais le Conte de Peau d'Aſne, de Moitié de Coc, & de Marie Cendron.

M.r DESMAZURES *la contrefaiſant.*

Et de Marie Cendron! je ne ſais plus que penſer de cette fille-là . . . Mademoiſelle, ceſſez de plaiſanter, je vous prie; car ou votre père & votre mère m'ont trompé, ou certainement vous vous moquez de moi.

ANGE'LIQUE.

Moi, me moquer de M.r Deſmazures! ah, j'ai trop de reſpect pour lui. Croyez, monſieur, que je ſuis toute bonne, & que je n'y entends point de fineſſe.

M.r DESMAZURES.

Mais vous ſaviez, diſiez-vous, l'Hiſtoire, la Géographie,

la Chronologie, la Fable, la Philoſophie, vous faiſiez des vers charmans, vous écriviez des lettres raviſſantes...

ANGE'LIQUE.

Hélas! je le diſois pour vous faire plaiſir.

M.r DESMAZURES.

Vous ne ſavez donc rien!

ANGE'LIQUE.

Je ſais lire paſſablement, & j'apprends à écrire depuis deux mois.

M.r DESMAZURES.

La peſte, vous êtes fort avancée! mais comme je vous trouve jolie, je vous paſſe votre ignorance: ce que vous perdez du côté de l'érudition, vous le regagnez du côté de l'eſprit, ſans doute; car on dit que vous en avez infiniment.

ANGE'LIQUE.

Infiniment, cela eſt vrai: je vous avoue tout bonnement que j'ai de l'eſprit comme un Ange.

M.r DESMAZURES.

Et vous le dites vous-même!

ANGE'LIQUE.

Pourquoi non! eſt-ce un péché que d'avoir de l'eſprit!

M.r DESMAZURES.

Ma foi, ſi c'en eſt un, je ne crois pas que vous deviez vous en accuſer.

ANGE'LIQUE.

Vous me prenez donc pour une bête!

M.r DESMAZURES.

Cela me paroît ainſi; mais après ce qu'on m'a dit, je

n'oſe encore le croire. De grace, ne me cachez plus votre mérite.

Beau Soleil, adorable Aurore,
Vous que j'aime, vous que j'adore,
Déployez cet eſprit que l'on m'a tant vanté,
Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté.

Allons, imitez-moi, un petit impromptu de votre façon.

ANGE'LIQUE.

Oh, très-volontiers; je vois qu'il faut vous contenter.

M.r DESMAZURÈS.

Je ſentois bien que vous me trompiez. Courage, belle Angélique, étalez enfin toutes vos merveilles.

ANGE'LIQUE *feignant de rêver.*

Un petit moment, s'il vous plaît.

M.r DESMAZURES.

Volontiers: y êtes-vous?

ANGE'LIQUE.

Oui, écoutez.

M.r DESMAZURES.

J'écoute de toutes mes oreilles.

ANGE'LIQUE *d'un air ſimple.*

Monſieur, en vérité, vous avez bien de la bonté,
Je ſuis votre ſervante, très-humble & très-obéiſſante.

M.r DESMAZURES *à part.*

La peſte ſoit de l'imbécille! ah! madame la Baronne, vous m'en donnez à garder.

ANGE'LIQUE.

N'êtes-vous pas content?

M.r DESMAZURES.

Charmé, je vous aſſure.

ANGE'LIQUE.

Vous me raviſſez.

M.r DESMAZURES.

Tout de bon! j'ai donc le talent de vous plaire!

ANGE'LIQUE *faiſant une révérence courte à chaque queſtion.*

Oui, monſieur.

M.r DESMAZURES.

Oh, je n'en doute pas. M'aimez-vous, mademoiſelle!

ANGE'LIQUE.

Oui, monſieur.

M.r DESMAZURES.

Et vous ſouhaitez que je vous épouſe!

ANGE'LIQUE.

Oui, monſieur.

M.r DESMAZURES *à part.*

Voilà une fille qui n'eſt point fardée. Mais on dit que j'ai un rival!

ANGE'LIQUE.

Oui, monſieur.

M.r DESMAZURES.

Que vous l'aimez de tout votre cœur!

ANGE'LIQUE.

Oui, monſieur.

M.r DESMAZURES *à part.*

En voici bien d'une autre... & que ſi je vous épouſe, je pourrai bien être...

ANGE'LIQUE *faiſant une profonde révérence.*

Oui, monſieur.

M.r DESMAZURES *à part.*

Au diable ſoit l'imbécille! il n'y a plus moyen d'en douter,

c'eſt une idiote : on vouloit m'attraper, mais à bon chat, bon rat. *(haut)* Mademoiſelle, je ſuis votre ſerviteur ; ſi vous avez beſoin d'un mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs, ne comptez plus ſur moi.

ANGE'LIQUE.

Vous ne voulez plus m'épouſer !

M.r DESMAZURES.

Non, ſur ma foi.

ANGE'LIQUE.

Oh ! vous m'épouſerez.

M.r DESMAZURES.

Moi ! moi ! je vous épouſerois !

ANGE'LIQUE *d'un ton vif.*

Oui, vous l'avez promis, & cela ſera.

M.r DESMAZURES.

Voilà la preuve complète de ſa bêtiſe.

ANGE'LIQUE *feignant de pleurer.*

Que je ſuis malheureuſe ! vous me mépriſez, vous me deſeſpérez ; mais vous ſerez mon mari, ou... vous direz pourquoi.

M.r DESMAZURES.

Oh, cela ne ſera pas difficile. Tubleu, quelle commère, avec ſon innocence !

ANGE'LIQUE.

Allez, vous devriez mourir de honte de me faire un pareil affront : je m'en vais m'en plaindre à mon Papa. Ah, ah, ah. *(Elle feint de pleurer & de ſanglotter.)*

M.r DESMAZURES.

A votre Papa ! allez, vous êtes bien ſa fille, auſſi ſpirituelle que lui, tout au moins.

SCENE VII.

SCENE VII.

Le BARON, La BARONNE, ANGE'LIQUE, M.r DESMAZURES.

Le BARON *à M.r Desmazures.*

EH bien, n'êtes-vous pas charmé de l'eſprit d'Angélique!

M.r DESMAZURES.

Oh oui, très-charmé; c'eſt un prodige, vous me l'aviez bien dit.

La BARONNE.

Que vois-je! ma fille toute en pleurs!

M.r DESMAZURES *s'eſſuyant le front.*

Et moi tout en eau, je ſue de la tête aux pieds.

Le BARON.

Comment! qu'eſt-ce que cela veut dire!

M.r DESMAZURES.

Cela veut dire que je n'ai jamais été à pareille fête.

La BARONNE.

De quelle fête parlez-vous! ma fille pleure & ſoupire, lui auriez-vous manqué de reſpect!

Le BARON.

Eſt-ce que vous auriez... Corbleu, ſi je le ſavois...

M.r DESMAZURES.

Je ſuis venu, j'ai vû, je me ſuis convaincu... cela me ſuffit.

La BARONNE.

Et de quoi vous êtes-vous convaincu!

M.r DESMAZURES.

Que vous me preniez pour un ſot; mais je vous convaincrai, moi, que je ne le ſuis pas.

La BARONNE.

Que veut-il dire, ma fille! expliquez-nous cette énigme.

ANGELIQUE *pleurant & ſanglottant.*

Helas! je n'en ai pas la force; tout ce que je puis vous répondre, c'eſt qu'il m'a dit cent impertinences, & qu'il ſoûtient que je ſuis... que je ſuis... j'étouffe, je ſuffoque, & je me retire.

SCENE VIII.

Le BARON, La BARONNE, M.r DESMAZURES.

Le BARON.

DIRE des impertinences à ma fille! vous êtes un mal-aviſé, monſieur Deſmazures.

La BARONNE.

Pour moi, je n'y comprends rien, expliquez-vous. Quel défaut trouvez-vous en ma fille! vous avez dû vous apercevoir d'abord que ſes ſentimens ſont auſſi élevés que ſon eſprit.

M.r DESMAZURES.

Vous avez raiſon, l'un vaut l'autre.

La BARONNE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, mon couſin!

M.r DESMAZURES.

Eh fi, ma couſine.

La BARONNE.

Quoi!

M.r DESMAZURES.

Fi, vous dis-je: vous m'aviez vanté votre fille comme une perſonne admirable par ſes graces, par ſes talens & par ſon eſprit.

La BARONNE.

Sans doute.

M.r DESMAZURES.

Et moi je vous la donne, ſoit dit ſans vous offenſer, pour la plus gauche, la plus ignorante & la plus imbécille de toutes les créatures.

La BARONNE.

Eſtes-vous devenu fou, mon couſin, de parler ainſi d'une fille comme la nôtre!

Le BARON.

Corbleu, c'eſt votre portrait que vous faites, & non pas le ſien.

M.r DESMAZURES.

Quoi vous me ſoûtiendrez qu'Angélique a de l'eſprit!

Le BARON.

Cent fois plus que vous, & ce n'eſt pas trop dire.

La BARONNE.

Perſonne n'en eut jamais plus qu'elle.

M.r DESMAZURES.

Oh! il faut que vous ou moi nous radotions.

SCENE IX.

Le BARON, La BARONNE, M.r DESMAZURES, Le COMTE, La COMTESSE, Le PRE'SIDENT, La PRE'SIDENTE.

Le COMTE.

A quoi vous amuſez-vous donc, vous autres! eſt-ce que nous ne dînerons point!

M.r DESMAZURES *l'embraſſant.*

Ah, mon cher Comte! *(il chante)* j'ai perdu l'appétit; o douleur ſans pareille!

Le COMTE.

Parbleu, je l'ai donc trouvé, moi, car je meurs de faim.

Le PRE'SIDENT *au Baron.*

Auriez-vous eu quelque altercation! vous me paroiſſez tous trois un peu altérés.

Le COMTE.

Altérés! ils le ſont bien s'ils le ſont plus que moi.

La PRE'SIDENTE.

Effectivement, je crois qu'il y a ici quelque diſpute.

Le COMTE.

Il ne faut diſputer qu'à qui boira le mieux.

La COMTESSE.

Faites-nous confidence du fait, & nous vous ajuſterons.

Le COMTE.

Cela s'ajuſtera mieux à table: cinq ou ſix raſades applaniſſent bien des difficultés.

M.r DESMAZURES.

Monſieur le Comte, un ſeau de vin ne me rendroit pas la joie que j'ai perdue.

Le PRE'SIDENT.

Ne peut-on ſavoir le ſujet de votre affliction!

Le BARON.

Voici le fait en deux mots; il eſt devenu fou.

Le COMTE.

Qu'il boive, le vin le rendra ſage.

Le PRE'SIDENT.

Vous avancez un grand paradoxe: ſi le vin fait perdre la raiſon, comment voulez-vous qu'il la rende!

Le COMTE.

Vous parlez comme un buveur d'eau que vous êtes, monſieur le Préſident: pour moi, je n'ai jamais la tête ſi forte qu'à table; & quand j'ai vuidé mes trois bouteilles, je gouvernerois toute l'Europe.

M.r DESMAZURES *d'un ton d'emphaſe.*

Plût au Deſtin que je puſſe aſſez boire,
Pour oublier ma déplorable hiſtoire!
Mais grace à mon malheur, mon ſort eſt ſi fatal,
Que le divin jus de la treille,
Soit qu'il m'endorme, ou qu'il m'éveille,
Ne ſauroit ſoulager mon mal.

La COMTESSE.

Mais que lui eſt-il donc arrivé!

M.r DESMAZURES.

Le cas du monde le plus ſingulier: on me nie ce que j'ai vû, ce que j'ai ſenti.

Le BARON.

Et qu'avez-vous vû ! qu'avez-vous ſenti !

M.r DESMAZURES.

Ce que vous vouliez me cacher.

Le PRE'SIDENT.

Expliquez-moi l'affaire, & je vais vous juger.

M.r DESMAZURES.

Voici la queſtion. Monſieur le Baron & madame ma couſine me ſoûtiennent que leur fille eſt un prodige de ſcience & d'eſprit, & moi je leur ſoûtiens que c'eſt un prodige d'ignorance & de bêtiſe. Prononcez.

Le PRE'SIDENT.

Comment prononcer ſans examen ſur deux inſtances contradictoires ! il nous faudroit des Avocats pour éclaircir la queſtion.

Le COMTE.

Ou pluſtôt pour l'embrouiller. Ces meſſieurs les Avocats ont beau faire les importans, ce ne ſont que des marchands de crême fouettée : les ſots les paient pour les faire parler, & moi je les payerois pour les faire taire, ces glorieux bavards.

La BARONNE.

En vérité, j'ai honte que mon couſin, que j'avois vanté pour un homme d'eſprit, en témoigne ſi peu dans cette occaſion.

M.r DESMAZURES.

Et moi je ſuis honteux que ma couſine, que je croyois judicieuſe & ſenſée, veuille s'aveugler juſqu'au point de ne pas voir que ſa fille n'a aucune des belles qualités qu'elle lui attribue : je me donne au diable ſi j'ai jamais

rien vû de ſi ſtupide que ce prétendu miracle de perfection.

Le BARON.

Par la ventrebleu . . .

La BARONNE *au Baron.*

Point d'emportement, mon cœur, il nous eſt facile de nous juſtifier : ces meſſieurs & ces dames ont du monde & de l'eſprit, je les prends pour juges de notre différend.

Le PRE'SIDENT.

Volontiers ; j'appointe la cauſe. Condamnons la demoiſelle Angélique à comparoître devant la Cour, pour expoſer ſes qualités & talens, perfections & imperfections, & ſe voir jugée définitivement. Défenſe au père, à la mère, & au futur conjoint, d'aſſiſter à l'Audience en perſonne.

Le COMTE.

Ni par Avocats, on ſe paſſera bien d'eux.

Le PRE'SIDENT.

Et ce, afin que ladite Cour puiſſe prononcer ſans partialité ; telle eſt notre Sentence proviſoire. Meſſieurs & meſdames, la confirmez-vous !

Le COMTE.

Oui, mais à condition qu'avant que de juger nous irons tous à la buvette.

Le BARON.

C'eſt bien dit.

Le COMTE.

J'ajoûte encore une clauſe ; c'eſt que pendant tout le repas il ne ſera point queſtion de la cauſe pendante pardevant Nous, & que les procédures ne commenceront qu'après dîner.

Le BARON.

On ne peut pas mieux conſeiller; allons, le dîner nous attend.

Mr. DESMAZURES *à la compagnie.*

Meſſieurs & meſdames, un petit mot avant que de ſortir.

Mes chers amis, allons nous mettre à table,
Buvons du vin mouſſeux juſqu'à la fin du jour,
Et quand nous ſerons pleins de ce jus délectable,
Nous irons le cuver dans les bras de l'Amour.

La COMTESSE.

Toûjours de l'eſprit, monſieur Deſmazures.

M.r DESMAZURES.

C'eſt mon défaut, je ne ſaurois m'en corriger.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIE'RE.

ANGE'LIQUE, LE'ANDRE, LOLIVE.

LE'ANDRE.

NON, je n'ai jamais rien entendu de ſi plaiſant que le récit de votre converſation avec monſieur Deſmazures. Comment avez-vous pû ſi bien contrefaire l'innocente, ayant autant d'eſprit que vous en avez!

LOLIVE.

C'eſt juſtement parce que mademoiſelle a beaucoup d'eſprit, qu'elle feint ſi bien de n'en avoir point: pour jouer le rôle d'innocente, il faut être préciſément tout le contraire.

ANGE'LIQUE.

J'avoue que cela m'a coûté: je ſuis née ſi ſincère, que je ne me croyois pas capable de me déguiſer; mais que ne fait-on point pour ce qu'on aime!

LE'ANDRE *lui baiſant la main.*

Charmante Angélique!

ANGE'LIQUE.

On a raiſon de dire que l'Amour eſt un grand maître, & qu'il vient à bout de tout ce qu'il entreprend.

LE'ANDRE.

Il nous le prouve d'une façon bien nouvelle : d'une imbécille il fait quelquefois une fille d'eſprit ; aujourd'hui, d'une fille d'eſprit il fait une imbécille.

LOLIVE.

Avouez, mademoiſelle, qu'il n'a pas fait ce miracle-là tout ſeul, & que la malice y a autant de part que l'Amour.

ANGE'LIQUE.

J'en demeure d'accord : ce m'eſt un plaiſir bien vif de faire mon poſſible pour me conſerver à ce que j'aime ; mais c'en eſt un pour moi bien piquant, de berner un fat que je hais, & de lui jouer un tour qui le rendra ridicule à toute éternité.

LOLIVE *à Léandre.*

Je ne me trompois pas, comme vous voyez ; je connois les femmes.

ANGE'LIQUE.

Il n'en eſt pas quitte, & je lui réſerve un autre plat de mon métier.

LE'ANDRE.

Et quel eſt ce nouveau ragoût dont vous allez le régaler ?

ANGE'LIQUE.

Je vais feindre en ſa préſence, & devant toute la compagnie, que le deſeſpoir où je ſuis d'être forcée de l'épouſer, me donne des vapeurs noires & me fait devenir folle : je dirai, je ferai tant d'extravagances, qu'il deſirera bien moins d'être mon mari, que je n'ai envie d'être ſa femme ; c'eſt le coup de grace que je lui prépare.

LE'ANDRE.

Rien n'eſt mieux imaginé, & vous avez tout l'eſprit qu'il faut pour bien jouer ce perſonnage.

LOLIVE.

De notre côté, nous lui préparons un petit compliment qu'il trouvera fort incivil, je vous en réponds ; & comme meſſieurs les Poëtes ne ſont pas courageux, nous ferons ſi belle peur à notre homme, qu'il ſe tiendra trop heureux de renoncer à ſes prétentions.

ANGÉLIQUE.

Léandre m'a confié ce projet, & je l'approuve : la queſtion maintenant eſt de ſavoir ce qui s'eſt paſſé entre mon père, ma mère & monſieur Deſmazures, après que je les ai laiſſés enſemble.

LÉANDRE.

N'en avez-vous rien pénétré à table !

ANGÉLIQUE.

Non ; car de peur de me trahir, je ne m'y ſuis pas pluſtôt aſſiſe, que j'ai fait ſemblant de me trouver mal, & ſous ce prétexte j'ai demandé la permiſſion de me retirer ; mais j'ai mis ma petite ſœur aux écoutes, & il faudra qu'on ſe ſoit bien caché, ſi elle n'a pas découvert le myſtère.

LÉANDRE.

Il eſt vrai qu'elle eſt toute des plus ruſées.

ANGÉLIQUE.

Elle l'eſt à tel point, qu'elle vous a reconnus l'un & l'autre, & qu'elle a pénétré toutes nos manœuvres.

LOLIVE.

Ah ! morbleu, nous voilà perdus.

ANGÉLIQUE.

Allez, ne craignez rien, elle eſt auſſi méchante qu'elle eſt fine, & je vous réponds qu'elle aura cent fois plus de plaiſir à nous aider à tromper ma mère & monſieur

Deſmazures, qu'à leur découvrir que nous les trompons.

LOLIVE.

La peſte! quelle petite commère! on en fera quelque jour une habile femme: ce ſeroit un meurtre de laiſſer un ſi bon ſujet en province, il eſt tout fait pour Paris. Mais je crois que la voici, je ſuis curieux de voir de quelle manière elle va nous aborder.

SCENE II.

ANGE'LIQUE, LE'ANDRE, LOLIVE, BABET.

BABET, *en ſoûriant.*

DIEU te gard, maître Pierre.

LOLIVE.

Et vous auſſi, mademoiſelle.

BABET *d'un grand ſérieux, & faiſant une profonde révérence.*

Votre très-humble ſervante, monſieur Nicolas.

LE'ANDRE.

Sarviteur, ſarviteur, mademoiſelle Babet.

BABET.

Que faites-vous donc ici tous trois?

LOLIVE.

Eh! nous parlons de la pluie & du beau temps.

BABET.

De la pluie & du beau temps! hom! vous avez des converſations plus intéreſſantes que celle-là. Ouais, ma

ſœur a bien du goût pour les Jardiniers ! je crois qu'elle veut apprendre le métier.

LOLIVE.

Eh bien, nous vous l'apprendrons auſſi quand vous ſerez grande.

BABET.

Quand je ſerai grande ! allez, allez, toute petite que je ſuis, j'apprendrois auſſi bien que ma ſœur ; mais il n'y a point de maître ici pour moi.

LE'ANDRE.

Pardonnez-moi vraiment ; ne puis-je pas vous inſtruire en même temps que mademoiſelle !

BABET.

Oh ! je vous baiſe les mains ; il me faut un maître à moi toute ſeule.

LOLIVE.

Eh bien, je le ſerai, moi ; auſſi-bien ai-je beſoin d'une écolière.

BABET.

Oh ! voyez donc comme il ſera mon maître : je crois que je ſuis d'auſſi bonne maiſon que ma ſœur, & puiſqu'elle ſe fait inſtruire par un Colonel, je puis bien aſpirer du moins à un Capitaine.

ANGE'LIQUE.

Paix ; parlez bas, ma petite, on pourroit vous entendre.

BABET.

Ne craignez rien, nous ſommes en ſûreté, tout le monde eſt encore à table, monſieur le comte des Guérets s'eſt enivré dès le potage, & il fait tant de fracas, tant de fracas, qu'on n'entendroit pas tonner dans la ſalle ; ainſi parlons librement de nos petites affaires.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, ma chère, quelles nouvelles nous direz-vous ? de quoi s'eſt-on entretenu ?

BABET.

On n'a parlé que de vous; quel tapage ! *(Fort vîte.)* vous êtes cauſe que mon papa gronde maman, maman gronde monſieur Deſmazures, monſieur Deſmazures leur répond en vers, madame la Comteſſe le ſeconde en battant des mains, monſieur le Préſident en parlant latin, madame la Préſidente en jargon précieux, & monſieur le Comte en jurant comme un poſſédé.

ANGÉLIQUE.

Ainſi me voilà reconnue pour une imbécille, & déclarée telle ſur la parole de monſieur Deſmazures.

BABET.

Oh ! monſieur le Préſident dit que ce n'eſt que par proviſion, qu'on vous jugera tantôt après un mûr examen, & qu'il y a des Commiſſaires nommés pour cela.

LOLIVE.

Parbleu, cela eſt bouffon ! & qui ſont-ils ces Commiſſaires ?

BABET.

Dame, c'eſt monſieur le Comte, madame la Comteſſe, monſieur le Préſident, & ſa chère épouſe.

ANGÉLIQUE.

Tant mieux; ceci me fait naître une idée : pour mieux brouiller monſieur Deſmazures avec mon père & ma mère, bien loin de faire l'imbécille en préſence de mes Juges, je vais prendre devant eux un ton ſi ſublime, que mon phœbus leur fera croire que je ſuis le plus bel eſprit du

monde. Vous ſavez que les galimathias pédanteſques impoſent infiniment aux Provinciaux ; ils ſoûtiendront à monſieur Deſmazures qu'il s'eſt trompé ſur mon ſujet, tandis que Babet, que je viens d'inſtruire, le confirmera dans l'opinion que je ſuis une idiote, ce qui va former un embrouillement d'où s'enſuivra la rupture que nous deſirons.

LE'ANDRE.

Nos affaires prennent un bon tour.

BABET.

Je vous en réponds : à chaque mot que dit monſieur Deſmazures, maman jette ſur lui des regards terribles, & mon papa qui eſt déjà entre deux vins, & qui n'eſt pas bon quand il a bû, lui a dit tantôt . . . Mais j'entends un grand bruit, on ſe lève de table : voici notre homme, retirez-vous & laiſſez-moi faire.

ANGE'LIQUE.

Souvenez-vous bien de mes inſtructions.

BABET.

Fiez-vous à moi, je jouerai mon rôle auſſi-bien que vous.

SCENE III.

BABET *ſeule.*

OUI, oui, je me tirerai bien d'affaire : quand il s'agit de mentir, je ne ſuis jamais embarraſſée.

SCENE IV.

BABET, M.r DESMAZURES.

M.r DESMAZURES *à part.*

Voici Babet fort à propos, il faut que je la queſtionne un peu. Eh *(haut)* bonjour, ma petite maman, que faites-vous donc ici toute ſeule!

BABET.

Pas grand choſe, je m'ennuie.

M.r DESMAZURES.

Vous vous ennuyez! pauvre enfant! eh bien, jaſons enſemble, cela vous deſennuiera.

BABET.

Voyons, qu'avez-vous à me dire!

M.r DESMAZURES.

Eh mais, je vous dirai que vous êtes fort jolie.

BABET.

Tout de bon, trouvez-vous cela!

M.r DESMAZURES.

Aſſurément, & ſi vous voulez je vous ferai l'amour.

BABET.

On dit que je ſuis encore trop petite; mais, patience, je grandirai.

M.r DESMAZURES.

Que je ſois un coquin, ſi je ne vous trouve plus belle que votre ſœur aînée.

BABET.

En vérité, je crois que vous avez raiſon.

M.r DESMAZURES.

M.r DESMAZURES.

Et je vais gager cent piſtoles, que vous avez cent fois plus d'eſprit qu'elle.

BABET.

Oh, vous pouvez gager, je vous réponds que vous gagnerez: je ne ſuis qu'une enfant; mais, entre nous, je ſais fort bien que ma pauvre ſœur n'eſt qu'une bête.

M.r DESMAZURES.

Parbleu, on a bien raiſon de dire que la vérité ſort de la bouche des enfans! mais, dites-moi, ma charmante, votre père & votre mère ſont-ils perſuadés comme vous, que votre ſœur n'a point d'eſprit!

BABET.

Oh que vous en ſavez long! mais je vous vois venir, vous voulez me tirer les vers du nez; à d'autres, vous ne m'y tenez pas.

M.r DESMAZURES.

Non, ſérieuſement: dites-moi ce que vous ſavez là-deſſus, & je vous promets que je planterai là votre ſœur, & que je vous épouſerai dans deux ans.

BABET.

Oui! oh je vais donc vous découvrir tout le myſtère, pourvû que vous me promettiez de ne pas faire ſemblant que je vous aie parlé.

M.r DESMAZURES.

Je vous jure . . .

BABET.

Ah, ne jurez pas, vous me feriez peur.

M.r DESMAZURES.

Eh bien, je vous donne ma parole de Gentilhomme, que perſonne ne ſaura ce que vous m'aurez dit.

BABET.

Cela ſuffit ; mais voyez, je vous prie, ſi perſonne ne nous écoute.

M.r DESMAZURES.

Je m'en vais regarder de tous les côtés.

BABET *à part.*

Et moi je m'en vais t'en donner de toutes les couleurs.

M.r DESMAZURES.

Oh çà, nous ſommes parfaitement ſeuls, ne me cachez rien, ma petite poule.

BABET.

Je m'en ferois conſcience : il n'y a rien de plus vrai que ma ſœur eſt imbécille.

M.r DESMAZURES.

Je l'ai bien ſenti d'abord. Têtebleu, que j'ai bon nez!

BABET.

Elle avoit près de douze ans qu'elle ne pouvoit encore ni marcher, ni parler.

M.r DESMAZURES.

Oh, oh! je ne ſavois pas celui-là.

BABET.

C'eſt à cauſe de cela que mon papa & maman l'envoyèrent à Paris, afin que ma tante la fît un peu dégourdir.

M.r DESMAZURES.

Fort bien ; voilà encore ce qu'on m'avoit caché.

BABET.

Ma tante eut toutes les peines du monde à la faire parler ; mais dès qu'elle ſut parler, ma tante auroit voulu qu'elle fût redevenue muette.

M.r DESMAZURES.

A cauſe de ſa bêtiſe !

BABET.

Vous l'avez deviné. Il venoit tous les jours de beaux meſſieurs chez ma tante.

M.r DESMAZURES.

Eh bien!

BABET.

Eh bien, elle les prioit de donner de l'eſprit à ma ſœur: croiriez-vous bien qu'ils n'en ont jamais pû venir à bout!

M.r DESMAZURES.

Parbleu, voilà une bêtiſe bien incurable!

BABET.

Aſſurément; car, lorſque nous ſommes revenus ici, mon papa & maman l'ont trouvée encore plus ſotte que quand elle en eſt partie.

M.r DESMAZURES.

Cependant ils prétendoient me perſuader qu'elle avoit de l'eſprit comme un Ange.

BABET.

C'eſt qu'ils vouloient vous attraper, pour s'en défaire.

M.r DESMAZURES.

Je m'en ſuis douté. Que je ſuis heureux d'avoir tant d'eſprit!

BABET.

Comme ils ne ſe défient pas de moi, parce que je ſuis une enfant, ils diſent devant moi tout ce qu'ils penſent. Ah qu'ils ſont fâchés que ma ſœur ait eu une converſation avec vous! ils comptoient que vous les croiriez ſur leur parole, & que vous l'épouſeriez avant que d'avoir ſondé ſon eſprit, ou que vous la trouveriez aſſez jolie pour paſſer ſur ſa bêtiſe.

M.r DESMAZURES.

Diable ! que je n'étois pas ſi ſot ! on n'attrappe pas comme cela le ſeigneur Deſmazures : à qui vendent-ils leurs coquilles ?

BABET.

Oh çà, vous voilà bien inſtruit : ſi vous me trahiſſez, je ne vous dirai plus rien.

M.r DESMAZURES.

Comptez, mon petit Ange, que j'aimerois mieux mourir que de vous commettre.

BABET.

Vous feriez cauſe qu'on me fouetteroit juſqu'au ſang.

M.r DESMAZURES.

Ne craignez rien, belle Babet, je ferai ſemblant d'ignorer tout, mais je profiterai de ce que vous me dites.

BABET.

Oh, pour cela, vous ferez fort bien. Croyez-moi, je vous parle en amie, ne ſongez plus à ma ſœur, elle ne vous convient point, & je crois, ſans vanité, que je ſerai mieux votre affaire.

M.r DESMAZURES.

Oui, mon cher cœur, vous avez tout l'eſprit qu'il me faut : plût au Ciel que vous euſſiez l'âge de votre ſœur ! je vous épouſerois tout-à-l'heure.

BABET.

Eh bien, je vais me dépêcher de devenir grande. Adieu, monſieur, je me retire au plus vîte ; car ſi on nous trouvoit enſemble, on ſoupçonneroit quelque choſe.

M.r DESMAZURES.

Avant que nous nous ſéparions, il faut que je vous baiſe.

BABET *lui faiſant la révérence.*

Oh non, je ne donne rien d'avance; remettons cela après notre mariage.

(Elle lui fait pluſieurs révérences, & quand il eſt tourné, elle lui fait les cornes; il ſe retourne vers elle, & elle lui fait une autre révérence, & s'enfuit.)

SCENE V.

Mr. DESMAZURES *ſeul.*

DIEU merci, me voilà bien au fait, & par une voie qui ne peut m'être ſuſpecte. Il n'y a point de doute préſentement, que ma bonne couſine n'eût formé le deſſein de m'attraper comme un ſot: ce vieux fou de Baron vouloit ſe mettre auſſi de la partie; mais, parbleu, ils ſeront attrapés eux-mêmes, car je n'épouſerai point leur ſotte fille, m'y voilà déterminé: pour les mieux punir encore, & pour me juſtifier, je veux que la compagnie ſoit convaincue de l'imbécillité d'Angélique, cela me donnera un prétexte plauſible pour rompre tous mes engagemens.

SCENE VI.

M.r DESMAZURES, La COMTESSE.

La COMTESSE.

LES beaux eſprits cherchent toûjours la ſolitude, & moi je cherche toûjours les beaux eſprits. A quoi rêviez-

vous! êtiez-vous occupé de votre maîtreſſe, ou de quelque ouvrage nouveau! vous ne dites rien!

M.r DESMAZURES, *après avoir un peu rêvé.*

Si ma belle maîtreſſe
Avoit autant d'appas que la belle Comteſſe,
J'y rêverois ſans ceſſe.

La COMTESSE.

Ah! que cela eſt joli, que cela eſt poli! je veux retenir ces paroles-là pour les faire mettre en muſique.

Si ma belle maîtreſſe
Avoit autant d'appas que la belle Comteſſe,
J'y rêverois ſans ceſſe.

Voilà, ſans contredit, le plus beau morceau que vous ayez jamais fait.

M.r DESMAZURES.

Palſambleu, j'en ferois bien d'autres
Sur des appas comme les vôtres.

La COMTESSE.

Encore! ce palſambleu eſt impayable, c'eſt un petit tour cavalier qui frappe, qui ſaiſit: j'aime les tours cavaliers. En vérité, vous êtes un homme prodigieux.

M.r DESMAZURES.

Oh! je le ſais bien, madame.

La COMTESSE.

Non, je ne me dédis point de ce que je vous ai dit ce matin, il n'y a que les gens de qualité qui ſachent faire des vers, tous les autres Poëtes me paroiſſent des pédans. Ces Corneilles, ces Racines, ces Boileaux, par exemple, ont, par-ci, par-là, de beaux endroits; mais cela eſt ſi

guindé, ſi haut monté ! ils ne diſent point de jolies choſes, & ils ne veulent point avoir d'eſprit : je gage qu'ils ne faiſoient point d'impromptus comme vous.

M.r DESMAZURES.

Oh ! pour celui-là, je vous en réponds ; c'eſt un talent que le Ciel n'accorde pas deux fois en un ſiècle.

La COMTESSE.

Pour moi, je tiens que vous êtes le Phénix du nôtre. Je veux abſolument que vous m'appreniez à faire des impromptus.

M.r DESMAZURES.

De tout mon cœur : je crois que vous y réuſſirez à merveilles ; il ne faut que de la vivacité & de la hardieſſe.

La COMTESSE.

Dieu merci, j'en ſuis bien pourvûe : j'ai de la théorie, il ne me manque que la pratique.

M.r DESMAZURES.

Je vous la donnerai ; deux ou trois leçons vous rendront plus habile que moi.

La COMTESSE.

Vous aurez du moins une écolière bien docile. Eſſayons un peu ſi j'ai quelque diſpoſition : quel ſujet prendrons-nous !

M.r DESMAZURES.

Faiſons une petite églogue amoureuſe, entre un Berger & une Bergère ; vous ſerez la bergère Cloris, & je ſerai le berger Tyrcis.

La COMTESSE.

Rien n'eſt mieux penſé. Il faut prendre apparemment un ton bien tendre !

M.r DESMAZURES.

A fendre les pierres ; mais, malgré la tendreſſe, il faut que l'eſprit domine, de l'eſprit à chaque hémiſtiche.

La COMTESSE.

Vous avez raiſon, c'eſt le goût des Auteurs à la mode. Suppoſons donc, par exemple, que nous nous aimons tendrement vous & moi,

M.r DESMAZURES *l'embraſſant.*

Oui, ſuppoſons cela, ma belle Comteſſe.

La COMTESSE.

Et que nous nous exprimons notre amour en gardant nos moutons : nous ſommes couchés nonchalamment ſur un verd gazon, à l'ombre d'un ormeau, le long d'un clair ruiſſeau : notre paſſion eſt ſi violente, qu'elle nous ôte la parole, mais nos tendres regards expriment nos deſirs ; enfin, cédant aux tranſports les plus doux ... vous rompez le ſilence, pour me faire mieux comprendre l'excès de votre amour.

M.r DESMAZURES.

Vous y voilà. Parbleu, quand je vous aurois donné le ſujet, il ne ſeroit pas mieux imaginé.

La COMTESSE.

Allons, commencez, mon Berger.

M.r DESMAZURES.

M'y voici.

Ah ! plaignez mon malheur, trop aimable Bergère,
Le loup m'a dérobé ma brebis la plus chère.

La COMTESSE.

Ah, berger ... voilà mon mari !

M.r DESMAZURES.

M.r DESMAZURES.

Le vilain berger !

La COMTESSE.

Il vient bien mal-à-propos : que ne nous laiſſoit-il le temps de finir !

SCENE VII.

Le COMTE, La COMTESSE, M.r DESMAZURES.

Le COMTE *ivre.*

COMMENT, morbleu ! monſieur Deſmazures tête-à-tête avec ma femme !

M.r DESMAZURES.

C'eſt que je lui donnois une petite leçon.

Le COMTE.

Une petite leçon ! têtebleu, ma femme n'a que faire de leçons ; je la trouve aſſez ſavante, entendez-vous !

La COMTESSE *à M.r Deſmazures.*

Laiſſez-le dire ; quand il eſt ivre, il eſt jaloux comme un tigre.

Le COMTE.

Ecoutez, madame la Comteſſe, je vous apprends une choſe que vous oubliez peut-être, c'eſt que vous êtes ma femme.

La COMTESSE.

Vous m'en faites quelquefois ſouvenir, monſieur le Comte.

Le COMTE.

J'ai encore un petit avis à vous donner ; c'eſt que j'ai

le malheur, moi qui vous parle, de ne pouvoir ſouffrir, ni les vers, ni ceux qui les font.

M.r DESMAZURES.

Eh bien, monſieur, on ne forcera pas votre goût là-deſſus.

Le COMTE.

Ces meſſieurs les Poëtes ſe donnent des licences quelquefois, & moi je prends quelquefois la liberté ... de les corriger.

M.r DESMAZURES.

Il y a Poëtes & Poëtes, monſieur le Comte, & je ne ſuis pas de ceux qu'on traite ſi cavalièrement.

La COMTESSE *ſe mettant entr'eux deux.*

Eh, mon Dieu ! ils vont ſe couper la gorge.

M.r DESMAZURES.

Ne craignez rien, madame, j'ai de la prudence, & j'excuſe le vin.

Le COMTE.

Ecoute, mon pauvre Deſmazures, tu te crois le premier homme du monde ; mais je t'avertis charitablement que tu n'es qu'un fat. *In vino veritas.*

M.r DESMAZURES.

Au moins, ſi je ne me fâche pas, c'eſt pour l'amour de vous, madame la Comteſſe.

La COMTESSE.

Je vous en ſuis obligée. Avalez cela tout doucement, je vous en tiendrai compte.

Le COMTE.

Oui, oui, avale, mon ami ; les Poëtes en avalent bien d'autres.

La COMTESSE.

De grace, mon cher Comte, conſidérez que monſieur

Deſmazures eſt un homme de condition.

M.r DESMAZURES.

Oui, monſieur; vous vous nommez monſieur le Comte, & je puis me faire appeler monſieur le Baron quand il me plaira.

Le COMTE.

Tu ſeras donc le baron de la Craſſe.

M.r DESMAZURES.

Morbleu... je me ſais bon gré d'être auſſi ſage que je le ſuis.

La COMTESSE.

De grace, ſouvenez-vous que monſieur Deſmazures eſt de vos amis.

Le COMTE.

Je m'en ſouviendrai quand il ne ſera pas tant des vôtres. Comment, ventrebleu, tandis que je fais les honneurs de la table, & que je m'enivre de bonne foi, vous me quittez en tapinois, pour venir coquetter avec ce buveur d'eau!

La COMTESSE.

Je vous jure que rien n'eſt plus innocent: nous faiſions un impromptu.

Le COMTE *frappant du pied & de la canne.*

Un impromptu, têtebleu! madame la Comteſſe, je veux que vous ne faſſiez des impromptus qu'avec moi.

La COMTESSE.

Hélas! je ne demanderois pas mieux, mais vous n'êtes pas Poëte comme monſieur Deſmazures.

Le COMTE.

Qu'il aille faire des impromptus avec Angélique.

M.r DESMAZURES.

Eh, le moyen ! c'eſt une imbécille.

Le COMTE.

Tant mieux pour toi, mon ami ; tu es plus bête qu'elle de vouloir qu'elle ait de l'eſprit. Plût à Dieu que ma femme fût une ſotte ! elle ne ſeroit pas ſi friande de l'impromptu.

SCENE VIII.

La PRE'SIDENTE, Le COMTE, La COMTESSE, M.r DESMAZURES.

La PRE'SIDENTE.

EH bien, quand tiendrons-nous notre ſiége pour juger mademoiſelle Angélique !

Le COMTE.

Quand il vous plaira, ma chère Préſidente : j'ai été à la buvette, & me voilà prêt à juger.

La PRE'SIDENTE *à la Comteſſe.*

Ah, bon Dieu ! qu'il eſt ivre !

La COMTESSE.

Nous ne le ſavons que trop.

Le COMTE *à la Préſidente.*

Je ſerai toûjours de votre avis, pourvû que vous ſoyez toûjours du mien.

La PRE'SIDENTE.

Je ne m'engage point à cela, & je veux me conſerver la liberté d'opiner ſuivant les matières qui ſe préſentent.

Le COMTE.

Dites-moi un peu, ma Princeſſe, où eſt votre benêt de mari!

La PRÉSIDENTE.

Mon benêt de mari, monſieur le Comte! vous me permettrez de vous dire que mon cher époux ne mérite point cette épithète ridicule, & que les plus pures lumières de la raiſon & de l'équité ne peuvent diſcerner en lui qu'un Magiſtrat très-accompli.

Le COMTE.

Voilà une fort belle phraſe, madame la Préſidente; mais avec tout cela, monſieur votre cher époux eſt un fort vilain monſieur.

La PRÉSIDENTE.

Tel qu'il eſt, monſieur, vous lui devez plus d'égards, & à moi plus de reſpect; & je vous déclare que, ſelon mon idée, monſieur le Préſident vaut bien monſieur le Comte.

M.r DESMAZURES *à la Préſidente.*

Brave.

Le COMTE.

Oh! doucement, ma princeſſe; je veux vous deſabuſer, & vous faire ſentir la différence qu'il y a entre un Comte & un Préſident: pour vous en convaincre, ma reine, je vous propoſe gracieuſement un tour de promenade dans le petit bois.

La PRÉSIDENTE.

Dans le petit bois! avec vous ſeul! vous aurez la bonté de ſavoir, monſieur le Comte, que je n'ai jamais de tête-à-tête qu'avec mon cher époux.

Le COMTE.

Oh bien, ma chère épouſe n'eſt pas ſi ſcrupuleuſe, car

je viens de la trouver nez à nez avec monſieur Deſmazures.

La COMTESSE.

Quel mal y a-t-il à cela! monſieur Deſmazures eſt un homme ſans conſéquence.

Le COMTE.

Morbleu, je me défie de ces hommes ſans conſéquence.

La PRÉSIDENTE.

Vous avez tort: ſes penſées ſont ſi ſublimes, ſi épurées, ſi dégagées de la matière, qu'il n'eſt jamais queſtion avec lui que de ce qui a rapport à l'eſprit.

Le COMTE.

Madame la Comteſſe aime beaucoup l'eſprit, j'en demeure d'accord; mais, fiez-vous-en à moi, elle n'eſt point fâchée que . . .

La COMTESSE.

Je n'oublierai point tous vos outrages, monſieur, & vous m'en ferez raiſon quand vous aurez dormi.

Le COMTE.

Oui, oui, quand j'aurai dormi, je vous ferai raiſon; en attendant, madame la Préſidente va me faire raiſon de vous.

La PRÉSIDENTE.

Moi!

Le COMTE.

Vous-même.

La PRÉSIDENTE.

Et à propos de quoi, s'il vous plaît!

Le COMTE.

Vous me vengerez de l'activité de ma femme, & moi je vous vengerai de l'indolence de votre mari.

La PRE'SIDENTE.

En vérité, mes oreilles ſont furieuſement ſcandaliſées de vos termes, tous mes ſens ſe révoltent, je friſſonne depuis la tête juſqu'aux pieds, & ſi vous continuez, je m'en vais m'évanouir.

Le COMTE.

A votre aiſe, ma princeſſe, voici un fauteuil: il faut que je vous embraſſe pour hâter l'évanouiſſement.

La COMTESSE.

En ma préſence!

La PRE'SIDENTE. *(Le Préſident paroît.)*

Ah, quelle inſulte! encore ſi ce n'étoit pas devant madame la Comteſſe.

SCENE IX.

Le COMTE, La COMTESSE, M.r DESMAZURES, Le PRE'SIDENT, La PRE'SIDENTE.

Le PRE'SIDENT.

QUE vois-je!

La PRE'SIDENTE.

Ah, mon cher époux, que vous venez à propos!

Le COMTE.

Très mal-à-propos, au contraire. Qui diable vous demande ici! qu'y venez-vous faire!

Le PRE'SIDENT.

Comment ce que j'y viens faire! embraſſer ma chère épouſe.

Le COMTE.

Eh bien, embraſſez la mienne.

M.r DESMAZURES.

Voilà une voie d'accommodement.

Le PRE'SIDENT.

Morbleu, monſieur, je n'entends point de raillerie là-deſſus, & je vous ferai voir que ce n'eſt pas à gens comme nous qu'il faut vous jouer.

Le COMTE.

Eh fi, vous jurez, monſieur le Préſident! ah, qu'il vous ſied mal d'être jaloux!

Le PRE'SIDENT.

Ventrebleu, cela me ſied auſſi-bien qu'à vous, monſieur le Comte.

Le COMTE.

Il y a de la différence: nous ne ſommes pas patiens, nous autres gens d'épée; mais un homme de robe doit ſe poſſéder, & voir tout ſans ſortir de ſa gravité.

Le PRE'SIDENT.

Il n'y a point de gravité qui tienne contre des offenſes de cette nature, & j'en veux avoir raiſon.

Le COMTE.

Oh, volontiers, ſuivez-moi. Mais à propos, vous n'avez point d'épée; prenez celle de monſieur Deſmazures, auſſi-bien ne s'en ſert-il pas.

M.r DESMAZURES *à la Comteſſe.*

Je vous ſacrifie toutes les inſultes qu'il me fait.

La COMTESSE.

Je m'en ſouviendrai.

Le PRESIDENT.

Le PRE'SIDENT.

Ce n'eſt pas avec l'épée que je me bats, c'eſt avec la plume : nous ferons des écritures, monſieur le Comte, nous ferons des écritures.

Le COMTE.

Et moi je ferai tapage, monſieur le Préſident, je ferai tapage, ſi vous m'échauffez les oreilles.

SCENE X.

Le COMTE, La COMTESSE, Le PRE'SIDENT, La PRE'SIDENTE, M.r DESMAZURES, Le BARON *ivre*, La BARONNE.

La BARONNE.

QUEL bruit ! quel tintamarre ! je crois, Dieu me pardonne, qu'on ſe querelle ici.

M.r DESMAZURES.

C'eſt monſieur le Comte qui fait des ſiennes, il m'a accommodé de toutes pièces, & le voilà préſentement après monſieur le Préſident ; ils en viendront à quelque extrémité, ſi on n'y met ordre.

Le BARON *ivre*.

Paix-là, de par tous les diables, meſſieurs : apparemment que monſieur le Préſident eſt ivre.

Le PRE'SIDENT.

Moi ! je n'ai preſque bû que de l'eau.

Le BARON.

Allons, allons, il y a du vin ſur jeu. Mes amis, je ſuis

ravi de vous avoir ici, mais je vous avertis que je n'aime point les ivrognes, je veux la paix & la ſobriété dans ma maiſon; point de ſcandale, monſieur le Préſident.

Le PRÉSIDENT.

La remontrance eſt merveilleuſe.

La COMTESSE *à la Baronne.*

Je m'aperçois que monſieur le Baron s'eſt auſſi bien accommodé que monſieur le Comte.

La BARONNE.

Que je ſache un peu le ſujet de vos différends; j'ajuſterai cela en quatre mots.

M.r DESMAZURES.

Monſieur le Comte a voulu prendre des libertés avec madame, & monſieur ſon époux ne l'a pas trouvé bon.

Le BARON.

Il a tort; monſieur le Comte lui faiſoit trop d'honneur, & je ſoûtiens . . .

La BARONNE *au Préſident.*

Si vous m'en croyez, au lieu de vous fâcher . . .

Le BARON.

Paix, madame la Baronne; quand je parle, c'eſt à vous à vous taire: je ſuis le maître chez moi, qu'il ne vous arrive plus de m'interrompre.

La COMTESSE *à la Baronne.*

Apparemment que monſieur le Baron n'a pas meilleur vin que mon mari.

La BARONNE.

Quand il eſt ivre, je ne puis plus le gouverner.

Le BARON.

Je diſois donc . . . mais non, je ne diſois pas . . . pardonnez-

moi, je disois . . . De quoi parlions-nous !

La BARONNE.

De la querelle de monsieur le Comte & de monsieur le Président.

Le BARON.

Ah, oui, cela est fort judicieusement pensé, fort subtilement remarqué, madame la Baronne. Or est-il que monsieur le Comte est noblé, par conséquent il est en droit de caresser madame la Présidente.

Le PRE'SIDENT.

De la caresser !

Le BARON.

Oui, & à votre barbe, monsieur le Président.

Le COMTE.

Viens que je t'embrasse, mon vieux Baron, tu es le dernier des Romains.

Le BARON.

Franchement, j'ai de la vertu. Mais parlons d'affaire sérieuse.

Le COMTE.

Volontiers, je suis en état de te donner de bons conseils.

Le BARON.

Ne trouves-tu pas que ma fille a plus d'esprit que ce vilain monsieur Desmazures !

Le COMTE.

Assurément; ne la donne point à cet animal-là.

M.r DESMAZURES.

Vous voyez comme ils me traitent, ma cousine.

La BARONNE.

Ils sont ivres, cela excuse tout.

Le COMTE.

Ecoute-moi attentivement : mon avis ſeroit . . .

Le BARON.

On ne peut pas raiſonner plus juſte, & ce que tu dis eſt ſans replique ; car l'expérience nous apprend . . . qu'il n'y a rien de ſi naturel . . . que d'embraſſer une Préſidente.

La PRÉSIDENTE.

Bon, j'avois bien affaire là, moi.

Le BARON.

Et comme tu le dis fort à propos, puiſque monſieur Deſmazures eſt un Poëte, il faut le faire déguerpir.

Le COMTE.

Ou le jeter par les fenêtres, voilà mon avis.

Le BARON.

Je te remercie, j'en profiterai ; allons boire là-deſſus.

Le COMTE.

Taupe.

(Ils ſortent en ſe tenant embraſſés & en chancelant.)

SCENE XI.

La COMTESSE, La BARONNE, Le PRÉSIDENT, La PRÉSIDENTE, M.r DESMAZURES.

M.r DESMAZURES.

ILS vont s'achever de peindre, & je ne ſerai pas en ſûreté.

La BARONNE.

Ne craignez rien, les Dames vous prennent ſous leur

ſauvegarde; d'ailleurs, je vous réponds que dans une heure ils auront plus envie de dormir que de ſe battre: profitons du repos qu'ils nous laiſſent, pour examiner qui a tort de vous ou de moi, au ſujet d'Angélique.

M.r DESMAZURES.

Quoi, ma couſine, vous y revenez! vous oſez encore me ſoûtenir qu'elle a de l'eſprit! ou pluſtôt, vous n'avouez pas de bonne foi qu'elle n'eſt qu'une bête!

La BARONNE.

Allez, vous devriez mourir de honte du mauvais goût ou du mauvais cœur que vous faites paroître.

M.r DESMAZURES.

Ne nous emportons point, madame la Baronne: ſi je voulois vous dire tout ce que je ſais, je me juſtifierois aiſément à vos dépens; mais je veux vous épargner cette confuſion, & je laiſſe à vos amis & aux miens le ſoin de nous rendre juſtice.

La BARONNE.

Voici ma fille; retirons-nous, mon couſin, & laiſſons aux juges le loiſir d'examiner le procès & de prononcer.

SCENE XII.

Le PRE'SIDENT, *(il eſt aſſis entr'elles deux.)* La PRE'SIDENTE, La COMTESSE, ANGE'LIQUE.

Angélique entre d'un air grave, en faiſant de profondes & gracieuſes révérences au Préſident, à la Préſidente & à la Comteſſe.

Le PRE'SIDENT *à la Comteſſe.*

OH, oh! ce n'eſt point là l'abord d'une imbécille.

La COMTESSE *au Préſident.*

Ni d'une perſonne auſſi mauſſade qu'on nous l'a dépeinte.

La PRE'SIDENTE.

Au contraire, elle a tout-à-fait bon air. E'coutons ce qu'elle va dire.

ANGE'LIQUE.

On m'ordonne de comparoître devant mes juges, & j'obéis avec ſoûmiſſion.

Le PRE'SIDENT.

Comment donc! mais voilà un début dont je ſuis très-content.

La PRE'SIDENTE.

Et moi auſſi, je vous aſſure.

La COMTESSE.

J'en augure très-bien.

ANGE'LIQUE.

Vous êtes ici, monſieur & meſdames, pour porter un jugement ſur mon eſprit.

Le PRE'SIDENT.

Oui, nous nous y ſommes engagés.

ANGE'LIQUE.

L'entrepriſe eſt un peu hardie, monſieur le Préſident: vous, dont la profeſſion eſt de juger, ne ſentez-vous pas qu'elle eſt bien ſcabreuſe, & qu'elle expoſe à d'étranges bévûes!

Le PRE'SIDENT *à la Comteſſe.*

Voilà une queſtion qui m'embarraſſe & me ſurprend.

ANGE'LIQUE.

Et vous, meſdames, vous qui voulez auſſi juger des autres, parlez en conſcience, pourriez-vous bien juger de vous-mêmes!

La PRE'SIDENTE *à la Comteſſe.*

Quelle innocente! qu'en dites-vous, madame!

La COMTESSE.

Que jamais idiote ne fit une pareille apoſtrophe.

ANGE'LIQUE.

Vous voulez juger de moi! mais, pour juger ſainement, il faut une grande étendue de connoiſſances, encore eſt-il bien douteux qu'il y en ait de certaines.

Le PRE'SIDENT *à la Comteſſe.*

Je tombe de mon haut.

La COMTESSE.

Et moi des nues.

ANGE'LIQUE.

Avant donc que vous entrepreniez de prononcer ſur mon ſujet, je demande préalablement que vous examiniez avec moi nos connoiſſances en général, les degrés de ces connoiſſances, leur étendue, leur réalité; que nous

convenions de ce que c'eſt que la vérité, & ſi la vérité ſe trouve effectivement; après quoi nous traiterons des propoſitions univerſelles, des maximes, des propoſitions frivoles, & de la foibleſſe ou de la ſolidité de nos lumières.

Le PRE'SIDENT.

Je ne ſais plus où j'en ſuis; eſt-ce que je rêve!

La PRE'SIDENTE.

Je ſuis effrayée de ſon eſprit.

La COMTESSE.

C'eſt un prodige.

ANGE'LIQUE.

Quelques perſonnes tiennent pour vérité, que l'homme naît avec certains principes innés, certaines notions primitives, certains caractères qui ſont comme gravés dans ſon eſprit, dès le premier inſtant de ſon exiſtence: pour moi, j'ai long-temps examiné ce ſentiment, & j'entreprends de le combattre, de le réfuter, de l'anéantir, ſi vous avez la patience de m'écouter.

Le PRE'SIDENT.

Mademoiſelle, diſpenſez-vous de cette diſcuſſion, nous ſommes convaincus de la foibleſſe de nos connoiſſances, & déjà preſque perſuadés de l'étendue des vôtres: tout ſe réduit à un point fort ſimple, ſavoir, ſi vous avez de l'eſprit, ou ſi vous n'en avez pas.

ANGE'LIQUE.

Eh comment le connoîtrez-vous! définiſſez-moi l'eſprit premièrement, & ſi je ſuis contente de votre définition, je verrai ſi vous êtes capable de juger ſi j'ai de l'eſprit, ou ſi je n'en ai pas; car il ne ſuffit pas de dire des mots,

il

il faut leur attacher des idées, & convenir de celles qui leur ſont propres ; mais c'eſt ce que la pluſpart des hommes négligent : de là procède la témérité, la fauſſeté de leurs jugemens. Ils apprennent les mots, à la vérité, mais ignorant les vraies idées avec leſquelles ces mots ont leur liaiſon, ils forment des ſons vuides de ſens, & parlent comme des perroquets. Quoi ! vous me regardez tous trois ſans rien dire ! qu'avez-vous à me répondre !

Le PRE'SIDENT.

Qu'il faut que monſieur Deſmazures ait perdu l'eſprit, puiſqu'il oſe dire que vous êtes une bête.

La COMTESSE.

Je le croyois un grand homme, mais me voilà bien deſabuſée.

La PRE'SIDENTE.

Pour moi, je ſuis ſi ſaiſie d'étonnement, que peu s'en faut que je ne m'évanouiſſe encore.

Le PRE'SIDENT.

Je vous ſuivrai de près, ma chère épouſe ; car j'avoue que je ſuis ſi frappé, que je ne me poſſède plus.

ANGE'LIQUE.

Peu de choſe vous étonne, à ce que je vois. Mais ſi je vous diſois . . .

La PRE'SIDENTE.

Ma belle demoiſelle, paſſons ſur ces matières ſublimes, & dites-nous tout ſimplement . . .

ANGE'LIQUE.

Que voulez-vous que je vous diſe ! me laiſſerai-je juger par des gens qui n'ont point de logique ! qui ne peuvent

faire la diſtinction des idées réelles & chimériques, des idées complètes & incomplètes, des vraies & des fauſſes idées, de la liaiſon des idées!

Le PRE'SIDENT.

Ayez la bonté de conſidérer...

ANGE'LIQUE.

Oui, je le veux bien, conſidérons d'abord ce que c'eſt que l'eſprit, cela pourra nous conduire à des raiſonnemens juſtes ſur la mémoire, ſur le jugement & ſur la raiſon; enſuite nous nous convaincrons par des applications judicieuſes & par des exemples célèbres, que les uns ont beaucoup de mémoire & n'ont point de jugement, que les autres ont du jugement & n'ont point de mémoire, & qu'une troiſième eſpèce, très-commune de nos jours, brille infiniment par l'eſprit, ſans avoir une once de raiſon ni de jugement. Je connois des Auteurs très-fameux qui ſont de cette eſpèce, & qui le prouvent tous les jours par leurs ouvrages, & encore mieux par leurs actions.

Le PRE'SIDENT.

Il ne s'agit pas...

ANGE'LIQUE.

Je vous récuſe pour mes juges, à moins que vous n'entriez dans tous ces détails.

Le PRE'SIDENT.

Ils ne ſont point néceſſaires pour le fait dont il eſt queſtion, & je prononce, ſans aller aux voix, que vous avez infiniment d'eſprit, & que vous êtes très-ſavante.

La PRE'SIDENTE.

Je prononce de même.

La COMTESSE.

Et moi je le ſoûtiendrai contre toute la terre.

ANGE'LIQUE.

Vous m'accordez l'eſprit, vous m'accordez la ſcience! c'eſt me faire bien de l'honneur; mais je ſerois bien plus flattée, ſi vous m'accordiez le jugement & la raiſon. Heureuſes & rares qualités!

La PRE'SIDENTE.

Vous les avez auſſi, nous n'en doutons pas.

ANGE'LIQUE.

Dites que je les avois, mais que je les ai perdues.

La COMTESSE.

Cela ne nous paroît point.

ANGE'LIQUE.

Vous ne vous en apercevrez peut-être que trop tôt. Si vous me voyiez dans mes noires vapeurs . . .

(Elle ſe met à rêver.)

La COMTESSE.

Oh, oh! la voilà tombée dans une profonde rêverie! Pourroit-on ſavoir, mademoiſelle, à quoi vous penſez ſi ſérieuſement!

ANGE'LIQUE *feignant de ſortir de ſa rêverie.*

Ne pourrois-je point, tandis que je ſuis ſeule, me fixer à l'un de ces deux différens ſyſtèmes de la Phyſique moderne!

La PRE'SIDENTE.

Tandis qu'elle eſt ſeule!

La COMTESSE.

Il y a du dérangement dans cet eſprit-là.

ANGE'LIQUE.

J'aime les tourbillons, mais j'ai peine à réſiſter à l'attraction. Deſcartes me ravit, & Newton m'entraîne.

La COMTESSE.

Mademoiſelle, laiſſez ces matières abſtraites, & ſongez que nous ſommes avec vous.

ANGE'LIQUE *feignant de la ſurpriſe.*

Ah! c'eſt vous, madame la Comteſſe: vous venez à propos pour me déterminer, & je ſuivrai votre avis. Le ſyſtème des tourbillons vous paroît-il préférable à celui de l'attraction!

La COMTESSE.

Oh! je ſuis furieuſement pour l'attraction; j'aime tout ce qui attire.

ANGE'LIQUE.

Je m'en étois doutée. Et madame la Préſidente!

La PRE'SIDENTE.

Pour moi, je me jette à corps perdu dans les tourbillons. *(au Préſident.)* Je ne ſais ce que je dis, mais il faut lui répondre.

La COMTESSE.

Vous faites bien. Je me trompe fort ſi cette aimable fille n'extravague pas de temps en temps.

La PRE'SIDENTE.

Je crois qu'à force d'étudier elle s'eſt brouillé la cervelle.

ANGE'LIQUE *après avoir rêvé.*

Non, je ne reviens point de ma ſurpriſe & de mon indignation.

Le PRE'SIDENT *à la Comteſſe.*

Voici quelque autre idée qui lui paſſe par la tête.

ANGE'LIQUE.

La bile me domine, j'entre en fureur.

La PRE'SIDENTE.

Ah, bon Dieu ! prenons garde à nous.

ANGE'LIQUE.

Oui, je deviens furieuſe, lorſque je penſe qu'un original comme Deſmazures oſe ſe flatter d'effacer de mon cœur le digne objet de mon eſtime & de mon amour. E'coutez tous le ſerment que je fais : je jure par le Styx, que s'il ne ſe déſiſte pas de ſa prétention, il ne mourra jamais que de ma main.

La COMTESSE.

Sa cervelle s'échauffe, je crois qu'il eſt temps de nous retirer.

ANGE'LIQUE.

Me traiter d'idiote, d'imbécille, d'ignorante ! ah, ah, ah, cela me fait rire. *(Elle rit à gorge déployée.)*

Le PRE'SIDENT *à la Préſidente.*

Voici une autre tranſition.

La COMTESSE.

Je vois bien qu'elle a des accès de folie.

ANGE'LIQUE.

Il dit que je ſuis gauche. Prenez garde à ces révérences. *(Elle fait des révérences de très-bonne grace.)* Que je marche mal. Voyez de quel air j'entre dans une chambre, avec quelle grace je m'y prends. *(Elle chante & danſe ſeule.)* Allons, monſieur le Préſident, un petit menuet avec moi.

Le PRE'SIDENT.

Excuſez-moi, mademoiſelle, je ne danſe jamais.

ANGÉLIQUE.

Vous ne danſez jamais ! oh, parbleu, nous danſerons enſemble.

La PRÉSIDENTE *au Préſident.*

Danſez, bien ou mal ; il ne faut pas l'irriter.

ANGÉLIQUE *chante, & de temps en temps s'interrompt pour parler au Préſident.*

Allons gai, monſieur le Préſident ; tenez-vous droit, monſieur le Préſident, tournez-donc : en cadence, monſieur le Préſident, en cadence. Ah, que la Juſtice a mauvaiſe grace !

SCENE XIII.

Le PRÉSIDENT, La PRÉSIDENTE, La COMTESSE, ANGÉLIQUE, La BARONNE, M.r DESMAZURES.

La BARONNE.

QUE vois-je ! monſieur le Préſident qui danſe avec ma fille !

Le PRÉSIDENT.

Au moins, c'eſt elle qui l'a voulu.

La BARONNE.

Eſtes-vous folle, ma fille, de faire danſer un grave Magiſtrat !

M.r DESMAZURES.

Il ne nous manque plus ici qu'un Médecin, la fête ſeroit complète.

La BARONNE.

Angélique ! que veut dire ceci !

La PRÉSIDENTE.

Ne la tourmentez pas, madame.

La BARONNE.

Comment, que je ne la tourmente pas!

La COMTESSE.

Non vraiment; ne voyez-vous pas qu'elle eſt dans ſes vapeurs!

La BARONNE.

Dans ſes vapeurs! je ne lui connois point cette maladie-là.

Le PRÉSIDENT *à la Baronne.*

Il n'eſt plus poſſible de la cacher, cela eſt trop fort.

La BARONNE.

Vous vous moquez de moi.

M.r DESMAZURES.

Mademoiſelle a des vapeurs! voilà une nouvelle perfection dont je ne m'étois pas aperçû.

La BARONNE.

Finiſſons ce badinage, je vous prie, & venons au fait. Avez-vous entretenu ma fille, & la trouvez-vous une idiote!

Le PRÉSIDENT.

Une idiote! demandez à madame la Comteſſe.

La COMTESSE.

Interrogez madame la Préſidente.

La PRÉSIDENTE.

C'eſt à mon cher époux à parler le premier.

La BARONNE.

Vos cérémonies me tuent; faut-il tant de façons pour dire un oui ou un non!

M.r DESMAZURES.

Ne voyez-vous pas, madame, qu'on n'oſe vous faire rougir, en vous avouant la vérité!

Le PRE'SIDENT.

Si nous diſons la vérité, monſieur Deſmazures, ce ſera vous qui rougirez, aſſurément.

M.r DESMAZURES.

Moi, je rougirai!

Le PRE'SIDENT.

Oui: vous devriez faire amende honorable à mademoiſelle Angélique, car je prononce qu'elle a tout l'eſprit qu'on peut avoir.

La PRE'SIDENTE.

C'eſt un prodige de ſcience.

La COMTESSE.

Sa ſcience & ſon eſprit ſont ornés de toutes les graces qu'on admire dans les perſonnes les plus charmantes. Paris & la Cour ne peuvent rien offrir de plus parfait.

La BARONNE.

Eh bien, monſieur Deſmazures!

M.r DESMAZURES.

Bon, bon! ne voyez-vous pas qu'on ſe moque de vous!

Le PRE'SIDENT.

Nous moquer de madame! nous avons trop de reſpect pour elle.

M.r DESMAZURES.

Vous la flattez donc!

La COMTESSE.

Nous diſons la pure vérité, & il eſt étonnant, monſieur Deſmazures, qu'avec tout l'eſprit que vous ayez, vous

ayez

ayez pris le change à ce point-là, mademoiſelle eſt une fille accomplie.

M.r DESMAZURES.

Oh! vous me feriez devenir fou: je ſais bien ce que j'ai vû, je ſais bien ce que j'ai entendu, je ne rêvois point, & je ne rêve point encore.

La BARONNE.

Voilà une opiniâtreté que je ne puis plus ſoûtenir; allez, monſieur, vous ne méritez pas l'eſtime que j'avois pour vous, & je commence à me repentir . . .

M.r DESMAZURES.

Oui, oui, fâchez-vous, fâchez-vous; je ne ſuis point dupe, je vous en avertis: vous avez beau vous entendre tous tant que vous êtes, on ne m'en donne point à garder.

La BARONNE.

Oh! c'eſt pouſſer ma patience à bout.

M.r DESMAZURES.

J'en ſuis fâché . . . mais la petite Babet . . .

La BARONNE.

Quoi, la petite Babet!

M.r DESMAZURES.

Ah, ah, ceci vous étonne! la petite Babet n'eſt pas une idiote, elle: je vous la donne pour la plus fine peſte qu'il y ait au monde.

La BARONNE.

Qu'a de commun Babet avec Angélique!

M.r DESMAZURES.

Vous feignez de ne me pas entendre, mais il ne falloit pas parler devant Babet: il n'y a plus d'enfans, je vous en avertis.

La BARONNE.

Je veux mourir, ſi je ſais ce qu'il me veut dire ; mais puiſque vous ne voulez croire ni monſieur le Préſident, ni ces Dames, ni moi, nous avons ici le moyen de vous confondre. Approchez, Angélique, il n'eſt plus queſtion de garder le ſilence ; voyons ſi vous êtes une bête.

ANGE'LIQUE.

Hélas ! je ne ſais plus ce que je ſuis.

La BARONNE.

Comment donc ! parlez, parlez ! faut-il tant preſſer une fille de parler !

ANGE'LIQUE.

Que vous dirai-je ! tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je ſuis au deſeſpoir.

La BARONNE.

Au deſeſpoir ! & pourquoi ?

ANGE'LIQUE.

Je ſuis dans une triſteſſe, dans une mélancolie, qui m'arrache des larmes. *(Elle pleure.)*

La BARONNE.

Eh, mon Dieu ! qu'a-t-elle donc !

Le PRE'SIDENT.

Elle rentre dans ſes vapeurs.

La BARONNE.

Vous vous moquez de moi, avec vos vapeurs.

ANGE'LIQUE.

Oui, quand je vois ce monſieur Deſmazures, je le trouve ſi plaiſant, ſi original, ſi comique, que je ne puis m'empêcher de rire. Ah, ah, ah. *(Elle rit demeſurément.)*

La BARONNE.

Oh Ciel! eſt-ce que l'amour lui auroit tourné l'eſprit!

ANGE'LIQUE *prenant M.r Deſmazures par la main.*

Ne vous deſeſpérez pas, mon cher Léandre.

M.r DESMAZURES.

Moi, Léandre!

ANGE'LIQUE.

Ne vous deſeſpérez pas, vous dis-je. Il lève les yeux au Ciel! la rage eſt peinte ſur ſon viſage! que va-t-il faire! il tire ſon épée! il veut ſe percer le cœur! ah, cruel! ah, barbare! perce donc le mien avant que de te priver du jour. Oui, je veux expirer *(monſieur Deſmazures fuit d'un autre côté, & elle court après lui)* ſous tes coups. Mais l'ingrat me fuit, il m'échappe pour exécuter ſon deſſein tragique. Non, non, je ne t'en donnerai pas le loiſir, je te ſuivrai par-tout, j'arrêterai ton bras, ou ton bras nous aſſaſſinera l'un & l'autre. Veux-tu que je vive après toi, pour me livrer à Deſmazures! non, donne-moi cette épée *(elle arrache l'épée de M.r Deſmazures)* dont tu veux te ſervir pour me priver de ce que j'aime; j'en veux faire un meilleur uſage, & je vais percer le cœur de ton rival. *(Elle court après le Préſident qui fuit devant elle.)*

Le PRE'SIDENT.

Arrêtez, mademoiſelle, vous me prenez pour un autre; je ne ſuis point le rival de Léandre, je ſuis un grave Magiſtrat, un préſident de l'Election.

(Angélique le laiſſe, & va ſe jeter dans le fauteuil, toute hors d'haleine.)

La PRE'SIDENTE.

Ah! mon cher époux, êtes-vous mort!

Le PRE'SIDENT.

Je crois que non, ma chère épouſe; mais je n'en vaux guère mieux.

M.r DESMAZURES.

Parbleu, j'allois faire un beau mariage! épouſer une bête enragée! Je vous baiſe les mains, madame la Baronne.

La BARONNE.

Hélas! mon couſin, attendez un moment que nous voyions ce que ceci deviendra.

M.r DESMAZURES.

Je ſuis votre valet. Si elle m'alloit reconnoître.

La BARONNE.

Eh bien, tâchez de lui ôter votre épée.

M.r DESMAZURES.

Dieu m'en préſerve, je lui en fais préſent du meilleur de mon cœur.

La BARONNE.

Ma fille, ma chère Angélique, rappelez vos ſens, reconnoiſſez-moi.

ANGE'LIQUE *jette l'épée, que M.r Deſmazures prend au plus vîte, & elle feint de revenir à elle-même.*

Ah, mon cher père, mon cher père!

La BARONNE.

Hélas! elle me prend pour monſieur le Baron.

ANGE'LIQUE *ſe jetant aux genoux de ſa mère.*

En quel état me réduiſez-vous! ayez pitié de ma foibleſſe: je ne vous l'ai point cachée; mes larmes & mes ſoûpirs vous en avoient inſtruit, avant que ma bouche vous l'eût confirmée; mais vous m'avez abandonnée à l'autorité d'une mère inflexible, qui veut que ſa volonté règle les

mouvemens de mon cœur, & qui m'arrache au plus aimable de tous les hommes, pour me ſacrifier à l'objet de mon averſion. *(Elle ſe lève.)* Je ne puis vous toucher, vous voulez tous deux ma mort, il faut vous ſatisfaire. Allons, marche à moi: à la guerre, morbleu, à la guerre. Pa ta pa ta pon, brrbrr pon. Aux armes, aux armes. *(Elle chante)* Aux armes, camarades.

La BARONNE *l'arrêtant.*

Ah, quel égarement! ma chère fille, ouvre les yeux; reconnois ta mère; l'état où je te vois ranime toute la tendreſſe que j'ai eue pour toi. Malheureuſe que je ſuis! c'eſt moi qui ai cauſé ſon extravagance.

M.r DESMAZURES.

Dites-moi, madame, ces accès-là lui prennent-ils ſouvent!

Le PRÉSIDENT.

Nous nous étions aperçus de ſa maladie.

La BARONNE.

Pour moi, je vous jure que voilà la première fois que je l'ai vûe en cet état: apparemment que c'eſt l'averſion dont elle s'eſt priſe pour mon couſin, qui lui a tourné la cervelle.

SCENE XIV.

Le PRE'SIDENT, La PRE'SIDENTE, La COMTESSE, ANGE'LIQUE, La BARONNE, M.r DESMAZURES, LOLIVE.

LOLIVE.

NE pourrez-vous point me dire, par aventure, où je pourrai trouver l'original que je cherche!

M.r DESMAZURES.

Et qui eſt cet original, mon ami!

LOLIVE.

Pargué, c'eſt vous-même.

M.r DESMAZURES.

Inſolent, ſans le reſpect que j'ai pour la compagnie, je t'apprendrois à parler: je t'en dois auſſi-bien qu'à ton camarade.

LOLIVE.

Eh, morgué, ne vous fâchez pas, je vous apporte un petit billet doux qui vous divartira peut-être.

M.r DESMAZURES.

Un billet doux! & de qui eſt-il!

LOLIVE.

D'un biau monſieur tout galonné que je ne connois point, & qui eſt entré par la petite porte du jardin; il s'en eſt venu tout fin droit à moi. Bonjour, mon ami, ce m'a-t-il dit; connois-tu bien monſieur Deſmazures! Eh pargué oui, ce l'y ai-je fait, je ne le connois que

trop. Eſt-il encore au Chaſtiau, ce m'a-t-il dit! Oui, ce l'y ai-je fait, dont mademoiſelle Angélique eſt bian fâchée. Oh, j'en ſuis bian aiſe, moi, ce m'a-t-il fait, & je l'en délivrerai. Tian, porte-li ce billet de ma part, & vlà de quoi boire. Par la ventrebille, je n'ai été ni fou ni étourdi, j'ai pris bravement deux louis d'or qu'il a boutés dans ma main, & vlà ſon billet que je boute dans la vôtre.

La BARONNE.

Je ſoupçonne d'où il vient; liſez haut, je vous prie.

M.r DESMAZURES *lit en tremblant:*

Avant que vous épouſiez Angélique, je ſuis curieux de ſavoir ſi vous la méritez mieux que moi; je vous attends dans le petit bois pour décider cette affaire: venez m'y trouver au plus vîte, ſinon j'irai vous chercher, fuſſiez-vous au fond des enfers. LÉANDRE.

La COMTESSE.

Voilà une affaire ſérieuſe, & je me perſuade que vous vous en tirerez galamment.

M.r DESMAZURES.

Très-galamment, je vous jure. Mon ami, va-t-en dire à celui qui t'a chargé de ce billet, que nous ne nous battrons point pour ſavoir à qui Angélique demeurera, & que je la lui cède de tout mon cœur. *(Lolive ſort.)* Moi, m'aller battre pour une folle! je n'ai point de gorge à couper pour elle.

La BARONNE.

Si bien donc, monſieur, que vous rompez les engagemens que nous avions enſemble!

M.r DESMAZURES.

Très-ſolennellement : ce monſieur & ces dames ſeront témoins que je vous rends votre parole, rendez-moi la mienne.

La BARONNE.

Volontiers, je vous jure, & je voudrois ne l'avoir jamais reçûe.

ANGE'LIQUE *ſe levant bruſquement, ce qui effraie M.r Deſmazures & le Préſident.*

Parlez-vous ſérieuſement, madame !

La BARONNE.

Ah, elle me reconnoît ! Oui, ma chère fille, du plus profond de mon cœur.

ANGE'LIQUE.

Me promettez-vous auſſi devant la compagnie, de ne plus vous oppoſer à mon mariage avec Léandre ?

La BARONNE.

Que le Ciel me puniſſe, ſi j'y apporte le moindre obſtacle !

ANGE'LIQUE.

J'embraſſe vos genoux pour vous remercier de cette grace, & pour vous demander mille pardons des alarmes que je vous ai cauſées. Graces au Ciel, je ne ſuis ni bête, ni folle.

Le PRE'SIDENT.

Oh, oh, voici bien un autre incident !

ANGE'LIQUE.

Mais j'ai affecté de le paroître pour dégoûter de moi monſieur Deſmazures. Pardonnez à l'Amour l'artifice qu'il m'a ſuggéré, & dont je me ſuis ſervie avec tant de ſuccès.

M.r DESMAZURES.

M.r DESMAZURES.

Ce n'eſt plus une bête qui parle.

La PRE'SIDENTE.

Ni une folle non plus, ſur ma parole.

M.r DESMAZURES.

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'elle a de l'eſprit par accès.

La BARONNE.

Quoi, ma fille, eſt-il bien poſſible que vous ayez pû vous contrefaire à ce point!

ANGE'LIQUE.

Je n'en rougis que par rapport à vous; quelque légitime que ſoit mon objet, je ſuis coupable puiſque je vous ai trompée: ce n'a pas été ſans répugnance, mais il falloit m'y réſoudre ou perdre Léandre; ma paſſion pour lui & mon averſion pour monſieur l'ont emporté ſur le reſpect que je vous dois. Blâmez-moi, puniſſez-moi, je ſouffrirai tout ſans me plaindre; trop heureuſe, ſi ma ſoûmiſſion vous touche, & vous engage à combler mes vœux!

La BARONNE.

Et moi, trop heureuſe de n'avoir eu qu'une fauſſe alarme ſur votre ſujet! je vous confirme la parole que je vous ai donnée de ne me plus oppoſer à vos inclinations. Vous voyez à préſent, monſieur, ſi ma fille eſt une ſotte.

M.r DESMAZURES.

J'enrage de l'avoir cru; c'eſt moi qui ſuis le ſot préſentement.

La BARONNE.

Où eſt ce Léandre dont il s'agit!

ANGE'LIQUE.

Je crois qu'il eſt allé ſe jeter aux genoux de mon père.

SCENE XV.

Le PRE'SIDENT, La PRE'SIDENTE, La COMTESSE, ANGE'LIQUE, La BARONNE, M.r DESMAZURES, Le BARON *&* Le COMTE *ivres.*

Le COMTE.

JE ſuis très-content de ce garçon-là, & je veux qu'il ſoit ton gendre.

Le BARON.

Oui, corbleu, il le ſera, puiſque je lui ai donné ma parole.

Le COMTE.

C'eſt le fils d'un de mes meilleurs amis, & je te le recommande.

Le BARON.

C'eſt une affaire faite. Monſieur Deſmazures, votre ſerviteur, je ſuis bien aiſe de vous voir. Quand vous en retournez-vous !

M.r DESMAZURES.

Tout au plus tôt, je vous jure.

Le COMTE.

Et vous ferez bien ; car nous venons de voir un jeune gentilhomme à qui votre préſence a l'honneur de déplaire autant qu'à moi : je vous conſeille de lui céder la place de bonne grace, ſinon il vous prépare un impromptu qui ne vous plaira pas, je vous en avertis.

M.r DESMAZURES.

Je vous promets que nous n'aurons point de différend.

Le BARON.

Ma fille, écoutez-bien ce que je vais vous dire : je vous défends d'épouſer monſieur Deſmazures, & point de replique, s'il vous plaît.

ANGE'LIQUE.

Je ne répondrai que pour vous aſſurer que j'obſerverai votre défenſe.

Le BARON.

Bien répondu. Je vous ai choiſi un autre mari que je vous commande d'épouſer dès ce ſoir.

ANGE'LIQUE.

Hélas ! tout ce qu'il vous plaira, mon cher père.

La BARONNE.

Oſeroit-on vous demander qui eſt cet autre mari dont vous avez fait choix pour elle ?

Le BARON.

C'eſt un garçon fort noble, fort riche, bien bâti, de bonne mine, de beaucoup d'eſprit... qui s'appelle Nicolas.

La BARONNE.

Nicolas ! mon garçon jardinier ! voilà un beau projet !

Le COMTE.

C'eſt pourtant lui-même. Oui, madame, Nicolas, autrement dit, Léandre.

La BARONNE.

Nicolas, autrement dit, Léandre ! ils ſont encore ſi ivres, qu'ils ne ſavent ce qu'ils diſent.

Le BARON.

Mon Dieu, nous nous entendons fort bien, madame la

Baronne. Léandre & Nicolas, c'eſt comme qui diroit... blanc bonnet, & bonnet blanc.

La BARONNE.

Je ne comprends rien à tout ce galimathias.

Le COMTE.

Tenez, voici un jeune homme qui va vous l'expliquer.

SCENE DERNIE'RE.

Le PRE'SIDENT, La PRE'SIDENTE, Le COMTE, La COMTESSE, ANGE'LIQUE, Le BARON, La BARONNE, M.r DESMAZURES, LE'ANDRE *en habit Cavalier,* LOLIVE *en habit de Valet-de-chambre,* BABET.

Le BARON.

APPROCHEZ, mon gendre, approchez.

La BARONNE.

Que vois-je! en effet, ſi je ne me trompe, c'eſt Nicolas en habit cavalier.

LOLIVE.

Et voilà maître Pierre en habit de valet-de-chambre, fort à votre ſervice.

La BARONNE *à part.*

Je crève de honte & de dépit, mais je n'oſerois le témoigner.

LE'ANDRE.

Vous voyez, madame, que l'Amour cauſe ici bien des métamorphoſes; il a transformé Angélique en idiote, il a fait de moi un garçon jardinier, & il nous rend nos formes naturelles.

La BARONNE.

Comme ils m'ont trompée !

Le BARON.

Je le leur pardonne, pour l'invention.

La BARONNE.

Je ne m'étonne plus, monſieur Nicolas, ſi vous étiez ſi prévenu contre mon couſin.

LE'ANDRE.

Daignez excuſer mon déguiſement, madame, & confirmer la ceſſion que me fait monſieur Deſmazures.

La BARONNE.

Je l'ai confirmée avec ſerment, ainſi je ne puis plus m'en dédire, quand même je le voudrois : ſoyez mon gendre, puiſqu'il faut que j'en paſſe par là.

Le BARON.

Eh bien, ma fille, vous voyez que je ſuis le maître, & je vous ordonne d'accepter Léandre pour votre mari, ſous peine de ma malédiction.

ANGE'LIQUE.

Je vous proteſte, mon père, que je ſuis trop ſcrupuleuſe pour m'expoſer à ce malheur; j'obéirai quand il vous plaira.

Le COMTE.

Allons, mes enfans, de par monſieur le baron de Vieuxbois, il vous eſt enjoint de vous donner la main.

La COMTESSE.

Ils ont employé tant d'adreſſe & d'eſprit pour être heureux, qu'en vérité ils méritent de l'être.

La PRE'SIDENTE.

Je ſuis de votre avis.

Le PRESIDENT.

Et je leur fais mon très-ſincère compliment.

BABET.

Monſieur Deſmazures, je vous prie de vous ſouvenir que vous m'avez promis de m'épouſer dans deux ans.

M.r DESMAZURES.

Ah! petite maſque, vous m'en avez auſſi donné à garder.

BABET.

Trouvez-vous que j'aie aſſez d'eſprit pour être votre femme!

M.r DESMAZURES.

Morbleu, vous n'en avez que trop.

Je ſors de mon erreur extrême;
Ce qui m'arrive ici me tient lieu de ſermon,
Et je ſoûtiens en changeant de ſyſtème,
Que femme bel eſprit eſt pire qu'un démon.

FIN.

LE TAMBOUR NOCTURNE, *OU* LE MARI DEVIN.

COMÉDIE ANGLOISE,

Accommodée au Théatre François.

ACTEURS.

Le BARON.

La BARONNE, femme du Baron.

Le MARQUIS, amant de la Baronne.

LE'ANDRE, autre amant de la Baronne.

Madame CATAU, femme-de-charge du Château.

Monſieur PINCE', intendant du Baron.

LARAME'E, Sommelier.

Maître PIERRE, Cocher.

Maître NICOLAS, Jardinier.

La Scène eſt dans un vieux château appartenant au Baron.

LE TAMBOUR NOCTURNE, *OU* LE MARI DEVIN.

Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIE'RE.

LARAME'E, M.e PIERRE, M.e NICOLAS *à table.*

LARAME'E.

OH çà mes amis, divertiſſons-nous : Madame eſt à la promenade, & ne reviendra que pour dîner, car il fait le plus beau temps du monde ; madame Catau notre

gouvernante eſt en viſite chez ſa commère, notre vieux intendant n'eſt pas encore revenu de la ville, il n'y a dans le château que nous & le revenant.

M.e NICOLAS.

Morgué, ſauf correction, monſieur de Laramée, je crois que je boirions plus à notre aiſe à votre office que dans cette antichambre; tout le monde paſſe ici, & quand je ſuis interrompu, le vin que j'avale ne fait que m'altérer.

LARAMÉE *bûvant.*

Taiſez-vous, & bûvez, monſieur le jardinier: c'eſt dans cet endroit-ci que l'Eſprit bat le tambour ordinairement, & je veux y boire à ſa ſanté, afin qu'il me ſoit obligé de ma politeſſe, & qu'il ne vienne point faire le ſabat dans ma chambre.

M.e PIERRE.

Pardié, c'eſt bien penſé: vous êtes homme de tête, monſieur de Laramée, & vous avez juſtement trouvé le moyen de gagner l'amitié du revenant. Je veux auſſi être de ſes amis: allons, à ſa ſanté, meſſieurs, je vous la porte.

(Ils ſe lèvent tous trois, ſe découvrent, & ſe tiennent en poſture de gens qui boivent une ſanté avec beaucoup de reſpect.)

LARAMÉE *le verre à la main.*

Eſprit qui nous lutines depuis quinze jours, & qui te plais à nous faire mourir de peur, nous te conjurons, mes camarades & moi, de nous laiſſer manger, boire & dormir en repos, & nous te promettons, foi de gens d'honneur, de nous enivrer régulièrement tous les jours en bûvant à ta ſanté.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A ta ſanté.

(Après avoir bû, ils ſe couvrent & s'aſſeyent.)

M.e PIERRE.

Tout cela eſt bel & bon. Je ſuis cocher, & je défie aucun de mes confrères d'aimer le vin plus que je l'aime; mais, mordié, je me laſſe de boire à la ſanté du diable, je veux demander mon congé à madame. J'ai toûjours ſervi des gens d'honneur, & je ne prétends pas perdre ma réputation, en ſervant dans un château où reviennent des Eſprits.

LARAMÉE *bûvant.*

Ma foi, maître Pierre, je ſuis de votre avis, j'ai envie auſſi de me retirer, & de me faire cabaretier dans le village; je m'enrichirai à traiter & à loger tous ceux qui viennent dans ce château pour entendre l'Eſprit.

M.e NICOLAS.

Si vous ſortez tous deux, je vous ſuivrai, & j'épouſerai tout de go la fille du gros Colas, qui aura trois bons quartiers de terre en mariage, je vivrai doucement avec elle : ce n'eſt pas que madame ne ſoit une bonne maîtreſſe; mais, morgué, tout franc, madame Catau la gâte. Allons, à ſa ſanté néanmoins.

LARAMÉE, *après avoir bû.*

C'eſt une terrible peine que d'être Sommelier dans une maiſon où il revient! l'Eſprit fait un ſi grand tintamarre dans ma cave, que j'ai peur que cela ne faſſe tourner tout notre vin.

M.e PIERRE *ſe verſant une raſade.*

Voilà pourquoi il faut nous dépêcher de le boire : le diable d'Eſprit a tant rabâté ſur les tuiles, que j'ai cru que l'écurie me tomberoit ſur la tête. Croiriez-vous bien que je n'aurois jamais eu le courage d'aller au grenier querir

du foin, ſi la cuiſinière n'y fût pas venue avec moi !

M.e NICOLAS.

Vrai, comme je ſuis chrétien, je l'ai entendu cette nuit grimper comme un chat tout le long des rideaux de mon lit. Comment ſe peut-il faire, maître Pierre, qu'il ait entré dans ma chambre ! car j'avois bien fermé la porte & les fenêtres.

M.e PIERRE.

Ah, pardié, il ſe moque bien de ça ! s'il trouve la porte fermée, il ſe gliſſe par le trou de la ſerrure. Notre pauvre maîtreſſe eſt dans de grandes frayeurs, elle croit que le revenant eſt l'Eſprit de ſon mari, qui a été tué à la dernière campagne de Flandre.

LA RAMÉE.

Elle a raiſon, maître Pierre ; ce ne peut être que monſieur le Baron qui revient, il a toûjours aimé la guerre. Vous ſouvenez-vous que quand il étoit petit, il n'y avoit point d'inſtrument qui lui fît tant de plaiſir que le tambour !

M.e NICOLAS.

Mais je m'étonne qu'on n'ait jamais pû trouver ſon corps ſur le champ de bataille.

LA RAMÉE.

Et comment l'auroit-on trouvé, nigaud ! n'eſt-il pas ici dans le château ! crois-tu qu'il pût battre le tambour, comme il fait toutes les nuits, s'il n'avoit pas gardé ſes bras & ſes mains !

M.e PIERRE.

Monſieur de Laramée a raiſon, notre maître revient en corps & en ame. Tenez, je crois l'avoir vû hier au ſoir dans mon grenier, qui faiſoit des caracoles ſur un tas de foin.

M.e NICOLAS.

Et quelle figure avoit-il !

M.e PIERRE.

La figure d'un cheval blanc.

LARAMÉE.

D'un cheval blanc ! oh ! c'eſt notre maître, aſſurément.

M.e PIÆRRE.

Pour moi, j'aimerois autant mourir que de vivre comme je fais *(il boit)*. J'ai peur de mon ombre à préſent, moi qui avois un courage de lion. Un de ces ſoirs, comme je m'en revenois de mon écurie ſans lanterne, je me heurtai contre une poutre qui me fit trébucher : le diable m'emporte, ſi je ne crus que j'étois tombé ſur l'Eſprit.

LARAMÉE.

Cela eſt auſſi aiſé que de tomber ſur une puce. Tenez, maître Pierre, j'ai ouï dire au Magiſter du village, qui eſt un homme fort ſavant, qu'un Eſprit eſt ſi mince & ſi léger, qu'il danſeroit le paſſe-pied ſur la pointe d'une aiguille.

M.e NICOLAS.

Oh, tatigué, il faut que madame cherche queuqu'un qui ait le pouvoir de chaſſer les revenans. Il y a depuis quelques jours dans le village un ſorcier qui, avec quatre paroles, vous les renvoie à tous les diables ; mais attendez, je crois que madame Catau, qui gronde ſi bien, y réuſſiroit encore mieux que le ſorcier : je vais parier que ſi elle entreprend l'Eſprit, elle lui fera déſerter le château.

M.e PIERRE.

Ma foi, c'eſt bien penſé : ſi elle le querelle une fois, elle fera plus de bruit que ſon tambour.

LARAMÉE.

Écoutez, mes amis, j'ai trouvé encore un meilleur moyen de faire peur à l'Eſprit; il faut que notre intendant lui parle en latin.

M.e NICOLAS.

Oui, s'il en avoit le courage. Mordi! ſi j'étois auſſi ſavant que lui, & que je rencontriſſe l'Eſprit, je lui dirois bien ſon fait; mais il ſe moque d'un homme qui ne ſait ni lire, ni écrire.

LARAMÉE.

Vous craquez toûjours, maître Nicolas: quand vous parleriez latin comme un Alexandre, vous n'oſeriez jamais regarder l'Eſprit en face; & ſi vous l'oſiez, il vous écorcheroit tout vif, pour faire un tambour de votre peau. Ah! quel bruit eſt-ce que j'entends! c'eſt lui-même.

(On frappe.)

M.e PIERRE *effrayé, & ſe cachant ſous la table.*

C'eſt le diable.

M.e NICOLAS *effrayé.*

A peu près, c'eſt madame Catau.

SCENE II.

M.de CATAU, LARAMÉE, M.e PIERRE, M.e NICOLAS.

M.de CATAU.

EH bien, que font là ces ivrognes! ils ne ſont pas contens de boire jour & nuit, il faut qu'ils viennent s'enivrer dans l'antichambre de madame.

LARAMÉE.

A votre ſanté, madame Catau.

M.e NICOLAS.

Et raſade.

M.e PIERRE.

Taupe.

M.de CATAU.

Quelle inſolence! quelle vie! quel deſordre! eſt-il temps, meſſieurs les coquins, de faire ce train-là, dans le moment que des perſonnes de qualité arrivent au château! allez mettre le couvert, monſieur de Laramée; allez donner l'avoine à vos chevaux, maître Pierre. Pourquoi n'êtes-vous pas à votre jardin, maître Nicolas.

M.e NICOLAS *bûvant.*

Doucement, madame Catau, j'en ſuis ſorti parce que madame s'y promène avec ce biau monſieur de la Cour, qui lui rend viſite tous les jours. Morgué, je ne ſuis pas ſot, voyez-vous; ils ont loué la beauté de mon jardin, mais je me ſuis aperçu qu'ils le trouveroient encore plus biau, ſi le jardinier n'y étoit pas.

LARAMÉE.

Et comme nous nous ſommes trouvés tous trois de loiſir, que pouvions-nous faire de mieux que d'eſſayer en bûvant ſi nous ne pourrions point nous donner du courage contre l'Eſprit!

M.e NICOLAS *boit.*

Car voyez-vous, madame Catau, je ſommes tous trois d'opinion qu'on n'a jamais plus de courage que quand on eſt ivre.

M.e PIERRE *boit.*

Il faut que vous ſachiez, madame Catau, que je ſuis

réſolu de demander mon congé; car j'étois au ſervice de monſieur pendant qu'il vivoit, & puiſqu'il eſt mort, m'eſt avis qu'il n'a plus beſoin de cocher.

LARAMÉE.

Tout franc, l'eſprit de mon maître a tort de tenir ſa veuve dans de continuelles frayeurs, & de faire mourir de peur d'anciens domeſtiques qui l'ont ſervi fidélement.

M.e NICOLAS *frappant ſur la table.*

Par la ventrebille, je puis me vanter de lui avoir été tout dévoué tant qu'il a vécu; mais je ne veux point être le jardinier d'un homme qui revient, à moins qu'il ne me rehauſſe mes gages.

M.de CATAU.

Hom, les poltrons! ce ſont eux qui, avec leurs contes impertinens, perdent ce château de réputation, & ſont cauſe que mille gens y accourent de toutes parts: les marauds s'effraient ſans raiſon, & inſpirent leur frayeur à tous nos voiſins.

M.e NICOLAS.

Je nous effrayons, dit-elle! jarnigué, je ne crains rien, entendez-vous, madame Catau.

M.de CATAU.

Le marouſle! voyez comme il fait le brave, parce qu'il eſt ivre.

M.e NICOLAS.

J'aurois peur d'un tambour, moi! eh, morgué, il ne nous fera pas de mal; il ne fera point répandre de ſang, ſur ma parole, c'eſt un vrai tambour de milice.

LARAMÉE.

LARAMÉE.

Au nom de Dieu, maître Nicolas, ne blaſphémez point; reſpectez l'Eſprit & ſon tambour.

M.e PIERRE.

Vous avez tort, maître Nicolas, & vous ſerez cauſe qu'il nous arrivera quelque malheur.

M.de CATAU *à part.*

Bon, voilà mes ivrognes auſſi perſuadés que je le ſouhaitois, qu'il revient un Eſprit dans ce château.

M.e NICOLAS *ſe verſant une raſade.*

Par la teſtedié, je me goberge de l'Eſprit, encore une fois; je ſuis dans mon fort, & avec cette arme-là je ne craindrois pas le diable, s'il me montroit ſes cornes.

M.e PIERRE.

Ah! maître Nicolas, vous vous perdez, mon ami.

M.e NICOLAS.

Oui, ſi le diable m'apparoiſſoit à préſent, je vous l'étrillerois, je vous le ſaboulerois, je vous le gratterois, je vous...

(On bat le tambour, & maître Nicolas laiſſe tomber ſon verre.)

Ah! je ſuis mort. Miſéricorde, ayez pitié de moi, monſieur l'Eſprit.

(Ils ſe relèvent, courent autour de la table, & tombent.)

LARAMÉE.

Où courir! où nous ſauver!

M.e PIERRE.

Allons nous cacher dans la cave.

(Ils s'enfuient tous trois.)

SCENE III.

M.de CATAU *seule, après avoir ri de toute sa force.*

LES voilà disparus, je puis maintenant risquer une petite conversation avec mon Esprit familier ; mais fermons toutes les portes, de peur de surprise. Léandre, Léandre, *(On bat le tambour.)* les ennemis sont en fuite : j'ai quelque chose à vous dire ; ouvrez & paroissez.

SCENE IV.

Le mur s'ouvre, & Léandre paroît avec son tambour.

LE'ANDRE, M.de CATAU.

LE'ANDRE.

MA chère Catau, j'ai entendu une partie des discours qui se sont tenus ici ; j'en ai ri de bon cœur, & je vois que tu as conduit cette intrigue avec tant d'adresse, que je t'embrasserois volontiers pour te remercier, si mon tambour ne m'en empêchoit pas.

M.de CATAU.

Voilà un Esprit bien gaillard ! Ma foi, plus je vous considère, plus vous me confirmez ce qu'on a toûjours dit, que vous ressembliez à feu monsieur le Baron comme si vous eussiez été son frère jumeau.

LE'ANDRE.

Si je n'étois pas ſon frère, au moins étois-je ſon couſin: on ſe reſſemble de plus loin, comme tu ſais; d'ailleurs, la précaution que j'ai eue de concert avec toi, de prendre un de ſes habits, doit augmenter merveilleuſement ſa reſſemblance. Mais n'admires-tu pas que le haſard veuille auſſi que j'aie une cicatrice au front, comme mon couſin en avoit une!

M.de CATAU.

Quand elle ſeroit peinte d'après la ſienne, elle ne ſeroit pas mieux imitée.

LE'ANDRE.

Oh çà, raiſonnons un peu: tout ceci va le mieux du monde; mais que produira notre fourberie! comment pourrai-je faire des progrès ſur le cœur de ta maîtreſſe, s'il faut que je demeure toûjours inviſible!

M.de CATAU.

Eh dites-moi, je vous prie, quelles merveilles avez-vous faites, lorſque vous lui avez rendu vos hommages! Madame vous a écouté pendant quelques jours, parce qu'elle ne s'apercevoit pas du deſſein que vous aviez de vous faire aimer d'elle; mais dès que vous lui avez fait votre déclaration en forme, elle vous a donné votre congé: elle croit que vous l'avez pris pour toûjours, & que vous êtes de retour à Paris.

LE'ANDRE.

Je l'aime paſſionnément, je l'avoue; mais le dépit m'auroit fait partir en effet, ſi ce petit fat de Marquis dont elle eſt obſédée, ne fût arrivé juſtement dans le temps qu'elle recevoit mes adieux: la jalouſie s'empara de mon

cœur, & je réſolus ſur le champ de mettre tout en uſage pour le bannir d'auprès d'elle ; c'eſt pour réuſſir dans ce deſſein, que j'ai pris le parti de faire l'Eſprit.

M.de CATAU.

Vous ſavez que dès que vous m'eûtes communiqué votre idée, non-ſeulement je l'approuvai, mais même que je m'offris de la faire réuſſir : cependant n'êtes-vous pas ſurpris, dites-moi, que je puiſſe me réſoudre à tromper ma maîtreſſe pour trois cens piſtoles que vous m'avez promiſes !

LE'ANDRE.

A chaque inſtant tu me fais ſouvenir de cette promeſſe : je te la confirme, à condition que tu m'aideras à parvenir au but où j'aſpire.

M.de CATAU.

Ma foi, quand j'y fais réflexion, c'eſt conſcience de donner les mains à une pareille tromperie, pour une ſomme auſſi modique que celle-là.

LE'ANDRE.

Pas ſi modique.

M.de CATAU.

Il me vient quelquefois des ſcrupules qui me forcent preſque à exiger de vous, que vous alliez juſqu'à quatre mille francs.

LE'ANDRE.

Oh ! je te prie, ne ſois pas ſi ſcrupuleuſe.

M.de CATAU.

Non, je ne pourrai réſiſter à mes remords, ſi vous ne me donnez pas vingt piſtoles d'avance.

LE'ANDRE.

Eh bien, les voilà. Cela mettra-t-il ta conſcience en repos ?

M.de CATAU.

Je la ſens un peu ſoulagée.

LE'ANDRE.

Dieu ſoit loué.

M.de CATAU.

E'coutez, monſieur, ce n'eſt pas pour me vanter, mais je défie mes plus grands ennemis de pouvoir dire que j'aie jamais ſervi perſonne ſans m'être fait bien payer.

LE'ANDRE.

Oh ! je te crois. Mais revenons à notre affaire : la Baronne eſt-elle bien perſuadée que je ſois l'eſprit de feu ſon mari ?

M.de CATAU.

Au moins puis-je vous aſſurer que j'emploie toute mon adreſſe à l'en convaincre : je lui dis à tout moment que ſon mari revient exprès pour l'empêcher d'épouſer le Marquis en ſecondes nôces.

LE'ANDRE.

Redouble tes efforts, je te prie, pour m'en délivrer au plus tôt ; car je commence à me laſſer du perſonnage que je joue depuis quinze jours, & de courir toutes les nuits dans ce vieux château comme un vrai lutin. Je riſque beaucoup.

M.de CATAU.

Eh que riſquez-vous ! ſi quelqu'un s'aviſoit de vous ſuivre, n'avez-vous pas une retraite ſûre en cet endroit ! vous y êtes à l'abri de toutes les recherches, il n'y a que moi dans la maiſon qui le connoiſſe, & ce n'eſt que par un pur haſard que je l'ai découvert, en cherchant une cache pour certaines nippes que j'eſcamotois, & que je voulois dérober à la vûe des curieux. Il faut qu'autrefois on ait

caché là de l'argent; car, entre vous & moi, j'y ai trouvé quelques vieilles eſpèces, que j'ai converties en eſpèces courantes.

LEANDRE.

Quoique cette retraite me paroiſſe fort ſûre, je veux en ſortir dès que j'aurai chaſſé d'ici ce fade courtiſan dont je ſuis jaloux, & que j'aurai mis ta maîtreſſe dans la néceſſité de m'épouſer. Je crois que tout intrépide qu'il affecte de paroître, il aura belle peur, quand il me verra ſortir au travers du mur, ſous la figure & les habits du défunt. Je ſuis réſolu de faire mon apparition ce ſoir au plus tard.

M.de CATAU.

Je vais tout préparer pour qu'elle ait ſon effet. Mais on frappe: rentrez au plus vîte.

SCENE V.

La BARONNE, M.de CATAU.

M.de CATAU.

AH! madame, eſt-ce vous qui frappiez ſi fort! le cœur me bat, vous m'avez fait une frayeur mortelle, j'ai cru que c'étoit l'Eſprit qui jouoit de ſon tambour.

La BARONNE.

Je viens de faire quelques tours de jardin avec le Marquis; il a employé toute ſon éloquence à me convaincre que l'hiſtoire du Tambour eſt un conte des plus ridicules.

M.de CATAU.

C'eſt un petit impertinent de médire des Eſprits, *ils*

pourroient bien ſe venger de lui. En vérité, madame, je crois que ce ſont ſes fréquentes viſites qui troublent le repos de feu monſieur votre mari, & qui l'obligent à revenir de l'autre monde.

La BARONNE.

Je ne le ſaurois croire, quoiqu'après m'être moquée de la frayeur des autres je commence à trembler moi-même.

M.de CATAU.

Cependant ce n'eſt que depuis que le Marquis vient dans ce château que ce maudit tambour nous fait tant de frayeur: tant que Léandre vous a fait l'amour, on n'a pas entendu ici trotter une ſouris.

La BARONNE *à part.*

Elle revient toûjours à ſon Léandre, & je m'aperçois qu'elle veut me prévenir en ſa faveur; mais elle n'y réuſſira pas. *(haut)* Il me ſemble que tu as bien du penchant pour Léandre.

M.de CATAU.

C'eſt que je ſuis ſûre qu'il vous convient, & vous l'auriez épouſé en ſecondes nôces, ſi vous euſſiez voulu ſuivre mes conſeils. Que lui manque-t-il pour vous plaire! il n'eſt ni ſat, ni indiſcret, ni préſomptueux comme votre Marquis; il joint à tous les agrémens de la jeuneſſe, tout le phlegme & toute la ſolidité des vieillards; c'eſt un homme plein d'honneur & de ſentimens, & qui vous aime de tout ſon cœur. Ah! le pauvre garçon, qu'il m'a fait pleurer de fois, en m'exprimant la tendreſſe qu'il avoit pour vous, & la douleur que vos mépris lui cauſoient! ſur mon Dieu, il pouſſoit des ſoûpirs qu'on auroit

entendus de deux cens pas : enfin, je voudrois être auſſi ſûre de gagner trois cens piſtoles, que je ſuis ſûre que vous feriez bien de vous marier avec lui.

La BARONNE.

A te dire le vrai, je ne le haïſſois point, & je l'ai conſidéré comme mon ami, juſqu'au moment où je me ſuis aperçu qu'il vouloit être mon amant ; l'excès de ſa paſſion m'a révoltée contre lui.

M.de CATAU.

Mais enfin, le Marquis vous en conte auſſi.

La BARONNE.

Oui, mais c'eſt avec un certain air d'indifférence, d'impoliteſſe, de confiance & de fatuité qui me réjouit. On dit que ce ſont-là les airs des jeunes gens de la Cour : il faut avouer qu'ils ſont bien nouveaux pour moi qui ne l'ai point fréquentée, & qui ne ſuis jamais ſortie de la province ; ils me paroiſſent même impertinens, & le plus aimable homme du monde, qui me feroit l'amour ſur ce ton-là, ne feroit pas en dix ans le moindre progrès ſur mon cœur.

M.de CATAU.

Mort de ma vie, madame, ne vous y jouez pas ; ce ton-là eſt à la mode, & la mode la plus extravagante plaît aux femmes par ſa nouveauté. Pour moi, ſi j'étois à votre place, je n'écouterois plus ce jeune godelureau, je le bannirois de céans, & j'y recevrois ceux qui m'aimeroient de bonne foi, & qui me le diroient d'une manière tendre & reſpectueuſe.

La BARONNE *à part.*

Elle veut encore me parler de Léandre ; pour la punir, je

je vais feindre que j'ai quelques vûes ſur le Marquis.

M.de CATAU.

Vous rêvez, madame.

La BARONNE.

Oui, je ſonge que ſi je l'épouſois, je pourrois bien le corriger de ſes défauts.

M.de CATAU.

Qui, Léandre!

La BARONNE.

Laiſſe-là ton Léandre, je parle du Marquis.

M.de CATAU.

Vous le corrigeriez de ſes défauts! je vous garantis, moi, que vous le rendriez encore plus impertinent, ſi la choſe eſt poſſible.

La BARONNE.

Et pourquoi!

M.de CATAU.

Pourquoi! étant votre amant, il vous étale toutes ſes imperfections; il en ſera gloire, quand il ſera votre mari.

La BARONNE.

J'avoue qu'il eſt un peu libre dans ſes expreſſions.

M.de CATAU.

Un peu libre! dites qu'il eſt très-groſſier, très-impoli.

La BARONNE.

Tu traites d'impoliteſſe ce qui n'eſt qu'un excès de ſincérité. Ce que je blâme le plus en lui, c'eſt qu'il fait l'eſprit fort.

M.de CATAU.

Il fait l'impie bien pluſtôt: un homme qui ne croit pas aux Eſprits, eſt un réprouvé.

La BARONNE.

Je conviens de plus qu'il parle beaucoup, & qu'il dit fort peu de choſes.

M.de CATAU.

Au contraire, je trouve qu'il dit beaucoup de ſottiſes.

La BARONNE.

C'eſt le ſtyle des jeunes gens d'aujourd'hui, & je me ſouviens que feu monſieur le Baron m'a dit mille fois, que toutes les converſations du beau monde ne rouloient jamais que ſur des médiſances ou ſur des fadaiſes. Veux-tu que je t'avoue ce qui me révolte contre le Marquis ? c'eſt qu'il eſt trop déciſif.

M.de CATAU.

Il l'eſt juſqu'à l'impudence, & ne ceſſe point de vous contredire.

La BARONNE.

Oh ! s'il me contredit, c'eſt de peur de m'ennuyer : rien n'eſt ſi faſtidieux qu'une converſation où l'on eſt toûjours d'accord.

M.de CATAU.

Fort bien ; vous citez ſes défauts pour les juſtifier. Eſt-il poſſible qu'une femme raiſonnable ait pû s'entêter d'un petit freluquet comme celui-là ?

La BARONNE.

Mais je crois que tu le hais.

M.de CATAU.

Mais je crois que vous l'aimez.

La BARONNE.

Tais-toi, le voici qui vient.

SCENE VI.

La BARONNE, Le MARQUIS, M.^de CATAU.

Le MARQUIS.

QUE j'étois impatient de vous revoir, ma chère veuve!

M.^de CATAU *à la Baronne.*

Ma chère veuve! ce petit air de familiarité!

La BARONNE.

Va, va, laiſſe-le dire; c'eſt un air de Cour.

Le MARQUIS.

Vous ne ſauriez croire combien je me ſuis diverti, depuis que je vous ai quittée.

M.^de CATAU *à la Baronne.*

Cela eſt obligeant pour vous. Eſt-ce encore là un air de Cour!

Le MARQUIS.

Vos domeſtiques ont converti mon valet-de-chambre; il ne croyoit point aux eſprits, il en eſt préſentement ſi effrayé, que je crois, Dieu me le pardonne, que le coquin n'oſera plus porter mes billets dès qu'il ſera nuit.

La BARONNE.

Ah, Ciel! que de jolies femmes vont ſe deſeſpérer!

M.^de CATAU.

Vous croyez donc, monſieur, que le tambour qui fait tant de bruit dans ce château, n'eſt pas une choſe effroyable! demandez à madame, elle l'a entendu elle-même.

Le MARQUIS *riant.*

Ah, ah, ah, ah.

M.^de CATAU.

Mort de ma vie, monſieur, vous ne nous ferez pas croire

que les oreilles nous cornent, à tous tant que nous ſommes ici.

Le MARQUIS *riant encore plus fort.*

Ah, ah, ah, ah, ah.

M.de CATAU *à part.*

Que j'appliquerois volontiers une bonne paire de ſoufflets ſur ce viſage-là! *(haut)* Ce ris moqueur eſt fort reſpectueux, madame, en vérité.

La BARONNE.

Mais que direz-vous encore, quand je vous aurai proteſté que la nuit dernière le bruit de ce tambour m'a réveillée!

Le MARQUIS.

Chimère, imagination.

La BARONNE.

Mais une de mes femmes, qui couche dans ma chambre, l'a entendu comme moi.

Le MARQUIS.

Vapeurs, vapeurs. L'oiſiveté, l'ennui, la ſolitude vous inſpirent des idées noires & des terreurs paniques: je veux mourir, ſi le tambour eſt autre part que dans votre tête; ce ſont des vapeurs, vous dis-je, & ſi vous voulez me croire, j'ai un remède infaillible pour les guérir.

M.de CATAU.

Ah! le beau médecin de neige, avec ſes remèdes! J'ai entendu le tambour comme je vous entends: eſt-ce que j'ai des vapeurs, moi!

Le MARQUIS.

Pourquoi non! les vieilles filles y ſont fort ſujettes.

M.de CATAU *en colère.*

Si je ſuis fille, c'eſt que je le veux bien, entendez-vous? & je puis ceſſer de l'être quand il me plaira.

Le MARQUIS.

Je le veux croire; mais, duſſiez-vous enrager, madame Catau, je vous dirai tout net que tout ce que l'on vient de me conter n'eſt que l'effet d'une imagination bleſſée: petits eſprits, petits eſprits, qui donnent dans ces viſions.

La BARONNE.

Cela eſt auſſi raiſonnable que ce que vous me diſiez tout-à-l'heure dans le jardin. Cette variété admirable de fleurs, de plantes, d'arbres, de fruits, ſur laquelle je me récriois, vous paroiſſoit indigne de votre attention: ces chefs-d'œuvres de la Nature, dont l'art ne peut approcher, ſont, ſi l'on veut vous en croire, une production du haſard. Croyez-moi, monſieur le Marquis, défaites-vous de cette Philoſophie: outre qu'elle pourroit vous être fatale, je vous avertis qu'elle eſt très-ridicule.

Le MARQUIS.

Comment donc, mon adorable, je crois que vous prenez votre ſérieux!

La BARONNE.

Je le prends toûjours ſur pareilles matières. Je ſuppoſe cependant que tout ce que vous m'avez dit là-deſſus, n'étoit que pour faire briller votre eſprit: je vous pardonne cette petite vanité, mais n'y retournez plus. De grace, où avez-vous puiſé cette doctrine-là! elle me paroît bien étrange.

Le MARQUIS.

C'eſt votre innocence campagnarde qui vous la fait trouver telle: ſi vous aviez vû le beau monde, vous ne ſeriez pas ſi ſcandaliſée.

La BARONNE.

Dès que vous dites une fadeur ou une mauvaiſe choſe,

vous citez toûjours le beau monde pour vous juſtifier : cela ne m'impoſe point, je vous en avertis. Mais avez-vous bien étudié ces matières, pour en parler ſi déciſivement!

Le MARQUIS.

Qui moi! non vraiment, mon temps m'eſt trop précieux pour l'employer à de pareilles vétilles ; mais j'ai des amis qui étudient pour moi, je fréquente quelquefois de beaux eſprits qui m'aſſurent que nos ancêtres étoient de bonnes gens : ils croyoient tout ſans examiner, nous examinons tout avant que de croire ; voilà la différence.

La BARONNE.

Revenons aux Eſprits : vous ne croyez donc pas qu'il en revienne !

Le MARQUIS.

Demandez-moi auſſi, madame, ſi je ne crois pas le conte de Peau-d'âne : Dieu me damne, c'eſt la même choſe.

M.de CATAU.

Eh ! madame, n'écoutez point cet homme-là, c'eſt un hérétique.

Le MARQUIS.

Vous voulez me perſuader qu'il revient chez vous : apparemment que l'Eſprit prend ſon temps tous les ſoirs après que vous m'avez renvoyé ; mais qu'il paroiſſe donc devant moi, cet animal-là, je vous promets de lui donner les étrivières.

M.de CATAU.

Quoi, madame, vous ſouffrez qu'il menace des étrivières l'eſprit de feu monſieur votre mari !

Le MARQUIS.

Suppoſons un moment qu'il y ait des Eſprits qui reviennent : avez-vous la ſimplicité de croire que votre mari ſoit aſſez déraiſonnable pour conſerver des droits ſur vous

après ſa mort ! n'eſt-il pas trop heureux de vous avoir poſſédée pendant qu'il a vécu !

La BARONNE *s'attendriſſant.*

Marquis, n'inſultez point à ſa mémoire : je me flatte qu'il s'eſt tenu fort heureux de me poſſéder, & je me tiens très-malheureuſe de ne le poſſéder plus.

Le MARQUIS.

Parbleu, c'eſt bien fait de parler de la ſorte, j'aime les bienſéances.

La BARONNE.

Je laiſſe ces bienſéances aux dames de la Cour ; pour moi, je ne joue point la Comédie, je parle toûjours comme je penſe, & je vous jure que ſi j'étois bien aiſe d'être veuve, je vous l'avouerois ſans façon.

Le MARQUIS.

Quoi, ſérieuſement, vous êtes fâchée d'être en liberté de vous remarier !

La BARONNE.

Je donnerois volontiers tout ce que je poſſède, pour n'avoir pas cette fatale liberté.

Le MARQUIS.

Ah, ah, ah, ah. Je veux mourir, ſi ce n'eſt la peur de l'Eſprit qui vous fait parler de la ſorte.

La BARONNE.

Puiſſe-t-il me tourmenter juſqu'à me faire mourir, ſi je ne parle pas ſincèrement !

Le MARQUIS.

Ma foi, vous m'étonnez : je connois bien des veuves à la Cour & à Paris, mais je n'en connois point qui ſoient fâchées de l'être, ſi ce n'eſt de l'être trop long-temps. Sur ce pied-là, ma chère veuve, vous avez donc juré de ne vous remarier jamais !

La BARONNE.

C'eſt une témérité que de faire de pareils ſermens.

M.de CATAU *à part.*

Ah ! je reſpire.

La BARONNE.

Je connois trop la foibleſſe de mon ſexe, pour m'expoſer à être parjure ; mais ſi je penſe toûjours comme je fais, je vous proteſte que je mourrai veuve du Baron.

Le MARQUIS.

Et moi je vous proteſte que vous ne le ſerez pas encore huit jours : je vous ferai bien-tôt changer de ſentiment.

La BARONNE.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

Le MARQUIS.

Votre cœur n'a qu'à ſe bien tenir.

M.de CATAU *à part.*

Le ſat !

Le MARQUIS.

Je vais l'attaquer dans les formes.

M.de CATAU *à part.*

L'impertinent !

Le MARQUIS.

Je n'en ai point encore trouvé d'imprenable, & je me flatte que je n'échouerai pas devant le vôtre.

M.de CATAU.

Nous verrons : à bien attaqué, bien défendu.

La BARONNE.

J'entends un caroſſe ; allons recevoir la compagnie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIE'RE.

La Scène repréſente l'Appartement de la Baronne.

M.r PINCE', Un LAQUAIS.

M.r PINCE' *ſeul, aſſis devant une table ſur laquelle il y a beaucoup de papiers.*

N'AI-je rien oublié ! non. Plus je relis mon Mémoire, & plus je me perſuade que la dépenſe de ce mois excède de beaucoup celle des mois précédens. Ce n'eſt pas ma faute, & j'ai trois raiſons pour me juſtifier auprès de madame ; la première, c'eſt que j'ai ménagé autant qu'il m'a été poſſible ; la ſeconde, c'eſt que l'Eſprit attire ici, avec ſon tambour, une infinité de curieux que l'on régale ; la troiſième, c'eſt que . . . Qu'y a-t-il !

Un LAQUAIS.

Monſieur, voici une lettre qu'une perſonne inconnue vient d'apporter pour vous, & qu'on m'a recommandé de vous remettre en main propre.

M.r PINCE' *mettant ſes lunettes.*

De qui peut être cette lettre ! elle n'a point d'adreſſe.

Le LAQUAIS.

Non ; mais l'homme de qui je l'ai reçûe, m'a assuré qu'elle étoit pour vous.

M.r PINCE'.

Il y a là-dessous quelque mystère. Va-t-en, la Jonquille. Ouvrirai-je cette lettre avant que de relire mon Mémoire, ou relirai-je mon Mémoire avant que d'ouvrir cette lettre ? je trouve plusieurs raisons pour & contre, d'un côté l'ordre que madame m'a envoyé de l'attendre ici dans son appartement & d'y préparer mes comptes, de l'autre la curiosité qui me presse, & à laquelle je ne puis résister. Tout bien considéré, ma curiosité l'emporte ; ouvrons. *(Il met ses lunettes pour lire)* Ciel ! que vois-je ? en croirai-je mes yeux, ou plustôt en croirai-je mes lunettes ? c'est l'écriture de mon maître, de mon cher maître ; je ne puis retenir les larmes que la joie me fait répandre. Il faut que je baise cette lettre avant que de la lire.

(Il baise plusieurs fois la lettre, il essuie ses yeux, remet ses lunettes, & lit :)

Mon cher monsieur Pincé,

« Comme vous m'avez élevé dès ma plus tendre enfance, » vous êtes celui de mes domestiques en qui j'ai le plus » de confiance, & je vais vous en donner une preuve bien » évidente : je me flatte que vous serez charmé d'apprendre » que je suis en vie, & que j'irai vous trouver dans une » demi-heure. Le bruit qui a couru que j'avois été tué en » Flandre l'année passée, a produit, ce me semble, quelque » desordre dans ma famille : je suis curieux de m'en éclaircir » par moi-même, & c'est à quoi je veux travailler de concert » avec vous. Si un vieux homme portant une longue barbe

» blanche & un manteau noir demande à vous parler, ne » manquez pas de le faire entrer ſur le champ : il paſſe pour » devin, & même pour ſorcier, depuis quelques jours dans ce » voiſinage ; mais c'eſt votre maître & votre bon ami.

Le Baron de l'Arc. »

Je ſuis dans le dernier étonnement ; mais je puis croire par pluſieurs raiſons, qu'en effet mon cher maître n'eſt point mort ; premièrement, parce que de ſemblables aventures arrivent ſouvent à des gens de guerre ; ſecondement, parce que la nouvelle de ſa mort n'a jamais été bien avérée ; troiſièmement, parce que cette lettre eſt écrite de ſa main, & qu'il ne l'auroit pas écrite s'il étoit mort ; quatrièmement . . .

SCENE II.

M.r PINCE', LARAME'E.

LARAME'E.

Monsieur Pincé, il y a ici un vieux homme qui demande à vous parler ; il dit qu'il eſt un grand devin, je n'ai pas de peine à le croire, car il a l'air d'un ſorcier : c'eſt bien la plus vilaine & la plus horrible figure que j'aie jamais vûe.

M.r PINCE'.

Fais-le entrer.

LARAME'E.

Vous voulez le recevoir ?

M.r PINCE'.

Assurément.

LARAME'E.

Ma foi, monsieur, j'ai peur que vous ne vous en repentiez. Que sait-on ! s'il alloit jeter quelque sort sur vous !

M.r PINCE'.

Va, va, je le connois, c'est un savant qui devine le passé, le présent & le futur; il a du crédit en enfer, mais il est bon homme. Va-t-en le chercher. *(Après que Laramée est sorti)* Quatrièmement donc, je crois qu'il est encore vivant, parce que . . .

SCENE III.

Le BARON, M.r PINCE', LARAME'E.

LARAME'E.

TENEZ, monsieur, je vous amène la fleur des sorciers. *(à part)* Quelle horrible barbe ! il faut qu'elle ait plus de cent ans. *(Il sort.)*

Le BARON.

Oh çà, mon cher monsieur Pincé, avez-vous reçû ma lettre !

M.r PINCE'.

Oui, monsieur, mais dans ce moment.

Le BARON.

Avant que nous entrions en matière, commencez par fermer la porte.

M.r PINCE' *à part.*

C'est sa voix.

Le BARON.

Nous voici dans l'appartement de ma femme ; eſt-elle ſortie !

M.r PINCE'.

Depuis un quart-d'heure elle eſt à la promenade.

Le BARON.

Tant mieux. Prenez ma baguette ; aidez-moi à ôter ce peſant manteau de deſſus mes épaules.

M.r PINCE' *à part.*

C'eſt ſa taille.

Le BARON.

Mettons mon nez, mon bonnet & ma longue barbe ſur cette table.

M.r PINCE', *après avoir mis ſes lunettes pour l'examiner.*

Ce ſont ſes traits, c'eſt lui-même.

Le BARON.

Me reconnoiſſez-vous !

M.r PINCE'.

Oui, je vous reconnois préſentement, mon cher maître ; ſouffrez que je vous embraſſe : je vous jure que j'ai autant de joie de vous revoir, que j'en reſſentis le jour que vous vintes au monde. Hélas ! pourquoi votre nom s'eſt-il trouvé dans toutes les liſtes des Officiers de diſtinction qui avoient été tués !

Le BARON.

Je n'ai pas le loiſir d'entrer dans de longs détails ; ſachez ſeulement que dans le fort du combat je fus bleſſé & fait priſonnier, & que les ennemis qui ne vouloient point m'échanger, par des raiſons qu'il eſt inutile de vous dire, après avoir tenté mille moyens de me fixer chez eux,

m'ont reſſerré ſi étroitement pendant dix-huit mois, qu'il m'a été impoſſible de donner de mes nouvelles: heureuſement pour moi, on a fait la paix, & ils m'ont relâché. Mais ayant ſû qu'en France on me croyoit mort, j'ai pris ſur le champ la réſolution de profiter de ce faux bruit, pour pénétrer les ſentimens de ma femme à mon égard, & pour découvrir par moi-même ce qui s'étoit paſſé chez moi pendant mon abſence. Juſqu'à ce moment mon deſſein a bien réuſſi, je veux le pourſuivre: tout ce que je crains, c'eſt que la Baronne qui ſe croit veuve, & qui eſt peut-être ſur le point de ſe remarier, ne ſoit fâchée de me revoir. Le bruit de ma mort l'a-t-il bien affligée!

M.r PINCE'.

Exceſſivement.

Le BARON.

Combien de temps m'a-t-elle pleuré!

M.r PINCE'.

Pendant . . . trois grands jours.

Le BARON *à part.*

Peſte ſoit du vieux fou! *(haut)* Pendant trois grands jours! mais vraiment, cela eſt extraordinaire.

M.r PINCE'.

Il faut que vous ſachiez, monſieur, qu'il y a deux ſortes d'afflictions,

Le BARON *à part.*

Cet animal-là eſt auſſi pédant & auſſi méthodique que jamais. Il faut lui paſſer ſes diviſions, j'ai beſoin de lui.

M.r PINCE'.

Affliction de cœur, affliction de bienſéance; la première eſt muette, la ſeconde eſt tumultueuſe. A l'égard de

madame, on peut dire que ſon affliction a été de la première eſpèce.

Le BARON.

Oui, pendant trois jours. Belle conſtance!

M.r PINCE'.

Ses yeux furent noyés de pleurs . . . juſqu'au moment où le tailleur vint lui eſſayer ſes habits de veuve: dès qu'elle les vit, ſes larmes tarirent, elle demeura muette & immobile, & la parole ne lui revint qu'après qu'on lui eut dit que le deuil lui ſeyoit parfaitement. En effet, il lui alloit à merveille.

Le BARON.

Il lui alloit à merveille! & c'eſt ce qui la conſola apparemment!

M.r PINCE'.

Ah! monſieur, point du tout: il eſt vrai que quand elle étoit ſeule, elle ne pleuroit point; mais dès que quelqu'un lui rendoit viſite, elle verſoit un torrent de larmes.

Le BARON.

Elle me faiſoit trop d'honneur, de me pleurer en compagnie. *(à part)* Il ſemble que ce diable de pédant affecte de me dire tout ce qui peut me deſeſpérer. *(haut)* J'ai appris qu'il s'étoit préſenté beaucoup de gens pour l'épouſer en ſecondes nôces: qui peut avoir cauſé cela!

M.r PINCE'.

Elle n'a point d'enfans de vous, & elle a eu beaucoup de bien en mariage.

Le BARON *à part.*

Il m'aſſomme.

M.r PINCE'.

Le deuil redoubloit ſa beauté;

Le BARON *à part.*

Je brûle.

M.r PINCE'.

Et ſon air triſte & langoureux avoit quelque choſe de ſi doux & de ſi attrayant, qu'il n'y avoit pas moyen d'y réſiſter.

Le BARON *à part.*

Ventrebleu ! *(haut)* Ce n'eſt pas là ce que je vous demande. De quelle manière s'eſt-elle comportée !

M.r PINCE'.

Comme une Pénélope.

Le BARON.

Je n'en doute pas ; car elle a eu autant d'amans que cette héroïne.

M.r PINCE'.

Il eſt vrai que de jeunes gens fort aimables lui ont fait des propoſitions.

Le BARON.

De jeunes gens fort aimables ! & les a-t-elle écoutées ces propoſitions !

M.r PINCE'.

Le plus gracieuſement du monde.

Le BARON.

Je ſuis mort.

M.r PINCE'.

Mais elle les a toutes rejetées.

Le BARON.

Ah ! je reſſuſcite. Cependant j'apprends que le marquis Dutour eſt fort aſſidu auprès d'elle depuis quelques jours : eſt-ce qu'il a trouvé le moyen de s'attirer la préférence !

M.r PINCE'.

Eh, eh, il eſt jeune.

Le BARON.

Plairoit-il à ma femme !

M.r PINCE'.

Il eſt vif.

Le BARON.

Vous êtes-vous aperçu qu'elle l'écoutât favorablement !

M.r PINCE'.

Il eſt toûjours parfaitement bien mis.

Le BARON.

Il n'eſt pas poſſible qu'elle ſoit aſſez folle pour vouloir l'épouſer !

M.r PINCE'.

Il eſt bien bâti, ce pendard-là.

Le BARON.

Oh, femmes ! oh, femmes ! voilà quelle eſt votre conſtance ; voilà le fond qu'il faut faire ſur votre amour. Encore je lui pardonnerois, ſi elle me deſtinoit un plus digne ſucceſſeur ; mais le marquis Dutour ! mais le plus fat & le plus impertinent de tous les hommes ! ingrate, infidèle, eſt-ce ainſi que vous m'avez aimé ! eſt-ce là l'honneur que vous faites à ma mémoire !

M.r PINCE'.

Mon cher maître, vous ne faites pas réflexion qu'il y a dix-huit mois que vous êtes mort,

Le BARON *à part.*

Que la peſte t'étouffe, pédant inſupportable !

M.r PINCE'.

Et que pendant tout ce temps-là elle n'a pas ceſſé de dire qu'elle ne retrouveroit jamais un homme tel que vous.

Le BARON.

Quoi ſérieuſement !

M.r PINCE'.

Rien n'eſt plus véritable.

Le BARON.

Il n'eſt donc pas poſſible qu'elle ſe ſoit coëffée du Marquis. Mais l'hiſtoire d'un Eſprit qui bat toutes les nuits du tambour dans ce château, mérite que je l'approfondiſſe, & elle peut même vous donner lieu de m'introduire auprès de votre maîtreſſe : il faut que vous lui diſiez que vous venez de parler à un fameux devin, qui ſe fait fort de découvrir par ſon art ce que demande l'Eſprit qui revient ici, & même de le chaſſer de la maiſon.

M.r PINCE'.

Je m'en vais rendre mes comptes à madame, & je me ſervirai de cette occaſion pour lui parler de votre perſonne, comme vous me l'ordonnez. Madame Catau, qui veut nous perſuader que c'eſt vous qui revenez ici, ſera bien ſurpriſe quand elle vous reverra, ha, ha, ha, ha.

Le BARON.

Quoi, c'eſt Catau qui fait courir ce bruit-là ! allons, allons, il y a là-deſſous quelque intrigue amoureuſe.

M.r PINCE'.

Ma foi, je l'ai toûjours ſoupçonné, hé, hé, hé, hé.

Le BARON.

Comme elle a toûjours eu beaucoup d'aſcendant ſur l'eſprit de ſa maîtreſſe, elle eſt au fond de cette intrigue, ſur ma parole ; il faut que vous tâchiez de la faire parler. Je ſais que vous avez eu autrefois deſſein de l'épouſer, & qu'elle en étoit ravie : je vous prie de recommencer à lui faire l'amour, & même des propoſitions.

M.r PINCE'.

Elle a toûjours écouté fort amiablement celles que je lui ai faites, hé, hé, hé, & j'eſpère qu'elle ne ſera pas moins complaiſante aujourd'hui, car je vais lui parler d'un ſtyle pathétique.

Le BARON.

Venez m'enfermer dans votre chambre, où vous me rendrez compte de ce qui ſe paſſera.

M.r PINCE'.

J'entends madame, allez m'y attendre, & je vous rejoins à l'inſtant.

(Le Baron ſort, après s'être rhabillé.)

SCENE IV.

La BARONNE, M.r PINCE'.

La BARONNE.

OH çà, tandis que me voilà débarraſſée des importuns, liſons un peu votre Mémoire; mais dépêchez-vous.

M.r PINCE'.

Avec votre permiſſion, madame, une affaire preſſée m'oblige à ſortir; mais j'aurai l'honneur de venir vous retrouver dans le moment.

La BARONNE.

Allez, je vous attends.

SCENE V.

La BARONNE *ſeule dans un fauteuil.*

LES femmes qui ont été heureuſes avec leur premier mari, ſont toûjours les plus diſpoſées à en prendre un ſecond: pour moi qui aimois le mien de tout mon cœur, & qui le trouvois digne de toute ma tendreſſe, il faudra que je l'oublie abſolument avant que je puiſſe me réſoudre à me remarier, & je ſens bien que je ne l'oublierai jamais. Il y a dix-huit mois que je ſuis veuve: combien de prétendans de toute eſpèce ſe ſont préſentés pour m'épouſer! ils m'eſtimoient, ils m'aimoient, ils m'adoroient; mais mon bien leur paroiſſoit encore plus adorable que moi, c'étoit leur objet favori: ils vouloient me perſuader le contraire, & ma délicateſſe qui pénétroit juſqu'au fond de leur cœur, y voyoit l'intérêt bien plus vif que l'inclination. Pour ce qui eſt du Marquis, je le trouve plus ſincère, il m'avoue librement qu'il eſt au moins auſſi touché de mon bien que de ma perſonne; ſon impudence & ſa vanité méritent châtiment: pour le mieux punir, je veux animer ſa paſſion par l'eſpoir, & quand il ſe croira ſur le point d'être heureux, le bannir de ma préſence avec éclat, & d'une manière qui puiſſe l'humilier; c'eſt une vengeance que je me dois, & le plaiſir que je vais me donner ſuſpendra peut-être pendant quelque temps la juſte douleur qui m'accable. Voici Catau, qui ſe flatte de ſon côté qu'elle diſpoſera de moi, je vais la deſabuſer peu à peu, & me divertir à la mortifier.

SCENE VI.

La BARONNE, M.^de CATAU.

La BARONNE.

TE voilà bien agitée; de quoi s'agit-il!

M.^de CATAU.

Oh! madame, je ſuis dans une colère . . . je ne ſaurois parler.

La BARONNE.

Comment! que t'eſt-il donc arrivé!

M.^de CATAU.

Rien; mais ce que je viens de voir me met en fureur.

La BARONNE.

Eh bien, qu'as-tu vû!

M.^de CATAU.

Votre impertinent de Marquis.

La BARONNE.

Quoi ſa vûe t'agite à ce point! tu devrois, ce me ſemble, y être accoûtumée.

M.^de CATAU.

Moi, madame! je ne m'accoûtumerai jamais à cet original-là: ce qu'il vient de faire mériteroit cent naſardes.

La BARONNE.

Et qu'a-t-il donc fait! voyons.

M.^de CATAU.

Comment! il ſe donne déjà des airs de maître, il prend poſſeſſion du château, il le viſite depuis le haut juſqu'en bas, il diſpoſe de chaque appartement, il s'empare de celui

de feu monſieur votre mari, il le trouve même trop petit, & il prétend l'agrandir. Mais vous ne croiriez jamais juſqu'où va ſon impudence.

La BARONNE.

Comment!

M.de CATAU *pleurant.*

Il m'a montré la chambre dans laquelle il veut, dit-il, conſommer le mariage.

La BARONNE *à part.*

Voilà effectivement un impertinent monſieur.

M.de CATAU.

En vérité, madame, cela eſt inſupportable.

La BARONNE.

Il faut l'excuſer, c'eſt un jeune homme ſans expérience, qui ne ſent pas la conſéquence des choſes qu'il dit & qu'il fait: ce ſeroit dommage de l'abandonner à lui-même, & je voudrois de tout mon cœur pouvoir le corriger de ſes défauts.

M.de CATAU.

Fi donc, madame, il ne mérite point que vous entrepreniez de le réformer, ce ſeroit un ouvrage ſans fin: il faut aller au fait, & l'envoyer promener. Vous rêvez.

La BARONNE.

Ne trouves-tu pas qu'au fond ſa vivacité a quelque choſe d'aimable!

M.de CATAU.

Moi! je ne trouve en lui que ridicule & qu'impertinence.

La BARONNE.

Oh çà, parle-moi franchement; crois-tu qu'il m'aime!

M.de CATAU.

Lui! je vous garantis qu'il a le goût trop mauvais pour

aimer autre choſe que lui-même. Parlez-moi de Léandre, voilà l'homme qui vous aime.

La BARONNE.

Tu as beau dire, quand le Marquis exprime ſa paſſion, ſon diſcours a je ne ſais quoi de naturel & de perſuaſif.

M.de CATAU.

Oui, quand il exprime la paſſion qu'il a pour votre bien.

La BARONNE.

Tous ſes défauts ne viennent que des mauvaiſes compagnies qu'il a fréquentées.

M.de CATAU.

Il falloit qu'elles fuſſent bien mauvaiſes, ſi elles l'étoient plus que la ſienne.

La BARONNE.

Tu es un peu trop vive contre lui : pour moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'une honnête femme le perfectionneroit.

M.de CATAU.

Une honnête femme ſeroit folle, ſi elle s'expoſoit à n'y pas réuſſir.

La BARONNE.

Une autre fois nous traiterons ce ſujet plus à fond ; voici monſieur Pincé, j'ai quelques ordres à lui donner. Laiſſe-nous.

SCENE VII.

La BARONNE, M.r PINCE'.

M.r PINCE'.

AVEZ-vous le loiſir, madame, d'écouter la lecture de mon Mémoire!

La BARONNE.

En vérité, j'ai trop de choſes dans la tête préſentement pour vous donner beaucoup d'attention.

M.r PINCE'.

Permettez du moins que je vous rende compte de ce qui a été dépenſé ou conſommé la ſemaine dernière: vous trouverez qu'elle monte un peu haut, mais il y a de grandes dépenſes à faire dans une maiſon où il revient des Eſprits.

La BARONNE.

Cependant je crois que les Eſprits ne boivent ni ne mangent.

M.r PINCE'. *(Il met ſes lunettes quand il lit, & les ôte toutes les fois qu'il parle & qu'il s'explique ſur ſes articles.)* Premièrement, une pièce de vin blanc . . . Ce n'eſt pas l'Eſprit qui l'a bû, mais cela revient au même; car vos domeſtiques diſent tous, qu'ils n'auront jamais le courage de demeurer dans une maiſon où il revient, à moins qu'on ne leur donne le vin à diſcrétion: ils ſe flattent que vous aurez la bonté d'y conſentir, tant que ce maudit tambour fera du bruit dans le château.

La BARONNE.

La BARONNE.

Fort bien. Si je leur accorde cela, je vous garantis qu'on ne les guérira jamais de la peur ; mais paſſons.

M.r PINCÉ.

Item. Viande de boucherie, huit cens livres.

La BARONNE.

Huit cens livres ! mais voilà une diſſipation effroyable, monſieur Pincé.

M.r PINCÉ.

Ma foi, madame, ce n'eſt pas trop pour régaler tant de gens que la curioſité attire céans : après qu'ils ont entendu le tambour, on ne peut pas les renvoyer ſans ſouper.

La BARONNE.

En effet, cela ſeroit incivil.

M.r PINCÉ.

Item. Deux quartaux de vin de Bourgogne . . . ces gens-là ne peuvent pas ſouper ſans boire.

La BARONNE.

Il y auroit conſcience. Il faut avouer, monſieur Pincé, que vous faites des commentaires merveilleux ſur tous les articles de votre dépenſe.

M.r PINCÉ.

Item. Donné aux gens de monſieur le Marquis ſoixante bouteilles de vin nouveau . . . . cela s'eſt fait par votre ordre. *Item.* Une bouteille de ratafia à madame Catau.

La BARONNE.

Oh, pour cet article-là, c'eſt vous-même qui vous êtes donné l'ordre.

M.r PINCÉ.

Vous obſerverez, s'il vous plaît, madame, qu'après avoir

grondé tout le jour, elle a beſoin de quelque liqueur qui lui reſtaure la poitrine: le ratafia eſt un cordial innocent, qui enflamme le zèle de madame Catau pour vos intérêts, & qui lui donne la force de crier, & de retenir vos domeſtiques dans le devoir, hé, hé, hé. Pardonnez-moi cette petite ſaillie de gayeté, hé, hé, hé.

La BARONNE.

Hum, monſieur Pincé, vous avez toûjours de bonnes raiſons pour juſtifier madame Catau: je prévois qu'à la fin vos vieilles amours aboutiront au mariage.

M.r PINCE'.

Hé, hé, hé, hé . . . *Item.* Douze livres de chandelles aux domeſtiques; c'étoit pour brûler pendant la nuit.

La BARONNE.

Pendant la nuit! comment ces canailles-là ne peuvent plus dormir ſans lumière! en vérité, cela devient trop violent. Quel remède apporter à ce deſordre-là! je vous demande conſeil.

M.r PINCE'.

Madame, il y a deux choſes à faire pour y remédier; 1.° c'eſt de ne plus régaler les perſonnes du voiſinage que la curioſité attire céans tous les ſoirs; 2.° c'eſt de chaſſer d'ici cet Eſprit inviſible & ſon tambour.

La BARONNE.

Voilà une diviſion fort ſavante, mais je n'en ſuis pas plus avancée.

M.r PINCE'.

Ayez la bonté de m'écouter.

La BARONNE.

Et vous, ayez pitié de moi, & ne m'ennuyez point par un long diſcours.

M.r PINCE'.

Je ſerai bref. Il eſt arrivé ici depuis peu un rare perſonnage, qui a une mine très-vénérable, & une barbe blanche qui lui deſcend juſqu'à la ceinture : le peuple l'appelle, Aſtrologue, Magicien, Négromancien, Sorcier, Devin, Diſeur de bonne aventure . . .

La BARONNE.

Laiſſons-là ſes titres ; à quoi voulez-vous venir !

M.r PINCE'.

Encore une fois, madame, ayez la bonté de m'écouter. Or cet homme prétend être fort profond dans les ſciences occultes : le bruit que notre tambour noctambule fait ici, l'y a attiré, & il ſe vante, non ſeulement de parler aux Eſprits, mais même d'avoir l'art de les chaſſer des maiſons où ils reviennent.

La BARONNE.

De bonne foi, me croyez-vous aſſez ſimple pour donner dans de pareilles charlatanneries ! cela ne peut être d'aucune utilité.

M.r PINCE'.

Cela ne peut nous faire aucun mal.

La BARONNE.

Je ſuis ſûre que vous-même vous n'ajoûtez pas foi aux diſcours de ce prétendu Devin.

M.r PINCE'.

Je ne voudrois pas les garantir, mais je ne vois aucun danger à en faire l'expérience. Eſſayez cet homme-là ; s'il réuſſit, nous voilà délivrés de l'Eſprit ; s'il ne réuſſit point, nous ne laiſſerons pas de publier qu'il l'a chaſſé,

& ce bruit ſuffira pour nous défendre de cette affluence de curieux qui nous aſſaſſinent, & qui nous jettent dans une dépenſe exceſſive; ainſi, de manière ou d'autre, ce que je vous propoſe ne peut tourner qu'à votre avantage.

La BARONNE.

Oh, pour cette fois-ci, vous parlez raiſon, & vous me perſuadez. Mais où eſt ce Magicien, ou ce Devin, comme il vous plaira! je ne ſais ce que cela ſignifie, mais je me ſens tout d'un coup une vive impatience de le voir: je crois que je m'en trouverai bien.

M.r PINCE' *riant.*

Je le crois auſſi, hi, hi, hi, hi. Je viens de lui parler, il eſt ſorti pour un moment, & doit venir me trouver dans ma chambre où je vais l'attendre. Vous noterez, s'il vous plaît, qu'il n'exige de vous aucune récompenſe, qu'après que ſon entrepriſe aura réuſſi.

La BARONNE.

Voilà une circonſtance qui me rend preſque auſſi crédule que vous, je commence à me flatter que je pourrai faire un bon uſage de cet homme-là. Je vous aſſure que s'il eſt auſſi habile qu'il ſe vante de l'être, je lui rendrai bien le plaiſir qu'il me fera. Allez, & me l'amenez au plus tôt: je vais faire deux ou trois tours dans mon petit jardin, & vous me trouverez ici.

M.r PINCE'.

Je parts, ma très-honorée dame, pour mettre vos ordres en exécution.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIE'RE.

M.de CATAU *ſeule.*

OUAIS, que veut dire ceci! je m'aperçois que madame ne m'écoute plus, ou que, ſi elle m'écoute, elle ſe moque de tout ce que je lui dis: mes inſinuations, mes conſeils, mes prières, mes reproches, ne produiſent aucun effet ſur ſon eſprit, elle ſe cache de moi; je ne gouverne plus, & ma faveur eſt ſur ſon déclin. Je ne veux pourtant point me rebuter, il faut payer d'effronterie, & pouſſer mon entrepriſe juſqu'au bout. Ou je gagnerai mille écus, ou je ne les gagnerai point; ſi je les gagne, ma fortune eſt faite; ſi je ne les gagne point, j'ai une autre corde à mon arc pour mon établiſſement. Il y a long-temps que notre vieux intendant me fait les doux yeux, il s'eſt refroidi depuis quelques années, je veux réchauffer ſa paſſion, & m'aſſurer de lui: il a fait ſa main, je n'ai pas mal fait la mienne, & ſi nous joignons enſemble les fruits de notre induſtrie, nous formerons une bonne maiſon. Enfin, de manière ou d'autre, je ſuis réſolue de faire une fin: il y a trop long-temps que je ſuis fille, & il me faut un mari pour m'ôter ce titre ennuyeux.

SCENE II.

Le MARQUIS, M.de CATAU.

Le MARQUIS.

VOICI l'occaſion que je cherche depuis long temps: je te trouve ſeule, & je veux profiter du moment; allons, embraſſons-nous pour nous réconcilier.

M.de CATAU.

Ah! vraiment, j'ai des affaires bien plus preſſées.

Le MARQUIS.

Ou je t'embraſſerai, ou tu m'embraſſeras; choiſis.

M.de CATAU.

Ni l'un, ni l'autre. Ah! fi donc, point de jeux de main, monſieur le Marquis.

Le MARQUIS.

Parbleu, tu fais autant de façons que ſi tu n'avois que quinze ans. Je vais gager que tu es trop ſage pour l'être toûjours.

M.de CATAU.

Et moi je vais gager . . . que vous ſerez toûjours auſſi fou que vous l'êtes. Laiſſez-moi, je vais chercher notre intendant, madame le demande.

Le MARQUIS.

Je viens de le rencontrer à deux pas d'ici, il ſe promène avec un vieux rocantin qui a la barbe plus longue que ma chevelure: apparemment c'eſt encore quelque domeſtique de la maiſon; car, excepté ta maîtreſſe, on ne voit

ici que de vieilles faces. Cela ſoit dit ſans te fâcher, ma pauvre Catau : tu n'es plus jeune, mais tu es encore bien piquante.

M.de CATAU *à part.*

Quel eſt le deſſein de cet homme-là ! je crois qu'il veut me gagner, pour que je le ſerve auprès de ma maîtreſſe. S'il me paie bien, nous verrons.

Le MARQUIS.

Oh çà, ma bonne, parle-moi ſincèrement. Pourquoi n'es-tu pas de mes amies !

M.de CATAU.

Eh mais . . . c'eſt parce que j'aime ma maîtreſſe.

Le MARQUIS.

Réponſe obligeante. Mais quelle mouche te pique ! vois-tu quelque choſe d'irrégulier dans ma perſonne ! ai-je quelque défaut qui te choque !

M.de CATAU.

Croyez-moi, n'excitez point ma ſincérité, vous n'y trouveriez pas votre compte.

Le MARQUIS.

Allons, allons, mon enfant, point de mauvaiſe humeur : je veux te faire plaiſir, & pour te le prouver . . . *(Il met ſes gants dans ſa poche.)*

M.de CATAU *à part.*

Je crois qu'il va me donner de l'argent.

Le MARQUIS.

Il faut que je t'applique un baiſer ſur chaque joue.

M.de CATAU.

Je ſuis votre ſervante : ſi vous ne payez qu'en cette monnoie-là, vous pouvez garder vos eſpèces.

Le MARQUIS.

Tu as beau faire la prude, j'en paſſerai mon envie. *(Il la baiſe.)* Ah, l'appétiſſante créature que madame Catau: Sur mon honneur, ſi je ne craignois de fâcher ta maîtreſſe, je deviendrois amoureux de toi.

M.de CATAU.

Fort bien, monſieur, divertiſſez-vous à mes dépens.

Le MARQUIS.

Dieu me damne, ſi je plaiſante. Le beau bras! la belle main! ah! je baiſerai tout cela aſſurément.

M.de CATAU *à part.*

Cet homme-là eſt plus dangereux que je ne croyois: ſi je n'y prends garde, il s'emparera de ma maîtreſſe.

Le MARQUIS.

Oh çà, ma chère Catau, j'ai une propoſition à te faire.

M.de CATAU *à part.*

Il me fait des propoſitions! mais cela devient ſérieux. *(Elle prend un air gracieux)* Eh bien, monſieur le Marquis, de quoi s'agit-il?

Le MARQUIS.

Mon enfant, il s'agit de te donner un mari.

M.de CATAU.

A moi!

Le MARQUIS.

A toi-même. Veux-tu le prendre de ma main! c'eſt un hardi compère, un verd galand, un homme tel qu'il te le faut, tu en ſeras contente.

M.de CATAU *à part.*

Voilà une propoſition bien ſéduiſante. *(haut)* Peut-on ſavoir qui eſt celui dont vous me parlez!

Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

Ah! c'eſt un gentilhomme de mes amis.

M.de CATAU *d'un air vif.*

Un gentilhomme de vos amis!

Le MARQUIS.

Oui, vraiment. Je ne lui trouve qu'un défaut.

M.de CATAU.

Qui eſt!

Le MARQUIS.

Qui eſt qu'il n'a que vingt-cinq ans: cela te dégoûtera peut-être.

M.de CATAU.

Oh, l'âge n'y fait rien, pourvû que d'ailleurs il ſoit bien ſage, bien élevé . . .

Le MARQUIS.

Comment bien élevé! je ne connois perſonne qui ait de plus belles manières; il peut paſſer vingt-quatre heures à table, il joue tous les jeux en perfection, il prend une livre de tabac par jour, il jure de la meilleure grace du monde. Ah, ma chère, ſi tu le voyois, ton cœur ſeroit bien malade!

M.de CATAU *d'un air ſérieux.*

Eh comment, s'il vous plaît, s'appelle cet aimable gentilhomme qui eſt tant de vos amis!

Le MARQUIS.

Il s'appelle monſieur de Lafleur.

M.de CATAU.

Votre valet-de-chambre!

Le MARQUIS.

Juſtement.

M.de CATAU.

Voilà un gentilhomme de grande condition; mais paſſons là-deſſus. A-t-il beaucoup de bien!

Le MARQUIS.

Pas un ſol.

M.de CATAU.

Allez vous promener avec votre gentilhomme. *(à part)* J'étois bien folle d'écouter cet homme-là.

Le MARQUIS.

Mais j'y ſuppléerai.

M.de CATAU.

Ah! c'eſt une autre affaire. Que lui donnerez-vous!

Le MARQUIS.

Je lui ferai ſa fortune.

M.de CATAU.

Et de quelle manière!

Le MARQUIS.

Rien de plus aiſé: dès que j'aurai épouſé ta maîtreſſe, je chaſſerai d'ici ce vieux fou d'intendant qui me déplaît fort, & je donnerai ſa place au gentilhomme que je te propoſe.

M.de CATAU.

Ne pouvez-vous faire que cela pour lui!

Le MARQUIS.

N'eſt-ce pas beaucoup!

M.de CATAU *lui faiſant une profonde révérence.*

Je vous donne le bonſoir.

Le MARQUIS.

Mais écoute donc.

M.de CATAU.

Mes baiſemains à votre gentilhomme.

(Elle ſort.)

SCENE III.

Le MARQUIS *seul.*

CES vieilles filles ſont diantrement dégourdies; il n'y a pas moyen de les amadouer, & je vois que j'aurai bien de la peine à gagner celle-ci.

SCENE IV.

La BARONNE, Le MARQUIS.

La BARONNE.

AH! Marquis, je ſuis bien aiſe de vous trouver ici: je m'en vais vous donner un petit régal, qui ne peut manquer d'être agréable à un eſprit fort comme vous. *(à part)* Je veux mettre ce petit ſuffiſant aux priſes avec le Devin; je crois que cela ſera réjouiſſant.

Le MARQUIS *à part.*

Elle me cherche, elle me ſuit par-tout, elle m'aime à la folie. *(haut)* Expliquez-vous, ma belle veuve; de quoi s'agit-il!

La BARONNE.

Vous ſavez, ou vous ne ſavez pas, qu'il y a ici un homme des plus extraordinaires, qui entreprend de nous délivrer de l'Eſprit dont nous ſommes ſi tourmentés dans ce château; il ſe pique d'être profond dans l'Aſtrologie, de poſſéder à fond les Sciences les plus occultes, & mon

intendant eſt perſuadé même qu'il entre un peu de ſorcellerie dans les connoiſſances de cet homme-là.

Le MARQUIS.

Ma foi, votre intendant n'eſt pas ſorcier, lui, puiſqu'il croit cela; mais quand le verrons-nous, cet Aſtrologue, ce Devin, ce Sorcier!

La BARONNE.

Il ſera ici dans un moment, je viens de l'apercevoir. En vérité, c'eſt une étrange figure!

Le MARQUIS.

Oh! puiſque ſa figure eſt ſi étrange, il n'y a pas moyen de douter que ce ne ſoit un homme merveilleux. Je vais bien me divertir à ſes dépens, vous verrez comme je le baloterai ce grand Magicien.

La BARONNE.

Ne vous y jouez pas, ſi vous m'en croyez.

Le MARQUIS.

Parbleu, vous moquez-vous de moi! croyez-vous, de bonne foi, que je donne comme vous dans les préjugés du vulgaire! je ſuis honteux, en vérité, qu'une femme de votre mérite puiſſe croire aux Sorciers & aux Devins: mais c'eſt le foible des femmes de donner dans ces charlatanneries; la foibleſſe de votre ſexe vous rend excuſable.

La BARONNE *le contrefaiſant.*

Et la force du vôtre vous rend préſomptueux. Je vous avoue que je ſerois charmée, ſi l'homme que vous allez voir rabattoit un peu votre confiance: vous croyez être plus ſage que tout le reſte du monde.

Le MARQUIS.

Ma foi, je ne me trompe pas beaucoup; mais ſuppoſé

que je me trompe, j'ai du moins cela de bon pardevers moi, que je ne crains ni les Sorciers, ni les Eſprits.

La BARONNE.

C'eſt ce que je veux éprouver aujourd'hui, nous verrons ſi vous êtes ſi intrépide : le Sorcier va venir, & je vous retiens ce ſoir à ſouper, pour que vous entendiez l'Eſprit.

Le MARQUIS.

Parbleu, je vous rendrai bon compte de l'un & de l'autre, je vous en réponds. Voici déjà votre docteur, qui, je crois, a plus de barbe que de ſcience : il vient avec le bonhomme aux trois raiſons.

SCENE V.

La BARONNE, Le BARON, Le MARQUIS, M.r PINCE'.

M.r PINCE'.

MADAME, j'ai trois raiſons pour introduire ce grand homme auprès de vous, la première parce que vous me l'avez ordonné, la ſeconde parce qu'il meurt d'envie de vous rendre ſervice, & la troiſième parce que je ſuis perſuadé qu'il en a le pouvoir.

Le MARQUIS.

Bonhomme, vous avez oublié la quatrième raiſon.

M.r PINCE'.

Quelle eſt-elle ?

Le MARQUIS.

La voici, c'eſt que vous radotez.

M.r PINCÉ.

Nous verrons en bref, monſieur le Marquis, qui radote le plus de vous ou de moi. *(au Baron)* Je vous laiſſe avec cette belle perſonne, c'eſt la dame du château.

Le BARON.

Cela ſuffit.

(Monſieur Pincé ſort, & le Baron ſe tient dans le fond du Théatre, & ſe promène en parlant & en regardant de temps en temps la Baronne.)

SCENE VI.

Le BARON, La BARONNE, Le MARQUIS.

Le BARON *à part.*

LE plaiſir de la revoir me met hors de moi, & je répandrois des larmes de joie, ſi je n'étois pas indigné de trouver cet impertinent auprès d'elle.

La BARONNE *au Marquis.*

Il ſe promène, il nous regarde, il parle entre ſes dents, il ne nous dit mot; abordez-le, monſieur le Marquis, vous qui êtes accoûtumé à converſer avec les Savans.

Le MARQUIS.

Bonhomme, approche-toi. Encore, encore. On dit que tu es profond dans l'Aſtrologie, il faut voir cela: te voici devant un homme qui jugera bien-tôt de ta capacité. Que ſais-tu?

Le BARON *groſſiſſant ſa voix.*

Je ſais que vous ne ſavez rien.

La BARONNE *au Marquis.*

Que dites-vous de ce début! il me réjouit. Ah, ah, ah, ah.

Le MARQUIS.

Patience, rira bien qui rira le dernier. Parbleu, voilà une figure bien hétéroclite! Mon doux ami, tu n'as point l'air d'un habitant de ce monde, & je gage qu'il n'y a pas long-temps que tu es descendu de la Lune. Sans doute que tu as parcouru toutes les Planètes: quelles nouvelles dit-on dans le Zodiaque!

Le BARON.

Des nouvelles qui doivent effrayer un faux brave. Mars vient d'entrer dans sa maison, & va bien-tôt s'y montrer dans son plus pompeux appareil.

Le MARQUIS.

Explique-moi ce galimathias, père barbe-grise.

Le BARON.

L'entrée de Mars dans sa maison signifie que ce château va bien-tôt avoir un maître, devant qui les petits-maîtres disparoîtront.

Le MARQUIS.

Il n'est pas si ignorant que je croyois: l'entendez-vous, ma belle veuve! selon lui, tous les Astres prédisent que je serai bien-tôt votre mari, & que je ferai disparoître tous mes rivaux.

La BARONNE.

Les Astres pourroient bien avoir pris le change; mais apparemment que vous n'interprétez pas bien leurs prédictions.

Le MARQUIS.

Je ne les interprète pas bien! vous allez voir. Dis-moi

un peu, vieux Sorcier, ce Mars ſi terrible dont tu viens de nous annoncer l'entrée, ne reſſemble-t-il pas à un jeune Seigneur ... hé là.... qu'on appelle le marquis Dutour!

Le BARON.

Il ne lui reſſemble pas plus ... que vous me reſſemblez.

La BARONNE.

Je vous le diſois bien, que vous n'entendiez pas le langage des Aſtres.

Le BARON.

Mais, en revanche, Vénus reſſemble tout-à-fait à madame.

La BARONNE *au Marquis.*

Vous voyez que les Aſtrologues ont de la politeſſe.

Le MARQUIS.

Docteur, un petit mot à l'écart. Ces deux Planètes que tu vois ici, ſeront bien-tôt en conjonction: j'ai lû cela dans les Aſtres, moi qui te parle.

Le BARON *à part.*

Maugrebleu de l'impertinent! il me met en fureur, & peu s'en faut que je n'éclate. *(haut)* Madame, j'ai ouï dire qu'on entendoit toutes les nuits un grand bruit dans ce château.

La BARONNE.

On vous a dit vrai, & l'on m'a dit auſſi que vous vous vantiez de le faire ceſſer: j'avoue que cela m'a donné un grand empreſſement de vous voir. Je ne m'en repens point, & ſans vouloir vous flatter, je trouve que votre aſpect inſpire de la vénération pour votre perſonne, & de la confiance en votre art. Je crois qu'il y a long-temps que vous le pratiquez, car vous avez l'air d'être bien vieux.

Le BARON.

Le BARON.

Mon air vous trompe. Quel âge me donneriez-vous bien?

Le MARQUIS.

Parbleu, je te crois au moins le frère cadet de Mathuſalem. En conſcience, n'es-tu pas né quelques mois avant le déluge?

La BARONNE.

Monſieur le Marquis fait le plaiſant, mais pour moi je vous parle ſérieuſement: je vous donnerois trois ſiècles, & je ſuis perſuadée que vous avez des enfans de vos petits enfans, qui ont la barbe auſſi longue que la vôtre.

Le BARON.

Ah, ah, ah, ah! la mine eſt bien trompeuſe, ma belle dame, & je vous conſeille de ne juger jamais par là. Tel que vous me voyez, je n'ai eu que trente ans le dernier jour d'avril; mais l'étude des Sciences occultes a cela de particulier, qu'elle fait croître la barbe à vûe d'œil.

La BARONNE.

Vous êtes bienheureux, monſieur le Marquis, de n'avoir pas donné dans les Sciences occultes.

Le BARON.

Oh! je vous promets que l'étude ne lui fera jamais croître la barbe.

Le MARQUIS.

Tu crois donc, vieux bouquin, que je ne ſuis qu'un ignorant, parce que je n'ai pas le menton auſſi touffu que le tien! apprends de moi, vieux Noſtradamus, que la Science ne ſe meſure pas à la barbe: tu jugerois mieux de moi, ſi tu te connoiſſois en phyſionomie; mais je vois que tu n'y entends rien.

Le BARON.

Je vais vous prouver le contraire. Avec votre permiſſion, madame, que je lui diſe un mot en particulier.

La BARONNE *ſe tirant à l'écart.*

Oh ! volontiers.

Le MARQUIS.

Eh bien, quel eſt le grand myſtère que tu vas m'apprendre ?

Le BARON.

Le voici ; mais jurez-moi que vous ne le révélerez point.

Le MARQUIS.

Je t'en donne ma parole d'honneur.

Le BARON.

Eh bien donc, ſelon toutes les règles de la phyſionomie, vous êtes un fat. Que cela ſoit ſecret entre nous.

Le MARQUIS.

Tu me payeras cette impertinence.

La BARONNE.

Oh ! je vous prie, Marquis, confiez-moi ce qu'il vous a dit à l'oreille.

Le MARQUIS.

Ce n'eſt qu'un petit compliment qu'il m'a fait ſur les traits de mon viſage, il ne me ſiéroit pas de vous le répéter.

La BARONNE *au Baron.*

Pouvez-vous prédire par la phyſionomie ce qui doit arriver aux perſonnes que vous voyez.

Le BARON.

C'eſt mon fort.

La BARONNE.

Oh ! ſi cela eſt, je vous prie d'examiner celle de monſieur le Marquis, & de me dire ſa deſtinée.

Le BARON.

Premièrement, je juge par ſes traits, & je vois à votre air en même-temps, car je vous examine tous deux attentivement, qu'il a grande opinion de lui-même, & que vous en avez une très-médiocre; qu'il s'aime beaucoup, & que vous ne l'aimez guère.

Le MARQUIS *à la Baronne.*

Vous voyez bien que cet homme-là n'eſt qu'un ignorant.

La BARONNE.

Moi! je crois qu'il eſt Sorcier. Pourſuivez, Docteur.

Le BARON.

Il ſera furieuſement traverſé dans ſes amours, & cela tout au plus tôt.

Le MARQUIS.

Autre impertinence.

Le BARON.

J'oſe l'aſſurer, de plus, & je l'en convaincrai, qu'il n'habitera jamais dans la maiſon de la baronne de l'Arc.

Le MARQUIS *le prenant par ſa barbe.*

Dis-moi un peu, vieux Merlin, ton impudence n'a-t-elle jamais excité perſonne à te traîner par la barbe!

La BARONNE.

Doucement, monſieur le Marquis: vous vous fâchez, & devant moi! vous voulez m'épouſer, & vous n'avez pas le courage de vous laiſſer dire votre bonne aventure!

Le BARON.

Qu'il ſe fâche, s'il veut, j'ai de quoi lui répondre. Cela ne m'empêchera pas de lui prédire qu'il mourra dans peu.

Le MARQUIS.

Pouſſe, pouſſe, mon ami, tu es en ſûreté maintenant,

j'ai du reſpect pour les dames. Dieu me damne, ſes contes me font rire, ah, ah, ah.

(Il rit d'un ris forcé.)

La BARONNE.

Il mourra dans peu, dites-vous, & de quel genre de mort!

Le BARON.

Il mourra de peur.

Le MARQUIS *voulant tirer l'épée.*

Moi, faquin, je mourrai de peur! un homme tel que moi mourir de peur! il faut que je faſſe luire le ſoleil au travers du corps de cet Aſtrologue.

La BARONNE.

Arrêtez: n'avez-vous point de honte de vouloir tuer un vieillard deſarmé!

Le MARQUIS.

Lui, vieillard! le faquin dit qu'il n'a que trente ans. Je veux vous faire voir que je ne ſuis pas ſi peureux qu'il le dit.

Le BARON.

Ce n'eſt pas devant les dames qu'il faut ſe piquer d'être courageux: nous nous trouverons ailleurs, & je te ferai voir que ma main ſait manier autre choſe qu'une baguette.

Le MARQUIS *éclatant de rire.*

Ah, ah, ah, ah.

La BARONNE.

Ne vous échauffez pas non plus, monſieur le Docteur: vous êtes ici pour faire preuve de votre art, & non de votre valeur; ou, ſi vous voulez me convaincre que vous avez du courage, trouvez-vous à neuf heures dans mon antichambre, c'eſt à cette heure-là que l'Eſprit commence ſon vacarme & ſe fait entendre dans tous les coins de ce château.

Le BARON.

Je ne manquerai pas à l'assignation.

Le MARQUIS.

Nous verrons ; & je t'avertis que si tu n'exécutes pas ce que tu t'es vanté de pouvoir faire, tu seras berné comme Sancho Pansa : je te promets que nous te renvoierons au Firmament.

Le BARON.

Je vais préparer mes conjurations. Mais écoutez, madame, ce que mon art m'autorise à vous dire. Si vous voulez être heureuse, traitez ce petit compagnon avec tout le mépris qu'il mérite.

Le MARQUIS *voulant se jeter sur lui.*

Oh ! je n'y puis plus tenir.

La BARONNE *poussant le Baron dehors, après s'être mise au devant de lui.*

Retirez-vous.

SCENE VII.

La BARONNE, Le MARQUIS.

Le MARQUIS.

VOILA le plus audacieux faquin que j'aie vû de ma vie.

La BARONNE.

Pour moi, je le trouve réjouissant : je vous garantis que ce n'est pas un sot.

Le MARQUIS.

Il en a pourtant bien la mine ; mais, quelque bonne opinion que vous ayez de lui, vous ne croyez pas qu'il soit Sorcier ?

La BARONNE.

En vérité, je ne ſais qu'en penſer. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis réſolue à me ſervir de lui : quand une maladie eſt deſeſpérée, on met en uſage les remèdes même auxquels on n'a point de foi.

SCENE VIII.

La BARONNE, Le MARQUIS, M.^de CATAU.

M.^de CATAU.

MADAME, le café eſt prêt. Voulez-vous le prendre ici, ou dans le grand ſalon !

La BARONNE.

Oh ! dans le grand ſalon, avec la compagnie. *(au Marquis)* Venez-en prendre avec moi, cela diſſipera votre mauvaiſe humeur ; enſuite nous ferons un quadrille juſqu'à l'heure de la promenade.

SCENE IX.

M.^de CATAU *ſeule.*

IL faut que je donne mes dernières inſtructions à l'Eſprit, afin que ſon apparition produiſe ce ſoir l'effet qu'il deſire, & que je puiſſe toucher mes mille écus. Si je les embourſe une bonne fois, ce ſera un ſurcroît de charmes que j'acquerrai, je ferai briller ma ſomme aux yeux de notre intendant : Dieu ſait comme il prendra feu, & je ſerai bien-tôt madame Pincé. Madame Pincé ! le joli nom ! je meurs d'impatience de le porter.

SCENE X.

M.r PINCE', M.de CATAU.

M.r PINCE'.

PEUT-être que je me préſente mal-à-propos, madame Catau.

M.de CATAU.

Ah! monſieur Pincé, vos viſites ſont toûjours de ſaiſon.

M.r PINCE'.

Tout le monde prend du café dans le grand ſalon, il faut bien que nous prenions quelque choſe auſſi, vous & moi. J'apporte deux biſcuits, & une petite bouteille de vin de Saint-Laurent, qui, je crois, ſera délicieuſe.

M.de CATAU.

Quelle politeſſe! aſſeyez-vous, je vous prie, je vais chercher deux de mes petits verres à ratafia. *(Elle apporte deux grands verres.)* Allons, à la ſanté de madame, je vous la porte.

M.r PINCE'.

Je vous fais raiſon .... & en réitérant, à votre ſanté, madame Catau.

M.de CATAU.

A la vôtre, monſieur Pincé. Voilà une liqueur excellente: je vous prie de m'en acheter une petite proviſion, & de la faire paſſer ſur l'article du café.

M.r PINCE'.

Je vous le promets.

M.de CATAU.

Je ne voudrois pas que mon nom parût ſur vos Mémoires.

M.r PINCE'.

Il n'y paroît pas ſouvent, quoiqu'il ſoit écrit dans le regiſtre de mon cœur, ah, ah, ah, ah.

M.de CATAU.

Ah, ah, ah, ah, vos plaiſanteries ont je ne ſais quoi de ſi doux, de ſi gracieux !

M.r PINCE'.

A propos de regiſtre, je viens de parcourir tous les miens, & je trouve que vous me devez quelque choſe.

M.de CATAU *d'un air ſérieux.*

Moi ! & qu'eſt-ce que je vous dois !

M.r PINCE'.

Vous me devez votre cœur, en échange du mien que je vous ai donné, hé, hé, hé, hé. C'eſt une ancienne dette : quand voulez-vous l'acquitter !

M.de CATAU.

En vérité, vous êtes le plus galant créancier que je connoiſſe.

M.r PINCE'.

Trève de complimens : je ne me paie point de paroles, madame Catau, il faut me payer en eſpèces.

M.de CATAU *faiſant des minauderies.*

Fi donc, monſieur Pincé, vous me faites rougir. A vos inclinations.

M.r PINCE'.

De tout mon cœur, c'eſt à votre ſanté, madame Catau. Combien y a-t-il, madame Catau, que mon cœur a échoué contre l'écueil de vos graces ! attendez .... je

penſe

penſe que ce fut le ſixième janvier mil ſept cent vingt; il y a ſeize ans que nous nous connoiſſons, par conſéquent il y a ſeize ans que je vous aime.

M.de CATAU.

Dites pluſtôt, monſieur Pincé, qu'il y a ſeize ans que vous vous moquez de moi. Vous êtes ſi cauteleux, ſi ruſés, vous autres hommes; vous aimez à vous divertir de la ſimplicité de notre ſexe, & à flatter de pauvres innocentes qui ont la foibleſſe de vous croire.

M.r PINCE'.

Je veux vous montrer une petite bagatelle, dont j'aurois grande envie de vous faire préſent, ſi vous la jugiez digne d'être acceptée.

M.de CATAU.

Oui, monſieur Pincé eſt la politeſſe même.

M.r PINCE'.

C'eſt une bagatelle, vous dis-je, qui ne mérite pas de vous être préſentée; mais . . .

M.de CATAU.

Oh, je vous prie, ne me tenez pas plus long-temps en ſuſpens.

M.r PINCE'.

C'eſt un petit dé d'argent.

M.de CATAU.

Je l'ai toûjours bien dit, qu'il n'y avoit point d'amant plus généreux ni plus magnifique que vous. Donnez.

M.r PINCE'.

Avec votre permiſſion, que je le mette moi-même à votre doigt.

M.de CATAU.

C'eſt-là le comble de la politeſſe.

M.r PINCE'.

Ah, le joli petit mignon de doigt! il faut que je prenne la liberté de le baiſer.

M.de CATAU *feignant de réſiſter.*

Fi donc, fi donc, arrêtez-vous, monſieur Pincé : vous me jetez dans un deſordre, dans une confuſion . . .

M.r PINCE'.

Ce doigt-là n'eſt pas le doigt de la pareſſe, il porte les glorieuſes bleſſures de l'aiguille.

M.de CATAU.

Ah! ne ſerrez pas ſi fort, je vous prie, rendez-moi mon doigt.

M.r PINCE'.

Ce doigt du milieu, madame Catau, a un joli voiſin ; je crois qu'une bague nuptiale lui ſiéroit bien.

M.de CATAU.

Que vous êtes badin ! je crois, comme vous, que la bague dont vous parlez ne le défigureroit point ; *(en ſoûpirant)* mais, où la trouver !

M.r PINCE'.

Puiſqu'il faut parler cathégoriquement, madame Catau, le dé que je vous donne, n'eſt que le précurſeur de la bague nuptiale que je vous deſtine. Je m'imagine que le dé & la bague figureront enſemble à merveille, ils formeront un double emblême ; le dé vous fera ſouvenir qu'il faut que vous ſoyez une bonne ménagère, & la bague, qu'il faut que vous ſoyez une bonne femme.

M.de CATAU.

Oui, oui, riez, moquez-vous de moi.

M.r PINCE'.

Sur ma foi, je vous parle ſérieuſement.

M.de CATAU.

Sérieuſement ! & je croyois que vous m'aviez oubliée.

M.r PINCE'.

Moi ! j'oublierois pluſtôt la table de multiplication.

M.de CATAU.

Je puis me vanter que j'ai toûjours pris votre parti devant madame.

M.r PINCE'.

Je le ſais, & cela eſt écrit auſſi dans mes regiſtres.

M.de CATAU *d'un air ingénu & embarraſſé.*

Car j'ai toûjours conſidéré vos intérêts . . . comme les miens propres.

M.r PINCE'.

Il n'y a que vos rigueurs qui puiſſent empêcher . . . qu'ils ne deviennent communs.

M.de CATAU *à part.*

Cela eſt fort; battons le fer pendant qu'il eſt chaud. *(haut)* En vérité, monſieur Pincé, il n'y a pas moyen de vous être cruelle : vous avez un ſtyle perſuaſif, des manières inſinuantes, un ton enchanteur . . . Pour moi, je n'ai pas la force d'y tenir.

M.r PINCE' *ſe levant avec tranſport.*

Comment dites-vous cela ! répétez, je vous en conjure.

M.de CATAU.

Je vois bien que j'en ai trop dit; mais je ne m'en repens pas, puiſque je vous aime.

M.r PINCE'.

Ah ! je ſuis enchanté.

M.de CATAU.

Non, je ne puis plus vous cacher la paſſion que j'ai pour vous.

M.r PINCE'.

Je ſuis ravi, tranſporté, extaſié : vous êtes la ſomme totale de mon bonheur, j'en perdrai l'eſprit ; le reſpect ne peut plus me retenir, il faut ... que je boive raſade à votre ſanté. Mais que votre maîtreſſe ſe dépêche donc de prendre un mari ; ſans quoi nous lui donnerons un petit intendant, avant qu'elle ſe ſoit fait un héritier. Dites-moi, mon bel Ange, n'eſt-elle pas réſolue d'épouſer le Marquis !

M.de CATAU.

Elle, l'épouſer, mon cœur ! Dieu nous en garde. Non, non, j'ai un meilleur parti pour elle.

M.r PINCE'.

Mais, ma Princeſſe, eſt-ce que ce tambour qui nous effraie toutes les nuits, ne lui fait pas perdre le deſſein de ſe remarier !

M.de CATAU.

Chut, ſi nous ſavons bien tirer profit de ce tambour, il nous vaudra mille écus, tout au moins.

M.r PINCE'.

Et comment cela, mon cher cœur !

M.de CATAU.

Puiſque nous ſommes préſentement mari & femme ... je veux dire, comme mari & femme, mon devoir m'oblige à ne vous rien cacher.

M.r PINCE.

Vous avez raiſon, m'amour, vous & moi nous ne faiſons plus qu'un ; ainſi, biens, perſonnes, ſecrets, tout doit être commun entre nous.

M.de CATAU.

Je vais vous révéler le myſtère ; mais j'entends du bruit. Quelqu'un peut nous écouter ici ; venez avec moi ſous le berceau, & je ſatisferai votre curioſité.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

Le Théatre repréſente l'Antichambre de la Baronne.

SCENE PREMIE'RE.

M.r PINCE', LARAME'E.

M.r PINCE'.

OH çà, Laramée, j'ai des ordres à te donner, mon enfant, c'eſt pourquoi je te recommande d'être attentif.

LARAME'E *à part.*

Attentif! qu'entend-il par-là? *(haut)* Oh, je vous réponds que je le ſerai. *(à part)* Je crois qu'il veut dire qu'il ne faut pas que je boive ce ſoir.

M.r PINCE'.

Tu ſais que je t'ai toûjours exhorté à mettre de l'ordre, de l'arrangement dans ce qui te concerne: je voudrois que tes coûteaux, tes fourchettes, tes cuillères, ton linge, ta vaiſſelle, tes verres, fuſſent rangés bien méthodiquement.

LARAME'E.

Mes verres rangés méthodiquement! ah! monſieur Pincé, vous parlez d'une manière là... ſi extravagante, ſi agréable, ſi je ne ſais comment, que cela donne envie de recevoir vos ordres.

M.r PINCE'.

L'ordre & l'arrangement rendent toutes choſes faciles ; par leur moyen, il n'y a dans une maiſon ni confuſion, ni perplexité.

LARAME'E.

Perplexité ! comme il parle ! je l'écouterois tout un jour.

M.r PINCE'.

Que cela te ſoit dit pour une bonne fois. Maintenant il s'agit de ſavoir ſi ton linge de table, ton buffet, enfin toutes les choſes qui ſont confiées à ton adminiſtration, ſont aſſez proprement & méthodiquement préparées, pour donner ce ſoir un feſtin.

LARAME'E.

Tout cela ſera prêt dans un quart-d'heure, ſi vous me l'ordonnez. Mais, dites-moi, s'il vous plaît, eſt-ce pour le Devin qu'on va préparer le feſtin dont vous me parlez !

M.r PINCE'.

C'eſt pour le Devin, & ce n'eſt pas pour le Devin.

LARAME'E.

E'coutez, monſieur Pincé, ſi c'eſt pour le Devin, j'ai un bon avis à vous donner. Comme il eſt Sorcier, les diables le régalent ſouvent au ſabat, ſon palais eſt accoûtumé à leurs ragoûts ; nous aurons de la peine à les imiter. Pour moi, je crois que le meilleur moyen d'y réuſſir, c'eſt de mettre un peu de ſoufre dans les ſauces qu'on fera pour lui.

M.r PINCE'.

Ce Sorcier, mon enfant, eſt une créature compliquée ; un animal amphibie, une perſonne de deux eſpèces ; mais il boit & mange comme un autre homme.

LARAMÉE.

Selon ce que vous dites, il devroit boire & manger comme deux.

M.r PINCÉ.

Ta réflexion n'eſt pas inepte.

LARAMÉE *à part.*

Inepte ! je crois qu'il parle latin.

M.r PINCÉ.

Car l'homme dont il s'agit, eſt un homme double, hé, hé, hé, hé.

LARAMÉE.

Un homme double ! n'eſt-ce point ce qu'on appelle un hermaphrodite !

M.r PINCÉ.

Il eſt marié, & il n'eſt pas marié ; il a une longue barbe, & il n'a point de barbe ; il eſt vieux, & il eſt jeune.

LARAMÉE.

Mordié, que cela eſt beau ! un homme vieux & jeune ! comment accommodez-vous cela, monſieur Pincé !

M.r PINCÉ.

N'as-tu jamais ouï dire que le ſerpent rajeunit en dépouillant ſa vieille peau !

LARAMÉE.

Oui, j'ai entendu dire cela.

M.r PINCÉ.

Eh bien, il en ſera de même de l'homme dont nous parlons.

LARAMÉE.

Je le croirois bien, ce n'eſt pas merveille qu'un Sorcier reſſemble à un ſerpent.

M.r PINCÉ.

M.r PINCE'.

Tiens, mon pauvre Laramée, quand il aura quitté ſa houppelande de Devin, il paroîtra auſſi beau & auſſi magnifique qu'aucun jeune Seigneur que tu aies vû.

LARAME'E.

Et ſoupera-t-il avec ſa houppelande?

M.r PINCE'.

C'eſt ce que le temps nous apprendra.

LARAME'E.

Ma foi, je n'ai pas la tête aſſez bonne pour y fourrer tant de belles choſes. Il y a un quart-d'heure que vous me parlez, le diable m'emporte ſi j'ai compris un mot à tout ce que vous avez dit.

M.r PINCE'.

Ce n'eſt pas mon intention non plus que tu le comprennes. Mais revenons à notre affaire: mets le couvert dans le grand ſalon; que tes bouteilles, tes caraffes & tes verres ſoient bien lavés, & en bel ordre; dis au cuiſinier & à la cuiſinière de préparer un grand & magnifique ſouper, & prends ſoin que tous les gens de livrée mettent leurs habits neufs.

LARAME'E.

Ah! préſentement j'entends tout ce que vous dites; mais quand vous parlez ſans vous faire entendre, cela eſt bien plus joli, plus divertiſſant.

M.r PINCE'.

Va, va, je t'expliquerai bien-tôt tout ce que je t'ai dit, & tu le comprendras facilement. Cht, cht, écoute. Ne manque pas d'avertir Suſanne de mettre deux oreillers ſur le chevet du lit de madame.

LARAMÉE.

Deux oreillers ! eſt-ce qu'elle eſt devenue double auſſi !

M.r PINCÉ.

Fais ce que je te dis. Mais j'entends la voix de madame Catau ; je crois qu'elle gronde la cuiſinière.

LARAMÉE.

Je m'en vais donc, car j'aurois bien-tôt mon tour. Oh, pour celle-là, elle parle bon françois ; on ne perd pas un mot de tout ce qu'elle dit.

SCENE II.

M.r PINCÉ *ſeul.*

DE la manière dont tout ſe diſpoſe, je crois que nous ſerons délivrés ce ſoir de l'Eſprit. Ah ! madame Catau, madame Catau, vous êtes bien aimable, mais vous êtes bien friponne ! quand je fais réflexion à votre caractère, je trouve vingt raiſons pour vous ôter mon cœur, & je n'en trouve que deux pour vous le laiſſer ; la première raiſon qui m'engage à vous l'ôter, c'eſt que . . . mais la voici. L'aimable friponne ! quand je la vois, les deux raiſons qui m'invitent à lui laiſſer mon cœur, étouffent les vingt raiſons qui me preſſent de le retirer. Dieu veuille que je ne ſois pas aſſez fou pour lui tenir les promeſſes que je lui ai faites, afin de la faire donner dans le panneau que je lui tendois !

SCENE III.

M.de CATAU, M.r PINCE'.

M.de CATAU *entre en rêvant.*

AH! c'eſt vous, monſieur Pincé.

M.r PINCE'.

C'eſt moi-même. Quelle raiſon vous conduit ici, ma gentille tourterelle!

M.de CATAU.

J'y viens pour avoir un mot de converſation avec mon Eſprit, il eſt derrière ce lambris. Auriez-vous jamais ſoupçonné qu'il y eût ici une ouverture?

M.r PINCE'.

Non, ma foi: elle eſt ſi artiſtement pratiquée, qu'il eſt impoſſible de l'apercevoir; mais je ne comprends pas comment votre Eſprit peut ſe tenir entre le mur & le lambris.

M.de CATAU.

Ce n'eſt pas là non plus qu'il ſe tient; il eſt dans un petit cabinet pratiqué dans l'épaiſſeur du mur, & qui a deux ouvertures imperceptibles, l'une dans un ſoûterrain qui va gagner la cave, & l'autre dans cette antichambre au travers de la boiſerie: tout cela s'ouvre & ſe ferme dans un clin d'œil, par le moyen d'un reſſort qui n'eſt connu que de moi & de l'Eſprit; c'eſt une invention merveilleuſe.

M.r PINCE'.

Mais, écoutez donc, ma poule, n'allez pas lui dire au moins, que vous m'ayez fait confidence du myſtère.

M.de CATAU.

Eh fi donc ! me croyez-vous aſſez ſotte pour publier ce qui ſe paſſe entre vous & moi !

M.r PINCE'.

Mais votre Eſprit n'entend-il point ce que nous diſons !

M.de CATAU.

Il n'entend point ce qui ſe dit ici, à moins que l'on ne crie bien fort, & même en ce cas-là il ne peut attraper que quelques paroles de temps en temps; j'en ai fait moi-même l'expérience.

M.r PINCE'.

J'ai quelques ordres à donner, il faut que je vous quitte. Adieu, mon E'toile polaire.

M.de CATAU.

Adieu, ma Bouſſole.

M.r PINCE'.

Adieu, ma Vénus.

M.de CATAU.

Adieu, mon Adonis. Oh, je le tiens, & quand j'aurai les mille écus . . .

SCENE IV.

LE'ANDRE, M.de CATAU.

(On entend frapper trois coups ſur le tambour.)

M.de CATAU.

AH, ah ! le tambour a frappé trois fois, c'eſt le ſignal dont Léandre eſt convenu avec moi, quand il auroit envie de me parler.

(Le tambour bat encore trois coups.)

Je vous entends, je vous entends ; ſortez, monſieur le renard, ſortez de votre tannière, & laiſſez-y votre tambour.

(La porte ſecrète s'ouvre, & Léandre paroît.)

LE'ANDRE.

Eh bien, ma chère Catau, quelles nouvelles y a-t-il dans le monde !

M.de CATAU.

Je vous avertis que ſi vous ne prenez garde à vous, vous ſerez conjuré & chaſſé ce ſoir.

LE'ANDRE.

Je me doutois bien qu'on avoit formé cette entrepriſe ; car je me ſuis tenu tout le jour aux écoutes, & j'ai entendu certains mots qui m'ont fait ſoupçonner que quelque Charlatan ſe faiſoit fort de me bannir du château.

M.de CATAU.

Vraiment, il y a ici un Devin qui ſe pique même d'être Sorcier, & qui promet à madame de la délivrer de vous ; il prépare des conjurations terribles.

LE'ANDRE.

Laiſſe-moi faire, je te réponds que je le conjurerai lui-même, & qu'il ſera bien hardi ſi je ne le fais pas mourir de peur. Ce n'eſt pas lui qui m'inquiète, c'eſt le Marquis : dans le cas où je me trouve, ce petit fat, qui eſt toûjours auprès de ta maîtreſſe, eſt plus à craindre pour moi que vingt Sorciers.

M.de CATAU.

A vous dire le vrai, il pouſſe vigoureuſement ſa pointe. Ses impertinences ont fait plus de progrès en deux jours, que votre modeſtie & votre diſcrétion n'en ont fait en deux mois.

LE'ANDRE.

Auſſi ſuis-je bien réſolu de changer mon attaque, ſi une fois tu peux me procurer une autre entrevûe.

M.de CATAU.

Vous avez raiſon : trève de profondes révérences & de complimens reſpectueux ; tout cela n'eſt propre qu'à faire l'amour au travers d'une grille.

LE'ANDRE.

Il faut que je t'embraſſe, ma chère enfant, pour te remercier du bon avis.

M.de CATAU.

Ah ! voilà qui va bien ; je commence à avoir meilleure opinion de vous. Que ne vous émancipez-vous comme cela avec madame ?

LE'ANDRE.

J'ai toûjours cru, mon enfant, que ta maîtreſſe vouloit qu'on fût reſpectueux.

M.de CATAU.

Au fond, cela eſt vrai ; mais croyez-moi, monſieur, il n'y a pas, après tout, tant de différence que vous croyez, entre une femme & une femme : vous voyez que le Marquis avance ſes affaires, & que ſon effronterie fait tout ſon mérite.

LE'ANDRE.

Il a trop de préſomption & d'amour propre pour être capable d'aimer, & j'avoue qu'un homme auſſi amoureux que moi fait l'amour bien ſottement ; c'eſt pourquoi je veux réformer ma méthode.

M.de CATAU.

Vous ferez bien, ou vous échouerez auprès de toutes

les veuves du monde. Mais, là, ſuppoſons un moment que je ſois madame, & voyons comment vous êtes réſolu de vous y prendre, pour faire plus de progrès ſur ſon cœur.

LE'ANDRE.

Je crains que nous n'ayons pas le temps de jouer cette comédie.

M.de CATAU.

Elle ſera bien-tôt finie, ſi vous jouez bien votre rôle.

LE'ANDRE *d'un air de petit maître.*

Eſſayons donc. Ah! ma chère madame Cat... la Baronne, veux-je dire, que je ſuis charmé de vous voir!

M.de CATAU.

Ce début n'eſt point mal; mais vous ne m'avez point baiſé la main.

LE'ANDRE *lui baiſe la main.*

Ah! je te demande pardon.

M.de CATAU.

Cela fait merveille. Encore, encore.

LE'ANDRE *lui baiſant la main de temps en temps.*

M'avez-vous condamné, mon adorable, à languir toûjours inutilement pour vos charmes! ne mettrez-vous aucune fin à mes ſouffrances! je ſuis enchanté de votre mérite, j'idolâtre vos perfections, je brûle, je languis, je me meurs, je ſuis mort.

M.de CATAU.

Cela tire un peu ſur le fade: pour faire paſſer ce diſcours, joignez-y quelques petites geſticulations, démenez-vous un peu.

LE'ANDRE *l'embraſſant.*

Ma princeſſe, ma reine, mon incomparable... Eſt-ce comme cela!

M.de CATAU.

Oui, voilà le vrai jargon. Je vous jure qu'un peu de fatuité auprès des femmes relève bien le mérite d'un honnête homme. Continuez.

LE'ANDRE *vivement.*

Dans quels tranſports, dans quelle extaſe me jettent vos beautés! où ſuis-je! je me perds dans l'admiration: ma raiſon me dit que vous êtes la plus parfaite créature du monde, & quand elle m'en a convaincu, je ſens qu'elle s'égare, qu'elle s'évanouit, & qu'elle m'abandonne à l'excès de ma paſſion.

M.de CATAU.

Admirablement bien. Cela friſe le galimathias; mais c'eſt le langage de l'Amour, & les femmes l'entendent parfaitement.

LE'ANDRE, *d'un ton langoureux & un peu déclamé.*

Quand me ferez-vous goûter les fruits d'une amour mutuelle! quand ſerai-je avec vous couché ſur un verd gazon, le long d'un clair ruiſſeau, dont l'agréable murmure ſe mêlant aux chants des doux roſſignols . . .

M.de CATAU.

Ah! ne nous voilà pas mal avec vos roſſignols. Ce n'eſt pas de l'impertinence poëtique qu'il faut en amour, c'eſt de l'impertinence de petit-maître. Tenez, voilà comme le Marquis s'y prend, & cela vaut bien mieux... Oh çà, ma chère veuve, quand viendrons-nous à la concluſion! je me meurs, je vous en avertis, & je ne crois pas que vous receviez mes viſites pour m'aſſaſſiner. Parbleu, le ſérieux vous défigure bien! Allons donc, vous faites la

Provinciale.

Provinciale. Oh, quand vous ſerez ma femme, je vous donnerai le bon air. A propos de cela, quand nous marierons-nous! Vous rougiſſez! bon, cela veut dire que ce ſera bien-tôt, & je prends toûjours un baiſer d'avance... Voyez quelle différence il y a de ce ſtyle-là au vôtre; cependant voilà le fin de la galanterie, voilà ce qui fait les hommes à bonnes fortunes.

LE'ANDRE.

Oh, s'il ne tient qu'à cela, je le deviendrai, & je vais attendre avec impatience le moment de mettre tes leçons en uſage.

M.de CATAU.

Ce ſera bien-tôt, ſi vous ſavez profiter de l'occaſion: ma maîtreſſe doit ſe rendre ici dans un moment avec le Marquis, & le Sorcier y viendra à neuf heures pour vous conjurer.

LE'ANDRE.

Je les régalerai l'un & l'autre d'un plat de mon métier.

M.de CATAU.

Préparez-vous, un bon averti en vaut deux; profitez bien de mes avis, & faites-moi gagner mille écus.

LE'ANDRE.

C'eſt comme ſi tu les avois.

M.de CATAU.

Rentrez dans votre gîte; je vais diſpoſer tout pour vous ſeconder.

(Léandre rentre, & madame Catau ſort.)

SCENE V.

M.r PINCE' *ſeul.*

IL n'y a plus perſonne. Je venois pour ſavoir ce qui s'eſt paſſé entre madame Catau & ſon inviſible aſſocié; mais ils ſe ſont éclipſés.

SCENE VI.

Le MARQUIS, M.r PINCE'.

Le MARQUIS *d'un air important & de maître.*

EH, bonhomme Pincé.

M.r PINCE' *à part.*

Bonhomme Pincé! je ne croyois pas que nous fuſſions ſi familiers enſemble. Je ne ſuis pas accoûtumé à être traité de la ſorte, pas même par madame.

Le MARQUIS.

Mon ami, il faut que tu me faſſes un plaiſir.

M.r PINCE' *d'un air refrogné.*

Quel eſt-il!

Le MARQUIS.

Va me chercher le papier terrier de cette Baronnie, afin que j'en examine un peu les revenus.

M.r PINCE' *d'un air fort étonné.*

Le papier terrier!

Le MARQUIS *le contrefaiſant.*

Oui, le papier terrier. Ne m'entends-tu pas!

M.r PINCE'.

Eſt-ce que vous avez deſſein d'acquerir la baronnie de l'Arc !

Le MARQUIS.

Tu l'as deviné, vieux fou.

M.r PINCE'.

C'eſt une Baronnie très-conſidérable.

Le MARQUIS.

Auſſi la mets-je à fort haut prix, puiſque je vais donner ma perſonne en échange.

M.r PINCE'.

Apparemment, monſieur le Marquis, que votre perſonne eſt tout votre bien ! hen, hen, hen, hen.

Le MARQUIS *à part.*

Je crois que ce faquin veut me plaiſanter. *(haut)* E'coute, vieux Pincé, ſi tu veux que je te conſerve dans ton emploi, apprends d'avance à me reſpecter.

M.r PINCE' *à part.*

Voilà un inſolent perſonnage !

Le MARQUIS.

Tu es riche comme un Juif, & je compte que tu me prêteras une vingtaine de mille francs, ou je te ferai rendre gorge.

M.r PINCE' *à part.*

Quelle impudence !

Le MARQUIS.

Oui, ſi tu te comportes bien à mon égard, j'aurai de la bonté pour toi, &... je te ferai l'honneur de t'emprunter de l'argent.

M.r PINCE' *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je ſonge à quel

point ce jeune fou va ſe trouver loin de ſon compte. Je veux un peu me divertir à ſes dépens. *(haut)* De ſorte donc, monſieur le Marquis, que vous me promettez d'avoir bien de la bonté pour moi.

Le MARQUIS.

Combien me donneras-tu, pour être mon intendant!

M.r PINCE'.

Eh, mais, ſi je vous offrois deux mille écus...

Le MARQUIS.

Fi donc, ce n'eſt pas aſſez.

M.r PINCE'.

C'eſt pourtant plus que je ne vous donnerai, hé, hé, hé, hé. Je m'en vais vous en dire deux raiſons.

Le MARQUIS.

E'coutons.

M.r PINCE'.

La première, c'eſt que vous n'êtes point encore mon maître, ni le mari de madame; la ſeconde, c'eſt que vous ne le ſerez jamais, hé, hé, hé. Je vous baiſe les mains. *(Il ſort.)*

Le MARQUIS *ſeul.*

Ce fripon-là eſt auſſi inſolent que le Devin. Je veux être un maraut, s'ils ne s'entendent.

SCENE VII.

La BARONNE, Le MARQUIS.

La BARONNE.

AH! vous êtes ici, & tout ſeul! vous autres eſprits forts, vous aimez bien la ſolitude!

Le MARQUIS.

Je n'étois pas ſeul, je viens de parler à votre intendant: c'eſt une figure groteſque; il a l'air d'un vieux cuiſtre. Comment pouvez-vous vous accommoder de ſa converſation!

La BARONNE.

Je ne l'ai point pour ſa converſation, mais pour prendre ſoin de mes affaires: au reſte, il a plus d'eſprit que vous ne penſez, je vous en avertis.

Le MARQUIS.

Tout ce qu'il vous plaira; mais ſa perſonne a l'honneur de me déplaire, il faudra lui donner ſon congé: cet homme-là vous pille.

La BARONNE.

Vous lui faites tort; il a toûjours eu la réputation d'un honnête homme.

Le MARQUIS.

Vous croyez cela, parce qu'il eſt dévot.

La BARONNE.

Auriez-vous meilleure opinion d'un impie!

Le MARQUIS.

Vous êtes bien aimable, mais vous êtes bien ſimple. Il faut donc être dévot pour vous plaire!

La BARONNE.

Vous faites l'eſprit fort; mais prenez garde à vous, & ſongez que le Devin vous a prédit que vous ne vivriez pas long-temps.

Le MARQUIS.

Ah, ah, ah, ah.

La BARONNE.

En vérité, voilà une réponſe bien ſpirituelle!

Le MARQUIS *lui baisant la main.*

En vérité, vous êtes trop charmante.

La BARONNE *à part.*

Je meurs de peur que ce petit fat ne m'aime tout de bon.

Le MARQUIS.

Changeons de conversation, & venons à l'essentiel. Dites-moi un peu, ma chère veuve, votre Terre est-elle bien boisée !

La BARONNE *à part.*

Quelle impertinente question !

Le MARQUIS.

A propos, je viens de voir ici une prodigieuse quantité de vieille vaisselle d'argent.

La BARONNE.

Vous avez le coup d'œil admirable.

Le MARQUIS.

Rien ne m'échappe. Entre autres, j'ai remarqué une cuvette dont on feroit un beau carosse.

La BARONNE.

Mais cela est fort bien pensé.

Le MARQUIS.

Savez-vous en quoi je changerai les six grandes soucoupes qui sont sur votre buffet ! en un bel attelage de six chevaux.

La BARONNE.

Les jolies métamorphoses que vous feriez dans ma maison ! *(à part)* Il faut que je me divertisse un peu de son impertinence.

Le MARQUIS.

Que voulez-vous faire aussi de vos trois services de vermeil doré ! cela n'est plus à la mode. Nous mangerons

dans des assiettes de la Chine, mon enfant, dans des assiettes de la Chine.

La BARONNE.

Je vous trouve des dispositions merveilleuses pour le ménage, en peu de temps vous avez fait l'inventaire de tous mes meubles.

Le MARQUIS.

Votre Sommelier m'a montré une large écuelle d'or avec son couvercle : c'est une magnifique pièce !

La BARONNE.

N'est-il pas vrai !

Le MARQUIS.

Assurément. Pour vous prouver à quel point je vous aime...

La BARONNE.

Eh bien !

Le MARQUIS.

Je la vendrai, & de l'argent qui en proviendra, j'achèterai une boucle de diamans dont je vous ferai présent.

La BARONNE.

Mais, mais, en vérité, cela est trop généreux. J'ai pourtant une petite prière à vous faire.

Le MARQUIS.

Ah, volontiers.

La BARONNE.

C'est de ne point disposer de mes effets, avant que d'être en possession de ma personne.

Le MARQUIS.

Eh, mon Dieu ! cela ne peut pas me manquer.

La BARONNE.

Je vois que vous avez pris grande affection pour mes meubles.

Le MARQUIS.

C'eſt que j'aime tout ce qui vous appartient.

La BARONNE.

Je le crois, ſans que vous en juriez.

Le MARQUIS.

Comment donc, vous devenez ſérieuſe ! c'eſt le moyen de devenir ennuyeuſe, prenez-y garde ; je vous l'ai déjà dit, le ſérieux dérange tous vos traits.

La BARONNE.

Croyez-moi, Marquis, quand on parle de mariage, c'eſt un ſujet bien ſérieux.

Le MARQUIS.

C'eſt pourquoi nous devons le bruſquer.

La BARONNE.

Le bruſquer ! il n'y a que dix-huit mois que je ſuis veuve.

Le MARQUIS.

N'eſt-ce pas aſſez ! Permettez-moi, ma chère, de vous faire une queſtion. Le baron de l'Arc n'eſt-il pas auſſi bien mort à préſent, que s'il y avoit dix ans qu'il eût été tué !

La BARONNE *à part.*

Ah, cruel ſouvenir ! *(haut)* J'avoue ce que vous dites ; mais la bienſéance...

Le MARQUIS.

Croyez-vous que dans dix ans vous ſerez plus réellement veuve que vous ne l'êtes aujourd'hui !

La BARONNE.

Non ; mais ſi je me remariois à préſent, le monde diroit que je n'aimois point mon premier mari.

Le MARQUIS.

Mais il conviendroit que vous êtes folle de votre ſecond ; il avoueroit même que vous n'auriez pas tort.

La BARONNE.

La BARONNE.

Nous penſons bien différemment; car je ſuis perſuadée que ſi je vous épouſois, le monde auroit très-mauvaiſe opinion de moi.

Le MARQUIS.

Oui, le monde de campagne, mais non pas le beau monde. Eh morbleu, il y a telles veuves à Paris & à la Cour, dont on connoît les ſeconds maris avant que leurs premiers ſoient défunts, ah, ah, ah, ah.

La BARONNE.

Vous faites bien de rire, car vous croyez avoir dit une belle choſe. De bonne foi, Marquis, penſez-vous que ce diſcours ſoit d'un homme d'eſprit, ou d'un mauvais plaiſant!

Le MARQUIS.

Quelle naïveté! Et quelle différence trouvez-vous entre un mauvais plaiſant & un homme d'eſprit! voyons.

La BARONNE.

Celle qu'il y auroit entre vous & le ſeul homme que j'aie aimé de ma vie, s'il vivoit encore. Certainement il avoit de l'eſprit: comme vous, il avoit vécu dans le grand monde; mais il étoit trop honnête homme pour plaiſanter aux dépens des femmes, ſur-tout en leur préſence.

Le MARQUIS.

Je crois que vous avez des vapeurs. N'entendez-vous point déjà le tambour! ah, ah, ah.

La BARONNE.

Si vous vous étiez trouvé ici hier au ſoir à l'heure qu'il eſt, vous n'auriez pas été ſi plaiſant que vous l'êtes.

Le MARQUIS.

A l'heure qu'il eſt, dites-vous! voici donc le temps où il fait ſon vacarme! tant mieux; aſſeyons-nous ici pour avoir le plaiſir de l'entendre.

La BARONNE.

Volontiers, pourvû que vous me promettiez d'être ſérieux, & de ne rien dire qui puiſſe offenſer l'Eſprit.

Le MARQUIS.

Moi, l'offenſer! ah! j'ai trop de reſpect pour meſſieurs les Eſprits. Attendez, il me ſemble que j'entends le vôtre.

La BARONNE.

Mon Dieu, ne faites point le brave d'avance, il en ſera temps quand le tambour battra. Gardez le ſilence, & encore une fois ſoyez ſérieux.

Le MARQUIS *riant à gorge déployée.*

Sérieux! ah, ah, ah, ah.

La BARONNE *à part.*

Je ne puis plus tenir aux impertinences de cet homme-là; il eſt temps que je le chaſſe de chez moi.

Le MARQUIS.

J'ai cru que les preuves que je vous ai alléguées pendant que nous prenions notre café, vous avoient abſolument deſabuſée des Eſprits; mais je vois bien qu'il faut que je vous diſe encore que c'eſt une abſurdité, une ignorance ſtupide, que de croire qu'ils reviennent: je vous le garantis ſur mon honneur. Pour moi, grace à mes réflexions & à mes lumières, je me ſuis mis au deſſus de toutes les fadaiſes qu'on publie ſur cela.

La BARONNE.

Pour moi, il faut enfin que je vous déclare que votre préſomption eſt inſupportable.

Le MARQUIS *fort haut.*

Vapeurs, vapeurs. Mais je m'ennuie. Holà, monſieur l'Eſprit, dépêchez-vous donc de nous régaler. *(Le tambour bat de loin.)* Ah! ah! qu'eſt-ce que ce bruit-là! *(Le tambour bat plus fort.)* Ma foi, ceci devient ſérieux, en effet. *(Le tambour redouble ſon bruit.)*

La BARONNE.

Ciel! il n'a jamais fait tant de bruit.

Le MARQUIS *d'un ton entrecoupé.*

Il faut avouer que ce bruit a quelque choſe d'horrible. *(à part)* Je ne ſais plus qu'en penſer.

La BARONNE.

Vous vous levez! où allez-vous! ne me laiſſez pas.

Le MARQUIS.

Je n'ai garde; il faut voir la fin de tout ceci.

(Le tambour bat encore plus fort.)

La BARONNE.

Il approche de plus en plus: l'Eſprit s'eſt fâché de vos diſcours.

Le MARQUIS.

Il a tort, je parlois contre ma penſée: ces Eſprits ſont bien formaliſtes.

(Le tambour bat furieuſement.)

La BARONNE.

Ah, bon Dieu! il approche encore. On croiroit qu'il va paſſer au travers du mur.

Le MARQUIS *à part.*

De quoi diable me ſuis-je aviſé de plaiſanter ſur ſon ſujet!

SCENE VIII.

La BARONNE, Le MARQUIS, LE'ANDRE.

(Le mur s'ouvre, & Léandre paroît.

La BARONNE.

CIEL! que vois-je!

Le MARQUIS.

Je frémis.

La BARONNE.

C'eſt lui-même, c'eſt le Baron, c'eſt mon mari.

(Elle s'évanouit.)

Le MARQUIS.

Je voudrois être hors d'ici pour mille piſtoles.

(Léandre s'avance vers lui en battant du tambour.)

Je vous demande pardon, je ne médirai jamais des Eſprits. Ah, c'eſt le pauvre défunt Baron! au nom de notre ancienne connoiſſance, ne prenez pas ſérieuſement ce que j'ai dit; ayez pitié de ma jeuneſſe, je ſuis un étourdi, un faux brave, un fat.

(Léandre lui fait ſigne de ſortir.)

Eh oui, de tout mon cœur, ſi j'en ai la force.

(Il marche & il chancelle à chaque coup que Léandre donne ſur ſon tambour.)

LE'ANDRE.

Le fat eſt décampé ſans avoir eu le courage de ſecourir ſa maîtreſſe. Je ſuis bien trompé, s'il remet jamais le pied dans ce château. Je n'ai plus affaire qu'au Devin, & je me flatte qu'il ne ſera pas plus difficile de le mettre en fuite, après quoi je ſerai le maître du champ de bataille. Mais on vient, il faut que je me retire malgré moi.

SCENE IX.

La BARONNE *évanouie.*

M.^de CATAU, pluſieurs Domeſtiques.

OH, ma pauvre maîtreſſe ! ce maudit tambour l'a fait évanouir. Au ſecours, au ſecours. Attendez que je lui coupe ſon lacet. Elle reſpire, emportez-la ſous le veſtibule, l'air la fera bien-tôt revenir. *(On emporte la Baronne.)* Je joue là un cruel tour à ma maîtreſſe, mais c'eſt pour ſon bien, & je l'ai délivrée de l'impertinent qui l'obſédoit. Dieu veuille que nous ayons le même ſuccès avec le Devin ; j'aurai mille écus, j'épouſerai l'intendant, & je ſerai madame à mon tour.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le Théatre repréſente encore l'antichambre de la Baronne. Pluſieurs Domeſtiques en habit de livrée entrent deux à deux ; enſuite marche le Sommelier, portant deux grands flambeaux d'argent ; il eſt ſuivi de maître Nicolas qui porte une table, & de maître Pierre qui porte un large fauteuil. Le Baron entre le dernier en habit de Devin ; il fait ſigne aux Laquais de ſe retirer, & ils ſortent.

SCENE PREMIE'RE.

Le BARON, LARAME'E, M.e PIERRE, M.e NICOLAS.

LARAME'E *faiſant une profonde révérence.*

MONSEIGNEUR le Sorcier, nous avons ordre de monſieur l'intendant de vous obéir en tout ce que vous nous commanderez, comme ſi vous étiez notre maître.

Le BARON *gravement.*

Voilà qui eſt bien.

M.e NICOLAS.

Monſeigneur, où votre ſorcellerie veut-elle que je poſe la table !

Le BARON.

Ici, maître Nicolas.

M.e NICOLAS *à part.*

Maître Nicolas ! il a deviné mon nom.

M.e PIERRE.

Très-révérend Seigneur, je vous ai apporté le plus large fauteuil qui ſoit dans le château; c'eſt celui dans lequel notre Bailli préſide, quand il tient ſes Aſſiſes.

Le BARON.

Place-le de ce côté-ci, vis-à-vis de la table.

LARAMÉE.

Vous plaît-il, monſieur le Devin, d'avoir beſoin de quelqu'autre choſe!

Le BARON *toûjours gravement.*

Il me faut du papier, une plume & de l'encre.

LARAMÉE.

Madame a du papier de deuil, qui me paroît tout propre à faire des conjurations; car il eſt noir par les bords. Voulez-vous auſſi qu'on vous donne une plume de corbeau!

Le BARON.

C'eſt juſtement ce qu'il me faut.

LARAMÉE.

Maître Pierre, allez chercher l'écritoire, le papier & la plume, vous trouverez tout cela dans le grand cabinet.

M.e PIERRE *au Jardinier.*

Nicolas, viens avec moi, je te prie, j'ai peur: tu ſais que je t'accompagnai hier au jardin, quand la cuiſinière te demanda une poignée de perſil.

LARAMÉE *les arrêtant.*

Comment, mes amis, voulez-vous me laiſſer ici tout ſeul avec le Devin!

M.e NICOLAS.

Eh bien, allons tous trois enſemble chercher la plume, l'encre & le papier.

SCENE II.

Le BARON *seul.*

IL n'y a rien, à ce que je vois, qui forme de plus étroites liaisons que la peur. Ces trois idiots sont ligués ensemble contre l'Esprit. Dieu sait quels effets une pareille union peut produire chez moi ; mais voici la triple alliance qui revient. Qui auroit jamais cru que ces coquins trouveroient le moyen de se mettre tous trois en besogne, pour m'apporter une écritoire & du papier ?

SCENE III.

Le BARON, LARAMÉE, M.e PIERRE, M.e NICOLAS.

(Maître Nicolas entre gravement portant une feuille de papier, le Cocher de même, en portant une écritoire, & le Sommelier une plume.)

M.e NICOLAS.

MONSIEUR, voilà du papier.

M.e PIERRE.

Monsieur, voilà une écritoire.

LARAMÉE.

Monsieur, voilà une plume de corbeau ; vous pouvez maintenant écrire à monsieur Lucifer. Au reste, c'est ici l'endroit

l'endroit où l'on entend le plus ſouvent le tambour, & il faut que le Revenant ait fait ſon nid dans ce vieux mur. Si vous pouviez le dénicher !

Le BARON.

C'eſt à quoi je vais travailler.

M.e NICOLAS *au Cocher.*

Pour un Sorcier, il me paroît bon homme.

LA RAMÉE *à part.*

Je m'en vais profiter de l'occaſion pour découvrir celui qui m'a volé une pièce de ma vaiſſelle. Puiſque madame le paie, il me ſemble qu'on peut lui faire une ou deux queſtions par deſſus le marché. *(au Baron)* Monſieur, je voudrois bien vous dire un petit mot à l'oreille.

Le BARON *à part.*

Je vois que ces innocens veulent me queſtionner; tant mieux, je ferai peut-être par-là quelque découverte. *(haut)* Parle. Éloignez-vous.

LA RAMÉE.

Monſieur, je crois que vous ſavez auſſi-bien que moi, que j'ai perdu la ſemaine dernière une de mes fourchettes d'argent.

Le BARON.

Oh, vraiment oui, je le ſais.

LA RAMÉE *à part.*

Cet homme-là ſait tout.

Le BARON.

Sur cette fourchette d'argent, il y avoit des armes.

LA RAMÉE *à part.*

Cela eſt étonnant !

Le BARON.

Trois têtes de paon, & l'écuſſon ſoûtenu de deux licornes.

LARAMÉE.

Cela eſt vrai. Je ſuis dans l'admiration ! Que me conſeillez-vous de faire pour la retrouver ?

Le BARON.

Ecoute, il faut . . .

LARAMÉE.

Oui, monſieur.

Le BARON.

Que pendant quinze jours & quinze nuits . . .

LARAMÉE.

Je n'y manquerai pas.

Le BARON.

Tu ne boiras que de l'eau.

LARAMÉE.

Que de l'eau, ventre-ſaint-gris !

Le BARON.

Si tu bois une ſeule goutte de vin avant les quinze jours expirés, tu ne retrouveras jamais ta fourchette.

LARAMÉE.

Oh ! j'aime mieux la perdre, & en acheter une autre.

M.e PIERRE *à M.e Nicolas.*

Vois-tu comme le Devin lui parle tout bas ! Il y a quelque anguille ſous roche.

M.e NICOLAS.

Morgué, je gage qu'ils parlent de la petite Nicole.

M.e PIERRE.

A propos de la petite Nicole, il faut que je conſulte le Devin ſur un de mes chevaux qui eſt malade ; il me donnera de meilleurs avis que notre Maréchal.

M.e NICOLAS *à Laramée.*

Eh bien, que dites-vous de cet homme-là ?

LA RAMÉE.

Je ſuis émerveillé ; il n'y a rien qu'il ne ſache.

M.e PIERRE *au Baron.*

Monſieur, peut-on, ſans vous offenſer, vous faire une petite queſtion !

Le BARON.

Parle.

M.e PIERRE.

J'ai un pauvre cheval dans mon écurie, qui eſt enſorcelé.

Le BARON.

Un cheval bai,

M.e PIERRE *à part.*

Comment diable peut-il ſavoir cela !

Le BARON.

Qui a été acheté d'un maquignon appelé Maraudin,

M.e PIERRE.

Il l'a deviné. Le grand homme !

Le BARON.

Et qui prend ſix ans.

M.e PIERRE.

Juſtement. Cet homme-là eſt un démon. Or je voudrois ſavoir préſentement ſi c'eſt la bonne femme Jaquette, ou la vieille Mathurine, qui l'a enſorcelé. Vous ſavez qu'elles vont au ſabat.

Le BARON.

Ce n'eſt ni l'une ni l'autre.

M.e PIERRE.

Ni l'une ni l'autre ! ah ! c'eſt donc la bonne femme Macée ; car elle eſt la plus vieille du village. Je m'en étois mordié bien douté.

M.e NICOLAS *au Cocher.*

As-tu fini, Pierre !

M.e PIERRE.

Oui. Il te dira tout ce que tu voudras.

M.e NICOLAS.

Monſieur le Docteur.

Le BARON.

Encore !

M.e NICOLAS.

Je vous prie, ne refuſez pas de m'écouter un petit moment.

Le BARON.

Dépêche-toi donc.

M.e NICOLAS.

Vous ſavez, monſieur, que le Sommelier & moi je ſommes tous deux amoureux, ſauf correction, d'une jeune drôleſſe qui n'eſt pas mariée.

Le BARON.

D'une fille.

M.e NICOLAS *à part.*

Comment peut-il ſavoir cela !

Le BARON.

Pourſuis.

M.e NICOLAS.

Or cette jeune fille eſt accouchée tout d'un coup de deux enfans.

Le BARON.

Jumeaux.

M.e NICOLAS *à part.*

Ça eſt prodigieux comme il devine.

Le BARON.

Après !

M.e NICOLAS.

Et parce qu'alle avoit accoûtumé, ne vous déplaiſe, de venir queuquefois le ſoir batifoler avec moi dans mon

jardin, elle a eu l'effronterie de dire que ces deux enfans...

Le BARON.

E'toient de toi.

M.e NICOLAS *à part.*

Pargué, vlà un homme bian ſavant!

Le BARON.

Eſt-ce tout!

M.e NICOLAS *ſe grattant la tête.*

Sauf votre reſpect, mon bon monſieur, je ſerois curieux de ſavoir ſi effectivement ces deux petits innocens ſont de mon eſtoc.

Le BARON *le fait tourner pluſieurs fois autour de ſa baguette.*

Il faut voir. Viens, tourne. Encore. Vîte.

M.e PIERRE *à Laramée.*

Regardez, regardez, maître Nicolas. Que diantre fait-il là! je crois qu'il court le garou.

Le BARON.

Ces deux enfans, dis-tu, ſont jumeaux!

M.e NICOLAS.

Oui. Suis-je leur père à tous deux!

Le BARON.

Il n'y en a qu'un qui ſoit de toi.

M.e NICOLAS.

Cependant madame Catau veut que je les élève tous deux. Elle prend toûjours le parti du Sommelier.

Le BARON.

C'eſt qu'il a la clef de la cave.

M.e NICOLAS.

Comme il a deviné cela ſans rêver! ah! ſi mon pauvre

maître étoit encore en vie, il lui feroit bien payer la moitié des frais.

Le BARON.

Feu monsieur le Baron étoit donc un bon maître!

M.e NICOLAS.

S'il étoit bon maître! il n'y en aura jamais un si bon. Demandez à mes camarades.

Le BARON.

Dites-moi, mes enfans, aimiez-vous bien monsieur le Baron?

LARAMÉE *sanglottant.*

Ah! monsieur, tout le monde l'aimoit.

M.e PIERRE *pleurant.*

Quand la nouvelle de sa mort vint dans le pays, chacun se mit à pleurer, hommes, femmes, petits enfans.

M.e NICOLAS *pleurant.*

C'étoit le meilleur voisin!

M.e PIERRE *pleurant.*

C'étoit le meilleur ami!

LARAMÉE *pleurant.*

C'étoit le meilleur mari!

M.e NICOLAS.

On l'appeloit le soûtien des veuves.

M.e PIERRE.

L'appui des orphelins.

LARAMÉE.

Le père des pauvres. Ah, ma pauvre maîtresse! elle a bien perdu aussi-bien que nous.

Le BARON.

Fut-elle bien affligée de la mort du Baron?

LARAMÉE.

Elle en a penſé mourir de douleur, & je ſuis ſûr qu'elle le regrettera toute ſa vie. Nous le pleurons tous les jours avec elle.

Le BARON *à part, & attendri.*

Voilà la plus belle oraiſon funèbre que l'on me fera jamais. Ces pauvres gens me fendent le cœur : je meurs d'impatience de redevenir leur maître, pour les récompenſer comme ils méritent.

SCENE IV.

Le BARON, M.r PINCÉ, M.e NICOLAS, M.r PIERRE, LARAMÉE.

M.r PINCÉ.

AVEZ-vous fourni à monſieur le Devin toutes les choſes dont il avoit beſoin ?

LARAMÉE.

Oui, monſieur.

M.r PINCÉ.

Cela étant, retirez-vous.

SCENE V.

Le BARON, M.r PINCÉ.

Le BARON.

POUVONS-nous parler ici en ſûreté ?

M.r PINCÉ.

Oui, monſieur, car l'Eſprit n'eſt pas dans ſa niche ; il en

eſt ſorti par l'iſſue de derrière, pour aller battre le tambour dans la cave, & dans pluſieurs autres ſoûterrains du château, qui y aboutiſſent. Il lui faut au moins un quart-d'heure pour faire ſa tournée, & il ſe fera entendre ici à ſon retour.

Le BARON.

Autant que j'en puis juger, monſieur Pincé, il n'y a rien de répréhenſible dans la conduite de ma femme; cependant il me reſte de certains doutes, de petits ſcrupules très-fâcheux pour un homme qui aime auſſi délicatement que moi. Je veux profiter de mon déguiſement, & de l'erreur où elle eſt, pour m'éclaircir à fond, & il eſt de ſon intérêt comme du mien, que je ne me découvre à elle qu'après que je me ſerai ſatisfait. Comment ſe porte-t-elle depuis ſon évanouiſſement?

M.r PINCE'.

J'ai lû quelque part dans un bon Auteur, qu'il faut qu'une veuve . . .

Le BARON.

Je vous demande des nouvelles de ma femme, & non point de cet Auteur-là. Encore une fois, comment ſe porte-t-elle? car j'en ſuis fort en peine.

M.r PINCE'.

Elle eſt aſſez bien remiſe de ſa frayeur. Madame Catau l'a fort raſſurée, & je lui ai fait concevoir de grandes eſpérances du pouvoir de votre art.

Le BARON.

En effet, je ſuis ſûr de réuſſir, depuis que vous avez eu l'adreſſe de tirer le ſecret de Catau. Je n'aurois jamais cru Léandre capable d'une entrepriſe ſi odieuſe. Le traître veut tromper ma femme; mais . . .

M.r PINCE'.

M.r PINCE'.

Vous n'avez pas lieu de vous plaindre de lui. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous êtes mort, & qu'ainſi vous n'avez plus de droit ſur madame; car la mort éteint la poſſeſſion, c'eſt une maxime établie par la loi *Quod hanc.*

Le BARON.

La peſte ſoit de votre érudition! Qu'eſt devenu le Marquis!

M.r PINCE'.

Il s'eſt ſauvé à perte d'haleine, & quand il a été à deux cens pas du château, il a envoyé chercher ſa chaiſe, il a ſauté dedans, & l'a fait partir avec tant de vîteſſe, qu'on l'a perdu de vûe en un moment.

Le BARON.

L'aventure eſt plaiſante. En un ſeul jour ma femme aura eu trois prétendans, qui ſe ſeront ſuccédés l'un à l'autre. Léandre a chaſſé le Marquis, & je ferai déguerpir Léandre.

M.r PINCE'.

C'eſt comme un clou qui chaſſe l'autre, ah, ah, ah, ah. Pardonnez-moi cette petite ſaillie de gayeté.

Le BARON *à part.*

Fut-il jamais pédant plus impertinent que celui-ci! mais je l'excuſe, parce qu'il eſt bon homme, & qu'il me ſert d'affection. *(haut)* Je veux me venger de la trahiſon de Léandre, en le chaſſant d'ici d'une manière qui le couvre de honte, & qui lui donne un ridicule pour tout le reſte de ſa vie. Souvenez-vous, monſieur Pincé, que vous avez bien des choſes à faire. Il ne me reſte que le temps de vous les récapituler: ce que je vous recommande principalement, c'eſt la diligence.

M.r PINCE'.

Dans toutes les affaires, il n'y a rien de ſi eſſentiel que la diligence.

Le BARON.

E'coutez-moi.

M.r PINCE'.

La diligence eſt l'ame des affaires; car

Le BARON.

E'coutez-moi, vous dis-je.

M.r PINCE'.

Sénèque a judicieuſement obſervé qu'elle produit quatre bons effets; le premier . . .

Le BARON.

Vous ne voulez donc pas m'écouter! Il va me faire une énumération des bons effets de la diligence, quand il eſt queſtion de la mettre en pratique.

M.r PINCE'.

Mais, monſieur, ſi vous vouliez m'entendre . . ,

Le BARON *en colère.*

Tu ne te tairas pas!

M.r PINCE'.

Je ſuis muet.

Le BARON.

Vous aurez ſoin premièrement de mettre dans la chambre qui joint celle-ci, ma perruque, mon chapeau, mon épée, & un de mes habits rouges; & pendant que je ſerai occupé à conjurer l'Eſprit, vous ne manquerez pas d'aller trouver ma femme, pour la préparer à me revoir; vous lui conterez toute l'hiſtoire, ſans en oublier la moindre circonſtance, afin que la ſurpriſe ne lui cauſe pas un ſecond évanouiſſement.

M.r PINCE'.

Soit fait ainſi qu'il eſt requis ; mais il eſt bon de vous avertir, monſieur, que depuis l'apparition de l'Eſprit madame ſouhaite ardemment de vous parler encore, avant que vous entrepreniez de le conjurer.

Le BARON.

Je vais l'attendre ici avec impatience : je puis lui parler deſormais ſans craindre d'être interrompu par le Marquis. Je me flatte que vous n'avez fait aucune confidence à Catau ſur ce qui me concerne.

M.r PINCE'.

Je n'ai eu garde ; madame Catau eſt femme, par conſéquent une infinité de raiſons m'ont empêché de lui révéler notre ſecret : je ne vous en dirai préſentement que ſix, la première . . .

Le BARON.

Paix ; je crois que voici la Baronne. C'eſt elle-même.

SCENE VI.

La BARONNE, Le BARON, M.de CATAU, M.r PINCE'.

(La Baronne entre appuyée ſur Catau.)

Le BARON *à part.*

QUE j'ai de plaiſir à la revoir ! que je ſuis impatient de l'embraſſer ! ſi je puis me convaincre que ma mémoire lui ſoit encore précieuſe, je pourrai dire qu'en effet je reſſuſcite aujourd'hui ; mais il faut que je ſuſpende les

mouvemens de ma tendreſſe, & que je reprenne la gravité du perſonnage que je joue.

(Il ſe promène, & fait pluſieurs cercles en l'air avec ſa baguette.)

La BARONNE *à M.r Pincé.*

En vérité, cet homme eſt ſurprenant; tous mes domeſtiques m'ont dit la même choſe, ils m'aſſurent qu'il a connoiſſance de tout ce qui s'eſt paſſé de plus ſecret dans ma maiſon. *(au Baron)* Très-illuſtre & ſavant perſonnage, puis-je avoir un moment de converſation avec vous?

Le BARON.

Aſſeyons-nous. *(Monſieur Pincé ſort.)* Parlez. Attendez que je tâte votre pouls.

La BARONNE.

Quelle découverte pouvez-vous faire par ce moyen?

Le BARON.

Votre pouls m'a déjà révélé un ſecret qui va vous étonner.

La BARONNE.

Quel eſt ce ſecret, je vous prie?

Le BARON.

Dans un quart-d'heure vous aurez un mari.

M.de CATAU *à part.*

Bon, ce ſera Léandre. Je commence à croire qu'il y a du vrai dans ce qu'il prédit.

La BARONNE.

Ah, Ciel! vous voulez dire apparemment que feu monſieur le Baron m'apparoîtra une ſeconde fois.

Le BARON.

Raſſurez-vous, madame, vous n'aurez plus d'apparitions: le mari dont je vous parle, ſera vivant, & de chair & d'os comme je le ſuis.

M.de CATAU *à part.*

Il parle de mon homme, à coup ſûr.

La BARONNE.

Vous me faites une prédiction qui ne s'accomplira point; c'eſt ce que je vous prédis, moi: j'ai trop aimé mon premier mari, pour en pouvoir prendre un ſecond.

Le BARON.

Et moi je vous aſſure qu'il n'eſt pas poſſible que vous ayez plus aimé le premier, que vous aimerez le ſecond.

M.de CATAU *à part.*

C'eſt aſſurément monſieur Pincé qui lui fait dire tout cela pour Léandre, j'aurai les mille écus.

La BARONNE.

Ne me tenez plus ce langage, ou je perdrai toute ſa confiance que j'avois en vous. Si vous aviez connu feu monſieur le baron de l'Arc . . .

Le BARON.

Je l'ai connu comme je me connois moi-même: le premier jour qu'il vous déclara ſa paſſion, je le vis près de vous, dans votre appartement à tenture de damas rouge, lorſque madame votre mère, ſous prétexte d'aller recevoir une viſite, vous laiſſa tête à tête avec lui.

La BARONNE *à part.*

Il m'étonne. *(haut)* Pourſuivez, je vous prie, rappelez-moi ces heureux momens.

Le BARON.

D'abord vous fites rouler la converſation ſur l'état de fille, vous ſoutintes qu'il étoit cent fois plus heureux que celui d'une perſonne mariée, le Baron réfuta vivement

ce diſcours, & vous ne vous obſtinates pas long-temps à défendre votre thèſe : le Baron charmé de cette docilité baiſa une de vos belles mains avec tranſport, & il penſa mourir de joie, quand vous lui dites que malgré les idées que vous vous étiez faites, vous ne laiſſeriez pas d'obéir aux volontés de votre mère.

La BARONNE *à part.*

Il n'omet pas une ſeule circonſtance.

Le BARON.

Venons préſentement à la première nuit de vos nôces.

La BARONNE.

Non, non, cela n'eſt point néceſſaire.

Le BARON.

Je vous vis, vous étiez en robe de chambre de ſatin des Indes ; il fut impoſſible de vous faire ſortir de votre cabinet, le Baron y vint lui-même, il ſe jeta tendrement à vos genoux, vous ne voulutes ni le regarder, ni l'écouter ; voyant que la ſoûmiſſion ne lui réuſſiſſoit pas, il entreprit de vous enlever ; vous vous défendites, mais il fut le plus fort, vous vous laiſſates entraîner ; enſuite vous voyant ſeule avec lui, ſans ſecours & à ſa merci, vous pâlites, vous rougites, vous pleurates, vous ſourites, & enfin...

La BARONNE.

En voilà aſſez, en voilà aſſez.

M.de CATAU.

Ma foi, monſieur le Sorcier, vous faites de jolies deſcriptions : je crois que vous avez été un bon compagnon dans votre jeune âge.

Le BARON.

Vous ſouvient-il, madame Catau, que le Baron vous

fit un préſent de trente piſtoles, parce que vous aviez parlé en ſa faveur !

M.^de CATAU *à part.*

La peſte ſoit du babillard. *(haut)* Mais, monſieur, vous deviez bien ajoûter que je refuſai de les prendre.

Le BARON.

Oui, par cérémonie ; mais à la ſeconde ſommation, vous les mites dans votre bourſe.

M.^de CATAU *à part.*

Ce diable-là va parler des mille écus que Léandre m'a promis, ſi je n'y prends garde. *(haut)* Permettez-moi de vous dire qu'un homme qui devine tout, ne doit pas être indiſcret.

La BARONNE.

Plus je vous écoute, monſieur, plus j'admire l'étendue de votre art ; c'eſt pourquoi je vous prie de faire en ſorte que la ſeconde apparition de mon mari ſoit moins terrible que la première ; car l'Eſprit qui revient céans, reſſemble ſi fort à feu monſieur le Baron, que je ne doute plus que ce ne ſoit lui qui revient. De grace, ſi quelque choſe trouble ſon repos, tâchez de le ſavoir de lui, & ne manquez pas de me le redire, afin que j'y mette ordre.

Le BARON.

Je ne puis y réuſſir, à moins que vous ne me déclariez bien ſincèrement ſi depuis qu'il eſt mort vous n'avez point engagé votre cœur à quelqu'autre. N'avez-vous pas reçû pluſieurs amans ! n'avez-vous pas écouté leurs proteſtations, depuis ſon trépas ! gardez-vous de m'impoſer, je ne pourrois rien faire pour vous.

La BARONNE.

J'ai reçû bien des viſites par bienſéance, mais j'ai congédié tous les amans.

Le BARON.

Mais le marquis Dutour eſt venu très-ſouvent ici, vous l'avez écouté long-temps; ne vous plaiſoit-il pas! *(à part)* Je meurs de peur d'en apprendre plus que je ne veux.

La BARONNE.

Le Marquis m'avoit été fort recommandé

Le BARON *à part.*

Ah, morbleu!

La BARONNE.

Par des perſonnes d'un haut rang;

Le BARON *à part.*

Je tremble.

La BARONNE.

Il a de la naiſſance,

Le BARON *à part.*

J'enrage.

La BARONNE.

Et il doit être un jour puiſſamment riche.

Le BARON *à part.*

Je ſuis perdu. *(haut)* De ſorte donc que vous l'aimiez!

La BARONNE.

Au contraire, je le mépriſois: j'ai trouvé qu'il n'aimoit que mon bien, qu'il n'avoit point de ſentimens, qu'il étoit libertin, inſolent, préſomptueux, &, qui pis eſt, qu'il avoit de très-mauvais principes. Jugez s'il pouvoit me plaire, puiſque l'homme du monde le plus parfait ne pourroit me déterminer à prendre de nouveaux engagemens.

M.de CATAU *à part.*

Nous verrons.

Le BARON,

Le BARON.

Madame, dans tout ce que vous venez de me dire, je ne vois rien qui doive troubler le repos de feu monſieur le Baron.

La BARONNE.

Ah! s'il pouvoit connoître ce qui ſe paſſe dans mon cœur, qu'il ſeroit ſatisfait du reſpect & de l'amour que j'y conſerve, & que j'y conſerverai toute ma vie pour ſa mémoire! mais auſſi, jamais époux l'a-t-il mieux mérité que lui! c'étoit l'honneur, la probité, la ſincérité même; ſa bonté, ſa douceur, ſa complaiſance ne ſe ſont jamais démenties un ſeul moment; il avoit pour moi le plus tendre, le plus fidèle attachement . . . ſa vie lui étoit moins précieuſe que la mienne, j'en étois ſûre, & j'avois mille preuves . . . Mes larmes & ma douleur ne me permettent pas d'en dire davantage.

Le BARON *à part.*

Je n'y puis plus tenir, & j'ai peur de me découvrir avant qu'il en ſoit temps. *(haut)* Madame . . . cela ſuffit; vous pouvez préſentement vous retirer, il faut que je ſois ſeul.

La BARONNE.

Je prie le Ciel de ſeconder votre entrepriſe.

Le BARON.

Et je le conjure d'exaucer tous vos vœux.

M.^de CATAU *en s'en allant.*

Dieu veuille que Léandre ſe tire des pattes de cet homme-là! je commence à l'appréhender furieuſement.

SCENE VII.

Le BARON *seul, assis dans un fauteuil vis-à-vis la table.*

RESPIRONS maintenant. Je n'ai jamais eu tant de plaisir en ma vie, que j'en viens d'avoir : pour rendre mon bonheur parfait, il faut que je me venge de Léandre. Abrégeons la cérémonie. *(fort haut)* Esprit qui tourmentes cette maison, je t'ordonne de paroître, & de venir me dire ce que tu demandes.

(Il se met dans le fauteuil, & trace des lignes sur le papier.)

SCENE VIII.

Le BARON, LE'ANDRE.

(Le mur s'ouvre, & Léandre paroît vêtu d'un habit semblable à celui du Baron, & battant son tambour.)

Le BARON *continuant de tirer des lignes sans le regarder.*

JE te prie, monsieur l'Esprit, ne fais pas tant de bruit, je suis occupé. *(Léandre s'avance en battant du tambour.)* Voilà une fort belle marche, recommence-la. *(Léandre recommence, & s'approche encore.)* Parbleu, tu as bien la démarche d'un Esprit ! on ne peut rien voir de plus majestueux. *(Léandre s'avance encore, & demeure comme immobile, les yeux fixés sur le Baron.)* Comme l'impudent me regarde ! il joue son rôle à merveille. Je veux être

un maraud, s'il ne l'a répété plus d'une heure chez madame Catau. *(Léandre frappe quelques coups par intervalle.)* Va, va, mon pauvre Léandre; tire le rideau, la farce eſt jouée.

LÉANDRE *à part.*

Léandre! Ah, morbleu, je ſuis découvert! la friponne de Catau m'a trahi.

Le BARON.

Ecoutez, Léandre: foi de grand Aſtrologue, les mille écus que vous avez promis à madame Catau ne vous mettront point en poſſeſſion de la Baronne.

LÉANDRE *à part.*

Je n'en puis plus douter, la coquine lui a tout dit.

Le BARON.

Permettez-moi de vous donner un bon avis. Décampez au plus vîte; ſinon je prévois par mon art, qu'on va caſſer bras & jambes à monſieur l'Eſprit, & le faire expirer ſous le bâton.

LÉANDRE.

Ecoute, bonhomme, je vois que tu as tout ſû par madame Catau.

Le BARON.

Je ne ſais rien par elle; c'eſt par le pouvoir de mon art, que j'ai découvert ta fourberie.

LÉANDRE.

Par le pouvoir de ton art! ne me fais point de pareils contes. Vois-tu, mon bonhomme, tu es un fripon auſſi bien que moi: accordons-nous enſemble; ſi tu y conſens, tu gagneras vingt louis d'or.

Le BARON.

Je ne ſuis point un homme mercénaire, & je mépriſe ton or.

LE'ANDRE.

Je t'en donnerai trente.

Le BARON.

Hors d'ici, & tout au plus vîte; ſinon je vais produire à tes yeux la plus terrible apparition.

LE'ANDRE.

Va te promener, avec tes apparitions, tu me prends pour un autre; les Charlatans ne m'effraient point.

Le BARON.

Laiſſe-moi ſortir pour un moment, & je m'en vais te prouver le pouvoir de mon art.

LE'ANDRE.

Si tu veux faire quelques tours de paſſe-paſſe, ne peux-tu pas les faire en ma préſence!

Le BARON *d'un ton encore plus grave.*

Le Génie qui m'inſpire, & d'où procède ma puiſſance, veut me parler en ſecret, & nos myſtères ne doivent point éclater aux yeux d'un profane comme toi.

LE'ANDRE.

Je ſuis tout ce que tu voudras; mais ſi je perce au travers de ta fourberie, veux-tu me promettre d'être de mes amis!

Le BARON.

Je reviens tout-à-l'heure; attends-moi, ſi tu l'oſes.

LE'ANDRE.

Je t'attends.

Le BARON.

Tremble.

SCENE IX.

LE'ANDRE *ſeul.*

VOILA un vieux coquin qui prend un ton bien tragique. Son jargon & ſon extérieur pourroient étonner tout autre que moi; mais je l'ai flairé d'abord, il ne m'impoſera pas. Je n'aurois jamais cru que cette malheureuſe à qui je me ſuis confié, eût été capable de me trahir ſi indignement. Je commence à être bien las de mon tambour; cependant il m'a procuré le plaiſir de me délivrer d'un rival très-dangereux, & je n'aurai pas le chagrin de le voir poſſeſſeur de ma charmante veuve. Mais, toute réflexion faite, ma ſituation devient violente, ſi je ne fais pas taire ce faux Devin; je veux le gagner, à quelque prix que ce ſoit: dans les occaſions eſſentielles, c'eſt ménager l'argent, que de le prodiguer. J'entends du bruit, c'eſt apparemment mon homme qui revient.

SCENE X.

Le BARON, LE'ANDRE.

LE'ANDRE.

QUE vois-je, juſte Ciel! en croirai-je mes yeux? ils m'abuſent. Ils ne me trompent pas, c'eſt lui-même, c'eſt le baron de l'Arc.

(Il laiſſe tomber ſon tambour.)

Le BARON *dans ſes habits ordinaires.*

Eh bien, le Devin t'a-t-il trompé! l'apparition n'eſt-elle pas terrible! ne trembles-tu pas, indigne ami, mauvais parent! oſes-tu ſoûtenir ma vûe, après avoir entrepris de ſéduire ma femme! fuis, malheureux, fuis, ou je te traiterai comme tu le mérites.

LEANDRE.

Soit que tu ſois mort, ſoit que tu ſois vivant, ce ne ſont point tes menaces qui m'épouvantent; mais je meurs de honte, & je voudrois pouvoir me cacher dans les entrailles de la terre.

(Il s'enfuit.)

SCENE XI.

Le BARON *ſeul.*

SA confuſion me venge aſſez; il part deſeſpéré de l'indigne ſupercherie qu'il a voulu faire. Tous mes ennemis diſparoiſſent, & me voilà maître du champ de bataille. Ce tambour eſt la marque de ma victoire, & je veux le placer comme un trophée, ſur la cheminée de ma grande ſalle. Mais j'entends Catau, il faut que je lui faſſe autant de peur qu'elle en a cauſé à la pauvre Baronne.

SCENE XII.

M.de CATAU, Le BARON *ſe cache le viſage avec les deux mains, comme un homme qui rêve profondément.*

M.de CATAU.

OUI, c'eſt Léandre que je vois. Sur ma conſcience, il a fait prendre la fuite au Devin. Léandre, Léandre, je vous fais mon compliment ſur votre victoire; allons, mes mille écus. Vous ne me regardez point, êtes-vous devenu muet!

(Elle le tire par la manche, & il ſe découvre.)

Le BARON.

Que veux-tu!

M.de CATAU *voulant s'enfuir.*

Ah, c'eſt mon maître!

Le BARON *l'arrêtant.*

Doucement, madame Catau, ne courez pas ſi fort.

M.de CATAU *ſe laiſſant tomber de frayeur.*

Les jambes me manquent, je perds la reſpiration, je n'en puis plus.

Le BARON.

Tu croyois tromper ta maîtreſſe, en lui faiſant croire que je revenois; mais tu ne la trompois pas, me voici: me reconnois-tu!

M.de CATAU.

Hélas! oui, mon cher maître, je vous reconnois. Vous

revenez, ſans doute, pour me punir de mes menſonges & de ma perfidie.

Le BARON.

Tu l'as dit, malheureuſe, je reviens pour te tordre le cou. *(Il la prend par la tête.)*

M.de CATAU *faiſant un grand cri.*

Ah!... ſuis-je morte ou vivante! je n'en ſais plus rien.

Le BARON.

Lève-toi, & me ſuis, ou je t'emporterai.

M.de CATAU.

En Paradis, ou en Enfer! je n'ai pas la force de vous ſuivre, je me meurs.

Le BARON *à part.*

Ceci pourroit aller trop loin. *(haut)* Où eſt ta maîtreſſe!

M.de CATAU.

Hélas! je n'en ſais rien: je ne ſais où je ſuis moi-même. Elle eſt... je ne puis parler.

Le BARON.

Tu es donc bien malade!

M.de CATAU.

Elle eſt... avec l'intendant.

Le BARON.

Tant mieux; il l'aura ſans doute prévenue, & ma vûe ne l'effraiera point.

SCENE DERNIE'RE.

Le BARON, La BARONNE, M.r PINCE', M.de CATAU.

La BARONNE *accourant.*

OU eſt-il, où eſt-il, que j'aille me jeter entre ſes bras! Ah! le voici lui-même. Quel bonheur de vous revoir! eſt-il poſſible que je vous poſſède encore! eſt-ce bien vous! j'ai peine à croire mes yeux. Je ſuis ſi charmée, ſi tranſportée, que je ne puis exprimer ma joie.

Le BARON.

Oui, je reſpire encore pour vous eſtimer, pour vous chérir, & pour vous aimer mille fois plus que moi-même.

M.de CATAU *ſe relevant promptement.*

Madame, ne l'embraſſez pas, il va vous tordre le cou; c'eſt un revenant.

La BARONNE.

Que veut dire cette folle! Penſes-tu m'abuſer encore!

Le BARON.

Non, elle vous parle de bonne foi préſentement, elle me croit revenu de l'autre monde; & pour la châtier de ſa fourberie, je me ſuis un peu diverti à l'effrayer: c'eſt l'unique vengeance que je veuille tirer d'elle.

M.de CATAU.

Monſieur Pincé, ne raille-t-il point, quand il dit qu'il n'eſt pas mort!

M.r PINCE'.

Non, mon Ange, il dit vrai par trois raiſons, qui ſont...

La BARONNE.

Comment avez-vous pû avoir la cruauté de différer ſi long-temps mon bonheur! vous m'avez dérobé des momens précieux, que je regretterai toute ma vie.

Le BARON.

Je ne vous ai trompée que pour rendre notre félicité plus parfaite; elle ne pouvoit l'être, ſi j'euſſe conſervé des ſoupçons, & les apparences m'en faiſoient naître: je me ſuis éclairci par moi-même, & ce qui ſembloit vous accuſer, n'a ſervi qu'à prouver votre conſtance, la mort même n'a pû détruire votre amour.

La BARONNE.

Et l'abſence n'a fait qu'augmenter votre tendreſſe. Veuille le Ciel que je puiſſe faire votre bonheur juſqu'au dernier inſtant de ma vie!

Le BARON.

Que tout ſe reſſente ici de la joie dont je ſuis pénétré, je veux célébrer ce jour comme un ſecond mariage que nous contractons vous & moi. Que mes domeſtiques ſe réjouiſſent, qu'on appelle tous mes voiſins, & que toutes mes caves ſoient ouvertes. Monſieur Pincé, vous venez de me ſervir avec tant d'adreſſe, de zèle & de ſuccès, que je dois mettre en uſage le moyen qui me ſemble le plus propre à vous témoigner ma reconnoiſſance. Je ſais que vous aimez Catau, mais qu'elle n'a pas aſſez de bien pour vous; épouſez-la, je lui pardonne, & je m'engage à lui donner les mille écus que mon perfide couſin lui avoit promis: je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui chez moi une ſeule perſonne qui ait ſujet de s'affliger.

M.de CATAU *ſe jetant à ſes genoux.*

Ah! mon cher maître, vous êtes toûjours le même: je prie le Ciel que vous ne mouriez plus.

La BARONNE.

Non ſeulement je lui pardonne auſſi, mais je regarde ce que vous faites pour elle, comme une nouvelle marque de la tendreſſe dont vous m'honorez.

M.de CATAU *à monſieur Pincé.*

Mon cœur, vous qui êtes éloquent, remerciez-les pour nous deux.

M.r PINCE' *leur faiſant une profonde révérence, après avoir touſſé & craché.*

Monſieur, & Madame,

Le préſent que vous me faites eſt de deux eſpèces, la première, c'eſt une femme vertueuſe, la ſeconde, c'eſt une femme dotée de votre main; ainſi ma reconnoiſſance doit éclater en deux manières, en premier lieu par mon très-humble remerciment, & en ſecond lieu par les vœux que je fais pour que vous trouviez cette nuit auſſi délicieuſe que la première nuit de vos nôces.

F I N.

LE GLORIEUX.

COMEDIE.

ACTEURS.

LISIMON, riche Bourgeois anobli.

ISABELLE, fille de Liſimon.

VALE´RE, fils de Liſimon.

Le comte de TUFIE´RE, amant d'Iſabelle.

PHILINTE, autre amant d'Iſabelle.

LICANDRE, vieillard inconnu.

LISETTE, femme-de-chambre d'Iſabelle.

PASQUIN, valet-de-chambre du Comte.

LAFLEUR, laquais du Comte.

Monſieur JOSSE, Notaire.

Un LAQUAIS de Licandre.

Pluſieurs autres LAQUAIS du Comte.

La Scène eſt à Paris, dans un Hôtel garni.

LE GLORIEUX.

Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIE'RE.

PASQUIN.

LISETTE ne vient point : je crois que la friponne
A voulu ſe moquer un peu de ma perſonne,
En me donnant tantôt un rendez-vous ici.
Pour le coup, je m'en vais. Ah ! ma foi, la voici.

SCENE II.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

MON cher monſieur Paſquin, je ſuis votre ſervante.

PASQUIN.

Très-humble ſerviteur à l'aimable ſuivante

D'une aimable maîtreſſe.

LISETTE.

Un ſi doux compliment
Mérite de ma part un long remerciment;
Mais, pour m'en acquitter, je manque d'éloquence:
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre.

PASQUIN.

A vous parler ſans fard,
Ma reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurois voulu pouvoir un peu plus tôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étois vif, & j'enrageois d'attendre,
Rien ne pouvoit calmer mes deſirs excités;
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raiſonnable?

PASQUIN.

Et j'en ſuis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être eſtimable!

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous; & je lis dans vos yeux,
Qu'avec moins de raiſon je vous plairois bien mieux.

LISETTE.

A moi! je vous fuirois, ſi vous étiez moins ſage.

PASQUIN.

Me voilà donc au fait, & j'entends ce langage;

Vous

Vous me trouvez trop vieux pour être un favori,
Et de moi vous ferez un honnête mari.
Je me ſens pour ce titre un fond de patience
Dont vous pourrez bien-tôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort, car je ne veux de vous,
Ni faire mon amant, ni faire mon époux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc! quel ſujet nous aſſemble!

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conſeil enſemble.

PASQUIN.

Sur quoi!

LISETTE.

Sur votre maître & ma maîtreſſe.

PASQUIN.

Eh bien!

LISETTE.

Traitons cette matière, & ne nous cachons rien.
Tous deux à les ſervir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je penſe.

PASQUIN.

Votre idée eſt très-juſte, elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.
Le Comte votre maître eſt froid & ſérieux,
Et depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,
Je n'ai pas encor pû lui parler un quart-d'heure.
Quel eſt ſon caractère! entre nous, j'entrevois
Que ma maîtreſſe l'aime, & cependant je crois

Qu'il ne doit pas long-temps compter ſur ſa tendreſſe;
Car avec de l'eſprit, du ſens, de la ſageſſe,
Des graces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec conſtance. Avant qu'aimer, dit-on,
Il faut connoître à fond, car l'Amour eſt bien traître.
Pour Iſabelle, elle aime avant que de connoître;
Mais ſon penchant ne peut l'aveugler tellement,
Qu'il dérobe à ſes yeux les défauts d'un amant:
Les cherchant avec ſoin, & les trouvant ſans peine,
Après quelques efforts, ſa victoire eſt certaine;
Honteuſe de ſon choix, elle reprend ſon cœur,
Et l'on voit à ſes feux ſuccéder la froideur;
Sur le point d'épouſer, elle rompt ſans myſtère.

PASQUIN.

Voilà, ſur ma parole, un plaiſant caractère;
Un cœur tendre & volage, un eſprit vif, ardent
Juſqu'à l'étourderie, & toutefois prudent;
Coquette au par-deſſus!

LISETTE.

Non, point capricieuſe,
Point coquette, & ſur-tout point artificieuſe;
Elle aime tendrement, & de très-bonne foi,
Mais cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
Toutes les qualités du Comte votre maître,
C'eſt pour le mieux ſervir que je veux le connoître;
Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui,
Et vous l'éprouverez, même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma maîtreſſe
De s'en apercevoir, & fixons ſa tendreſſe;

Mais découvrez-les moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

Inſtruit de vos deſſeins, je parlerai ſans craindre,
Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualités ſeront mon premier point,
Ses défauts, mon ſecond. Je ne vous cache point
Que je ſerai très-court ſur le premier chapitre,
Très-long ſur le dernier. Premièrement, ſon titre
De comte de Tufière eſt un titre réel,
Et ſon air de grandeur eſt un air naturel:
Il eſt certainement d'une haute naiſſance.

LISETTE.

C'eſt l'effet du haſard, paſſons.

PASQUIN.

Toute la France
Convient de ſa valeur, & brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il eſt très-eſtimé;
Il fera ſon chemin, à ce que l'on aſſure,
Il eſt homme d'honneur, on vante ſa droiture;
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très-bon:
Voilà mon premier point.

LISETTE.

Paſſons vîte au ſecond.

SCENE III.

LISETTE, PASQUIN, LAFLEUR.

PASQUIN.

AH! te voilà, Lafleur, que fait monſieur le Comte!

LAFLEUR.

Il joue, &, qui plus eſt, il y fait bien ſon compte;
Car il va mettre à ſec un franc Provincial,
Au moins auſſi nigaud qu'il me paroît brutal:
Notre maître, tandis qu'il jure & ſe déſole,
Embourſe ſon argent, ſans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens-tu ſi-tôt!

LAFLEUR.

Pour un deſſein que j'ai.

PASQUIN.

Quel deſſein!

LAFLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi!

LAFLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes factotum de monſieur notre maître:
On n'oſe lui parler ſans le mettre en courroux,
Il faut par conſéquent que l'on s'adreſſe à vous.

PASQUIN.

Tu me ſurprends, Lafleur, je te croyois plus ſage:

Servir monſieur le Comte eſt un grand avantage,
Pourquoi donc le quitter! éclaircis-moi ce point.

LAFLEUR.

C'eſt que vous parlez trop, & qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait eſt ſingulier, & la plainte eſt nouvelle.

LAFLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chère demoiſelle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un ſot,
Et mon maître, en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que t'importe cela!

LAFLEUR.

Comment donc que m'importe!
Peut-il, avec ſes gens, en uſer de la ſorte!
Que je ſois tout un jour dans ſon appartement,
Il ne daignera pas me gronder ſeulement;
Et j'ai quitté pour lui la meilleure maîtreſſe...
Qui vouloit qu'on parlât, & qui parloit ſans ceſſe:
On ne s'ennuyoit point; tous les jours, tour à tour,
Elle nous chantoit pouille avant le point du jour;
C'étoit un vrai plaiſir.

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde!

LAFLEUR.

Je ne hais point cela, pourvû que je réponde.
Répondre, c'eſt parler, encor vit-on; mais bon,
Avec monſieur le Comte on ne dit oui, ni non;
Il ne dit pas lui-même une pauvre ſyllabe.
Oh! j'aimerois autant vivre avec un Arabe:

Cela me fait ſécher, cela me pouſſe à bout;
Moi, qui dis volontiers mon ſentiment ſur tout,
Le ſilence me tue, & . . . Vous riez!

LISETTE.

Achève.

LAFLEUR *en pleurant.*

Si je reſte céans, il faudra que je crève.

LISETTE *à Paſquin.*

Que j'aime ſa franchiſe & ſa naïveté!

LAFLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre maître à ſes gens fait garder le ſilence,
Mais ils ſentent l'effet de ſa magnificence,
Bien nourris, bien vêtus, & payés largement.

LAFLEUR.

Et tout cela pour moi n'eſt point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle, & c'eſt-là ſa folie.

LAFLEUR.

Autrement je ſuccombe à la mélancolie.
J'eus un maître autrefois, que je regrette fort,
Et que je ne ſers plus, attendu qu'il eſt mort;
Il ne me faiſoit pas de fort gros avantages,
Il me nourriſſoit mal, me payoit mal mes gages,
Jamais aucuns profits, & ſouvent en hiver
Il me laiſſoit aller preſque auſſi nu qu'un ver,
Mais je l'aimois; pourquoi! c'eſt qu'il me faiſoit rire,
Et que de mon côté je pouvois tout lui dire;

Il m'appeloit ſon cher, ſon ami, ſon mignon,
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon;
Mais pour monſieur le Comte, au diantre ſi je l'aime,
Il eſt toûjours gourmé, renfermé dans lui-même,
Toûjours portant au vent, fier comme un E'coſſois.
Je ne puis le ſouffrir, à vous parler françois,
Et dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte
Si je voulois ſervir un maître de la ſorte.

PASQUIN.

Patience, à ta face on s'accoûtumera,
Et tu verras qu'un jour monſieur te parlera;
Mais ne t'échappe point, attends l'heure propice:
Depuis dix ans au moins je ſuis à ſon ſervice,
Et n'oſe lui parler que par occaſion.

LISETTE *à Paſquin.*

Ce pauvre garçon-là me fait compaſſion,
Faites que l'on lui diſe au moins quelques paroles.

LAFLEUR.

Tenez, j'aimerois mieux deux mots que deux piſtoles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LAFLEUR.

Enfin, point de milieu,
Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chaſſe. Adieu,
Voilà mon dernier mot, c'eſt moi qui vous l'annonce,
Et je parlerai, moi, ſi je n'ai pas réponſe.

SCENE IV.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'AI pitié, comme vous, de ce pauvre Lafleur.

LISETTE.

Le comte de Tufière eſt donc un fier ſeigneur!

PASQUIN.

C'eſt-là mon ſecond point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique
Eſt d'être toûjours grave avec un domeſtique;
S'il lui diſoit un mot, il croiroit s'abaiſſer,
Et qu'un valet lui parle, il ſe fera chaſſer.
Enfin, pour ébaucher en deux mots ſa peinture,
C'eſt l'homme le plus vain qu'ait produit la Nature;
Pour ſes inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ſes égaux même il prend l'air important;
Si fier de ſes ayeux, ſi fier de ſa nobleſſe,
Qu'il croit être ici bas le ſeul de ſon eſpèce;
Perſuadé d'ailleurs de ſon habileté,
Et décidant ſur tout avec autorité,
Se croyant en tout genre un mérite ſuprême,
Dédaignant tout le monde, & s'admirant lui-même;
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus ſuffiſant, & le plus glorieux.

LISETTE.

LISETTE.

Ah, que nous allons rire !

PASQUIN.

Et de quoi donc !

LISETTE.

Son faſte,
Sa fierté, ſes hauteurs, ſont un parfait contraſte
Avec les qualités de ſon humble rival,
Qui n'oſeroit parler, de peur de parler mal,
Qui par timidité rougit comme une fille,
Et qui, quoique fort riche & de noble famille,
Toûjours rampant, craintif, & toûjours concerté,
Prodigue les excès de ſa civilité,
Pour les moindres valets rempli de déférences,
Et ne parlant jamais que par ſes révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraſte eſt tout des plus parfaits,
Et nous en pourrons voir d'aſſez plaiſans effets.
Ce doucereux rival, c'eſt Philinte, ſans doute !
Mon maître d'un regard doit le mettre en déroute.

LISETTE.

Mais ce Comte ſi fier eſt donc bien riche auſſi !
Du moins il le paroît.

PASQUIN.

Riche ! non, Dieu merci,
Car c'eſt-là quelquefois ce qui rabat ſa gloire ;
Et tout ſon revenu, ſi j'ai bonne mémoire,
Vient de ſa penſion & de ſon Régiment :
Mais il fait tous les jeux, & joue heureuſement ;
C'eſt par-là qu'il ſoûtient un train ſi magnifique.

LISETTE.

Et faites-vous fortune !

PASQUIN.

Oui, par ma politique.
Avec moi quelquefois il prend des libertés;
Je le boude, il ſourit: mes dépits concertés,
Un air froid & rêveur, quelques bruſques paroles,
L'amènent où je veux. Par quatre ou cinq piſtoles,
Il cherche à m'appaiſer, à me calmer l'eſprit;
Et comme j'ai bon cœur, ſon argent m'attendrit.

LISETTE.

Vous m'avez miſe au fait, & je vais vous inſtruire.
Le Comte va bien-tôt lui-même ſe détruire
Dans l'eſprit d'Iſabelle, oui, ſoyez-en certain,
S'il ne lui cache pas ſon naturel hautain.
Elle eſt d'humeur liante, affable, ſociable,
L'orgueil eſt à ſes yeux un vice inſupportable,
Et malgré les grands biens qui lui ſont aſſurés,
Son air & ſes diſcours ſont ſimples, meſurés,
Honnêtes, prévenans, & pleins de modeſtie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon maître elle eſt mal aſſortie !

LISETTE.

Il aura ſon congé, s'il ne ſe contraint point;
Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il eſt haut à tel point...

LISETTE.

J'entends du bruit; je crois que c'eſt notre vieux maître.
Ne me laiſſez pas ſeule avec lui.

PASQUIN.

Ce vieux reître
Eſt-il ſi dangereux!

LISETTE.

A cinquante-cinq ans
Il eſt plus libertin que tous nos jeunes gens,
Et ce qui me ſurprend, c'eſt que ſon fils Valère
A toute la ſageſſe & la vertu d'un père.

SCENE V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON *courant à Liſette.*

Bonjour, ma chère enfant, embraſſe-moi bien fort.
Comment donc, tu me fuis!

LISETTE.

Réſervez ce tranſport
Pour madame.

LISIMON.

Eh fi donc! tu te moques, je penſe!
J'arrive de campagne, & plein d'impatience
De te revoir, j'accours . . . Quel eſt ce garçon-là!
Tête-à-tête tous deux! je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étois pas ſi fière!

LISETTE.

Nous nous entretenions du comte de Tuſière,
Son maître.

LISIMON.

Ce Seigneur que l'on m'a propoſé
Pour ma fille!

PASQUIN.

Oui, monſieur.

LISIMON.

Je ſuis très-diſpoſé,
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choiſir pour gendre.
On me le vante fort, & l'on me fait entendre
Qu'il eſt homme d'honneur, de grande qualité;
Mais eſt-il vif, alerte, étourdi, bien planté,
Bon vivant! car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites ſon portrait, & c'eſt par-là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t-il la table, & boit-il largement!

PASQUIN.

Diable! il eſt le plus fort de tout le régiment;
Il a fait ſon chef-d'œuvre en Allemagne, en Suiſſe.

LISIMON.

Voilà mon homme, il faut que l'autre déguerpiſſe.

LISETTE.

Qui, Philinte!

LISIMON.

Lui-même. Il me cajole en vain,
C'eſt un homme qui met le tiers d'eau dans ſon vin;
Ce fade perſonnage, en ſes façons diſcrètes,
Me donne la colique à force de courbettes.
Mon gendre buveur d'eau! fût-il Prince, morbleu,
Je le refuſerois. Nous allons voir beau jeu,
Car ma femme, dit-on, le deſtine à ma fille.
Sait-elle que je ſuis le chef de ma famille!
Le monarque abſolu d'elle & de mes enfans!
Que j'en veux diſpoſer! Mais eſt-elle céans!

LISETTE.

Oui, monſieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chère compagne,
Qu'il faut que dès ce ſoir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Et pourquoi donc!

LISIMON.

Pourquoi! c'eſt que je ſuis ici.
Belle demande!

LISETTE.

Mais . . .

LISIMON.

Dans cette maiſon-ci
Nous ſommes à l'étroit, & trop près l'un de l'autre;
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre;
Mon hôtel ſera vaſte, & je prendrai grand ſoin
Que nos appartemens ſe regardent de loin,
Afin qu'un même toit elle & moi nous aſſemble,
Sans nous apercevoir que nous logions enſemble.

LISETTE.

Je vais voir ſi madame eſt viſible.

LISIMON.

Non, non,
J'ai deux mots à te dire. Et toi, ſors, mon garçon,
Va-t-en chercher ton maître en toute diligence;
Il faut qu'inceſſamment nous faſſions connoiſſance.

LISETTE.

Son maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attends ici.

LISIMON.

Va l'attendre dehors, décampe.

SCENE VI.

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

DIEU merci,
Nous ſommes tête-à-tête, & ma vive tendreſſe . . .
Où vas-tu donc!

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtreſſe,
Elle m'appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas!

LISIMON.

Moi! point.

LISETTE.

Moi, je l'entends, & j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monſieur, voulez-vous qu'on me gronde!

LISIMON.

Qui l'oſeroit céans! je veux que tout le monde
T'y regarde en maîtreſſe, & me reſpecte en toi,
Que femme, enfans, valets, tout t'obéiſſe.

LISETTE.

A moi,
Monſieur! y penſez-vous!

LISIMON.

Oui, ma petite reine ;
De mon cœur, de mes biens, je te rends ſouveraine.

LISETTE.

Ce langage eſt obſcur, & je ne l'entends pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le deſſein de faire ta fortune.
Pour nous débarraſſer d'une foule importune,
Je te veux à l'écart loger ſuperbement,
Les ſoirs j'irai chez toi ſouper ſecrètement,
Je ferai tous les frais d'un nombreux domeſtique,
D'un équipage leſte autant que magnifique,
Habits, ajuſtemens, rien ne te manquera,
Et ſur tous tes deſirs mon cœur te préviendra ;
M'entends-tu maintenant !

LISETTE.

Oui, monſieur, à merveille.

LISIMON.

Et ce diſcours, je crois, te chatouille l'oreille !
Que réponds-tu, ma chère, à ces conditions !

LISETTE.

Je ne puis accepter vos propoſitions,
Monſieur, ſans conſulter une très-bonne dame
Que j'honore.

LISIMON.

Et qui donc !

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment diable, ma femme !

LISETTE.

Oui, monſieur, s'il vous plaît;
A ce qui me regarde elle prend intérêt,
Et je ne doute point qu'elle ne ſoit ravie
De me voir embraſſer ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te moques-tu!

LISETTE.

Je vais auſſi prendre l'avis
De ma maîtreſſe, & puis de monſieur votre fils;
Tous trois édifiés, à ce que j'imagine,
Du ſoin que vous prenez d'une pauvre orpheline,
Seront touchés de voir que lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un ſi beau chemin,
Et qu'à votre âge enfin votre charité brille
Juſqu'à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le prends ſur ce ton!

LISETTE.

Oui, monſieur, je l'y prends.
Apprenez, je vous prie, à connoître vos gens.
Un cœur tel que le mien mépriſe les richeſſes,
Quand il faut les gagner par de telles baſſeſſes.

LISIMON.

Oh! puiſque mon amour, mes offres, mes diſcours,
Ne peuvent rien ſur toi, je prétends...

LISETTE *s'enfuyant.*

Au ſecours!

LISIMON.

Quoi, friponne, me faire une telle incartade!

SCENE VII.

SCENE VII.

LISIMON, VALE'RE, LISETTE.

VALE'RE *accourant.*

MON père, qu'avez-vous !

LISIMON.

Rien.

VALE'RE.

Eſtes-vous malade !

LISIMON.

Non, je me porte bien. Que voulez-vous !

VALE'RE.

Qui, moi !
On crioit au ſecours, &, plein d'un juſte effroi,
Je ſuis vîte accouru.

LISIMON.

C'eſt prendre trop de peine,
Liſette me ſuffit.

VALE'RE.

Mais . . .

LISIMON.

Votre aſpect me gêne,
Sortez.

VALE'RE.

Moi vous quitter en ce preſſant beſoin !
Je n'ai garde, à coup ſûr. Liſette, j'aurai ſoin
De monſieur ; ſortez vîte, allez dire à ma mère
Qu'elle vienne au plus tôt.

LISIMON.

Eh je n'en ai que faire;
Bourreau !

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON. *(à Valère.)*

Demeure. Et toi, ſors à l'inſtant.

VALE'RE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Liſette reſtera, mais auſſi je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture;
Vous voilà trop ému, vos yeux ſont tout en feu,
Je crains quelque accident: aſſeyez-vous un peu,
Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage,
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai-je chercher le Médecin?

LISIMON.

(en ſortant.) Tais-toi.
Traître, tu le paieras.

SCENE VIII.

VALE'RE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez.

VALE'RE.

Oui, je voi
A quel indigne excès veut ſe porter mon père.
Quel exemple pour moi ! quel chagrin pour ma mère !

Je ne m'étonne plus ſi ſa foible ſanté
L'oblige à renoncer à la ſociété,
Et ſi toûjours livrée à ſa mélancolie,
Dans ſon appartement elle paſſe ſa vie.

LISETTE.

Je veux ſortir d'ici.

VALE'RE.

Non, non, ne craignez rien;
De mon père, après tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE.

Je le ſais, mais enfin je veux ſortir, vous dis-je.

VALE'RE.

Songez-vous à quel point votre diſcours m'afflige!
Oui, ſi vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous ſavez mon deſſein.

LISETTE.

Il feroit mon bonheur
S'il pouvoit s'accomplir, mais il eſt impoſſible;
Je ſens de vous à moi la diſtance terrible.
Un mariage en forme eſt ce que je prétends,
Vous me le promettez; mais en vain je l'attends,
Chaque jour, chaque inſtant détruit mon eſpérance:
Vos parens ſont puiſſans, une fortune immenſe
Doit vous faire aſpirer aux plus nobles partis;
Jugez ſi vous & moi nous ſommes aſſortis.

VALE'RE.

L'amour aſſortit tout, & mon ame ravie
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, & ne ſais d'où je ſors.

VALE'RE.

Eſprit, graces, beauté, ce ſont-là vos tréſors;
Vos titres, vos parens.

LISETTE.

Vous flattez-vous, Valère,
De faire à notre hymen conſentir votre père!

VALE'RE.

Nous nous paſſerons bien de ſon conſentement.

LISETTE.

Oui, vous, mais non pas moi.

VALE'RE.

Je puis ſecrètement...

LISETTE.

Non, non, ne croyez pas qu'un vain eſpoir m'endorme:
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme,
Et me garderai bien de courir le haſard...

VALE'RE.

Vous n'avez rien à craindre, &... Que veut ce vieillard!

LISETTE.

Tout pauvre qu'il paroît, ſa ſageſſe eſt profonde,
Et c'eſt le ſeul ami qui me reſte en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Senſible à mes beſoins, empreſſé, généreux,
Fait de me ſecourir ſa principale affaire,
Je trouve en ſa perſonne un guide ſalutaire.
Laiſſez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALE'RE.

De bon cœur;
Mais revenez bien-tôt me joindre chez ma ſœur.

SCENE IX.

LICANDRE, LISETTE.

LICANDRE.

ENFIN je vous revois; cette rencontre heureuſe
Me comble de plaiſir.

LISETTE.

Moi, je ſuis bien honteuſe
Que vous me retrouviez dans l'état où je ſuis.

LICANDRE.

Que faites-vous ici!

LISETTE.

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher, mais...

LICANDRE.

Quoi!

LISETTE.

J'y ſuis en ſervice.

LICANDRE.

Juſte Ciel! & c'eſt donc pour ce vil exercice
Que, ſans m'en avertir, vous ſortez du couvent!

LISETTE.

Autrefois, pour me voir, vous y veniez ſouvent,
Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée;
De plus, ma mère eſt morte. Inquiète, affligée,
N'entendant rien de vous, ſans eſpoir, ſans appui,
Quelle reſſource avois-je en ce cruel ennui!
La fille de céans, à préſent ma maîtreſſe,

Mon amie au couvent, ſenſible à ma triſteſſe,
Sur le point de ſortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle : elle me fit ſerment
Que je ſerois pluſtôt compagne que ſuivante.
Je ne pûs réſiſter à ſon offre preſſante :
Ce ne fut pas pourtant ſans verſer bien des pleurs ;
Mais mon ſort le voulut, & voilà mes malheurs.

LICANDRE.

O fortune cruelle ! Et vous tient-on parole
Par de juſtes égards !

LISETTE.

Oui.

LICANDRE.

Cela me conſole
D'un ſi triſte incident, que j'aurois prévenu,
Si mes infirmités ne m'euſſent retenu
Pendant près de ſix mois dans la retraite obſcure
Où je mène moi-même une vie aſſez dure.
Si bien que vous voilà plus heureuſe aujourd'hui !

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au ſervice d'autrui.

LICANDRE.

Hélas !

LISETTE.

Vous ſoupirez ! Dans ma triſte aventure
Je ne ſais quel eſpoir me ſoûtient, me raſſure ;
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LICANDRE.

Votre eſpoir eſt fondé, le moment ſouhaité
Peut arriver bien-tôt ; la Fortune ſe laſſe

De vous perſécuter. Mais dites-moi, de grace,
A qui parliez-vous là, quand je ſuis ſurvenu!

LISETTE.

Au fils de la maiſon. S'il vous étoit connu,
Vous l'eſtimeriez fort.

LICANDRE.

Il a donc votre eſtime!
Vous rougiſſez!

LISETTE.

Qui, moi! me feriez-vous un crime
De lui rendre juſtice!

LICANDRE.

Il eſt jeune, bien fait,
Riche, il vous voit ſouvent!

LISETTE.

Oui, ſouvent, en effet.

LICANDRE.

Vous êtes jeune, aimable, & ſans expérience;
Voilà bien des écueils!

LISETTE.

Soyez en aſſurance:
Mon cœur eſt au deſſus de ma condition,
J'ai des principes ſûrs contre l'occaſion.

LICANDRE.

J'y compte; mais enfin, que vous dit ce jeune homme!

LISETTE.

Il ſe nomme Valère.

LICANDRE.

Eh, mon Dieu! qu'il ſe nomme
Ou Valère, ou Cléon, que m'importe! il s'agit
De m'informer à fond des choſes qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LICANDRE.

Eſt-ce là tout!

LISETTE.

Oui.

LICANDRE.

C'eſt tout!

LISETTE.

Oui, vous dis-je.

LICANDRE.

Vous me trompez.

LISETTE.

Eh mais . . . ce reproche m'afflige.
Eh bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiſer,
Si j'y veux conſentir, m'offre de m'épouſer
En ſecret.

LICANDRE.

En ſecret! il cherche à vous ſurprendre.

LISETTE.

Non, je réponds de lui; mais bien loin de me rendre,
En acceptant ſon cœur, je refuſe ſa main,
A moins que ſes parens n'approuvent ſon deſſein.
Ils le rejetteront, je n'en ſuis que trop ſûre,
Et pour fuir un éclat, monſieur, je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce ſoir,
Pour que Valère & moi nous ceſſions de nous voir.

LICANDRE.

D'un ſort moins rigoureux, o fille vraiment digne!
Ce que vous exigez eſt une preuve inſigne
Et de votre prudence & de votre vertu.

Il faut vous révéler ce que je vous ai tû.
Vous pouvez aſpirer à la main de Valère,
Et même l'épouſer de l'aveu de ſon père.

LISETTE.

Moi, monſieur !

LICANDRE.

Je dis plus ; ils ſe tiendront heureux ;
Dès qu'ils vous connoîtront, de former ces beaux nœuds,
Et reſpectant en vous une haute naiſſance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

LISETTE.

Vous vous moquez de moi. Pourquoi, juſqu'à ſa mort,
Ma mère a-t-elle eu ſoin de me cacher mon ſort !
Mon père eſt-il vivant !

LICANDRE.

Il reſpire, il vous aime,
Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Et pourquoi ſi long-temps m'abandonner ainſi !

LICANDRE.

Vous ſaurez ſes raiſons ; mais demeurez ici
Juſqu'à ce qu'il ſe montre, & gardez le ſilence,
C'eſt un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illuſtre naiſſance !
Ah ! je ne vous crois point, ſi vous n'éclairciſſez
Tout ce myſtère à fond.

LICANDRE.

Non, j'en ai dit aſſez :
Pour ſavoir tout le reſte, attendez votre père ;

Adieu. Mais, dites-moi, le comte de Tufière
Demeure-t-il céans!

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LICANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah! monſieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triſte équipage;
Car on me l'a dépeint d'un orgueil ſi ſauvage ...

LICANDRE.

Je ſaurai l'abaiſſer.

LISETTE.

Il vous inſultera.

LICANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.
Juſqu'au revoir. Songez qu'une naiſſance illuſtre,
Des ſentimens du cœur reçoit ſon plus beau luſtre:
Pour les faire éclater il eſt de ſûrs moyens,
Et ſi le Sort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare tréſor enviant le partage,
Soyez riche en vertus, c'eſt-là votre apanage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIE'RE.

LISETTE.

Dois-je me réjouir ! dois-je m'inquiéter !
Ce que m'a dit Licandre eſt bien prompt à flatter
Mon petit amour propre, & pourtant plus j'y penſe,
Et moins à ſon diſcours je trouve d'apparence :
Le bonhomme, à coup ſûr, s'eſt diverti de moi.
Mais non, il m'aime trop pour me railler. Je croi
Démêler ſa fineſſe, il veut me rendre fière,
Afin que je me croie au deſſus de Valère,
Et le vieillard adroit uſant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'Amour.
Oui, oui, tout bien peſé, m'en voilà convaincue,
De toutes mes grandeurs je ſuis bien-tôt déchue,
Je redeviens Liſette, & le Sort conjuré . . .
Pauvre Liſette ! hélas ! ton règne a peu duré.
Je me ſuis endormie, & j'ai fait un beau ſonge ;
Mais dans mon triſte état le réveil me replonge.

SCENE II.

VALE'RE, LISETTE.

VALE'RE.

J'AVOIS beau vous attendre. Eh quoi, ſeule à l'écart!
Qu'y faites-vous!

LISETTE.

Je rêve.

VALE'RE.

Il faut que ce vieillard
Qui vous eſt venu voir, vous ait dit quelque choſe
D'affligeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALE'RE.

Et quelle eſt donc la cauſe
De votre rêverie!

LISETTE.

Un fait qui ſûrement
Devroit me réjouir, & c'eſt préciſément
Ce qui m'afflige.

VALE'RE.

Oh, oh! le trait, ſur ma parole,
Eſt des plus ſurprenans.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle,
Sur ce que je vous dis, & cependant ce trait,
D'un excès de ſageſſe eſt peut-être l'effet.

VALE'RE.

Je ne vous comprends point; expliquez ce myſtère.

LISETTE.

Cela m'eſt défendu; mais je ne puis me taire,
Et quoique l'on m'ordonne un ſilence diſcret,
Je ſens bien que pour vous je n'ai point de ſecret,
Je ſoûtiens avec peine un fardeau qui me laſſe.

VALE'RE.

A la tentation ſuccombez donc, de grace.

LISETTE.

C'eſt le meilleur moyen de m'en guérir, je croi;
Mais ſi je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALE'RE.

Quoi! vous pouvez . . .

LISETTE.

Jurez que, quoique je vous diſe,
Vous n'en raillerez point.

VALE'RE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchiſe,
Ou, ſi vous le voulez, mon indiſcrétion,
Exige de ma part cette précaution:
Au ſurplus, vous pourrez m'éclaircir ſur un doute
Qui me tourmente fort. Or écoutez.

VALE'RE.

J'écoute.

LISETTE.

Ce bonhomme m'a dit . . . Vous allez vous moquer.

VALE'RE.

Eh non, vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valère, permettez que je vous interroge ;
Répondez franchement, & ſur-tout point d'éloge.

VALE'RE.

Voyons.

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
Que donnent la naiſſance & l'éducation !
Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon langage,
Propres à ſoûtenir un noble perſonnage !

VALE'RE.

Un amant ſur ce point eſt un juge ſuſpect ;
Mais vous m'avez d'abord inſpiré le reſpect,
La vénération. Qui les a pû produire !
Votre rang ! votre bien ! plût au Ciel ! je ſoûpire
Lorſque je vois l'état où vous réduit le Sort ;
Mais pour vous abaiſſer il fait un vain effort,
Et de quelques parens que vous ſoyez iſſûe,
Chacun remarque en vous, à la première vûe,
Certain air de grandeur qui frappe, qui ſaiſit,
Et ce que je vous dis, tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce diſcours eſt flatteur ; mais eſt-il bien ſincère !

VALE'RE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE.

Apprenez donc, Valère,
Ce qu'on vient de me dire, & ce qui m'eſt bien doux,
Parce que ſon effet réjaillira ſur vous,

Par de fortes raiſons, qu'on doit bien-tôt m'apprendre;
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de deſcendre
D'une famille illuſtre & de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illuſion.

VALE'RE.

Non, on vous a dit vrai, c'eſt moi qui vous l'aſſure,
Et j'en ferai ſerment.

LISETTE *en riant.*

Fort bien.

VALE'RE.

Je vous conjure
Charmante Liſ... o Ciel! je ne ſais plus comment
Vous nommer; mais enfin, je vous prie inſtamment,
Si vous m'aimez encor, d'être perſuadée
Qu'on vous donne de vous une très-juſte idée,
Et ſouffrez que l'Amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.

(Il ſe met à genoux.)

LISETTE.

Valère, levez-vous, vous me rendez confuſe.

VALE'RE.

Quoi, vous ſervir ma ſœur! ah! déjà je m'accuſe
D'avoir été trop lent à la deſabuſer;
A vous manquer d'égards je pourrois l'expoſer.
Mon père m'inquiète, & je ſais que ma mère
Quelquefois avec vous prend un ton trop ſévère;
Je vais donc avertir ma famille, & je crains...

LISETTE.

Ah! voilà mon ſecret en de fort bonnes mains!

On me défend ſur-tout de me faire connoître:
Si vous dites un mot à qui que ce puiſſe être,
Bien loin de me ſervir . . .

VALE'RE.

Eh bien, je me tairai.
Je ſuis dans une joie . . . oh! je me contraindrai,
Ne craignez rien.

LISETTE.

Paix donc, j'aperçois Iſabelle.

SCENE III.

ISABELLE, VALE'RE, LISETTE.

VALE'RE *courant au devant d'Iſabelle.*

MA ſœur, que je vous diſe une grande nouvelle!

LISETTE *le retenant.*

Eh bien, ne voilà pas mon étourdi!

VALE'RE.

Mon cœur
Ne peut ſe contenir, je ſors. Adieu, ma ſœur.

ISABELLE.

Adieu! vous moquez-vous? dites-moi donc, mon frère,
Cette grande nouvelle.

VALE'RE.

Oh! ce n'eſt rien.

ISABELLE.

Valère,
Quoi, vous me plaiſantez!

VALERE.

VALE'RE.

Non, non: quand vous ſaurez . . .

LISETTE, *bas à Valère.*

Allez-vous-en.

VALE'RE *ſort & revient.*

Ma ſœur, lorſque vous parlerez
A Liſette . . .

ISABELLE.

Eh bien donc!

VALE'RE.

Ayez toûjours pour elle
Le reſpect . . .

ISABELLE.

Le reſpect!

VALE'RE.

Oui; car mademoiſelle . . .
Je veux dire Liſette, a certainement lieu
De prétendre de vous, & de nous tous . . . Adieu.
(Il ſort bruſquement.)

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

JE ne ſais que penſer d'un diſcours auſſi vague.
Qu'en dites-vous! je crois que mon frère extravague.

LISETTE.

Quelque choſe à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du reſpect!

C'eſt aller un peu loin: ce diſcours m'eſt ſuſpect.
Oh çà, conviendrez-vous de ce que j'imagine!

LISETTE.

Quoi!

ISABELLE.

Mon frère vous aime. Oh, oui, oui, je devine:
Votre air embarraſſé confirme mon ſoupçon.

LISETTE.

Et quand il m'aimeroit, ſeroit-ce un crime!

ISABELLE.

Non;
Mais . . .

LISETTE.

Si je l'en veux croire, il me trouve jolie;
Mais bon, je n'en crois rien.

ISABELLE.

Pourquoi!

LISETTE.

Pure ſaillie
De jeune homme qui ſait prodiguer les douceurs,
Et qui, ſans rien aimer, en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon frère n'eſt point de ces conteurs volages
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages;
Je connois ſa droiture & ſa ſincérité,
Et s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE *vivement.*

Quoi, ſérieuſement!

ISABELLE.

Oui, la choſe eſt certaine.
Je vois que ce diſcours ne vous fait point de peine.
Ah, ma bonne!

LISETTE.

Quoi donc!

ISABELLE.

Je pénètre aiſément.

LISETTE.

Quoi! que pénétrez-vous!

ISABELLE.

Mon frère eſt votre amant;
Et mon frère, à coup ſûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut, & l'ame délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que ſi je n'étois point
Ce que je ſuis . . .

ISABELLE.

Eh bien!

LISETTE.

Il m'eſtime à tel point
Qu'il feroit ſon bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

Enſuite! Vous rêvez! Je vous ouvre mon ame
En toute occaſion; Liſette, imitez-moi.
Que lui répondez-vous! parlez de bonne foi.

LISETTE.

Eh mais, je lui réponds . . . Vous êtes curieuſe
A l'excès.

ISABELLE.

Pourſuivez.

LISETTE.

Que je ſerois heureuſe
Si j'étois un parti qui lui pût convenir.
Voilà tout.

ISABELLE.

Je le crois ; mais je crains l'avenir ;
Votre amour vous rendra malheureux l'un & l'autre.

LISETTE.

Vous avez votre idée, & nous avons la nôtre

ISABELLE.

Comment donc !

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frère enfin n'ayez aucun ſouci :
Ne vous alarmez point de ce que je haſarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connoiſſez l'état,
Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il eſt ſouvent en proie.
Comment ſe porte-t-il !

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joie.
Il eſt donc bien épris !

ISABELLE.

Oui, Liſette, ſi bien
Qu'il le ſera toûjours.

LISETTE.

Oh ! ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferois bien ſerment.

LISETTE.

Le Ciel vous en préſerve.

ISABELLE.

Pourquoi donc!

LISETTE.

Votre eſprit a toûjours en réſerve
Quelques ſi, quelques mais, qui, malgré votre ardeur,
Pénètrent tôt ou tard au fond de votre cœur.
Le Comte eſt ſûrement d'une aimable figure,
Son mérite y répond, ou du moins je l'augure;
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,
Vous le connoiſſez peu; c'eſt pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il ſoit huit jours, croyant le mieux connoître,
Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

Cela ne ſe peut pas, c'eſt un homme accompli;
De ſes perfections mon cœur eſt ſi rempli,
Qu'il le met à couvert de ma délicateſſe:
S'il a quelque défaut, c'eſt ſon peu de tendreſſe,
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'eſt qu'il a du bon ſens.
Qui ſe fait ſouhaiter, ſe fait aimer long-temps:
Qui nous voit trop ſouvent, voit bien-tôt qu'il nous laſſe.

ISABELLE.

Vous l'excuſez toûjours; mais dites-moi, de grace,
Ne lui trouvez-vous point quelques défauts!

LISETTE.

Qui, moi!
Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je croi
Qu'ils n'échapperont pas long-temps à votre vûe,
Et c'eſt tant pis pour vous. Eſtes-vous réſolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point!
Cet homme eſt le phénix, il ne ſe trouve point.
Si le Comte à vos yeux eſt ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur, que ce ſoit votre oracle,
Mettez l'eſprit à part, ſuivez le ſentiment;
S'il vous trompe, du moins c'eſt agréablement.
Il eſt bon quelquefois de s'aveugler ſoi-même,
Et bien ſouvent l'erreur eſt le bonheur ſuprême.

ISABELLE.

Me voilà réſolue à ſuivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercirez de les avoir ſuivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte!
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je ſens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'eſtime beaucoup, & ne puis le ſouffrir.
Le moyen d'y durer! toutes ſes conférences
Conſiſtent en regards, ou bien en révérences:
Dès qu'il parle, il s'égare, il ſe perd; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'eſprit, on le prend pour un ſot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il !

LISETTE.

A votre eſprit critique
Il vient fournir des traits pour ſon panégyrique.

SCENE V.

ISABELLE, PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE, *du fond du Théatre, après pluſieurs révérences.*

MADAME... je crains bien de vous importuner.

LISETTE *à Iſabelle.*

Cet homme a ſûrement le don de deviner.

ISABELLE.

Un homme tel que vous...

PHILINTE *redoublant ſes révérences.*

Ah, madame... de grace,
Si je ſuis importun, puniſſez mon audace.

ISABELLE *lui faiſant la révérence.*

Monſieur...

PHILINTE.

Et faites-moi l'honneur de me chaſſer.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penſer.

PHILINTE *lui faiſant la révérence.*

Madame, en vérité...

ISABELLE *la lui rendant.*

J'ai pour votre perſonne

(à Liſette.)

L'eſtime & les égards . . . Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE, *après avoir fait pluſieurs révérences à Philinte, lui préſente un ſiége.*

Vous plaît-il vous aſſeoir!

PHILINTE *vivement.*

Que me propoſez-vous!
O Ciel! devant madame il faut être à genoux.

LISETTE.

(à Iſabelle.)

A vous permis, monſieur. Dites-lui quelque choſe.

ISABELLE.

Je ne ſaurois.

LISETTE.

Fort bien, l'entretien ſe diſpoſe
A devenir brillant . . . Monſieur, je m'aperçoi
Que vous faites façon de parler devant moi,
Je me retire.

PHILINTE *la retenant.*

Non, il n'eſt pas néceſſaire,
Et je ne veux ici qu'admirer & me taire.

LISETTE *à Philinte.*

Vous vous contentez donc de lui parler des yeux!

PHILINTE.

Je ne m'en laſſe point.

LISETTE.

Parlez de votre mieux,
Rien ne vous interrompt.

ISABELLE *à Liſette.*

Oh! je perds contenance.

LISETTE, *bas à Iſabelle.*

Eh bien, interrogez-le, il répondra, je penſe.

ISABELLE

ISABELLE, *bas à Liſette.*

Vous-même, aviſez-vous de quelque queſtion.

LISETTE, *bas à Iſabelle.*

C'eſt à vous d'entamer la converſation.

ISABELLE *à Philinte, après avoir un peu rêvé.*

Quel temps fait-il, monſieur!

LISETTE *à part.*

Matière intéreſſante!

PHILINTE.

Madame . . . en vérité . . . la journée eſt charmante.

ISABELLE.

Monſieur, en vérité . . . j'en ſuis ravie.

LISETTE.

Et moi

J'en ſuis auſſi charmée, en vérité. Mais quoi,
La converſation eſt donc déjà finie!
Çà, pour la relever, employons mon génie.
(à part.)
Dit-on quelque nouvelle! Enfin il parlera.

ISABELLE.

N'avez-vous rien appris du nouvel Opéra!

PHILINTE.

On en parle aſſez mal.

LISETTE *à part.*

Cet homme eſt laconique.

ISABELLE *à Philinte.*

Qu'y deſapprouvez-vous! les vers, ou la muſique!

PHILINTE.

Je ſais peu de muſique, & fais de méchans vers,
Ainſi j'en pourrois bien juger tout de travers;

Et d'ailleurs j'avouerai qu'au plus mauvais ouvrage,
Bien ſouvent, malgré moi, je donne mon ſuffrage.
Un Auteur, quel qu'il ſoit, me paroît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne ſe prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux Auteurs la critique eſt utile.

PHILINTE.

La critique eſt aiſée, & l'art eſt difficile:
C'eſt-là ce qui produit ce peuple de cenſeurs,
Et ce qui rétrécit les talens des Auteurs.
(à Iſabelle.)
Mais vous êtes diſtraite, & paroiſſez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon Dieu! qu'avez-vous?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE *s'en allant avec précipitation.*

Je m'enfuis.

ISABELLE *le retenant.*

Non, reſtez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur!

ISABELLE.

C'eſt moi qui vais m'enfuir, je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop, je ſouffre le martyre.

PHILINTE.

J'en ſuis au deſeſpoir, je veux vous reconduire.
(Il met ſes gants avec précipitation.)
Madame, vous plaît-il de me donner la main?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force ; adieu, juſqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, madame !

ISABELLE.

Ah ! monſieur, à toute heure.
Mais ne me ſuivez point, de grace.

PHILINTE *à Liſette.*

Je demeure
Pour vous dire deux mots.

LISETTE.

Monſieur . . . en vérité,
J'ai la migraine auſſi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impoliteſſe,
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtreſſe.

(Philinte lui donne la main & la reconduit.)

SCENE VI.

PHILINTE *ſeul.*

CETTE migraine-là vient bien ſubitement !
C'eſt moi qui l'ai donnée, indubitablement.
C'eſt ma timidité, que je ne ſaurois vaincre,
Qui me rend ridicule, on vient de m'en convaincre.
Que je ſuis malheureux ! des jeunes courtiſans
Que n'ai-je le babil & les airs ſuffiſans !
Quiconque s'eſt formé ſur de pareils modèles,
Eſt ſûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCENE VII.

PHILINTE, Un LAQUAIS *mal vêtu.*

Le LAQUAIS.

CETTE lettre, monſieur, s'adreſſe à vous, je croi!

PHILINTE *lit.*

Au comte de Tuſière. Elle n'eſt pas pour moi;
Mais il demeure ici.

Le LAQUAIS.

Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE *lui faiſant la révérence.* *(à part.)*

Ah, monſieur! C'eſt à lui que l'on me ſacrifie.
Madame Liſimon n'y pourra conſentir,
Et je veux lui parler avant que de ſortir.

(Il ſort.)

SCENE VIII.

PASQUIN, Le LAQUAIS.

Le LAQUAIS.

HOLA, quelqu'un des gens du comte de Tuſière!

PASQUIN *d'un ton arrogant.*

Que voulez-vous!

Le LAQUAIS *à part.*

Cet homme a la parole fière.

PASQUIN.

Parlez donc.

Le LAQUAIS.

Eſt-ce vous qui vous nommez Paſquin?

PASQUIN.

C'eſt moi-même en effet; mais apprenez, faquin,
Que le mot de monſieur n'écorche point la bouche.

Le LAQUAIS.

Monſieur, je ſuis confus, ce reproche me touche,
J'ignorois qu'il fallût vous appeler monſieur;
Mais vous me l'apprenez, j'y ſouſcris de bon cœur.

PASQUIN *d'un ton important.*

Trève de complimens.

Le LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au Comte votre maître un petit mot de lettre?

PASQUIN.

Donnez; de quelle part?

Le LAQUAIS.

Je me tais ſur ce point,
Elle eſt d'un inconnu qui ne ſe nomme point.
Adieu, monſieur Paſquin. Quoique mon ignorance
Ait pour monſieur Paſquin manqué de déférence,
Il verra deſormais, à mon air circonſpect,
Que pour monſieur Paſquin je ſuis plein de reſpect.

SCENE IX.

PASQUIN *ſeul.*

CE marouſle me raille, & même je ſoupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne

Friſent l'impertinent, le ſuffiſant, le fat,
Et ſi, tout bien peſé, je ne ſuis qu'un pied plat.
Sans ce pauvre garçon, j'allois me méconnoître,
Et me gonfler d'orgueil auſſi bien que mon maître.
Je ſens qu'un Glorieux eſt un ſot animal.
Mais j'entends du fracas. Ah ! c'eſt l'original
De mes airs de grandeur, qui vient tête levée;
Mon éclat emprunté ceſſe à ſon arrivée.

SCENE X.

Le COMTE, PASQUIN, Six LAQUAIS.

Le COMTE *entre marchant à grands pas & la tête levée; ſes ſix laquais ſe rangent au fond du théatre d'un air reſpectueux; Paſquin eſt un peu plus avancé.*

L'IMPERTINENT !

PASQUIN *lui préſentant la lettre.*
Monſieur . . .

Le COMTE *marchant toûjours.*
Le fat !

PASQUIN.
Monſieur . . .

Le COMTE.
Tais-toi.
Un petit campagnard s'emporter devant moi !
Me manquer de reſpect pour quatre cens piſtoles !

PASQUIN.
Il a tort.

Le COMTE.
Hem ! à qui s'adreſſent ces paroles !

PASQUIN.

Au petit campagnard.

Le COMTE.

Soit; mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît, vos propos ne m'intéreſſent pas.
Tenez, ſerrez cela.

(Il lui donne une groſſe bourſe.)

PASQUIN *à part.*

Peſte, qu'elle eſt dodue!
A ce charmant objet je me ſens l'ame émue.

(Il ouvre la bourſe, & en tire quelques pièces.)

Le COMTE *le ſurprenant.*

Que fais-tu!

PASQUIN.

Je veux voir ſi cet or eſt de poids.

Le COMTE *lui reprenant la bourſe.*

Vous êtes curieux.

(Il fait pluſieurs ſignes, & à meſure qu'il les fait, ſes laquais le ſervent, deux approchent la table, deux autres un fauteuil, le cinquième apporte une écritoire & des plumes, & le ſixième du papier; enſuite il ſe met à écrire.)

PASQUIN.

Monſieur, je puis, je crois,
Sans manquer au reſpect, vous donner cette lettre
Que pour vous à l'inſtant on vient de me remettre.

Le COMTE *continuant d'écrire après l'avoir priſe.*

Ah! c'eſt du petit duc.

PASQUIN.

Non, un homme eſt venu...

Le COMTE.

C'eſt donc de la princeſſe...

PASQUIN.

Elle eſt d'un inconnu
Qui ne ſe nomme pas.

Le COMTE.

Et qui vous l'a remiſe !

PASQUIN.

Un laquais mal vêtu . . .

Le COMTE *lui jetant la lettre.*

C'eſt aſſez ; qu'on la liſe,
Et qu'on m'en rende compte. Entendez-vous !

PASQUIN.

J'entends.

(Il lit la lettre bas.)

Le COMTE *toûjours écrivant.*

Monſieur Paſquin !

PASQUIN.

Monſieur.

Le COMTE.

Faites ſortir mes gens.

PASQUIN, *d'un air ſuffiſant.*

Sortez.

LAFLEUR *au Comte.*

Monſieur . . .

Le COMTE.

Comment !

LAFLEUR.

Oſerois-je vous dire . . .

Le COMTE.

Il me parle, je crois ! holà, qu'il ſe retire,
Qu'on lui donne congé.

PASQUIN *à Lafleur.*

Je te l'avois prédit ;
Va-t-en, je tâcherai de lui calmer l'eſprit.

SCENE XI.

SCENE XI.

Le COMTE, PASQUIN.

Le Comte relit ce qu'il a écrit, & Paſquin lit la lettre.

Le COMTE, *après avoir lû ce qu'il écrivoit.*

TU ne partiras point, & c'eſt une baſſeſſe
Dans les gens de mon rang, d'outrer la politeſſe:
Un homme tel que moi ſe feroit deshonneur,
Si ſa plume à quelqu'un donnoit du monſeigneur.
Non, mon petit ſeigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner ſur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'aſſurer un bonheur très-complet;
Mais ſi c'eſt à ce prix, je ſuis votre valet.
(Il déchire la lettre.)
Oſte-moi cette table. Eh bien, que dit l'épître!

PASQUIN.

Elle roule, monſieur, ſur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

Le COMTE.

Pourquoi donc! lis toûjours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez; mais . . .

Le COMTE.

Oh, trève de diſcours.

PASQUIN *lit.*

Celui qui vous écrit . . .

Le COMTE.

Qui vous écrit! le ſtile
Eſt familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(Il lit:)

Celui qui vous écrit s'intéreſſant à vous,
Monſieur, vous avertit ſans crainte & ſans ſcrupule,
Que par vos procédés, dont il eſt en courroux,
Vous vous rendez très-ridicule.

Le COMTE *ſe levant bruſquement.*

Si je tenois le fat qui m'oſe écrire ainſi . . .

PASQUIN.

Pourſuivrai-je !

Le COMTE.

Oui, voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN *lit:*

Vous ne manquez pas de mérite;
Mais . . .

Le COMTE.

Vous ne manquez pas ! ah, vraiment, je le croi !
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi !

PASQUIN *lit:*

Vous ne manquez pas de mérite;
Mais bien loin de vous croire un prodige étonnant,
Apprenez que chacun s'irrite
De votre orgueil impertinent.

Le COMTE *donnant un ſoufflet à Paſquin.*

Comment, maraud !

PASQUIN.

Fort bien, le trait eſt impayable !
De ce qu'on vous écrit ſuis-je donc reſponſable ?
Au diable l'écrivain avec ſes vérités.

(Il jette la lettre ſur la table.)

Le COMTE.

Ah ! je vous apprendrai . . .

PASQUIN.

Quoi vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui ! ſi jamais je m'aviſe
D'être votre lecteur . . .

Le COMTE *lui donnant ſa bourſe.*

Faut-il que je vous diſe
Une ſeconde fois de ſerrer cet argent !
Tenez, voilà ma clef, & ſoyez diligent.

PASQUIN *va & revient.*

Savez-vous à combien cette ſomme ſe monte !

Le COMTE.

Non pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.
(à part.)
Je m'en vais du ſoufflet me payer par mes mains.

SCENE XII.

Le COMTE *ſeul.*

PUISSAI-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure !
Voyons ſi je pourrois connoître l'écriture.
(Il lit :)
L'ami de qui vous vient cette utile leçon,
Emprunte une main étrangère ;
(haut.) Il fait fort bien.

Mais il ne vous cache ſon nom
Que pour donner le temps à votre ame trop fière
De ſe prêter à la ſeule raiſon,
Et lui-même, ce ſoir, il viendra ſans façon
Vous demander ſi votre humeur altière
Aura baiſſé de quelque ton.
(Il jette le billet.)

Voilà, ſur ma parole, un hardi perſonnage !
S'il vient, il paiera cher un ſi ſenſible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant ?
Plus j'y penſe . . .

SCENE XIII.

Le COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.

MONSIEUR, j'ai compté cet argent.

Le COMTE.

Il ſe monte ?

PASQUIN.

A trois cens quatre-vingt-dix piſtoles.

Le COMTE.

Mais . . .

PASQUIN.

Si vous y trouvez ſeulement deux oboles
De plus, je ſuis un fat.

Le COMTE.

Mais cependant mon gain
Montoit à quatre cens, & j'en ſuis très-certain.

PASQUIN.

C'eſt vous qui vous trompez, ou c'eſt moi qui vous trompe;
Et vous ne penſez pas que l'argent me corrompe!

Le COMTE.

Monſieur Paſquin!

PASQUIN.

Monſieur.

Le COMTE.

Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous reſpecte trop pour vous dire que non;
Mais . . .

Le COMTE.

Briſons là-deſſus.

PASQUIN.

Oui, parlons d'Iſabelle.
Vous vous refroidiſſez, ce me ſemble, pour elle;
Elle s'en plaint, du moins.

Le COMTE.

Elle ſait mon amour,
J'ai parlé, c'eſt aſſez.

PASQUIN.

Son père eſt de retour.

Le COMTE.

C'eſt à lui de venir, & de m'offrir ſa fille.

PASQUIN.

Ah, monſieur, vous voulez qu'un père de famille
Faſſe les premiers pas!

Le COMTE.

Oui, monſieur, je le veux;
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une manière un peu moins dédaigneuſe;
Car Liſette m'a dit . . .

Le COMTE.

Petite raiſonneuſe,
Qui veut parler ſur tout, & ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raiſonneuſe, elle raiſonne bien.

Le COMTE.

Et que dit-elle donc!

PASQUIN.

Elle dit qu'Iſabelle
A pour les Glorieux une haine mortelle.

Le COMTE *ſe levant.*

Que dites-vous!

PASQUIN.

Moi! rien; c'eſt Liſette. J'eſpère . . .

Le COMTE.

On vient, voyez qui c'eſt.

PASQUIN.

Ma foi, c'eſt le beau-père.

Le COMTE.

J'étois bien aſſuré qu'il feroit ſon devoir.

PASQUIN.

Il faudroit vous lever pour l'aller recevoir.

Le COMTE.

Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.
Allez, faites-le entrer, & moi je vais vous ſuivre.

SCENE XIV.

Le COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON *à Paſquin.*

LE comte de Tufière eſt-il ici, mon cœur!

PASQUIN.

Oui, monſieur, le voici.

(Le Comte ſe lève nonchalamment, & fait un pas au devant de Liſimon qui l'embraſſe.)

LISIMON.

Cher Comte, ſerviteur.

Le COMTE *à Paſquin.*

Cher Comte! nous voilà grands amis, ce me ſemble.

LISIMON.

Ma foi, je ſuis ravi que nous logions enſemble.

Le COMTE *froidement.*

J'en ſuis fort aiſe auſſi.

LISIMON.

Parbleu, nous boirons bien.
Vous buvez ſec, dit-on! moi, je n'y laiſſe rien:
Je ſuis impatient de vous verſer raſade,
Et ce ſera bien-tôt. Mais êtes-vous malade!
A votre froide mine, à votre ſombre accueil . . .

Le COMTE *à Paſquin qui préſente un ſiége.*

Faites aſſeoir monſieur . . . Non, offrez le fauteuil,
Il ne le prendra pas; mais . . .

LISIMON.

Je vous fais excuſe;

Puiſque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en uſe,
Que je m'étale auſſi, car je ſuis ſans façon,
Mon cher, & cela doit vous ſervir de leçon,
Et je veux qu'entre nous toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais ſoit bannie.
Oh çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi?
Nous ſerons tous ravis de dîner avec toi.

Le COMTE.

Me parlez-vous, monſieur?

LISIMON.

A qui donc, je te prie!
A Paſquin!

Le COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon! je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela!

Le COMTE.

Non, mais je ſuis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh bien, tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes!

Le COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors,
Je ſuis franc.

Le COMTE.

Quant à moi, j'aime la politeſſe.

LISIMON.

Moi je ne l'aime point, car c'eſt une traîtreſſe

Qui

Qui fait dire ſouvent ce qu'on ne penſe pas.
Je hais, je fuis ces gens qui ſont les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien ſe formaliſe,
Et qui craint qu'avec elle on ne familiariſe;
Et ma maxime à moi, c'eſt qu'entre bons amis,
Certains petits écarts doivent être permis.

Le COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

Le COMTE.

Les gens de ma naiſſance
Sont un peu délicats ſur les diſtinctions,
Et je ne ſuis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais! vous le prenez haut. E'coute, mon cher Comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'eſt pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit,
Elle eſt riche, elle eſt belle, elle a beaucoup d'eſprit,
Tu lui plais; j'y ſouſcris du meilleur de mon ame,
D'autant plus que par-là je contredis ma femme,
Qui voudroit m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot ſans dire une fadeur;
Mais auſſi, ſi tu veux que je ſois ton beau-père,
Il faut baiſſer d'un cran, & changer de manière,
Ou ſinon, marché nul.

Le COMTE *à Paſquin, ſe levant bruſquement.*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne ſuis qu'un ſot.

Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune !

Le COMTE.

Mais ſi...

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner preſſe ; allons, veux-tu venir !
Nous aurons le loiſir de nous entretenir
Sur nos arrangemens, mais commençons par boire ;
Grand ſoif, bon appétit, & ſur-tout point de gloire,
C'eſt ma deviſe. On eſt à ſon aiſe chez moi,
Et vivre comme on veut, c'eſt notre unique loi.
Viens, & ſans te gourmer avec moi de la ſorte,
Laiſſe en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

SCENE XV.

PASQUIN *ſeul.*

VOILA mon Glorieux bien tombé ! ſa hauteur
Avoit, ma foi, beſoin d'un pareil précepteur ;
Et ſi cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que ſon orgueil ſoit un mal incurable.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIE'RE.

Le COMTE, PASQUIN.

Le COMTE.

Oui, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en ſecret m'abaiſſer un moment,
Et deſcendre avec toi juſqu'à la confiance:
De ton attachement j'ai fait l'expérience,
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu ſeras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-père.

Le COMTE.

Il m'adore à préſent.

PASQUIN.

J'en ſuis ravi.

Le COMTE.

J'eſpère
Que me connoiſſant mieux il me reſpectera,
Et je te garantis qu'il ſe corrigera.

PASQUIN.

Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles,
Et vous avez vuidé preſque vos deux bouteilles,

Avec tant de ſang froid & d'intrépidité,
Que le futur beau-père en étoit enchanté.

Le COMTE.

Il vient de me jurer que je ſerois ſon gendre :
Sa fille étoit ravie, & me faiſoit entendre
Combien à ce diſcours ſon cœur prenoit de part;
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaiſir qu'elle laiſſoit paroître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté !

Le COMTE.

Si ſon père eſt le maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bonhomme; il contraint ſon humeur,
Et n'oſe preſque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'aſſomme,
Si vous venez à bout de le rendre poli.

Le COMTE.

D'où vient !

PASQUIN.

C'eſt qu'il eſt vieux, & qu'il a pris ſon pli.
D'ailleurs, il compte fort que ſa richeſſe immenſe
Eſt du moins comparable à la haute naiſſance.

Le COMTE.

Il veut le faire croire, & pourtant n'en croit rien,
Je vois clair; je ſuis ſûr que malgré tout ſon bien,
Il ſent qu'il a beſoin de ſe donner du luſtre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illuſtre.

De ces hommes nouveaux c'eſt-là l'ambition;
L'avarice eſt d'abord leur grande paſſion;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle eſt ſatisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune eſt faite.
Liſimon, nouveau noble, & fils d'un père heureux,
Qui le comblant de biens n'a pû combler ſes vœux,
Souhaite de s'enter ſur la vieille nobleſſe,
Et ſa fille, ſans doute, a la même foibleſſe.
Un homme tel que moi flatte leur vanité,
Et c'eſt-là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naiſſance,
Et pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon ſang, je vais dans le diſcours
Leur donner à penſer que mon père eſt toûjours
Dans cet état brillant, ſuperbe & magnifique,
Qui ſoûtint ſi long-temps notre nobleſſe antique,
Et leur perſuader que par rapport au bien
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cède en rien.

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire!
Car un vieux ſerviteur de monſieur votre père,
Autrefois m'a conté les cruels accidens
Qui lui ſont arrivés, & peut-être . . .

Le COMTE.

Le temps
Les a fait oublier; d'ailleurs notre province,
Où mon père autrefois tenoit l'état d'un Prince,
Eſt ſi loin de Paris, qu'à coup ſûr ces gens-ci,
De nos adverſités n'ont rien ſû juſqu'ici,
Si ta diſcrétion . . .

PASQUIN.

Croyez...

Le COMTE.

Point de harangue,
Les effets parleront.

PASQUIN.

Diſpoſez de ma langue,
Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

Le COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera:
Sans entrer en détail, réponds en aſſurance,
Que ma fortune, au moins, égale ma naiſſance.
A Liſette ſur-tout perſuade-le bien;
Pour établir ce fait, c'eſt le plus ſûr moyen,
Car elle a du crédit ſur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille;
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

Le COMTE.

D'une ſuivante, moi, ménager le crédit!
J'aurois trop à rougir d'une telle baſſeſſe.
Près d'elle, j'y conſens, fais agir ton adreſſe,
Sans dire que ce ſoit de concert avec moi;
J'approuve ce commerce, il convient d'elle à toi.
On vient; ſors, & ſur-tout fais bien ton perſonnage.

PASQUIN.

Oh! quand il faut mentir, nous avons du courage.

SCENE II.

ISABELLE, Le COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

JE vous trouve à propos, & mon père veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me deſtine à vous ; l'affaire eſt ſérieuſe.

Le COMTE.

Et j'oſe me flatter qu'elle n'eſt pas douteuſe,
Que par vous mon bonheur me ſera confirmé.
J'aſpire à votre main, mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oſerois-je prétendre ?
C'eſt un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je ſais ce qu'elle penſe, & je crois qu'en effet
Vous avez lieu, monſieur, d'en être ſatisfait.

Le COMTE *à Iſabelle, après avoir regardé dédaigneuſement Liſette.*

Eh faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

LISETTE.

Une fille, monſieur, ne dit point, je vous aime ;
Mais garder le ſilence en cette occaſion,
C'eſt aſſez bien répondre à votre queſtion.

Le COMTE *à Iſabelle.*

Ne parlez-vous jamais que par une interprète ?

ISABELLE.

Comme elle eſt mon amie, & qu'elle eſt très-diſcrète...

Le COMTE.

Votre amie !

ISABELLE.

Oui, monſieur.

Le COMTE.

Cette fille eſt à vous,
Ce me ſemble !

ISABELLE.

Il eſt vrai ; mais ne m'eſt-il pas doux
D'avoir en ſa perſonne une compagne aimable,
Dont la ſociété rend ma vie agréable !

Le COMTE.

Quoi, Liſette avec vous eſt en ſociété !
Je ne vous croyois pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Et pourquoi non, monſieur !

Le COMTE.

Chacun a ſa manière
De penſer ; mais pour moi . . .

LISETTE *à part.*

Le comte de Tufière
Eſt un franc Glorieux ; on me l'avoit bien dit.

ISABELLE.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'eſprit,
De la ſincérité, de l'amitié, du zèle,
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle ;
Car enfin . . .

Le COMTE.

Votre père a-t-il fixé le jour
Où je dois recevoir le prix de mon amour !

ISABELLE.

Vous allez un peu vîte, & nous devons, peut-être,
Avant le mariage, un peu mieux nous connoître,
Examiner à fond quels ſont nos ſentimens,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvemens.
C'eſt peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant ſoit fondé ſur l'eſtime,
Et . . .

Le COMTE.

J'attendois de vous, à parler franchement,
Moins de précaution & plus d'empreſſement;
Je croyois mériter que d'une ardeur ſincère
Votre cœur appuyât l'aveu de votre père,
Et que ſur votre hymen me voyant vous preſſer,
Vous me fiſſiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que du moins pour ma gloire;
Vous me fiſſiez l'honneur de ne pas tant vous croire,
Que de votre perſonne oſant moins préſumer,
Vous paruſſiez moins ſûr que l'on dût vous aimer;
Et ce doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,
Calmeroit un ſoupçon que je voudrois détruire.

Le COMTE.

Quel ſoupçon, s'il vous plaît!

ISABELLE.

Le ſoupçon d'un défaut
Dont l'effet contre vous n'agiroit que trop tôt.

SCENE III.

ISABELLE, Le COMTE, VALE'RE, LISETTE.

VALE'RE.

Dois-je croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'apprendre!

ISABELLE.

Quoi!

VALE'RE.

Que vous épousez monsieur.

Le COMTE.

J'ose m'attendre,
Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALE'RE.

Je crois...

Le COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment;
(Il veut sortir.)
J'en serai très-flatté. Je rejoins votre père,
Pour lui donner parole & conclurre l'affaire.

VALE'RE.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

Le COMTE.

Moi, monsieur!

VALE'RE.

J'en ai peur.

Le COMTE.

Aurez-vous la bonté

De me faire ſavoir qui peut la faire naître !
Qui me traverſera !

VALE'RE.

Mais ... ma mère, peut-être.

Le COMTE.

Votre mère !

VALE'RE.

Oui, monſieur.

Le COMTE *riant.*

Cela ſeroit plaiſant.

ISABELLE, *bas à Liſette.*

Il prend avec mon frère un ton bien ſuffiſant !

Le COMTE.

Elle ne ſait donc pas que j'adore Iſabelle,
Et qu'un ami commun m'a propoſé pour elle !

VALE'RE.

Pardonnez-moi, monſieur.

Le COMTE.

Vous m'étonnez.

VALE'RE.

Pourquoi !

Le COMTE.

C'eſt que j'avois compté qu'elle ſeroit pour moi :
J'avois imaginé que mon rang, ma naiſſance,
Méritoient des égards & de la déférence ;
Que bien d'autres raiſons que je pourrois citer,
Si j'étois aſſez vain pour oſer me vanter,
Feroient pencher pour moi madame votre mère ;
Mais je me ſuis trompé, je le vois bien. Qu'y faire !
Peut-être en ma faveur ſuis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'eſt pas connu ;

Et loin que le mépris & m'offenſe, & m'irrite,
Je ne m'en prends jamais qu'à mon peu de mérite.

VALE'RE.

Qui nous, vous mépriſer! en recherchant ma ſœur,
Certainement, monſieur, vous nous faites honneur.

Le COMTE *avec un ſoûris dédaigneux.*

Ah! mon Dieu, point du tout.

VALE'RE.

Mais, à parler ſans feinte,
Depuis aſſez long temps ma mère eſt pour Philinte;
Elle a même avec lui quelques engagemens,
Et l'amitié, l'eſtime, en ſont les fondemens.

Le COMTE, *d'un ton railleur.*

Oh, je le crois, Philinte eſt un homme admirable.

VALE'RE.

Non; mais, à dire vrai, c'eſt un homme eſtimable.
Quoiqu'il ne ſoit plus jeune, il peut ſe faire aimer;
Et riche ſans orgueil . . .

Le COMTE.

Vous allez m'alarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire:
Je commence à ſentir que je ſuis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il ſoit, m'a-t-on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux; ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'eſt qu'un foible avantage,
Si-tôt qu'avec Philinte on veut me comparer,
Et c'eſt lui faire tort que de délibérer.

LISETTE *à Iſabelle.*

Quoi! n'admirez-vous pas cette humble repartie!

ISABELLE *à Liſette.*

Je n'en ſuis point la dupe, & cette modeſtie
N'eſt, ſelon mon avis, qu'un orgueil déguiſé.

Le COMTE *à Iſabelle.*

Madame, en vain pour vous je m'étois propoſé,
Mon ardeur eſt trop vive & trop peu circonſpecte,
On m'oppoſe un rival qu'il faut que je reſpecte.

ISABELLE *en ſoûriant.*

Philinte du reſpect veut bien vous diſpenſer.

Le COMTE *faiſant la révérence.*

Il me fait trop d'honneur.

VALE'RE.

Mais, ſans vous offenſer,
Il a cent qualités reſpectables; du reſte,
Plus on veut l'en convaincre, & plus il eſt modeſte,
Il ſe tait ſur ſon rang, ſur ſa condition.

Le COMTE.

Et fait très-ſagement; car, ſans prévention,
Il auroit un peu tort de vanter ſa naiſſance.

VALE'RE.

Il eſt bien gentilhomme.

Le COMTE.

On a la complaiſance
De le croire.

VALE'RE.

Et de plus, il le prouve.

Le COMTE.

Ma foi,
C'eſt tout ce qu'il peut faire: à des gens tels que moi,
Ce n'eſt pas là-deſſus que l'on en fait accroire,

Et j'oſe me vanter, ſans me donner de gloire;
Car je ſuis ennemi de la préſomption,
Que ſi Philinte étoit d'une condition
Et de quelque famille un peu conſidérable,
Nous n'aurions pas ſûr lui de diſpute ſemblable;
Et que bien ſûrement il me ſeroit connu;
Mais ſon nom juſqu'ici ne m'eſt pas parvenu,
Preuve que ſa nobleſſe eſt de nouvelle date.

VALE'RE.

C'eſt ce qu'on ne dit pas dans le monde.

Le COMTE.

On le flatte.

Par exemple, monſieur, vous connoiſſiez mon nom
Avant de m'avoir vû!

VALE'RE.

Je vous jure que non.

Le COMTE.

Tant pis pour vous, monſieur; car le nom de Tufière
Nous ne le prenons pas d'une gentilhommière,
Mais d'un château fameux: l'hiſtoire en cent endroits
Parle de mes ayeux, & vante leurs exploits;
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous ſommes,
Et qu'entre mes vaſſaux j'ai trois cens gentilshommes
Plus nobles que Philinte.

VALE'RE.

Ah! monſieur, je le croi.

Le COMTE.

Les gens de qualité le ſavent mieux que moi;
Pour moi, je n'en dis rien, il faut être modeſte.

VALE'RE.

C'eſt très-bien fait à vous. L'orgueil . . .

Le COMTE.

Je le déteſte.
Les Grands perdent toûjours à ſe glorifier,
Et rien ne leur ſied mieux que de s'humilier.
Vous ſortez!

VALE'RE.

Oui, monſieur, je quitte la partie,
Et je ſors enchanté de votre modeſtie.

Le COMTE *lui touchant dans la main.*

Sommes-nous bons amis!

VALE'RE.

Ce m'eſt bien de l'honneur,
Et je . . .

Le COMTE.

Parbleu, je ſuis votre humble ſerviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grace,
A ne pas m'obliger à lui céder la place;
Il fera beaucoup mieux, s'il renonce à l'eſpoir
D'épouſer votre ſœur, & ceſſe de la voir.
Dites-lui que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence;
Car je vous le déclare en termes très-exprès,
S'il l'emportoit ſur moi, nous nous verrions de près.

VALE'RE.

A cet égard, monſieur, je ne puis rien vous dire;
Mais j'entends ce diſcours, & je vais l'en inſtruire.

SCENE IV.

ISABELLE, Le COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris !

Le COMTE.

Perſonne, ſelon moi, n'en doit être ſurpris.
Je n'ai pas de fierté ; mais, à parler ſans feinte,
Je ſuis choqué de voir qu'on m'oppoſe Philinte :
Un rival comme lui n'eſt pas fait, que je croi,
Pour traverſer les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi ! ce terme-là m'étonne,
Il me paroît bien fort.

Le COMTE.

C'eſt ſelon la perſonne.
Je conviens avec vous qu'il ſied à peu de gens ;
Mais je crois que l'on peut me le paſſer.

ISABELLE.

J'entends ;
Le Ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

Le COMTE.

Comment donc ! d'un rival prenez-vous le parti !

ISABELLE.

Non pas ; mais à préſent que mon frère eſt ſorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte ;

Et

Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

Le COMTE.

J'en attendois de vous un plus juſte retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites votre amour propre; oui, tout me le fait croire,
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

Le COMTE.

L'un & l'autre m'anime, & la gloire que j'ai,
Soûtient les intérêts de l'amour outragé;
Elle n'a pû ſouffrir l'indigne préférence
Dont j'étois menacé, même en votre préſence.
Vous dites qu'elle eſt fière, & parle avec hauteur.
Mais qu'eſt-ce que ma gloire, après tout! c'eſt l'honneur.
Cet honneur, il eſt vrai, veut le reſpect, l'eſtime;
Mais il eſt généreux, ſincère, magnanime,
Et pour dire en deux mots quelque choſe de plus,
Il eſt & fut toûjours la ſource des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je ſuis perſuadée;
Mais a-t-il de ſoi-même une ſi haute idée,
Qu'il la laiſſe éclater en propos faſtueux!
Le véritable honneur eſt moins préſomptueux,
Il ne ſe vante point, il attend qu'on le vante,
Et c'eſt la vanité, qui, laſſe de l'attente,
Et qui, fière des droits qu'elle ſait s'arroger,
Croit obtenir l'eſtime en oſant l'exiger:
Mais loin d'y réuſſir, elle offenſe, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

Le COMTE.

De grace, à quel propos cette diſtinction!

ISABELLE.

Je vous laiſſe le ſoin de l'application,
Et de la modeſtie embraſſant la défenſe,
Je ſoûtiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait:
L'un veut toûjours briller, l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre, & ſans même le croire:
L'un eſt ſuperbe & vain, l'autre n'a point de gloire;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aſpire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus: les gens nés d'un ſang reſpectable,
Doivent ſe diſtinguer par un eſprit affable,
Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté
Eſt l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur eſt par-tout odieuſe, importune.
Avec la politeſſe, un homme de fortune
Eſt mille fois plus grand qu'un Grand toûjours gourmé,
D'un limon précieux ſe préſumant formé,
Traitant avec dédain, & même avec rudeſſe,
Tout ce qui lui paroît d'une moins noble eſpèce,
Croyant que l'on eſt tout quand on eſt de ſon ſang,
Et croyant qu'on n'eſt rien au deſſous de ſon rang.

Le COMTE.

Ce diſcours eſt fort beau; mais que voulez-vous dire?

ISABELLE.

Liſette, mieux que moi, ſaura vous en inſtruire;
Je lui laiſſe le ſoin de vous interpréter

Un diſcours qui paroît déjà vous irriter.

Le COMTE.

Non, de grace, avec vous ſouffrez que je m'explique.
Cette fille, après tout, eſt votre domeſtique;
Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connoîtrez,
Des gens de ſon état vous la diſtinguerez,
Et vous me ferez voir une preuve fidèle
De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connoît à fond mon eſprit, mon humeur;
Ecoutez, profitez, & méritez mon cœur.
Adieu.

SCENE V.

Le COMTE, LISETTE.

Le COMTE.

Vous reſtez donc!

LISETTE.

Excuſez mon audace,
Et ſouffrez une fois que je me ſatisfaſſe.
Il faut que je vous parle, on me l'ordonne; & moi
J'en meurs d'envie auſſi, mais je ne ſais pourquoi.

Le COMTE.

Votre ton familier m'importune & me bleſſe.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre nobleſſe;

Mais, en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paroît bien petit.

Le COMTE.

Quoi! vous oſez ...

LISETTE.

Oui, j'oſe, & votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, monſieur.

Le COMTE.

Comment donc je me perds!

LISETTE.

Votre orgueil a percé, vos hauteurs, vos grands airs,
Vous décèlent d'abord, malgré la politeſſe
Dont vous les décorez: la gloire eſt bien traîtreſſe!
Le diſcours d'Iſabelle étoit votre portrait,
Et ſon diſcernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en ſouffrir, je ne ſaurois me taire:
Je ne vous dirai pas, changez de caractère,
Car on n'en change point, je ne le ſais que trop,
Chaſſez le naturel, il revient au galop;
Mais du moins je vous dis, ſongez à vous contraindre,
Et devant Iſabelle efforcez-vous de feindre,
Paroiſſez quelque temps de l'humeur dont elle eſt,
Et faites que l'orgueil ſe prête à l'intérêt.
Voilà mon ſentiment: profitez-en, ou non,
Mon cœur ſeul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paroît mécontente,
Je lui baiſe les mains, & je ſuis ſa ſervante.

SCENE VI.

Le COMTE *ſeul.*

IL n'eſt donc plus permis de ſentir ce qu'on vaut!
Savoir tenir ſon rang paſſe ici pour défaut,
Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance
Les ſentimens qu'inſpire une haute naiſſance.
Si je m'en croyois ... Non, je veux prendre ſur moi;
L'amour & l'intérêt m'en impoſent la loi.
Oui, devant Iſabelle il faudra me contraindre;
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre,
Va dès ce même inſtant me voir tel que je ſuis,
S'il m'oſe diſputer l'objet que je pourſuis.
Je veux connoître un peu ce petit perſonnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus ſage.

SCENE VII.

Le COMTE, PHILINTE.

PHILINTE *faiſant pluſieurs révérences.*

JE ne viens vous troubler dans vos réflexions,
Que pour vous aſſurer de mes ſoûmiſſions,
Monſieur: depuis long temps je vous dois cet hommage,
Et je ne le ſaurois différer davantage.

Le COMTE.

Très-obligé, monſieur. D'où nous connoiſſons-nous!

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
J'aurai bien-tôt celui de me faire connoître.
Mon nom n'impoſe pas; mais...

Le COMTE.

Cela peut bien être.

PHILINTE.

Tel qu'il eſt, puiſqu'il faut qu'il vous ſoit décliné...
(en faiſant une profonde révérence.)
Je m'appelle Philinte.

Le COMTE.

Oh! j'ai donc deviné.
Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE *d'un air très-humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore.

Le COMTE.

Et vous avez raiſon.
Mais de quoi s'agit-il! parlez-moi ſans façon.

PHILINTE.

Valère eſt mon ami; vous le ſavez, je penſe!

Le COMTE.

Que m'importe cela!

PHILINTE.

Tantôt, en ſa préſence,
Si j'en crois ſon rapport, & j'en ſuis peu ſurpris,
Vous m'avez honoré... d'un aſſez grand mépris.

Le COMTE.

Il vous exaltoit fort, moi j'ai dit ma penſée.
Votre délicateſſe en eſt-elle bleſſée!

PHILINTE *faiſant la révérence.*

Ah! monſieur, point du tout, je me connois, je croi
Qu'on peut avec raiſon dire du mal de moi;
Mais on ajoûte encore à l'égard d'Iſabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.

Le COMTE.

Voilà préciſément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dît.

PHILINTE.

Je croyois avoir mal entendu.

Le COMTE.

Pourquoi!

PHILINTE.

Vous exigez un cruel ſacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéiſſe.

Le COMTE *d'un ton railleur.*

Vous en doutez, monſieur!

PHILINTE.

Jamais, juſqu'à ce jour,
Je ne me ſuis ſenti ſi plein de mon amour.

Le COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monſieur, j'en deſeſpère;
Et j'en viens d'aſſurer Iſabelle & ſa mère.

Le COMTE *mettant ſon chapeau.*

Et vous venez me faire un pareil compliment!

PHILINTE.

Avec confuſion, mais très-diſtinctement.
La Nature envers moi moins mère que marâtre,
M'a formé très-rétif & très-opiniâtre,
Sur-tout lorſque quelqu'un veut m'impoſer la loi.

Le COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHILINTE.

La mienne eſt bien mutine;
Plus on lui fait la guerre, & plus elle s'obſtine,
Et jamais la hauteur ne pourra la dompter.

Le COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'inſulter!
Un petit gentilhomme oſe avoir cette audace!

PHILINTE.

Moi, monſieur! je vous viens demander une grace.

Le COMTE.

Et c'eſt!

PHILINTE.

De m'accorder le plaiſir & l'honneur...
De me couper la gorge avec vous.

Le COMTE.

La faveur
Eſt bien grande en effet. Vous êtes téméraire,
Vous vous méconnoiſſez; mais il faut vous complaire:
L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux,
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE *d'un air railleur, mettant ſes gants.*

Je ſuis reconnoiſſant de cette grace inſigne
Et je vais vous prouver que mon cœur en eſt digne.

Le COMTE.

Trève de complimens. Moi je vais vous prouver
Que l'on court un grand riſque en oſant me braver.

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCENE VIII.

SCENE VIII.

Le COMTE, PHILINTE, LISIMON.

LISIMON *accourant.*

CHEZ moi, morbleu, chez moi, faire un pareil vacarme!
Par la mort, le premier . . .

PHILINTE.

Le reſpect me deſarme.

LISIMON.

Ah! vous êtes mutin, monſieur le doucereux!

PHILINTE.

Quelquefois.

Le COMTE.

Par bonheur, il n'eſt pas dangereux.

PHILINTE.

C'eſt ce qu'il faudra voir; du moins je vous aſſure
Que de cette maiſon ſi quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne ſera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce ſera moi.

PHILINTE.

Je prends la liberté de vous dire . . .

LISIMON.

Je croi
Qu'un père de famille en ce cas eſt le maître.

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prends la liberté de l'être,
En dépit de ma femme & de ſes adhérens.

Si tu ne le ſais pas, c'eſt moi qui te l'apprends.
Le Comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre,
J'ai pris la liberté de le choiſir pour gendre;
Ma fille en eſt d'accord, & prend la liberté
De ſe ſoûmettre en tout à mon autorité;
Ainſi, ſans te flatter contre toute apparence,
En prenant ton congé, tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, monſieur, de répondre à cela,
Que madame n'eſt pas de ce ſentiment-là.

LISIMON.

Madame n'en eſt pas! j'ai donné ma parole:
Si pour me chicaner madame eſt aſſez folle,
Madame ſur le champ, par le pouvoir que j'ai,
En même temps que toi recevra ſon congé.

PHILINTE.

J'adore votre fille, & l'aveu de ſa mère
Me permet d'aſpirer au bonheur de lui plaire:
Dès qu'elles m'excluront, je leur obéirai;
Juſque-là j'ai mes droits, & je les ſoûtiendrai.

(Il ſort.)

SCENE IX.

Le COMTE, LISIMON.

LISIMON.

QUELLE obſtination!

Le COMTE.

Ceci vient de Valère;

Et je m'en vengerois ſi vous n'étiez ſon père.

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir ſous le bâton,
Ou le gueux, dès ce ſoir, quittera ma maiſon.
Il m'a joué d'un tour . . . Eh ! là, là, patience.

Le COMTE.

C'eſt un petit monſieur rempli de ſuffiſance.

LISIMON.

Le portrait de ſa mère, un ſot, un freluquet,
Qui fait le bel eſprit, & n'a que du caquet.
Oh, la méchante femme ! avec ſon air affable,
Compoſé, doucereux, c'eſt un tyran, un diable.
De ſang froid, tout-à-l'heure, en termes éloquens,
Et tous bien de niveau, mais malins & piquans,
Devant ma fille même, elle m'a fait entendre
Qu'elle me quittera ſi je vous prends pour gendre;
Et moi j'ai répondu que j'étois réſigné
A ſouffrir ce malheur dès qu'elle auroit ſigné,
Qu'immédiatement après ſa ſignature
Elle pourroit aller à ſa bonne aventure.
Sur cela, force pleurs, évanouiſſement.
Iſabelle & Liſette, avec gémiſſement,
L'ont vite ſecourue, & par cérémonie
Toutes trois à préſent pleurent de compagnie;
Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en ſurviendra.

Le COMTE.

Ainſi notre projet ſouffre de grands obſtacles.

LISIMON.

Pour en venir à bout, je ferai des miracles.

Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur,
Je ne te croyois pas un ſi puiſſant ſeigneur.
Comment diable ! ton père, à ce que l'on m'aſſure,
Fait dans ſa baronie une noble figure.

Le COMTE *lui frappant ſur l'épaule.*

Allez, mon cher, allez, quand vous me connoîtrez,
De vos tons familiers vous vous corrigerez,
Vous ne tutoierez plus un gendre de ma ſorte.

LISIMON.

Ma foi, ſans y penſer, l'habitude m'emporte.
Au cérémonial enfin je me ſoûmets.

Le COMTE.

Me le promettez-vous !

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu ſeras content.

Le COMTE.

Fort bien, belle manière
De ſe corriger !

LISIMON.

Oh ! trève à votre humeur fière ;
Et conſultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

Le COMTE.

Le conſeil que je vous donnerai,
C'eſt de ne plus ſouffrir qu'ici l'on ſe haſarde
A dire ſon avis ſur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider . . .

Le COMTE.

Non, monſieur, je vous jure;
Quand vous ſerez d'accord, je ſuis prêt à conclure.

SCENE X.

LISIMON *ſeul.*

IL faut que je ſois bien poſſédé du démon;
Pour ſouffrir les hauteurs d'un pareil rodomon,
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puiſque dans mon dépit ſon empire m'arrête!
Je vais rompre. Attendons: ſi je prends ce parti;
De mon autorité me voilà départi,
Je ferai triompher & mon fils & ma femme,
Et monſieur deſormais dépendra de madame.
Bel honneur que je fais à meſſieurs les maris!
Non, il n'en ſera rien; le dépit m'a ſurpris,
Mais l'honneur me réveille, il m'excite à combattre,
Et je m'en vais pour lui faire le diable à quatre.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIE'RE.

LISETTE, PASQUIN.

Ils entrent par deux différens côtés du Théatre, Paſquin le premier, & marchant fort vîte.

LISETTE.

QUOI, ſans me regarder, doubler ainſi le pas!

PASQUIN.

Ah! ma reine, pardon, je ne vous voyois pas.
Auriez-vous, par haſard, quelque choſe à me dire?

LISETTE.

Oui; ſur de certains faits voudriez-vous m'inſtruire?

PASQUIN.

Le puis-je!

LISETTE.

Aſſurément.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort
D'en douter.

LISETTE.

Mais ſur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler, je ſuis homme à tout faire

Pour vous marquer mon zèle & tâcher de vous plaire.
Quel eſt ce grand effort que votre autorité
M'impoſe !

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matière,
Avez-vous jamais vû le château de Tufière !

PASQUIN.

(à part.)

Si je l'ai vû ! cent fois. C'eſt mentir hardiment.

LISETTE.

Eſt-ce un ſi bel endroit qu'on nous l'a dit !

PASQUIN.

Comment !
C'eſt le plus beau château qui ſoit ſur la Garonne.
Vous le voyez de loin qui forme un pentagone . . .

LISETTE.

Pentagone, bon Dieu ! quel grand mot eſt-ce là !

PASQUIN.

C'eſt un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela ;
Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.

PASQUIN.

Cela m'eſt très-facile, & je vais vous décrire
Ce ſuperbe château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que ſi vous le voyiez.

D'abord ce ſont ſept tours entre ſeize courtines . . .
Avec deux tenaillons placés ſur trois collines . . .
Qui forment un vallon, dont le ſommet s'étend
Juſque ſur . . . un donjon . . . entouré d'un étang . . .
Et ce donjon placé juſtement . . . ſous la zone . . .
Par trois angles ſaillans forme le pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château!

PASQUIN.

Je crois, ſans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

Eſt c'eſt donc en ce lieu que le père du Comte
Tient ſa cour!

PASQUIN.

Oui ma reine, & faites votre compte
Que dans tout le royaume il n'eſt point de ſeigneur
Qui ſoûtienne ſon rang avec plus de ſplendeur.
Meutes, chevaux, piqueurs, ſuperbes équipages;
Table ouverte en tout temps, deux écuyers, ſix pages;
Domeſtiques ſans nombre & bien entretenus,
Tout cela ne ſauroit manger ſes revenus.

LISETTE.

Mais c'eſt donc un ſeigneur d'une richeſſe immenſe!

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par ſa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut.
Vous mentez à préſent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc!

D'abord ce ſont ſept tours entre ſeize courtines . . .
Avec deux tenaillons placés ſur trois collines . . .
Qui forment un vallon, dont le ſommet s'étend
Juſque ſur . . . un donjon . . . entouré d'un étang . . .
Et ce donjon placé juſtement . . . ſous la zone . . .
Par trois angles ſaillans forme le pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château !

PASQUIN.

Je crois, ſans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

Eſt c'eſt donc en ce lieu que le père du Comte
Tient ſa cour ?

PASQUIN.

Oui ma reine, & faites votre compte
Que dans tout le royaume il n'eſt point de ſeigneur
Qui ſoûtienne ſon rang avec plus de ſplendeur.
Meutes, chevaux, piqueurs, ſuperbes équipages,
Table ouverte en tout temps, deux écuyers, ſix pages,
Domeſtiques ſans nombre & bien entretenus,
Tout cela ne ſauroit manger ſes revenus.

LISETTE.

Mais c'eſt donc un ſeigneur d'une richeſſe immenſe !

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par ſa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut.
Vous mentez à préſent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc !

PASQUIN.

Fort à propos auſſi
Je vais me retirer, puiſqu'il vous cherche ici.

SCENE II.

VALE'RE, LISETTE.

LISETTE *d'un air dédaigneux.*

AH ! vous voilà, monſieur; vraiment, j'en ſuis ravie.

VALE'RE.

Quoi, vous voulez gronder !

LISETTE.

J'en aurois bien envie.

VALE'RE.

Et ſur quoi, s'il vous plaît !

LISETTE.

Mais ſur vos beaux exploits.
Mes moindres volontés, dites-vous, ſont vos loix !

VALE'RE.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Cependant, devant monſieur le Comte
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte ;
Et contre mon avis, votre zèle emporté
A ſû porter Philinte à toute extrémité.

VALE'RE.

J'ai dit à mon ami qu'on avoit eu l'audace
De riſquer contre lui juſques à la menace :
Je n'ai rien dit de plus. C'eſt un homme de cœur ;

Qui n'a dû ſur le reſte écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur ! ce diſcours me fatigue & m'irrite.

VALE'RE.

Mais par quelle raiſon ! Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos ſoins avec ardeur,
Pour faire que le Comte épouſe votre ſœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte,
Je vous déclare, moi, ſans myſtère & ſans feinte,
Que demoiſelle, ou non, comme le Ciel voudra,
Liſette, de ſes jours, ne vous épouſera.
J'ai conclu, c'eſt à vous maintenant de conclure.

VALE'RE.

(voyant Licandre.)

Par quel motif . . . Et quoi, cette vieille figure
Viendra-t-elle toûjours troubler nos entretiens !

LISETTE.

Il faut que je lui parle.

VALE'RE.

Adieu donc.

SCENE III.

LICANDRE, LISETTE.

LICANDRE.

JE reviens,
Et je vous trouve encore en même compagnie !

LISETTE.

Oui, mais nous querellions. Valère a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune ſeigneur
Qui demeure céans, ne prétende à ſa ſœur.

LICANDRE.

Et vous, vous ſoûtenez le comte de Tufière!

LISETTE.

Oui, monſieur, contre tous, & de toute manière.
Il eſt vrai que le Comte eſt ſi préſomptueux,
Qu'on ne peut ſe prêter à ſes airs faſtueux;
Il ne reſpecte rien, ne ménage perſonne,
Et plus je le connois, plus ſa gloire m'étonne.

LICANDRE.

Ah, que vous m'affligez!

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît!

LICANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
A ce qui le concerne! eſt-il donc bien poſſible
Qu'à votre empreſſement il ſe montre ſenſible
Juſques à vous marquer des égards, des bontés!

LISETTE.

Il n'a payé mes ſoins que par des duretés,
Je ne puis y penſer ſans répandre des larmes.
N'importe, à le ſervir je trouve mille charmes.

LICANDRE.

Qu'entends-je! juſte Ciel! quel bon cœur d'un côté!
De l'autre, quel excès d'inſenſibilité!
O déteſtable orgueil! non, il n'eſt point de vice
Plus funeſte aux mortels, plus digne de ſupplice:

Voulant tout asservir à ses injustes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix.

LISETTE.

Je l'éprouve.

LICANDRE.

Pour vous, vous serez, je l'espère,
La consolation d'un trop malheureux père.

LISETTE.

A chaque instant, monsieur, vous me parlez de lui;
Il devoit à mes yeux se montrer aujourd'hui,
Mais il ne paroît point. Vous me trompiez peut-être.

LICANDRE.

Un peu de patience, il va bien-tôt paroître.

LISETTE.

Pourquoi diffère-t-il de trop heureux momens!
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassemens!

LICANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi! se peut-il qu'il le pense!

LICANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah! qu'il me connoît mal!

LICANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur sa triste aventure il veut qu'on vous prévienne.
Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en ſera plus cher, & loin qu'il m'importune;
Il verra que mon cœur, plein de ſon infortune,
Redoublera pour lui de tendreſſe & d'amour:
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour
Il ſera poſſeſſeur du peu que je poſſède;
Mon zèle à ſes malheurs ſervira de remède,
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait préſent,
Je garde un diamant que m'a laiſſé ma mère,
Je vais tout engager, tout vendre pour mon père;
Heureuſe, ſi je puis, & mille & mille fois,
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois.

LICANDRE.

Arrêtez, laiſſez-moi reſpirer je vous prie,
Donnez quelque relâche à mon ame attendrie.
Vous aimez votre père, il n'eſt plus malheureux.

LISETTE.

Ah! puiſqu'il eſt ſi lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monſtre a cauſé ſa miſère.

LICANDRE.

Quel monſtre!

LISETTE.

Oui.

LICANDRE.

L'orgueil; l'orgueil de votre mère;
Par ſon faſte, les biens ſe ſont évanouis,
Son orgueil a cauſé des malheurs inouis.

LISETTE.

Eh comment!

LICANDRE.

Une dame assez considérable
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,
En reçut un affront si sanglant, si cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
L'époux de cette dame, enflammé de colère,
Pour venger cet affront, attaqua votre père
Au retour d'une chasse, & prit si bien son temps,
Qu'ils se trouvèrent seuls pendant quelques instans.
D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie;
Il vouloit se venger, il y perdit la vie:
En un mot, votre père, en défendant ses jours,
Tua son ennemi, mais sans autre secours
Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parens du défunt poussèrent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Pur effet du hasard, pour un assassinat.
Des témoins subornés soûtiennent l'imposture,
On les croit. Votre père, outré de cette injure,
Se défend, mais en vain. Il se cache: aussi-tôt
Un arrêt le condamne; & pour fuir l'échafaud,
Il passe en Angleterre, où quelques jours ensuite
Votre mère devient compagne de sa fuite,
Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau,
Et son orgueil puni la conduit au tombeau.

LISETTE.

Ciel! que m'apprenez-vous! ce n'est donc pas ma mère
Que j'avois au couvent, & qui m'étoit si chère!

LICANDRE.

C'étoit votre nourrice: elle vous ramena,

Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre père, deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance,
Se disant votre mère, & cachant votre nom.

LISETTE.

Mais pourquoi ce secret! & par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étois née!

LICANDRE.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée,
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs,
Jusqu'à ce que le Ciel adoucît vos malheurs.
C'est ainsi que l'avoit ordonné votre père,
Et sa précaution vous étoit nécessaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir, & je tremble pour lui.
Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste arrêt . . .

LICANDRE.

Pendant sa longue absence,
De fidèles amis, sûrs de son innocence
Et puissans à la Cour, ont eu tant de succès,
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le procès;
Et deux des faux témoins, prêts à perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre père caché, depuis près de deux ans,
Attendoit les effets de ces secours puissans.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles,
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point, je crains quelque accident,

Quelque

Quelque piége caché. N'eſt-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher ! par notre diligence
Prévenons ſes bontés & ſon impatience,
Sortons, monſieur, je veux embraſſer ſes genoux,
Et mourir de plaiſir dans des tranſports ſi doux.

LICANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie;
Vous voulez la chercher, & le Ciel vous l'envoie.
Oui, ma fille, voici ce père malheureux,
Il vous voit, il vous parle, il eſt devant vos yeux.

LISETTE *ſe jetant à ſes pieds.*

Quoi, c'eſt vous-même ! o Ciel ! que mon ame eſt ravie !
Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

LICANDRE.

Ma fille, levez-vous, je connois votre cœur,
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur;
Mais hélas ! que je crains de revoir votre frère !

LISETTE.

Mon frère ! & quel eſt-il !

LICANDRE.

Le comte de Tufière.

LISETTE.

Je ne ſais où j'en ſuis, je ne reſpire plus,
Daignez me ſoûtenir.

LICANDRE.

Qu'il doit être confus
Quand il vous connoîtra !

LISETTE.

Moi, ſa ſœur !

LICANDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE.

Sans doute, nous ſortons de la même famille,
Oui, le Comte eſt mon frère, & dès que je l'ai vû,
A travers ſes mépris, mon cœur l'a reconnu,
De mon foible pour lui je ne ſuis plus ſurpriſe.

LICANDRE.

Votre cœur le prévient, & l'ingrat vous mépriſe !
Ah ! je veux profiter de cette occaſion
Pour jouir devant vous de ſa confuſion,
Quand le temps permettra de vous faire connoître.

LISETTE.

Juſque-là devant lui ne dois-je plus paroître !

LICANDRE.

Non ; je vais le trouver, la converſation
Sera vive, à coup ſûr, & ſa préſomption
Mérite qu'avec lui prenant le ton de père,
Je faſſe à ſes hauteurs une leçon ſévère.

LISETTE.

S'il ne vous connoît pas, vous les éprouverez.

LICANDRE.

Non, nous nous ſommes vûs, il me connoît. Rentrez,
Ma fille, quelqu'un vient, gardez bien le ſilence.

LISETTE *lui baiſant la main.*

Mon père, attendez tout de mon obéiſſance.

SCENE IV.

LICANDRE, PASQUIN *s'arrêtant à considérer Licandre.*

LICANDRE.

LE comte de Tufière eſt-il chez lui!

PASQUIN *d'un ton bruſque.*

Pourquoi!

LICANDRE.

Je voudrois lui parler.

PASQUIN *le regardant du haut en bas.*

Lui parler! qui! vous!

LICANDRE.

Moi.

PASQUIN *d'un air mépriſant.*

Cela ne ſe peut pas.

LICANDRE.

La raiſon, je vous prie.

PASQUIN.

C'eſt qu'il eſt en affaire.

LICANDRE.

Oh, je vous certifie,
Quelqu'occupé qu'il ſoit, que dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y conſentira.

PASQUIN *fièrement.*

Eh! qu'êtes-vous!

LICANDRE.

Je ſuis . . . car je perds patience,
Un homme très-choqué de votre impertinence.

PASQUIN *à part.*

Il a ma foi raiſon, je retombe toûjours,
(à Licandre.)
Et je veux m'en punir. Je vois que mon diſcours,
Monſieur, n'a pas le don de vous être agréable;
Mais ſi je ſuis fier, je ſuis très-excuſable.

LICANDRE *vivement.*

Et par où, s'il vous plaît!

PASQUIN.

Pour le dire en un mot,
Et ſans trop me vanter, c'eſt que je ſuis un ſot.

LICANDRE.

Allez, on ne l'eſt point quand on connoît ſa faute.

PASQUIN.

Mon maître a très-ſouvent la parole ſi haute,
Il eſt ſi ſuffiſant, que par occaſion
Je le deviens auſſi, mais ſans réflexion.
Heureuſement pour moi, la raiſon, la prudence,
Abrègent les accès de mon impertinence:
Vous voyez que d'abord j'ai bien baiſſé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LICANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander ſa réponſe à la lettre
Que l'on vous a pour lui remiſe de ma part.
L'a-t-il lûe!

PASQUIN.

Oui, monſieur. Seriez-vous par haſard
L'inconnu!

LICANDRE.

Je le ſuis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce !
Eh ! vîte, ſauvez-vous : j'ai reçû ſa réponſe,
Et je la ſens encor.

LICANDRE *ſoûriant.*

Ne craignez rien pour moi,
Il ſera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi !
Vous vous expoſez . . .

LICANDRE.

Oui, j'en veux courir le riſque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre biſque.

LICANDRE.

Dépêchez-vous, de grace.

PASQUIN *va & revient.*

En vérité, je crains . . .

LICANDRE *d'un air impatient.*

Ah !

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCENE V.

LICANDRE *ſeul.*

PAR les airs du valet on peut juger du maître.
Ah ! du moins, ſi mon fils pouvoit ſe reconnoître,
Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon,
Tôt ou tard ſa fierté plieroit ſous ſa raiſon ;
Mais je n'oſe eſpérer . . .

SCENE VI.

LICANDRE, Le COMTE, PASQUIN.

Le COMTE *entre en furieux.*

QUEL eſt le téméraire,
Quel eſt l'audacieux qui m'oſe ... Ah! c'eſt mon père!

LICANDRE.

L'accueil eſt très-touchant, j'en ſuis édifié.

PASQUIN *à part.*

Comment donc! le voilà comme pétrifié!

Le COMTE *ôtant ſon chapeau.*

Un premier mouvement quelquefois nous abuſe;
Excuſez-moi, monſieur.

PASQUIN *à part.*

Il lui demande excuſe!

Le COMTE.

(à Paſquin.)

Je croyois ... Sors, Paſquin.

LICANDRE.

Pourquoi le chaſſez-vous!
Laiſſez-le ici, je veux ...

Le COMTE *pouſſant Paſquin.*

Sors, ou crains mon courroux.

LICANDRE *retenant Paſquin.*

Reſte.

PASQUIN *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud, je fais ce qu'on m'ordonne.

Le COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y ſuis pour perſonne.

SCENE VII.

LICANDRE, Le COMTE.

LICANDRE.

QUE veut dire ceci !

Le COMTE.

J'ai mes raiſons.

LICANDRE.

Pourquoi
Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi !

Le COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je expoſer mon père !

LICANDRE.

Vous craignez bien pluſtôt d'expoſer ma miſère,
Voilà votre motif; & loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma préſence, il ſe ſent au ſupplice,
De ſa confuſion votre cœur eſt complice,
Et tout bouffi de gloire, il n'oſe ſe prêter
Aux tendres mouvemens qui devroient l'agiter.
Ah ! je ne vois que trop en cette conjoncture,
Qu'une mauvaiſe honte étouffe la Nature.
C'eſt en vain qu'un billet vous avoit prévenu,
Et je me ſuis trompé, croyant qu'un inconnu
Vous corrigeroit mieux qu'un père miſérable,
Qu'à vos yeux la fortune a rendu mépriſable.

Le COMTE.

Qui, moi, je vous mépriſe ! oſez-vous le penſer !

Qu'un ſoupçon ſi cruel a droit de m'offenſer!
Croyez que votre fils vous reſpecte, vous aime.

LICANDRE.

Vous! prouvez-le moi donc, & dans ce moment même.

Le COMTE.

Vous pouvez diſpoſer de tout ce que je puis;
Parlez, qu'exigez-vous?

LICANDRE.

Qu'en l'état où je ſuis,
Vous vous faſſiez honneur de bannir tout myſtère,
Et de me reconnoître en qualité de père
Dans cette maiſon-ci: voyons ſi vous l'oſez.

Le COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous expoſez?

LICANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille!
Allons voir Liſimon, menez-moi chez ſa fille.

Le COMTE.

De grace, à vous montrer ne ſoyez pas ſi prompt,
Vous les expoſeriez à vous faire un affront.
Vous ne ſavez donc pas juſqu'où va l'arrogance
D'un bourgeois anobli, fier de ſon opulence!
Si le faſte & l'éclat ne ſoûtiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illuſtre ſang;
Meſurant ſes égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faiſant mille efforts
Pour cacher ſes beſoins ſous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom & mon courage
Font toute ma richeſſe, & ce ſeul avantage,

Rehauſſé

Rehauſſé par l'éclat de quelques actions;
M'a tenu lieu de biens & de protections:
J'ai monté par degrés, & riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naiſſance;
Et ſans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auroient pû m'introduire auprès de Liſimon.

LICANDRE.

On me l'a peint tout autre, & j'ai peine à vous croire:
Tout ce diſcours ne tend qu'à cacher votre gloire;
Mais pour moi qui ne ſuis ni ſuperbe, ni vain,
Je prétends me montrer, & j'irai mon chemin.

(Il veut ſortir.)

Le COMTE *le retenant.*

Différez quelques jours; la faveur n'eſt pas grande:
Je me jette à vos pieds, & je vous la demande.

LICANDRE.

J'entends; la vanité me déclare à genoux,
Qu'un père infortuné n'eſt pas digne de vous.
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mère,
Et tu n'as hérité que de ſon caractère.

Le COMTE.

Eh! compatiſſez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il eſt vrai, n'a que trop hérité.
Du reſte, ſoyez ſûr que ma plus forte envie
Seroit de vous ſervir aux dépens de ma vie;
Mais du moins ménagez un honneur délicat,
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LICANDRE.

Vous me faites pitié, je vois votre foibleſſe,

Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendreſſe;
Mais à condition que ſi votre hauteur
E'clate devant moi, dès l'inſtant . . .

SCENE VIII.

LICANDRE, Le COMTE, LISIMON.

LISIMON *au Comte.*

SERVITEUR,
Je vous cherchois, mon cher, votre froideur m'étonne,
Car il eſt temps d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raiſonnable.

Le COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne dame eſt ſage;
Car j'allois ſans cela faire un joli tapage.
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouſe, & puis tout ira bien,
Pourvû que vous vouliez lui faire politeſſe;
N'y manquez pas, au moins, car c'eſt une princeſſe
Auſſi fière que vous, & dont les préjugés . . .

Le COMTE.

Je ſuis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON *ſe couvrant.*

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

Le COMTE.

Fort bien.

LISIMON *ſe découvrant.*

Enfin, monſieur, le ſuccès de l'affaire
Eſt en votre pouvoir; ainſi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis, faites-vous une loi.

LICANDRE.

Monſieur vous parle juſte, & pour votre avantage.
Que votre unique objet ſoit votre mariage,
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON *au Comte.*

Quel eſt cet homme-là!

Le COMTE *tirant Liſimon à part.*

C'eſt... c'eſt mon intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grêlé: ſelon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

Le COMTE *à Liſimon.*

C'eſt un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y paroît.

LICANDRE *à part.*

Je voi
Qu'il trompe Liſimon, en lui parlant de moi:
Sa gloire eſt alarmée à l'aſpect de ſon père.

Le COMTE *à Liſimon.*

Sachez encore...

LISIMON.

Eh bien!

LICANDRE *à part.*

Je retiens ma colère,
Eſpérant que bien-tôt il me ſera permis

De me faire connoître, & de punir mon fils,
Et mon juſte dépit lui prépare une ſcène
Où je veux mettre enfin ſon orgueil à la gêne.

Le COMTE *à Licandre.*

Contraignez-vous, de grace, & ne lui dites rien
Qui lui faſſe augurer qui vous êtes.

LICANDRE.

Fort bien.

Le COMTE *retournant à Liſimon.*

C'eſt un homme économe autant qu'il eſt fidèle.

LISIMON *haut.*

Oh çà, je vous ai dit une bonne nouvelle,
Ne la négligeons pas; ma femme veut vous voir;
Pour gagner ſon eſprit, faites votre devoir.

Le COMTE *en ſoûriant.*

Mon devoir!

LISIMON.

Oui vraiment.

Le COMTE.

L'expreſſion eſt forte.

LICANDRE *au Comte.*

Quoi! faut-il pour un mot vous cabrer de la ſorte?

LISIMON *au Comte.*

Il parle de bon ſens.

LICANDRE.

Il eſt bien queſtion
De chicaner ici ſur une expreſſion.

Le COMTE *d'un air un peu fier à Licandre.*

Mais, monſieur...

LICANDRE *d'un air impérieux.*

Mais, monſieur, je dis ce qu'il faut dire;

Faites ce qu'il faut faire, au pluſtôt.

Le COMTE *à part.*

Quel martyre!

Il va ſe découvrir.

LISIMON *au Comte.*

Ce vieillard eſt bien verd,

Ce me ſemble!

Le COMTE.

(à Liſimon.) *(à Licandre.)*

Il eſt vrai. Votre diſcours me perd.

Devant cet homme, au moins, tâchez de vous contraindre.

LICANDRE *au Comte.*

Faites ce qu'il deſire, ou je ceſſe de feindre.

LISIMON.

Ma femme vous attend, venez d'un air ſoûmis;

Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LICANDRE *au Comte.*

Soûmis; vous entendez!

Le COMTE *d'un air piqué.*

(à part.) Oui, j'entends à merveille.

Ciel!

LISIMON *à Licandre.*

Vous approuvez donc ce que je lui conſeille;

Bonhomme! expliquez-vous.

LICANDRE.

Oui, je l'approuve fort;

Et s'il ne s'y rend pas, il aura très-grand tort:

Vous lui donnez, monſieur, une leçon très-ſage,

Il en avoit beſoin, je le connois.

Le COMTE *à part.*

J'enrage.

LISIMON *à Licandre.*

Vous êtes donc à lui depuis long temps!

Le COMTE *à Lisimon.*

Sortons;
Je regrette, monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON.

(au Comte.) *(à Licandre.)*
Un moment. A quoi vont les revenus du Comte!

LICANDRE.

Je ne saurois vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor!

Le COMTE *à Licandre.*

Dites-lui . . .

LICANDRE *au Comte, bas.*

(à Lisimon.) Je ne veux point mentir.
Une affaire, monsieur, m'oblige de sortir;
Mais, avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclurre votre affaire,
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps,
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contens.
Adieu.

SCENE IX.

LISIMON, Le COMTE.

LISIMON.

VOTRE intendant avec vous fait le maître;
Que veut dire cela! hem!

Le COMTE.

Comme il m'a vû naître,
Avec moi bien ſouvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, & trève de fiertés.

Le COMTE.

J'irai, ſi vous voulez; mais que faut-il lui dire!

LISIMON.

Plaiſante queſtion! quoi, faut-il vous inſtruire!

Le COMTE.

Mais je ſuis aſſez neuf ſur ces démarches-là:
Prier, ſolliciter, je n'entends point cela.
Je ſouhaite de faire avec vous alliance;
Mais ſongez aux égards qu'exige ma naiſſance,
Parlez pour moi vous-même, & faites bien ma cour;
Cela ſuffit, je crois!

LISIMON.

Eſt-ce là le retour
Dont vous payez mes ſoins! ſuivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous préſenter ma fille,
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter!
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter;
Ma fille vaut bien peu, ſi l'on ne la demande.
Je te baiſe les mains, & je me recommande
A ta grandeur; adieu.

SCENE X.

Le COMTE *ſeul.*

QUE ces gens inconnus
Sont fiers ! voilà l'orgueil de tous nos parvenus.
C'eſt peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole ;
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'idole.
Ah ! maudite fortune, à quoi me réduis-tu !
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'appas des richeſſes,
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de baſſeſſes.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIE'RE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

OH çà, mademoiſelle, expliquons-nous un peu,
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et ſur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Votre mère appaiſée,
A vos tendres deſirs paroît moins oppoſée,
Vous pouvez eſpérer d'épouſer votre amant;
Mais loin de témoigner ce doux raviſſement
Que vous devez ſentir ſur le point d'être heureuſe,
Je ne vous vis jamais ſi triſte & ſi rêveuſe.

ISABELLE.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le Comte pour époux,
Son amour à vos yeux s'eſt ſignalé pour vous,
Il vous a demandée, & cette ame ſi fière
Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle manière !
De ſes ſoûmiſſions la choquante froideur,
Son ſoûris dédaigneux, ſon air fier & moqueur,
Son ſilence affecté, tout me faiſoit comprendre
Que ſon cœur juſqu'à nous avoit peine à deſcendre.
Mon père, avec ardeur, ſollicitoit pour lui,
A peine de deux mots lui prêtoit-il l'appui,
Et ſans votre crédit ſur l'eſprit de mon frère,
Qui s'eſt ſervi du ſien pour ramener ma mère,
Le Comte a ſi bien fait que tout étoit rompu.
Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pû ;
Mais plus de cet inſtant j'occupe ma penſée,
Plus je ſens que j'en ſuis vivement offenſée.
Pour un cœur délicat, quel triſte événement !

LISETTE.

Si bien que votre amour eſt mort ſubitement !

ISABELLE.

Il eſt bien refroidi.

LISETTE.

Parlez en conſcience,
N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconſtance ?

ISABELLE.

Vous me connoiſſez mal.

LISETTE.

Oh ! que pardonnez-moi ;
Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi . . .

ISABELLE.

Eh bien !

LISETTE.

D'aucun roman, à ce que j'imagine,

Vous ne pourrez jamais devenir l'héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuſer quand vous me plaiſantez!

LISETTE.

Je ne plaiſante point, je dis vos vérités:
Le ſoupçon d'un défaut vous trouble & vous alarme;
Dès qu'il eſt confirmé, votre cœur ſe gendarme.
Trop de délicateſſe eſt un autre défaut
Dont vous ſerez punie, & peut-être trop tôt.

ISABELLE.

Le Comte me déſole à chaque occaſion.

LISETTE.

Quoi! pour un peu de gloire & de préſomption!
C'eſt-là ce qui fait voir la grandeur de ſon ame.
Il eſt fier à préſent; mais devenez ſa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre & ſoûmis.

ISABELLE.

Un eſpoir ſi flatteur peut-il m'être permis!

SCENE II.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

LISETTE *à Valère.*

Vous voilà bien rêveur!

VALERE.

Et j'ai ſujet de l'être.
Aux yeux de mon ami je n'oſe plus paroître;
J'ai ſervi ſon rival, je ne puis m'empêcher,

Même devant vous deux, de me le reprocher:
C'eſt une trahiſon dont j'étois incapable,
Si l'Amour n'eût voulu que j'en fuſſe coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez!

VALE'RE.

Je m'en repentirois,
Si je vous aimois moins; mais enfin je voudrois
Que vous déclaraſſiez le motif qui vous porte
A marquer pour le Comte une amitié ſi forte.

LISETTE.

Ce motif eſt très-juſte, & quand vous l'apprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALE'RE.

Je le veux croire ainſi, mais daignez m'en inſtruire.

LISETTE.

Je l'ignorois tantôt, & ne pouvois le dire:
Je le ſais à préſent, & ne le dirai point.

VALE'RE.

Pourquoi vous obſtiner à me cacher ce point!
Quoi! faut-il qu'un amant vous trouve ſi diſcrette!

ISABELLE *à Valère.*

Mais c'eſt donc tout de bon que vous aimez Liſette!

VALE'RE.

Je l'aime, & m'en fais gloire.

ISABELLE.

Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre diſcernement;
Mais quel en eſt l'objet! quelle eſt votre eſpérance!

LISETTE.

Souffrez que là-deſſus nous gardions le ſilence.

ISABELLE.

J'y veux bien conſentir, & me fais cet effort,
Juſqu'à ce que l'on ait décidé de mon ſort.

VALE'RE.

Il eſt tout décidé.

ISABELLE.

Juſte Ciel !

VALE'RE.

Et mon père,
Pour dicter le contrat, eſt chez notre Notaire.

ISABELLE.

Ma mère n'y met plus aucun empêchement !

VALE'RE.

Non, & vous me devez un ſi prompt changement.

SCENE III.

LISIMON, VALE'RE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON.

Ça, réjouiſſons-nous ; enfin, vaille que vaille,
L'ennemi ſe ſoûmet, j'ai gagné la bataille,
Le champ m'eſt demeuré : je craignois un éclat,
Mais votre mère enfin va ſigner le contrat ;
Elle a banni Philinte, & j'attends le Notaire,
Pour terminer enfin cette importante affaire.

Excepté quelques points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu ſeras dès ce ſoir madame la Comteſſe,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce ſoir!

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne preſſe;
Cette affaire mérite un peu d'attention,
Et j'ai fait ſur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion! comment, mademoiſelle,
Allez-vous nous donner une ſcène nouvelle,
Et vous dédire ici, comme vous avez fait
Sur cinq ou ſix projets qui n'ont point eu d'effet!
Penſez-vous que le Comte entende raillerie,
Et ſoit homme à ſouffrir votre bizarrerie!

VALE'RE.

Mais mon père, après tout...

LISIMON.

Mais après tout, mon fils,
Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis!
Quoi donc! j'aurai ſû faire un miracle incroyable,
En rendant aujourd'hui ma femme raiſonnable,
(Choſe qu'on n'a point vûe, & qu'on ne verra plus,)
Et mes enfans rendront mes travaux ſuperflus!
Un chef-d'œuvre ſi beau deviendroit inutile!
Non, parbleu; gardez-vous de m'échauffer la bile,

Ou vous aurez ſujet de vous en repentir,
Et mon juſte courroux ſe fera reſſentir.

LISETTE.

Voilà parler, monſieur, en père de famille.
Courage, diſpoſez enfin de votre fille,
Ne l'abandonnez plus à ſes réflexions.
C'eſt à vous à trancher dans ces occaſions.

ISABELLE.

Quoi, Liſette . . .

LISETTE.

Monſieur a prononcé l'oracle,
A l'accompliſſement rien ne peut mettre obſtacle :
S'il vous deſtine au Comte, il faut que ce deſſein
S'exécute, en dépit de tout le genre humain.

LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chère Liſette,
Tiens, ſois un peu moins ſage, & tu ſeras parfaite.

LISETTE.

L'avis eſt bon.

LISIMON.

Le tien vient de m'édifier,
Et je veux t'embraſſer pour te remercier.

LISETTE.

Réſervez, s'il vous plaît, cette tendre ſaillie
Juſqu'à ce que je ſois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrois trop long-temps, il faut abſolument
Que ma reconnoiſſance éclate en ce moment.

VALERE *le retenant.*

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon père.

LISIMON *le repouſſant.*

Monſieur le Médecin, ce n'eſt pas votre affaire;
Que je m'échauffe, ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du ſoin de ma ſanté.
(à part.)
Je crois que ce coquin eſt jaloux de Liſette,
Et je ſoupçonne entr'eux quelque intrigue ſecrette.
(à Valère.)
Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu . . .

VALERE.

Voici
Votre Notaire.

LISIMON.

(à Valère qui veut ſortir.)
Ah! bon. Non, non, demeure ici;
Dans un petit moment nous compterons enſemble.

SCENE IV.

Les ACTEURS précédens, M.r JOSSE.

LISIMON.

APPROCHE, monſieur Joſſe.

M.r JOSSE.

Eſt-ce ici qu'on s'aſſemble?

LISIMON.

Oui.

M.r JOSSE.

Liſons ma minute. A trois articles près,
Monſieur, j'ai ſtipulé vos communs intérêts.
C'eſt donc-là la future!

LISIMON,

LISIMON.

A peu près ; c'eſt ma fille.

M.r JOSSE *la regardant avec ſes lunettes.*

Voilà de quoi former une belle famille.
Où donc eſt le futur !

ISABELLE.

Je n'en ſais encor rien.

M.r JOSSE.

Comment ! ſe faire attendre ! oh ! cela n'eſt pas bien,
Et vous méritez fort . . .

LISIMON.

Le voici qui s'avance.
Aſſis-toi, monſieur Joſſe ; & nous, prenons ſéance.

SCENE V.

Les ACTEURS précédens, Le COMTE.

Ils ſont tous aſſis, excepté Liſette.

M.r JOSSE *vis-à-vis une table, après avoir mis ſes lunettes, lit :*

PARDEVANT . . .

LISIMON *à Iſabelle qui parle à Liſette.*

E'coutez.

M.r JOSSE *lit :*

Les Conſeillers du Roi,
Notaires ſouſſignés, furent préſens . . .

LISIMON *à Valère, qui parle d'action à Liſette.*

Eh quoi !
Vous ne vous tairez point ! eſt-il temps que l'on cauſe !

Valère, ici; laiſſez cette fille, & pour cauſe.

M.r JOSSE *au Comte.*

Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang;
Je ne les ſavois point, ils ſont reſtés en blanc.

Le COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grace:
Vous avez pour cela laiſſé bien peu de place.

M.r JOSSE.

La marge y ſuppléera: voyez quelle largeur!

Le COMTE.

(Il dicte.)

E'crivez-donc. Très-haut & très-puiſſant ſeigneur . . .

M.r JOSSE *ſe levant.*

Monſieur, conſidérez qu'on ne ſe qualifie . . .

Le COMTE.

Point de raiſonnemens, je vous le ſignifie.

M.r JOSSE *écrivant:*

Et très-puiſſant ſeigneur . . .

Le COMTE *dictant:*

Monſeigneur Carloman,
Alexandre, Céſar, Henri, Jules, Armand,
Philogène, Louis . . .

M.r JOSSE.

Oh, quelle kyrièle!
Ma foi, ſur tant de noms ma mémoire chancèle.
(Il répète:)
Philogène, Louis . . . Après.

Le COMTE *dictant:*

De Mont-ſur-Mont.

M.r JOSSE *répétant :*

Sur-Mont.

Le COMTE *dictant :*

Chevalier . . .

M.r JOSSE *répétant :*

Lier.

Le COMTE *au Notaire.*

Continuez. Baron De Montorgueil.

M.r JOSSE.

Orgueil.

Le COMTE *d'un ton empoulé.*

Bon. Marquis de Tufière.

LISIMON.

Quoi ! vous êtes Marquis !

Le COMTE.

Proprement, c'eſt mon père;
Mais comme après ſa mort j'aurai ce Marquiſat,
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON *lui frappant ſur l'épaule.*

C'eſt bien fait, mon garçon, la choſe t'eſt permiſe.
(à Iſabelle.)
Je te fais compliment, madame la Marquiſe.

M.r JOSSE *au Comte.*

Eſt-ce tout !

Le COMTE *ſe levant.*

Comment tout ! Seigneur . . .

M.r JOSSE.

Et cætera.
Cette tirade-là jamais ne finira.

Le COMTE.

Mettez, & autres lieux, en très-gros caractère.

ISABELLE *à Liſette.*

En lettres d'or.

LISETTE *à Iſabelle.*

Paix donc.

ISABELLE *à Liſette.*

Je ne ſaurois me taire,
Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE *à Iſabelle.*

C'eſt le foible commun des gens de qualité,
Leurs titres bien ſouvent ſont tout leur patrimoine.

M.r JOSSE *à Liſimon.*

(Il lit :)

A vous préſentement, monſieur. Meſſire Antoine
Liſimon . . .

Le COMTE *d'un air ſurpris.*

Antoine !

LISIMON.

Oui.

Le COMTE.

Quoi ! c'eſt-là votre nom ?
Antoine ! eſt-il poſſible ?

LISIMON.

Eh ! parbleu, pourquoi non ?

Le COMTE.

Ce nom eſt bien bourgeois !

LISIMON.

Mais, pas plus que les autres ;
Je crois que mon patron valoit bien tous les vôtres.

Le COMTE *d'un air dédaigneux.*

Paſſons, monſieur, paſſons. Vos titres, c'eſt le point
Dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui, moi! je n'en ai point.

Le COMTE.

Comment donc! vous n'avez aucune ſeigneurie!

LISIMON.

Ah! je me ſouviens d'une. Ecrivez, je vous prie.
(Il dicte:)
Antoine Liſimon, Ecuyer.

Le COMTE.

Rien de plus!

LISIMON.

Et Seigneur ſuzerain . . . d'un million d'écus.

Le COMTE.

Vous vous moquez, je crois! l'argent eſt-il un titre!

LISIMON.

Plus brillant que les tiens; & j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M.r JOSSE.

Il a raiſon.

Le COMTE.

Pour moi je tiens que la nobleſſe . . :

M.r JOSSE.

Oh! nous autres bourgeois, nous tenons pour l'eſpèce.
(à Liſimon.)
Çà, ſtipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prends
M'engage à la porter à neuf cens mille francs.

M.r JOSSE *au Comte.*

Voilà, pour la future, un titre magnifique,

Et qui ſoûtiendra bien votre nobleſſe antique.

Le COMTE *à M.r Joſſe, bas.*

Monſieur le Garde-notte, oui, l'argent nous ſoûtient,
Mais nous purifions la ſource dont il vient.

M.r JOSSE.

Et quel douaire aura l'épouſe contractante!

Le COMTE.

Quel douaire, monſieur! vingt mille francs de rente.

LISETTE *à part.*

Mon frère eſt magnifique. En tout cas, je ſais bien
Que s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M.r JOSSE *au Comte.*

Sur quoi l'aſſignez-vous!

LISIMON.

Oui.

Le COMTE *dictant:*

Sur la baronie
De Montorgueil.

M.r JOSSE *ſe levant.*

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant; la nôce ſe fera
Auſſi-tôt qu'à Paris ton père arrivera.

Le COMTE.

Mon père, dites-vous! il ne faut point l'attendre,
Jamais en ce pays il ne pourra ſe rendre,
La goutte le retient au lit depuis ſix mois.

LISETTE *à part.*

Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.

Le COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaiſir je ferai le voyage.

SCENE DERNIE'RE.

Les ACTEURS précédens, LICANDRE.

Le COMTE *à part.*

AH! le voici lui-même: o Ciel! quel incident!

LISIMON *à Licandre.*

Que voulez-vous! parbleu, c'eſt monſieur l'intendant.

LICANDRE *au Comte.*

Je viens ſavoir, mon fils...

VALE'RE *&* ISABELLE.

Son fils!

Le COMTE *à part.*

Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé! répondez, mon cher Comte.

Le COMTE *à Licandre.*

Eh quoi! dans cet état oſez-vous vous montrer!

LICANDRE.

Superbe, mon aſpect ne peut que t'honorer:
Mon arrivée ici t'alarme & t'importune,
Mais apprends que mes droits vont devant ta fortune;
Rends-leur hommage, ingrat, par un plus tendre accueil.

Le COMTE.

Eh! le puis-je au moment...

LISIMON.

Baron de Montorgueil,
C'eſt donc-là ce ſuperbe & brillant équipage
Dont tu faiſois tantôt un ſi bel étalage !

LICANDRE *à Liſimon.*

L'état où je parois, & ſa confuſion,
D'un exceſſif orgueil ſont la punition :
(au Comte.)
Je la lui réſervois. Je bénis ma miſère,
Puiſqu'elle t'humilie, & qu'elle venge un père.
Ah ! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs ;
Parle, reconnois-moi.

ISABELLE *à Liſette.*

Vous voilà toute en pleurs,
Liſette !

LISETTE *à Iſabelle.*

Vous allez en apprendre la cauſe.

LICANDRE *au Comte.*

Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppoſe ;
Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

Le COMTE.

Je ne puis réſiſter à ce ton reſpectable.
Eh bien, vous le voulez ! rendez-moi mépriſable ;
Jouiſſez du plaiſir de me voir ſi confus ;
Mon cœur, tout fier qu'il eſt, ne vous méconnoît plus.
Oui, je ſuis votre fils, & vous êtes mon père,
Rendez votre tendreſſe à ce retour ſincère ;
(Il ſe met aux genoux de Licandre.)
Il me coûte aſſez cher, pour avoir mérité
D'éprouver deſormais toute votre bonté.

LISIMON.

LISIMON *à Licandre.*

Il a ma foi raiſon : par ce qu'il vient de faire,
Je jurerois, morbleu, que vous êtes ſon père.

LICANDRE *relève le Comte, & l'embraſſe.*

En ſondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé;
Mais, malgré votre orgueil, la Nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes!
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts, qui ſont aſſez punis.
Mon fils, raſſurez-vous, nos malheurs ſont finis;
Le Ciel enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice :
Notre auguſte Monarque inſtruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes perſécuteurs,
Vient, par un juſte arrêt, de finir ma miſère,
Il me rend mon honneur, à vous il rend un père
Rétabli dans ſes droits, dans ſes biens, dans ſon rang,
Enfin dans tout l'éclat qui doit ſuivre mon ſang;
J'en reçois la nouvelle, & ma joie eſt extrême
De pouvoir à préſent vous l'annoncer moi-même.

Le COMTE.

Qu'entends-je! juſte Ciel! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur;
Oui, tu me rends mes biens, mon rang & ma naiſſance,
Et j'en ai deſormais la pleine jouiſſance.

LICANDRE.

Devenez plus modeſte, en devenant heureux.

LISIMON.

C'eſt bien dit : je vous fais compliment à tous deux.

Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre;
Pour choiſir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près, il eſt joli garçon.
Voici notre contrat, ſignez-le ſans façon.

LICANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui je dois vous rendre grace;
Et pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment!

LICANDRE.

Pour votre fils, je vous offre ma fille.

VALÉRE *à Liſette.*

Je ſuis perdu.

LISIMON.

L'honneur eſt grand pour ma famille.
Très-agréablement vous me voyez ſurpris,
J'accepte le projet; mais eſt-elle à Paris,
Votre fille!

LICANDRE.

Sans doute. Approchez-vous, Conſtance,
Et recevez l'époux . . .

LISIMON.

Vous vous moquez, je penſe!
C'eſt Liſette.

LICANDRE.

Ce nom a cauſé votre erreur.
Venez, ma fille. Comte, embraſſez votre ſœur.

LISIMON.

Sa ſœur, femme de chambre!

LICANDRE *au Comte.*

Une telle aventure,
Des jeux de la Fortune eſt une preuve ſûre.
Grace au Ciel, votre ſœur eſt digne de ſon ſang;
Sa vertu, plus que moi, la remet dans ſon rang.

VALE'RE.

Quel heureux dénouement! je vais mourir de joie.

ISABELLE *à Liſette.*

Je prends part au bonheur que le Ciel vous envoie.

LISETTE *au Comte.*

En me reconnoiſſant, confirmez mon bonheur.

Le COMTE.

Je m'en fais un plaiſir, je m'en fais un honneur.

LISIMON *à Licandre.*

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille
Puiſſe donner un rang ſortable à votre fille;
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat,
Et je ſuis en marché d'un très-beau Marquiſat,
Dont je veux que mon fils décore ſa future.
Dès ce ſoir, monſieur Joſſe, il faudra le conclure.
Allez voir le vendeur, & que demain mon fils
Ne ſe réveille point, ſans ſe trouver Marquis.
(au Comte.)
Eſtes-vous ſatisfait?

Le COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

Bon; nous allons donc faire un double mariage.

ISABELLE *au Comte.*

Mon cœur parle pour vous, mais je crains vos hauteurs.

Le COMTE.

L'Amour prendra le ſoin d'aſſortir nos humeurs,
Comptez ſur ſon pouvoir. Que faut-il pour vous plaire!
Vos goûts, vos ſentimens feront mon caractère.

LICANDRE.

Mon fils eſt Glorieux, mais il a le cœur bon;
Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raiſon;
Et s'il reſte entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

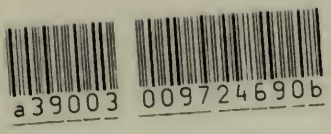
Le COMTE.

Non, je n'aſpire plus qu'à triompher de moi;
Du reſpect, de l'amour, je veux ſuivre la loi:
Ils m'ont ouvert les yeux, qu'ils m'aident à me vaincre.
Il faut ſe faire aimer, on vient de m'en convaincre,
Et je ſens que la gloire & la préſomption
N'attirent que la haine & l'indignation.

Fin du ſecond Volume.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 009724690b